

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Jeune Belgique*, série 2, tome 2, partie 1 (n°1-18), Bruxelles, 2 janvier 1897- 1<sup>er</sup> mai 1897.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

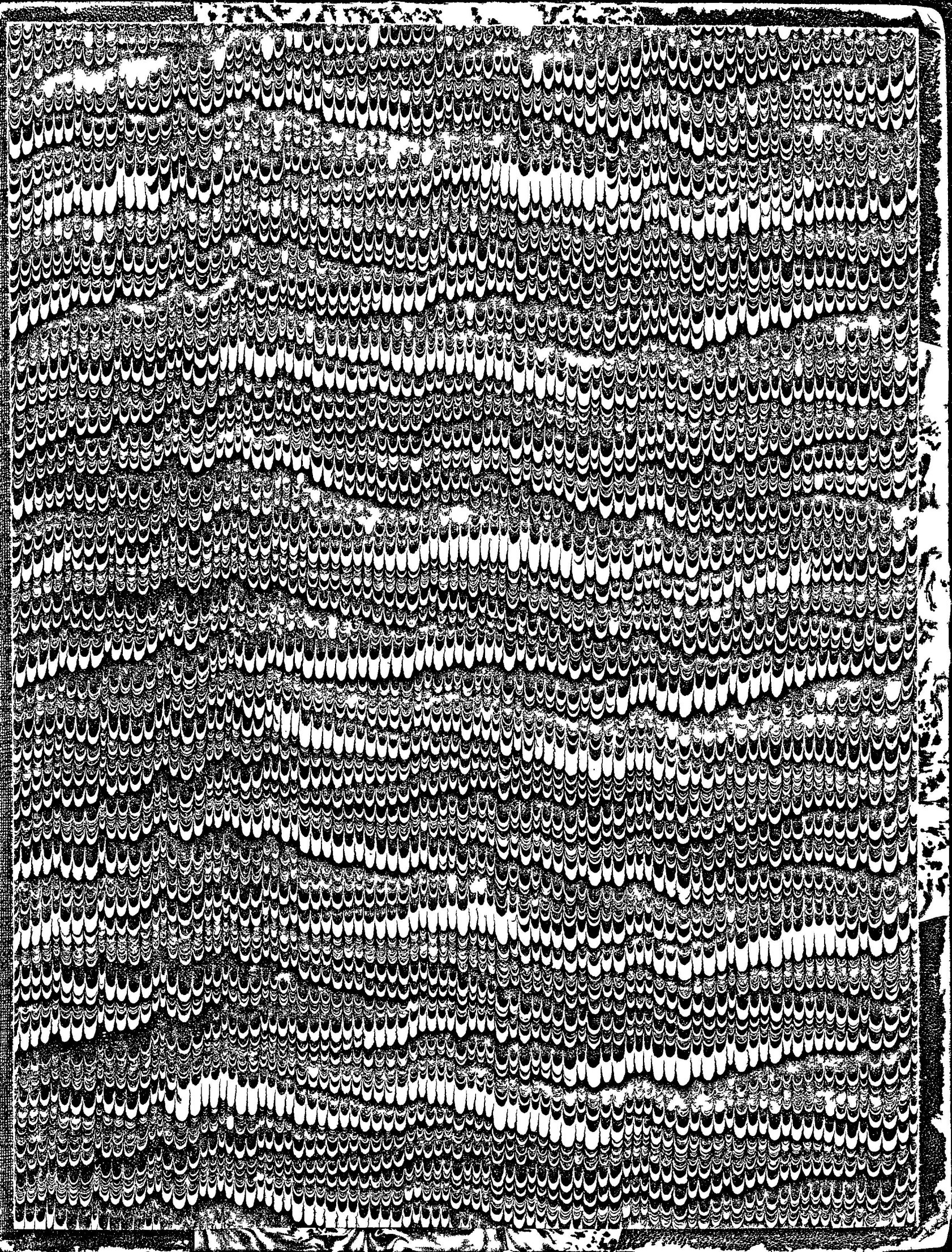
Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

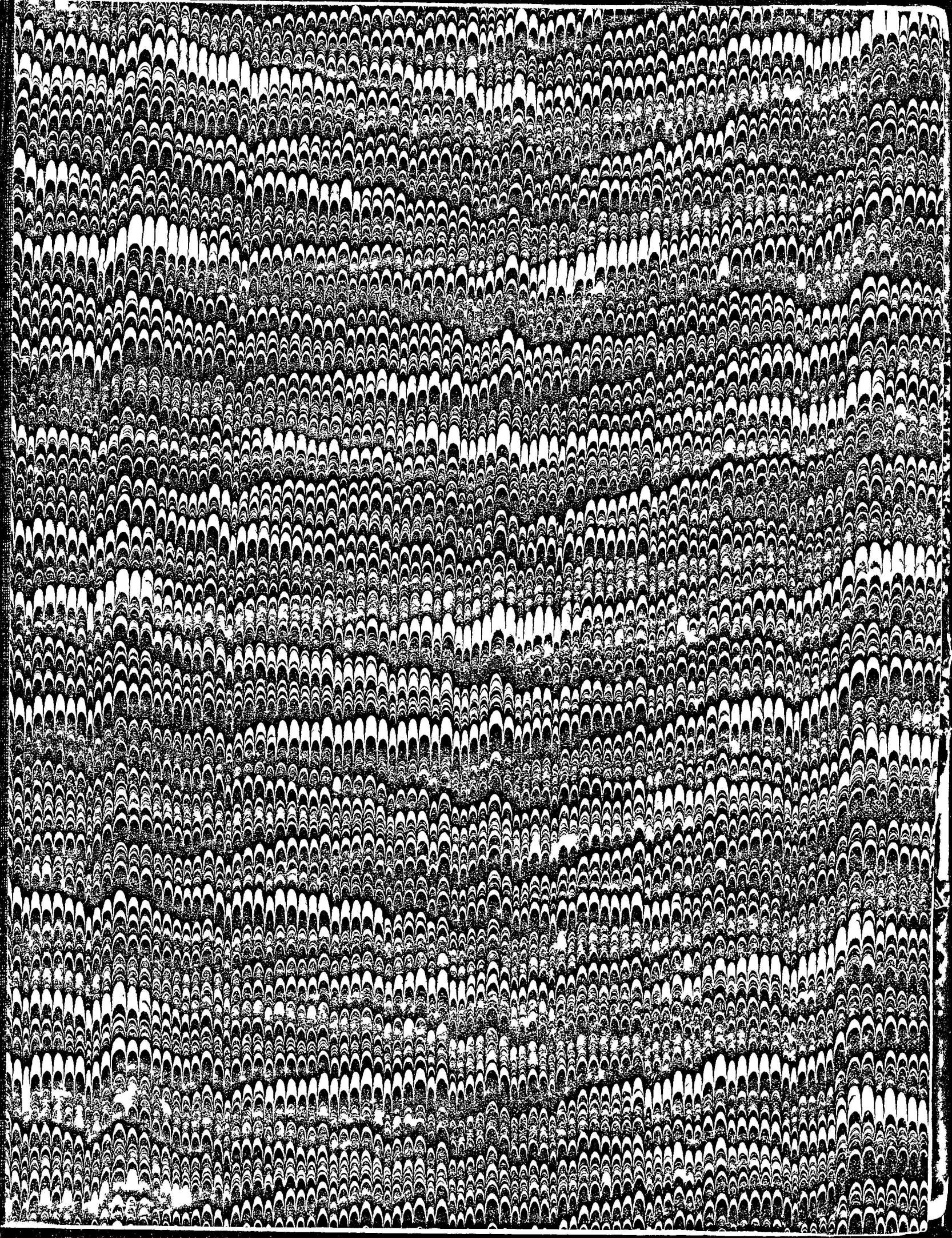


















52388







LA

JEUNE BELGIQUE



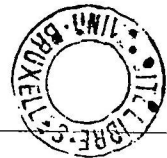




DIX-SEPTIÈME ANNÉE

1897

# LA JEUNE BELGIQUE.



2<sup>me</sup> SÉRIE — TOME II.

BRUXELLES

—  
Henri LAMERTIN

ÉDITEUR

20, Rue Marché-au-Bois, 20

PARIS

—  
Léon VANIER

ÉDITEUR

19, Quai Saint-Michel, 19







DIX-SEPTIÈME ANNÉE

2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 1

2 Janvier 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

SULLY-PRUDHOMME. — Lettre.  
 ARMAND SILVESTRE. — A l'An nouveau.  
 AUGUSTE DORCHAIN. — Le Sonnet de la Goulette.  
 — Le Sonnet du Fort.  
 ALBERT GIRAUD. — Le crime de l'Archange.  
 J. DE TALLENAY. — Rondel.  
 — Fantaisie d'été.  
 FRANZ ANSEL. — L'Appel des cloches.  
 — Solitude.  
 — Le Rosier magique.  
 — Du Silence et de l'Ombre.  
 — Après un soir d'amour.  
 MAURICE CARTUYVELS. — Epitaphe de Leconte de Lisle.  
 — Bal sous Louis XV.  
 — Le Vampire.

GEORGES MARLOW. — L'Amour dans les ruines.  
 FRANCIS DE CROISSET. — Rêve.  
 — La Goutte de Sang.  
 CHARLES VIANE. — Anniversaire.  
 — Messe païenne.  
 IWAN GILKIN. — Hiver.  
 — Esthètes.  
 — L'Amour dans les ronces.  
 VALÈRE GILLE. — Epigramme.  
 — Les Néréides.  
 — La-Délia.  
 LUCIEN DE BUSSCHER. — L'hôte du Christ Jésus.  
 PAUL ARDEN. — Tata.  
 MEMENTO.  
 BIBLIOGRAPHIE.

Ce Numéro double : 50 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
 PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires* ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Pascha', Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- *Edition ordinaire* . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à. . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féérique*, *les Derniers vers*. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné* . . . . . 3 50
- *Autant en emporté le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Épisodes, Siles et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* . . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* . . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- GUY ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



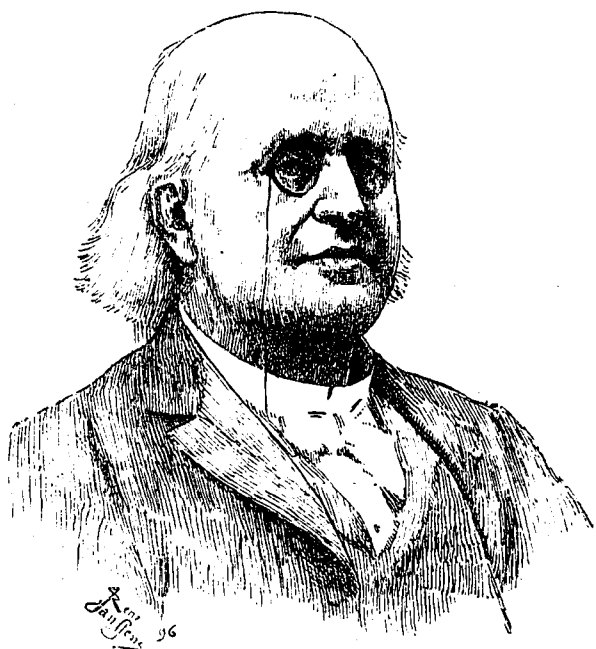
# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
20, Rue du Marché-au-Bois, 20  
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER  
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET  
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT  
Belgique . . . . . 10 Fr.  
Etranger . . . . . 12 Fr.



LECONTE DE LISLE

(1820-1894)

Le portrait que nous publions aujourd'hui a été dessiné par notre ami René Janssens, le peintre bien connu, d'après une photographie inédite que nous a envoyée notre éminent collaborateur, Jean Dornis.

Cette photographie fut prise dans l'été de 1893, au pavillon des Voisins, une dépendance du château de Louveciennes, propriété de Jean Dornis.

C'est dans ce même château, déjà célèbre par un séjour d'André Chénier, que l'illustre poète devait s'éteindre dans le courant de l'été suivant.

Mon cher confrère, (1)

Depuis beaucoup d'années, vous combattez pour la cause de la versification française, pour en défendre et maintenir intégralement les règles fondamentales qui sont traditionnelles. Aujourd'hui, vous avez rallié, dans un fort mouvement, de jeunes et nombreux adeptes. Je vous en félicite.

Votre but est de protester par l'exemple contre les tentatives des novateurs qui méprisent ces règles et les rejettent comme tyranniques et nuisibles à l'expression poétique des plus récents états moraux d'une jeune élite révoltée. Ces états sont chez la plupart des sentiments fort complexes et fort aiguisés, chez quelques-uns, au contraire, des aspirations à un retour vers la naïveté primitive, chez tous, une noble horreur de la banalité. Sans être moins soucieux de vous distinguer, vous et vos amis, vous résistez à cet entraînement, vous êtes convaincus que la lyre consacrée, qui a suffi aux plus grands poètes d'hier pour rendre toutes leurs émotions, n'est pas, du jour au lendemain, devenue surannée sous les doigts de leurs héritiers. Ceux-ci peuvent, selon vous, la mettre au service d'une nouvelle inspiration, lui faire exprimer les nuances nationales, individuelles, les plus raffinées, les plus modernes de l'amour, de la joie et de la douleur envisagés sous tous leurs modes possibles. Si ces grands poètes, vos maîtres, au lieu d'être vos devanciers, étaient vos contemporains, vous vous empresseriez de leur céder la place dans ce recueil, vous vous effaceriez avec respect devant eux.

(1) A M. Francis de Croisset.

Mieux que personne en effet, ils sauraient adapter leur langage, sans en bouleverser les lois rythmiques, aux présentes affections de l'âme dans votre pays et fournir ainsi, avec plus de force, contre les attentats à ce langage la vivante preuve que vous entreprenez d'y opposer. Au demeurant il ne vous en coûterait rien de reconnaître que notre métrique, bien qu'amenée à un haut degré de perfection par le discernement séculaire qu'a su faire l'oreille entre les formes les plus harmonieuses de la langue française, n'a pourtant peut-être pas atteint encore le plus élevé. Il s'agit uniquement de savoir si, dans la technique du vers, c'est par révolutions subversives ou par évolution graduelle que s'opère le progrès. Ce progrès s'improvise-t-il de toutes pièces? Peut-il sortir d'un décret de la volonté seule devançant et suppléant sans transition par des réformes radicales, totales, le développement organique du mètre ou bien, au contraire, n'est-il pas plutôt confié à l'instinct de l'ouïe, c'est-à-dire aux lois régulières d'une fonction sensorielle?

Dans ce cas, les indications, les avertissements spontanés de l'oreille, soustraits au caprice comme au parti-pris, constitueraient, à la suite de tâtonnements, d'essais plus ou moins heureux, des découvertes acquises, des perfectionnements successifs et durables. C'est mon opinion comme la vôtre. Il n'est pas impossible, sans doute, que l'appareil auditif de l'homme ou même de telle race humaine se modifie à la longue; les lois physiologiques de l'ouïe n'ont donc pas *a priori* un caractère éternel, pas plus que les espèces en histoire naturelle. Accordons-le : il n'en reste pas moins vrai que ce changement, si tant est qu'il se produise, impliqué dans la transformation de l'espèce, sera graduel, non pas instantané et intégral. Nous savons maintenant qu'une langue est comparable à un organisme vivant. On peut y faire des amputations et des greffes, mais très circonscrites, n'entamant pas l'essentiel des racines et maintenues ainsi dans des limites où elles ne sauraient provoquer cette dissolution générale qui est la mort.

S'il est vrai qu'une langue soit assimilable à un organisme, le vers l'est aussi et à plus forte raison. Remarquons d'abord que les différentes espèces de vers s'y sont formées par sélection et que le nombre n'en est pas illimité comme l'est, dans la prose, celui des combinaisons harmonieuses de la phrase, combinaisons que l'écrivain peut arbitrairement varier à l'infini. Remarquons, en outre, que les parties constitutives du vers, ses éléments spéciaux, sont les syllabes au lieu d'être les mots comme dans la phrase prosaïque, et sont liés entre eux par une solidarité beaucoup plus étroite de manière à former un tout que définissent des conditions d'harmonie beaucoup plus précises. Ces conditions, au point de vue purement métrique, sont d'ailleurs très faciles à remplir : un écolier, pour peu qu'il soit doué du sens d'une telle harmonie, y réussit presque sans maître. Elles ont leur raison d'être, je veux dire qu'il y a une raison pour que seules elles procurent à l'ouïe le plus grand plaisir possible au moyen du langage; mais cette raison est à la fois physiologique et arithmétique et, à ce double titre, elle échappe au poète qui est seulement poète. Il gagne, du reste, à n'être rien d'autre. Il y gagne aussi longtemps qu'il obéit docilement aux indications instinctives de son ouïe spécialement douée pour jouir des vers, mais il y perd, au contraire, infiniment dès qu'il se prend à douter de la valeur de ces indications traditionnelles consacrées par le temps et l'usage.

En suspecter le légitime fondement c'est, en effet, pour lui, du même coup, mettre en question ce qui distingue la prose du vers sans être en état d'en opérer le discernement rationnel, de substituer l'autorité de l'intelligence à celle de l'instinct.

Parmi tous mes jeunes confrères qui se font les promoteurs ou les adeptes des réformes de la versification classique, je n'ai pas encore eu la chance heureuse d'en rencontrer un seul qui pût me dire avec une précision scientifique, en quoi la musique du vers diffère de celle de la prose dans leur théorie émancipatrice du langage poétique.



S'ils répondent qu'ils appellent vers toute phrase ou tout membre de phrase qui est le plus musical possible pour exprimer une pensée, un sentiment donné, ils se placent dans la situation même où se sont trouvés leurs aînés, les anciens poètes français qui ont les premiers tenté de dégager des phrases données par le langage usuel les formes les plus expressives, qui les ont surprises au passage et notées pour les reproduire volontairement. Or, à moins que, chez nos novateurs, l'oreille française n'ait changé de constitution physiologique au point de s'affranchir même de la loi du moindre effort, laquelle régit toutes les actions spontanées de la vie organique, ils devraient arriver fatalement au même résultat que leurs vieux prédécesseurs. S'ils n'y arrivent pas, c'est que de parti pris, dans leur essai d'émancipation, ils violent cette loi. Mais il en résulte qu'ils suppriment à leur insu par là toute distinction entre la prose et le vers, car cette distinction est scientifiquement fondée sur cette loi même, qu'observe sans faillir l'oreille du poète naïf.

Etant donnés les éléments d'un vers, c'est-à-dire un certain nombre de syllabes, dont le maximum est prescrit par la portée normale de l'haleine et de la mémoire des sons bien distincte, son ouïe choisit par instinct pour une unité de mesure du rythme le plus grand commun diviseur de ce nombre, afin de rythmer le vers avec le moins d'effort possible. Toutes les diverses espèces de vers français, toutes les règles fondamentales de notre versification dérivent de cette unique loi, et toutes les autres formes que, dans le cours de l'évolution littéraire, des poètes curieux d'enrichir la technique de notre art ont expérimentées se sont d'elles-mêmes éliminées peu à peu.

Je crains que cette théorie d'apparence rébarbative, dont j'ai fait ailleurs l'exposé minutieux, proposée ici à brûle-pourpoint ne soit énigmatique pour la plupart des réformateurs que vous combattez, voire pour tous. Je serais heureux si elle piquait leur curiosité et les sollicitait à analyser le mécanisme acoustique du vers; ils apprendraient ce qui réellement le distingue de la prose.

Je n'en ai guère l'espoir. Par mépris sans doute ou peut être par charité pour mon opuscule, qui est déjà vieux de plusieurs années, aucun d'eux, à ma connaissance, n'a émis une opinion quelconque sur le principe même qui en est le sujet. Aujourd'hui, mon cher confrère, vous et vos amis vous usez d'une démonstration moins ardue; vous préférez prêcher d'exemple. Vous avez raison et je souhaite à votre entreprise tout le succès qu'elle mérite.

Veillez agréer la nouvelle assurance de mes sentiments tout sympathiques et tout dévoués.

SULLY PRUDHOMME.  
de l'Académie Française.



## A l'An nouveau

*Pour mes amis de la Jeune Belgique.*

—

I

An qui nais, An qui viens, An qui luis, An qui tombes  
Au gouffre qu'ont creusé les siècles révolus,  
Mets, — pour ceux qui seront et ceux qui ne sont plus,  
Des rêves aux berceaux et des roses aux tombes.

Garde, à l'Humanité qui sent ployer ses lombes  
Au doux fardeau du Temps et des vœux superflus,  
— Pour tant de malheureux comptant quelques élus, —  
La chanson des oiseaux et le vol des colombes,

La blancheur du Paros et la gloire des lys!  
Fais refleurir l'orgueil des cultes abolis  
Sur ce monde lassé que roulent les espaces,

Et rouvre, dans les cœurs, leur rendant leur fierté,  
La blessure qu'y met l'immortelle Beauté,  
An qui nais, An qui viens, An qui luis, An qui passes!

## II

L'Année au cycle à peine clos  
 Au seuil de qui ton pas se presse,  
 Fut sans pitié pour ma tendresse  
 Et m'a compté bien des sanglots.

La Jalousie aux noirs complots  
 L'emplit de fureur vengeresse  
 Et j'ai souffert par ma maîtresse  
 Des maux plus nombreux que les flots!

Rends à mes bras, ô jeune Année,  
 Sa grâce à jamais pardonnée,  
 Et de tout douloureux émoi

Détendant son cœur infidèle,  
 Fais-moi plus épris encor d'Elle  
 Et fais la plus douce pour moi!

## III

Hâte les pas fleuris du printemps que tu portes,  
 An frileux dont le givre étreint les premiers pas,  
 Et, sans nous mesurer les saisons au compas,  
 Bien vite, au clair soleil, du ciel rouvre les portes!

Réveille, avant le temps, l'orgueil des roses mortes  
 Et, soulevant le voile obscur des feints trépas,  
 Presse, au cœur des bourgeons que l'œil ne voyait pas,  
 Le précoce ferment des sèves toujours fortes.

Prends garde que, figé sous l'automnal linceul,  
 Si l'hiver tarde trop, mon cœur demeure seul,  
 Le jardin que nul lys renaissant ne décore!

De mon cœur, par l'Amour si longtemps châtié,  
 An nouveau, ne vas pas surtout prendre pitié!  
 Ne me refuse pas le mal d'aimer encore!

ARMAND SILVESTRE.

25-26 décembre 1896.



## Deux Sonnets

de Miguel de Cervantès

—  
 A la mémoire des trois mille Espagnols morts aux combats  
 de la Goulette et du Fort de Tunis (1574)

*A José-Maria de Heredia.*

## I

## LE SONNET DE LA GOULETTE

Heureux esprits, captifs délivrés par la mort  
 Pour les œuvres du bien que vous faites sur terre,  
 Vous qui, du plus profond de ce val de misère,  
 Au plus haut point des cieus montâtes dès l'abord;

Vous qui de votre chair exerçâtes l'effort,  
 Votre âme consumant d'horreur et de colère,  
 Qui, mêlant votre sang avec le sang contraire,  
 Teignîtes la mer proche et le sable du bord;

A vos bras, dont trop tôt la force fut ravie,  
 Ce n'est point la valeur qui manqua, c'est la vie,  
 — Bras vaincus qui, pourtant, furent victorieux. —

Entre le fer sanglant et la muraille noire,  
 Votre chute vous vaut, — ô retour merveilleux! —  
 Le renom dans ce monde et dans le ciel la gloire.

## II

## LE SONNET DU FORT

De ces murs écroulés, des créneaux de ces tours,  
 Du milieu de ces rocs dénudés et sauvages,  
 Trois mille âmes, fuyant les terrestres servages,  
 Vivantes, ont monté vers de meilleurs séjours.

Magnanimes héros, sans espoir ni recours,  
 Ils raidissaient leurs forces en d'inutiles rages,  
 Quand, à la fin, le nombre accablant les courages,  
 Leur vie a par le glaive achevé son beau cours.

Le voilà donc, ce sol impie et déplorable,  
 A nul autre en malheur égal ou comparable  
 Dans les siècles présents, dans les siècles passés!

Mais de son âpre sein, mais de ses flancs infâmes,  
 Jamais plus nobles corps ne se seront dressés,  
 Jamais n'auront au ciel monté plus nobles âmes!

AUGUSTE DORCHAIN.

## Le crime de l'Archange

à LÉOPOLD WALLNER

Au sommet de la tour qui domine la ville,  
Depuis plus de mille ans, vêtu d'or et de fer,  
La flamme au poing, les pieds sur la Tarasque vile,  
Monseigneur Saint-Michel triomphe de l'Enfer.

Depuis plus de mille ans, du haut de cette flèche,  
Beau comme la lumière et prompt comme l'éclair,  
Il triomphe, et la Bête impuissante le lèche,  
Et le geste de l'ange éblouit le ciel clair.

Pendant plus de mille ans, sur la vieille grand'place  
Où bat, là-bas, le cœur ardent de la cité,  
Monseigneur Saint-Michel a vu la populace  
Se révolter en vain contre un joug mérité.

Il l'a vue, outrageant la gloire et le génie,  
La fortune et l'amour, la force et la beauté,  
Puis, foudroyée enfin par les dieux qu'elle nie,  
Confesser leur puissance et leur divinité ;

Et pareille à la Bête impure qu'il piétine,  
Lécher servilement en hurlant de terreur,  
Sous l'aigle germanique ou sous la croix latine,  
Des sandales de prêtre ou des gants d'empereur ;

Et toujours, du sommet de sa flèche dorée,  
Le guerroyeur céleste au tranquille regard  
A, sur le dos sanglant de la plèbe atterrée,  
Vu son geste imité par le Pape ou César.

Debout sur le dragon pour l'empêcher de mordre,  
Il enseigne du glaive au peuple révolté  
La sainte hiérarchie et la splendeur de l'ordre,  
Et le rythme divin, père de la Beauté.

Ainsi, depuis mille ans, sourd à l'Enfer qu'il brave,  
L'esprit plein de son Dieu, l'impassible vainqueur  
Accomplit son devoir, l'âme joyeuse et grave,  
Sans qu'un doute ait jamais pénétré dans son cœur.

Mais aujourd'hui, laissant flotter ses ailes d'ange,  
Il respire à longs traits l'air d'un siècle nouveau :  
Le vertige odorant d'une rouge vendange  
S'élève de la foule et trouble son cerveau.

Toute clarté s'éteint. Toute grandeur abdique.  
Impuissante à vouloir, la triste humanité  
Se rue, en haletant d'une flamme sadique,  
De la sensiblerie à la férocité.

En proie au vin menteur d'une pitié grossière,  
Les penseurs les plus hauts, les chrétiens les plus droits  
Encensent bassement la plèbe carnassière :  
Le roi jette son glaive et le pape, sa croix.

Le peuple, sur l'autel de la misère humaine,  
Entre l'âne et le bouc adore l'insurgé,  
Et semble, en bondissant où son instinct le mène,  
Un aveugle conduit par un chien enragé.

Des poètes déchus, trouvères au cœur pâle,  
Baisent la Brute sur son muffle de taureau.  
Leur hymne spasmodique est plus affreux qu'un râle ;  
L'art meurt, et Caliban commande à Prospéro.

Guerre au flambeau qui luit ! Guerre au rêveur qui  
[chante

Si, courbé devant les goujats humiliés,  
Il ne demande pas à la tourbe méchante  
Pardon de son génie en faisant des souliers !

Et ce qui fut jadis la noblesse de l'homme,  
Le mépris nécessaire et la mâle fierté,  
L'esprit ailé d'Athènes et la force de Rome,  
Sombre dans une vaine et veule charité.

Tout à coup Monseigneur Saint-Michel, sur son faite  
Sublime, voit l'azur du ciel devenir noir.  
Il frissonne. Le dos d'écaillés de la Bête  
Luit dans l'ombre, agité d'un monstrueux espoir.

L'ange languissamment laisse sur la Tarasque  
Traîner ses yeux noyés d'une infâme pitié,  
Et des pleurs, les premiers ! jaillissent de son casque ;  
Et la Bête l'épie et se dresse à moitié...

Victime d'un étrange et langoureux prestige,  
Le belluaire ailé, sous sa robe de fer,  
Sent soudain, à travers l'ivresse du vertige,  
Un lâche cœur humain éclore dans sa chair.

Vers son maître invisible il relève la tête  
Et d'une voix d'enfant soupire avec douceur,  
En flattant de la main la croupe de la Bête :  
« Mon Dieu ! Soyez clément pour la Bête, ma sœur ! »

Et brusquement, poussant un affreux cri de joie,  
De toute sa hauteur en un bond redressé,  
Le monstre libre enfin s'est lancé sur sa proie :  
La Bête foule aux pieds l'archange terrassé.

Et la foule applaudit quand la tête rebelle  
Surgit, hideuse et rouge, au sommet de la tour,  
Et l'insane clergé de l'Église nouvelle  
Canonise la Bête en délirant d'amour.

ALBERT GIRAUD.



**Rondel**

En caressant tes blonds cheveux,  
La brise adoucit son haleine.  
Elle parcourt la vaste plaine  
Comme un soupir silencieux.

Légère, le soir, dans les cieux  
Elle passe, fraîche et sereine...  
En caressant tes blonds cheveux,  
La brise adoucit son haleine.

Et la sirène au sein neigeux  
S'en vient en amoureuse reine  
Baiser ta lèvre close à peine,  
Puis s'envole, souffle joyeux,  
En caressant tes blonds cheveux.

**Fantaisie d'Été**

Oh! gravir à nous deux les riantes collines,  
Errer dans le sentier ombreux et parfumé,  
Frôler en passant les longues branches câlines  
Qui dorment dans l'azur, ô mon doux bien-aimé!

Voir les gais papillons, voltigeant sur nos têtes,  
Bruire, légers, autour du calice des fleurs;  
Égrener le blé d'or en nos marches distraites,  
Et cueillir les pavots aux brillantes couleurs.

Longer le clair ruisseau qui murmure et qui chante,  
Sous les saules touffus au feuillage changeant,  
Voir le blanc nénuphar sur l'onde transparente  
Miroiter au soleil comme un vase d'argent.

Entrer dans la forêt mystérieuse et sombre,  
Rêver sous les sapins, sous les hêtres géants,  
Entendre par moments, dans le frisson de l'ombre,  
L'écho de nos baisers, emportés par les vents.

Sentir dans les grands bois la nature immortelle  
Travailler, grandiose, en sa sérénité,  
Et savoir qu'ici bas, la chose la plus belle,  
Ton âme, ô mon amour, la surpasse en beauté.

J. DE TALLENAY.

Abbaye de Villers, Octobre 1896.

**La Couronne d'Ombre****L'APPEL DES CLOCHES****I**

Les angelus du soir pleurent dans la vallée :  
Et le pensif regret des jours qui ne sont plus,  
Et l'obscur souvenir de la joie en allée,  
Sanglotent dans mon âme avec les angelus  
Qui vont pleurant là-bas la lumière exilée...  
La voix des cloches monte et résonne parmi  
Le calme azur du ciel et la paix de la terre  
Qu'un bleu tissu de brume, au loin, voile à demi :  
La voix des regrets monte en mon cœur solitaire  
Et vient y réveiller mon amour endormi.

**II**

Les angelus, d'un bout de l'horizon à l'autre,  
Épandent leur musique et leur triste douceur :  
Et leur douce tristesse est pareille à la nôtre,  
O ma chère exilée! ô mon ancienne sœur!  
Car leurs soupirs chantants ont un charme berceur,  
Et notre peine aussi nous enivre et nous berce,  
Et notre peine est tendre et plaintive comme eux!...  
Oh! ces lents tintements que la brise disperse  
A travers les vallons et dans les champs brumeux,  
Et sur l'eau pacifique où le ciel se renverse!  
Lointains comme l'appel d'un vague souvenir,  
Doux comme un chaste aveu, cruels comme un reproche  
Et longs comme un adieu qu'on ne sait pas finir,  
Oh! que j'aime ces lents tintements de la cloche!

**III**

Sous le dôme étoilé du pâle firmament,  
Une dernière fois l'angelus tinte, tinte,  
Puis s'affaiblit au loin, puis se tait lentement :  
Et tandis que la voix des cloches s'est éteinte,  
Les regrets en mon cœur s'en vont se rendormant;  
Avec l'essaim léger des frêles résonnances,  
J'entends fuir peu à peu le vol des souvenirs.....

.....  
Mais un murmure encor s'attarde en les échos  
Que l'angelus qui meurt éveille aux vallons proches :  
Et mon plaintif amour, comme la voix des cloches,  
Se répète dans l'ombre en soupirs musicaux!

## SOLITUDE

J'errais par les vallons d'automne et les bois roux  
Que fleurissait encor l'éclat des amarantes ;  
Derrière un bleu rideau de brumes transparentes,  
Les coteaux rayonnaient sous un ciel clair et doux.

Ces forêts qui m'ont vu jadis à tes genoux  
Baisant avec transport tes boucles odorantes,  
A mon triste abandon restaient indifférentes,  
Et souriaient pour moi comme autrefois pour nous !

Retrouvant toute chose à sa place ancienne,  
Je te croyais aussi revenue à la tienne,  
Et ma main se tendait, prête à saisir ta main ;

Mais tu ne t'offrais plus à mes tendres étreintes,  
Et de tes pas en vain je cherchais les empreintes :  
Car mon ombre était seule à couvrir le chemin.

## LE ROSIER MAGIQUE.

Si, lasse de nos jeux, enfant ! vous reposiez,  
Je m'en irais cueillir les roses des rosiers  
Que de neige ou de sang le jeune été colore.

Je choisirais pour vous des boutons non éclos,  
Et dans vos noirs cheveux et sur vos voiles clos  
Je viendrais parsemer leur odorante flore.

Puis, quand ils s'ouvriraient, parant votre beauté,  
Je croirais voir en vous un rosier enchanté  
Qui pour mon tendre amour se hâterait d'éclore !

## DU SILENCE ET DE L'OMBRE !

Voici longtemps déjà que nous nous fiançâmes ;  
Mais un mal si profond blessa jadis nos âmes

Qu'un peu de quiétude, après tous ces baisers,  
Est salulaire encore à nos cœurs apaisés :

Dans la convalescence où leur langueur demeure,  
Il suffirait d'un rien pour que l'un d'eux se meure !

Comme autour d'un malade on étouffe le bruit,  
Il faut à notre amour le silence et la nuit.

Dans quelque chambre obscure, idéale retraite,  
Fuyons les regards d'or de la lampe indiscrete !....

Le soir calme s'est fait : taisons-nous, taisons-nous ;  
Laisse-moi m'endormir dans l'ombre, à tes genoux !

Ne te semble-t-il pas qu'ainsi l'ivresse est double ?...  
Mais quelque chose encor m'inquiète et me trouble :

Je sens filtrer vers moi d'éblouissants rayons,  
Où renaît la splendeur du jour que nous fuyons.

Car tes yeux, par instants, s'ouvrent, — et leurs prunelles  
Dans la ténèbre même ont une flamme en elles.

Comme un doux clair de lune en les arbres des soirs,  
Ton regard brillant glisse à travers tes cils noirs...

Ah ! pour que le sommeil ferme enfin ma paupière,  
Laisse ma bouche éteindre en tes yeux la lumière !

Et goûtons, maintenant qu'un baiser les a clos,  
Dans l'ombre plus épaisse un plus parfait repos !

## APRÈS UN SOIR D'AMOUR.

Quand l'instant est venu de ton chaste repos,  
Sur ta bouche entr'ouverte et dans tes yeux mi-clos  
Passe le tendre adieu d'un suprême sourire.

Il promet pour demain, — il rappelle ce soir :  
J'y lis un souvenir et j'y lis un espoir,  
Et je ne sais lequel m'est le plus doux à lire.

A les fondre en mon âme, oh ! le bonheur que j'ai !...  
Quel cœur dans son ivresse est le mieux partagé,  
Du cœur qui se souvient ou du cœur qui désire ?...

FRANZ ANSEL.



## Epitaphe de Leconte de Lisle

La voix des gais clochers qui charme et qui console  
Les villages, déplaît à qui marche en banni,  
A qui rentre à pas lents dans le néant béni  
Et, détestant la vie, étranger, s'en isole.

Dans les champs du passé que la mort seule assole,  
Poète, j'ai dressé ma chair comme un granit  
En tête à tête avec le silence infini :  
Pas un de mes tourments ne vaut une parole.

Et si parfois un cri m'a trahi, si, pareil  
Au Memnon du désert las de voir le soleil,  
Parfois l'horreur de vivre, éclore avec l'aurore,

Tira d'un cœur stoïque un soupir éperdu,  
C'est, non qu'un creux métal me fit l'âme sonore,  
Mais que mon bloc massif malgré moi s'est fendu.

## Bal sous Louis XV

Pour tromper l'heure lente, en cadence on tournoie :  
La jupe à paniers bat les lourds habits dorés,  
Et, près des petits pieds de fièvre dévorés,  
Danse la fine épée au long des bas de soie.

Le clair parquet, mirant la pavane, renvoie  
Leur reflet triomphal aux hauts talons pourprés,  
Et les yeux noirs planant sous les cheveux poudrés  
Évoquent dans la neige un vol d'oiseaux de proie.

Car le bal tourne autour du roi fier et muet  
Dont un rayon soudain, soleil de menuet,  
Met un lever d'étoile en chaque œil qui l'épie !

Et, leurrés ainsi par leur joie ou leurs douleurs,  
La roue aux dents d'acier dans les montres tapie  
Ronge les cœurs distraits sous les gilets à fleurs.

## Le Vampire

*Inscription pour les caves de Gilles de Rais.*

à J. K. Huysmans.

Jamais crins d'or mitrés du hennin d'Isabeau  
Et jupon tiède enflé sur la rondeur du ventre  
N'auront efféminé ce vierge asile où n'entre  
Que l'enfant mâle orné des pâleurs du tombeau.

Car l'amour épuisé qui donne dans cet antre  
La chair froide des morts pour cire à son flambeau  
Étale seulement sur un noir escabeau  
La fluette blancheur d'un blond page ou d'un chantre.

Hais-tu la vie impure et l'âcre odeur du sang ?  
Un corps jeune, exhumé d'un sépulcre récent.  
Dégage un virginal parfum de chèvrefeuille :

Étanche à sa fraîcheur ta soif ardente, et las,  
Las du bouquet sanglant des lèvres rouges cueille  
A sa lèvre bleuâtre un rameau de lilas !

MAURICE CARTUYVELS.



de

## « L'amour dans les ruines »

A EDMOND RASSENFOSSE.

*Un jardin merveilleux enneigé de tartés et de corolles. Un adolescent sourit et rêve au soleil qui le caresse. Entre des glycines et des acacias se dresse un palais éblouissant de pierreries dont on entrevoit le seuil et une fenêtre fleurie d'un lys où s'est accoudée une jeune femme.*

LE POÈTE

Où suis-je ? Une lueur me baigne et ma pensée  
Flotte parmi les fleurs vaporeuses, bercée  
Comme une faible enfant par un ange tremblant.  
Ai-je rêvé ? — L'aurore ourle mon voile blanc  
De reflets que je n'ose effleurer d'un sourire...  
Une voix chante au loin et l'accord d'une lyre  
Mariant les sanglots des jets d'eau réveillés  
A la brise qui fait des lys émerveillés  
Choir une neige d'or, m'incite aux songeries.

Qu'Elle est belle, la Fée aux fines mains fleuries,  
Dont j'ai suivi le char de lumière et d'amour !  
Sereine, elle vaguait dans les forêts du jour  
Se plaisant à ravir le soleil aux feuillées  
Et les papillons bleus aux fougères mouillées,  
Quand à mon âme aveugle et triste elle a soudain  
Révélé les trésors du céleste jardin  
Où plus joyeux enfin, j'attends ma destinée...  
Que je vais vivre ! Une âme à peine devinée,  
Étoile de bonté, pure fleur de langueur  
Se mire dans l'eau vaine et folle de mon cœur  
Et c'est toute la joie qui tressaille en moi-même...  
Un trouble m'a saisi : Je suis poète et j'aime !

LA JEUNE FEMME

Bel inconnu, ta voix que le chant des oiseaux  
Enlace en frissonnant de ses divins réseaux,  
Ta voix qui vient mourir au bord de ma fenêtre  
Comme une flamme d'or me consume et pénètre  
Mon âme de ses doux accords mystérieux.  
Elle parle d'amour, et l'azur de tes yeux  
Réverbère le chaste émoi que tu célèbres...  
Viens : J'ai gardé pour toi la rose des ténèbres,  
Celle à qui vont tes vœux obscurs d'adolescent,  
Car bien qu'ayant souffert de l'amour qu'en naissant  
Toute âme glorieuse et grave porte en elle,  
Tu souriras bien vite à la rose charnelle



Dont l'arôme ineffable et doux comme un baiser  
 Enchantera ton beau désir inapaisé...  
 Viens : je suis l'Espérance et l'oubli, je suis l'âme  
 Des fleurs et le sourire ondoyant de la flamme,  
 Je suis la sœur des eaux murmurantes, l'enfant  
 Des étoiles qu'un nimbe adorable défend...  
 Ne reconnais-tu pas la Fée aux mains fleuries  
 Qui t'enneigea de lys pour que tu lui souries  
 O Poète ingénu, doux mage aux lèvres d'or?

LE POÈTE

*comme en rêve...*

Elle a fui : la feuillée où peut-être elle dort  
 Resplendit sous les feux d'une aurore éternelle.  
 Le sanglot d'un jet d'eau, le frisselis d'une aile,  
 L'appel plaintif et doux d'un cygne et le soupir  
 Des flûtes qu'angélise un divin souvenir  
 Chantent dans la clarté de la plaine infinie...  
 C'est toujours ta chanson, c'est la pure harmonie  
 De ta voix dont mon âme a recueilli l'adieu,  
 C'est ton hymne d'amour, c'est ton rêve que Dieu  
 Protège, ô calme Sœur, qui montent en silence  
 Vers le ciel ébloui de ta magique enfance!

LA JEUNE FEMME

Enfant, regarde-moi...

LE POÈTE

Mirage éblouissant!

Dans les tièdes vapeurs que l'aurore en naissant  
 Balance au gré des vents sur la terre endormie  
 La pure vision de la céleste amie  
 S'élève, en estompant d'un baiser de clarté  
 Toutes les fleurs dont l'inutile royauté  
 Sombre devant le chaste émoi de ses prunelles.  
 C'est Elle!... Ah, redis-moi les chansons immortelles  
 Belle Fée... oh reviens, montre-moi le chemin  
 Et dans ma main d'enfant, mets ta petite main  
 Pour que fier de l'appui de ton âme indulgente  
 Je chante encor...

LA JEUNE FEMME

*Elle a cueilli le lys qui fleurissait la fenêtre et  
 d'un geste joyeux, l'a jeté aux genoux du poète  
 qui, surpris, la contemple en silence.*

Le lys que ma main négligente  
 Vient de briser, sourit à la jeune candeur.  
 Prends-le : son doux calice est pareil à ton cœur  
 Que la Vierge Innocence emperle de rosée...  
 Avant de le quitter, ma lèvre s'est posée

Sur l'éternel secret de sa corolle et j'ai,  
 Tandis que tu suivais le rêve mensonger  
 Dont tu reconnaitras sans tarder l'amertume,  
 Révélé le désir ardent qui me consume  
 A la fleur qui n'attend qu'un éclair de tes yeux.  
 Écoute : Par l'extase adorable des cieus,  
 Par le songe hautain qui t'assaille, par l'aube  
 Dont les fleurons de pourpre enguirlandent ta robe,  
 Par ton cœur ignorant comme un baiser d'enfant,  
 Par tout ce qui ravit ton espoir triomphant,  
 Suis-moi dans la demeure accueillante et méprise  
 La vaine voix d'ennui qui pleure dans la brise.

LE POÈTE

Pourquoi me parles-tu, toi que je n'aime pas?  
 En ce magique Éden où j'égare mes pas,  
 Seule une âme a le droit de parler à mon âme.  
 Crois-tu m'initier à tes péchés, ô femme,  
 Parce que mon espoir s'attriste d'un désir?  
 Ah! tu voudrais faner un divin souvenir  
 Sous le mol étouffoir de tes lèvres fleuries...  
 Hélas! le fauve éclat des rouges pierreries  
 Que solennise en vain l'or de tes bracelets,  
 Flétrirait la clarté des yeux que j'appelais  
 Dans le mystérieux colloque avec mon rêve.  
 Ne sais-tu pas, ô sœur des hommes, que j'élève  
 Au fond de ma tristesse et de mon désespoir  
 Un radieux palais de songe, et que le Soir,  
 Dès l'heure où dédaignant les choses, je m'exile,  
 Craint de s'aventurer en mon céleste asile...  
 Tu n'es qu'une ombre, ô toi, qui veux parler d'amour.

LA JEUNE FEMME

*Elle a baissé les yeux et son sourire va du poète  
 aux fleurs du jardin.*

L'Amour chante, l'Amour est le frère du jour...  
 L'Amour cueille au tournant des routes que notre âme  
 Préfère, le lys d'or et le divin dictame...  
 Et fier de sa guirlande idéale, il s'enfuit  
 Le long des sentiers d'ombre où s'allonge la nuit,  
 Parfumant d'un baiser les lèvres entr'ouvertes  
 Du poète endormi parmi les feuilles vertes.  
 Quelquefois, une fleur se détache et celui  
 Qui sommeillait devant l'Idole de la nuit  
 Se réveille, oubliant sa fatale ignorance...  
 Tu viens du chemin sombre et ton rêve s'élance  
 Vers l'Amour dont la voix résonne dans ton cœur!  
 O pauvre enfant que dupe un fantôme moqueur,  
 Doux poète abusé, crédule amant d'un songe,  
 Pourquoi, si la beauté frivole d'un mensonge  
 T'enivre encor, fuis-tu l'amour qui t'a charmé?...

Pourquoi me dédaigner, ô pâle Bien-Aimé,  
 Quand je t'offre les fleurs de mes lèvres éprises?  
 Ah! laisse-toi frôler par l'haleine des brises,  
 Vois, comme tout frissonne et comme tout s'émeut!  
 C'est le matin : le ciel ouvre son voile bleu  
 Qu'une dernière étoile agrafe, et dans les arbres  
 Se décèle en riant la nudité des marbres...  
 Viens...

## LE POÈTE

*Après un silence et troublé comme s'il poursuivait un rêve nouveau...*

Ah! tu m'as souri, tu m'as parlé d'amour.  
 Premiers mots de tendresse évoquant tour à tour  
 Les moments éperdus que l'âme fait éclore  
 Aux jours où l'on promène en des jardins d'aurore  
 Ses chers espoirs d'enfant qui vibrent de bonheur...  
 Premiers mots de tendresse... ô doux échos du cœur  
 S'envolant un à un des lèvres d'une femme...  
 C'est vous, ô chères voix, c'est vous que je réclame  
 Harmonieux essor d'oiseaux spirituels!  
 Chantez, chantez toujours. La femme aux yeux cruels  
 S'efface au seul éveil de vos divins murmures  
 Et je vois s'étoiler entre ses mains impures  
 La rose que la Fée effeuilla sur mon front.

## LA JEUNE FEMME

*Un sourire victorieux aux lèvres.*

Les chants vagues et doux qui te délasseront,  
 Les aveux mi-craintifs, les caresses troublantes  
 Qu'un soupir modulé par les lèvres tremblantes  
 Subtilise, les mains qu'on délace à genoux  
 Toute la chère extase, ô Poète, est à nous  
 Si, délivré de la chimère qui t'obsède,  
 Ton cœur d'enfant séduit par le mensonge cède  
 A mon cœur exilé dans la triste maison  
 Des vœux inexaucés...

## LE POÈTE

*Soudain métamorphosé.*

Ta fatale oraison  
 S'égrène, ô folle fille en gemmes étoilées.  
 Quelle est donc ta puissance, ô Reine des allées,  
 Et pour quel ténébreux archange as-tu chanté,  
 O Gardienne du seuil où mon rêve enchanté  
 Trébuche, en regardant autour de ta figure  
 Se préciser, hélas, une auréole obscure?  
 Le mal hante ces lieux : je le sais et pourtant  
 De la Fée aux yeux clairs qu'évoquait en partant  
 Mon esprit captivé par son âme céleste

C'est à peine, ô riieuse fille, s'il me reste  
 Le souvenir lointain d'un vague songe heureux.  
 Toi, qui voudrais bercer en tes bras langoureux,  
 Mon jeune espoir encor bien faible et ma pensée,  
 Sache de ton amour apaiser l'Offensée...  
 Car jamais on ne quitte après l'avoir cherché  
 Le sublime idéal que l'on sentait penché  
 Sur les plus chers secrets de son adolescence  
 Sans regretter plus tard son éternelle absence.  
 Elle m'aimait... sa gloire a blessé ta raison  
 Et bien qu'en souriant, j'entre dans ta maison  
 J'ai peur d'abandonner à ton doux sortilège  
 La fleur de mon bonheur éclore sous la neige.

## LA JEUNE FEMME.

Enfant, ne pleure pas : la stérile beauté  
 De celle qui surprit ton beau rêve attristé  
 Se fane avec les lys que le soleil délaisse.  
 Souviens-toi que la main rose de la Jeunesse  
 Guide ton cœur épris d'amour vers mon amour.  
 Souviens-toi que l'espoir s'envole sans retour  
 Si le corps méconnaît sa radieuse essence...  
 La vie est belle et sans la futile innocence  
 Qui t'asservit, jamais tu n'aurais sangloté.  
 Je veille : En moi survit la gloire de l'été :  
 Fruits vermeils, fleurs de chair et rouges grappes mûres  
 Vibrant sous vos baisers et vos divins murmures  
 O lèvres qui chantez dans la joie du matin.

## LE POÈTE.

Ah, je te veux... je t'aime... Et mon rêve lointain  
 Si vague et cependant cruel comme une femme  
 S'est effacé... je t'aime, ô Reine qui m'affames  
 De ces désirs d'amour trop longtemps ignorés...  
 Sous la fauve clarté de tes cheveux dorés  
 Laisse-moi contempler le fond de ta pensée :  
 Tu me reparleras de ma gloire passée  
 Et des pays d'aurore où je n'irai jamais...  
 Sois à moi : Dans tes bras qui seront désormais  
 La barque où chantera mon unique espérance  
 J'effeuillerai les tristes fleurs de mon enfance,  
 Et rejetant au loin ma couronne d'élu,  
 Je serai ton amant, puisque tu l'as voulu.

GEORGES MARLOW.



## Rêve

Au rythme virginal de ta jeune poitrine,  
Laisse-moi m'endormir dans tes cheveux mousseux.  
L'odeur de ton corps nu gonflera ma narine  
Sans troubler cependant mon sommeil paresseux.

Pose tes petits doigts sur mon front où la fièvre  
Allume un rouge enfer d'horreurs et de chagrins,  
Je suis trop fatigué pour monter à ta lèvre,  
Les tournois amoureux ont épuisé mes reins.

Du parfum de tes seins naît un rêve moelleux  
Qui soulève mon corps sur ses ailes de plume;  
Il tend son cou d'oiseau vers les horizons bleus,  
Où la lune sourit dans l'éther qu'elle allume.

Il part ! et déchirant la laine des nuages,  
Il m'emporte au travers des mondes étoilés,  
J'entends les vents du ciel qui battent leurs rivages  
Avec le bruit des mers sur les coteaux salés.

Un feu nouveau s'allume en mon cœur exalté.  
Mon rêve audacieux vers le soleil m'entraîne,  
L'azur roule sur moi ses vagues de clarté,  
Je meurs ! L'air est trop pur pour la poitrine humaine.

Oh ! mon rêve ! rends-moi les terrestres forêts  
Que peuplent des frissons, des chansons, des mur-  
Et les tièdes jardins pâmés sous un vent frais  
Qui balance les fleurs et berce les ramures.

Rends-moi les champs de blés et les grasses prairies,  
Les stériles coteaux et leur gazon fané,  
L'automne des chemins sous les feuilles pourries,  
Rends-moi le sol boueux sur lequel je suis né !

Mais je m'éveille !... Un souffle frais de chèvrefeuille  
Sort de ta bouche en fleur et rafraîchit mes yeux,  
Et mon rêve s'enfuit. Le baiser que je cueille  
Sur ta lèvre a chassé le vertige des cieus.

Au rythme virginal de ta jeune poitrine  
Laisse-moi m'endormir dans tes cheveux mousseux.  
L'odeur de ton corps nu gonflera ma narine  
Sans troubler cependant mon sommeil paresseux.

Ah ! qu'il est doux, vaincu par l'étreinte suprême,  
De reposer sa nuque et ses membres brisés  
Dans les pâles cheveux de la femme qu'on aime  
Et qui frissonne encor de vos récents baisers !

## La Goutte de Sang

Le soleil de midi qui flambait sur la brousse  
Avait fait éclater les fleurs dans leurs boutons.  
Les bergers de quinze ans dont la poitrine est douce  
Et dont aucun duvet ne voile les mentons  
S'endormaient, enlacés, oublieux des moutons,  
Les pieds dans les ruisseaux et les reins dans la mousse.

Un essaim coloré d'insectes fabuleux  
Jaillit en bourdonnant des ruches d'or du rêve;  
Ils piquent les cerveaux de leurs dards verts et bleus,  
Et l'âme des bergers dans la brise s'élève.  
Mais le plus beau d'entre eux en songe se soulève  
Et croit ouïr des pas frôler le sol moelleux.

Il écoute : un chant clair vient frapper son oreille;  
Combien il est plus doux que le chant des bergers !  
Il se dresse, il écoute encore, et s'émerveille  
D'entendre palpiter des accents étrangers,  
Et des soupirs de flûte, et des rires légers;  
Une angoisse charmante en son âme s'éveille.

Le feuillage s'entr'ouvre, et voici qu'apparaît  
Une nymphe dont l'éclatante chevelure  
Illumine le cadre obscur de la forêt.  
Son ventre blanc brillait sous sa poitrine mûre;  
Elle parlait en s'avançant sous la ramure,  
A l'enfant, frissonnant de la nuque au jarret.

« O doux berger ! mes sœurs s'aiment dans la clairière,  
« Les bras noués aux bras, la bouche sur la bouche,  
« Voilant sous leurs cheveux leur nudité farouche.  
« Leurs corps que le soleil inonde de lumière  
« Comme un bouquet de lys embaume la bruyère,  
« Et le vent se parfume en passant sur leur couche.  
« Suis moi sans réveiller tes amis. Viens près d'elles.  
« Tu possède d'Eros la fraîcheur et la grâce,  
« Et l'une d'entre nous plus heureuse et plus lasse,  
« Dédaignant la douceur des étreintes jumelles,  
« Pour t'aimer ouvrira ses bras comme des ailes  
« Et t'apprendra les mots qu'on ne dit qu'à voix basse. »

Sans l'entendre, l'enfant les reins brûlés de fièvre  
Et le corps soulevé par des spasmes nerveux,  
A bondi vers la nymphe et la mord sur la lèvre.  
Mais elle, s'échappant d'entre ses bras fougueux,  
Voile son ventre clair sous l'or de ses cheveux  
Et bondit dans le bois comme une jeune chèvre.

Quittant avec regret le rêve qui l'enjôle,  
L'adolescent s'éveille et voit en rougissant,  
Tandis qu'un souffle frais et parfumé le frôle,  
Un berger qui riait, le front sur son épaule;  
Sur sa lèvre où brillait l'or d'un duvet naissant  
Palpitait, tiède encore, une goutte de sang.

FRANCIS DE CROISSET.



**Anniversaire.**

Loin sont les chastes temps, où nous faisons grand cas  
Du seul parfum — exquis — d'un baiser, par dimanche!  
Quatre saisons ont fuit : l'automne, à pleine branche,  
La veille de sa mort, dissipait ses ducats.

Alicantes, Chablis, Jurançons et Muscats,  
Les baisers sont des vins dont notre soif s'étanche ;  
Et l'âme, jadis pure, est libertine et franche :  
L'ivresse fait sembler les vins moins délicats.

Voici que refléurit le premier chrysanthème...  
Je suis ivre!.. Qu'importe, ô ma Beauté! je t'aime!  
Et ton corps triomphal dans sa gloire, est mon bien.

Entends!.. nos cœurs battants sonnent comme des  
[forges!..  
Sens-tu, Femme? à travers mon baiser et le tien.  
Le feu de nos désirs qui brûle dans nos gorges?..

**Messe païenne.**

Prêtre d'un Dieu nouveau, je pénètre en ton temple :  
Frais boudoir où l'encens est un parfum de musc,  
Et, les seins affranchis des rudesses du busc,  
Nue, en les clairs satins, l'Idole se contemple.

Sous le velours drapé qui simule un portail,  
J'ai retenu mes pas et, trois fois, me prosterne :  
Et, le Dieu, réjouit malgré son calme externe,  
M'incite à m'avancer d'un geste d'éventail.

A travers le vitrail on entend des cantiques,  
Fantaisiste plain-chant des zéphyrus amicaux  
Exaltant ta beauté par des sons musicaux :  
O! Dieu! que je révère en ces vers romantiques!

Les cierges teintent d'or l'autel des clairs coussins.  
J'entends sonner mon cœur : c'est l'heure de l'office!  
... Et je trempe mes doigts, purs de tout maléfice,  
Au bénitier d'amour ouvert entre tes seins!...

CHARLES VIANE.

**Trois Sonnets****HIVER**

Quel supplice oublié de nouveau me réclame?  
Quelle jeune chaleur fond les anciens glaçons?  
J'entends, j'entends au loin les antiques chansons  
Et je te reconnais aussi, terrible flamme!

Les baisers d'autrefois m'ont empoisonné l'âme.  
Des plaisirs défendus redoutables rançons,  
Mes souvenirs amers sont gonflés de soupçons.  
J'ai le cœur à jamais traversé d'une lame.

Comment croirais-je encore à l'amour simple et pur?  
Ma foi d'enfant est morte. Au fond d'un puits obscur  
Les vieilles trahisons lâchement l'ont noyée.

O toi qui viens trop tard, ô douce fleur d'hiver,  
Tu te dessécheras sur la cendre broyée  
Où ce qui fut l'amour me ronge comme un ver!

**ESTHÈTES**

O peuples vieillissants! nous mourons d'esthétique.  
L'art supplante la vie en nos cœurs épuisés  
Et nous ne trouvons plus dans l'ardeur des baisers  
Que le rappel savant d'un rêve poétique.

L'air frais ne gonfle plus notre poitrine étique :  
Il nous faut respirer des parfums composés  
Et le stérile effort de nos cerveaux usés  
Délire vaguement dans un brouillard mystique.

Tout, sentir et penser, est artificiel  
Pour l'esprit affaibli qu'un mal essentiel  
Frappe incurablement de dégénérescence.

Mais, sans même y songer, nous rampons à genoux,  
Aux rayons du grand art chauffant notre impuissance :  
Il a vécu pour nous! Il a rêvé pour nous!

## L'AMOUR DANS LES RONCES

Par l'aride et brûlante arène,  
Par les ronces et les rochers  
Où saignent mes pieds écorchés.  
L'Adolescent divin m'entraîne.

Nu, souriant et lumineux  
Sous l'aile de flamme qui frôle  
La blancheur de sa molle épaule,  
Au fond des buissons épineux

Par la main le cruel m'attire  
Sans pitié pour le dur martyr  
Où je défaille dans les pleurs.

Quand donc trouverons-nous la couche  
Où ma bouche parmi les fleurs  
Cueillera la fleur de sa bouche?

IWAN GILKIN.



## Vers antiques

## EPIGRAMME.

Voyez, c'est tout mon bien cet enclos où se vautre  
Un bélier paresseux à la lourde toison.  
La laitue et le thym y croissent à foison,  
Un pampre verdoyant l'orne d'un bout à l'autre.

Quelques rayons de miel, quelques boisseaux d'épautre  
Sont les humbles trésors qu'apporte la saison;  
J'ai su, désirant peu, borner mon horizon,  
Et pourtant mon bonheur est comparable au vôtre.

Orgueilleux de ton or, marchand, pourquoi ris-tu ?  
Je suis pauvre, il est vrai ; d'un sayon revêtu  
J'ai manœuvré la bêche et le hoyau. Mais sache,

Qu'ayant quitté la ville et les soucis cuisants,  
Dans cette métairie, accomplissant sa tâche,  
Damétas a passé plus de quatre-vingts ans.

## LES NÉRÉIDES

Au soleil du matin les blanches Néréides  
Mélent leurs jeux charmants parmi les flots rapides,  
Et, luttant de souplesse onduleuse en nageant,  
Tracent dans l'eau d'azur des sillages d'argent.  
Trois, ayant dénoué leur chevelure blonde,  
Voguent moelleusement dans les berceaux de l'onde,  
Et des enfants ailés, aux yeux subtils et fins,  
Les entourent, portés sur de sages dauphins.  
Les vagues autour d'eux s'enroulent en volute ;  
Mais, graves sur la croupe, ils charment de leur flûte  
Le cortège des dieux et les monstres des eaux.  
La mer reluit. Plus loin, aux caprices nouveaux  
D'Eros malicieux, une nymphe se prête.  
Elle franchit d'un bond la lame dont la crête  
Eclate et s'éparpille en léger pulvérin.  
Des Amours triomphants pressent un bouc marin :  
L'un lui saisit la barbe, un autre dans l'eau bleue  
Lance les poissons d'or qu'il tenait par la queue,  
Et, tous, en chœur bruyant, raillent un vieux Triton  
Qui, brandissant son sceptre enroulé d'un feston,  
Conduit une cavale indomptable et peureuse.  
Autour du groupe l'onde en reculant se creuse  
Et, tout à coup, jaillit en panaches neigeux.  
Les cris sont plus stridents. Les nymphes dans leurs  
[jeux  
Sèment partout les fleurs qui glissent de leurs tempes.  
Les centaures, les dragons verts, les hippocampes,  
Bondissant et plongeant se livrent des combats.  
Tous alors enivrés redoublent leurs ébats,  
Tandis que les tritons conduisant le cortège  
Tirent de longs appels de leurs conques de neige.

## LA DÉLIA

La Délia sacrée est à l'ancre. Les chœurs  
Regardent sous le ciel fuir la mer monotone ;  
Ils attendent. Soudain, au loin la foudre tonne.  
Zeus ordonne ! Un grand cri jaillit de tous les cœurs.

Les rhytons sont remplis d'éclatantes liqueurs,  
Un chant grave s'élève en l'honneur de Latone ;  
Et, les mâts surchargés de roses, l'on festonne  
La poupe où sont sculptés les Immortels vainqueurs !

Les vierges, le printemps joyeux de la patrie,  
Avec les jeunes gens forment leur théorie.  
Tout est prêt. Les rameurs soulèvent le vaisseau :

Il glisse — un vent léger enfle les blanches voiles —  
Et, parmi les fleurs d'or qui s'effeuillent sur l'eau,  
Trace jusqu'à Délos un sillage d'étoiles.

VALÈRE GILLE.

## L'Hôte du Christ Jésus

Conte

A M. et Mme Cyriël Buysse.

« Je lui conterai des histoires insensées qui ne seront pas beaucoup plus fausses que les autres, mais qui seront beaucoup plus belles; elle en deviendra folle. Je souhaite à tous ceux que j'aime un petit grain de folie. »

ANATOLE FRANCE, « *Le Livre de mon Ami* ».

L'immense plaine sablonneuse ne souriait qu'aux jours où la fleurs des ajoncs ouvre ses petites ailes d'or. La nuit, le vent lamentable se déchirait aux aiguilles des sapins et parfois on entendait le courroux de la mer lointaine. Il n'y avait point de routes, mais le pas des voyageurs et le sabot des ânes avaient tracé, dans l'herbe maigre, d'étroits sentiers. C'était un pays d'effroi, de silence et de verdure sombre. On n'y voyait ni bourg, ni hameau, ni demeures d'hommes. Seule, une chaumine bâtie sur une éminence faisait monter vers le ciel, trois fois le jour, une humble fumée bleue.

Un homme et une femme vivaient là. Ils faisaient des fagots de bois mort et savaient les artifices qui prennent les bêtes sauvages. Comme ils s'aimaient bien, ils étaient bons et ne manquaient jamais d'accueillir les gens qui passaient. Ils n'en refusaient aucun et ne les renvoyaient que reposés, après les avoir bien soignés et régalez de pain bis, de venaison, de lard et de bière fraîche. C'est pourquoi le Seigneur, qui les voyait d'un œil favorable, voulut leur marquer son amour et permit que la femme devint grosse.

Lorsque la délivrance approcha, l'homme s'en fut vers la ville, afin d'acquérir des vêtements et des langes pour le petit enfant. L'hiver était rude et la plaine, couverte de neige, s'étendait sous le ciel bas et gris. Les sentiers effacés n'étaient plus marqués que par des branches d'arbre émergeant de distance en distance. Les flocons avaient arrondi la figure des sapins et des arbrisseaux : ils s'indécisaient, plus beaux et plus tristes. Et l'homme, parmi ces blancheurs immobiles, s'avancait en chantant.

Il marcha jusqu'au soir vers le village le plus proche. Déjà, dans le ciel assombri, les étoiles s'allumaient une à une : il n'avait vu aucune fumée, il n'apercevait pas de lumière. Il crut s'être égaré. Il regarda les astres, dans le dessein de s'orienter, puis le lieu où il se trouvait. La file des branches d'arbre avait disparu et le sol ne portait d'autre empreinte que la piste des lièvres et des loups.

— Si le Ciel ne me vient en aide, pensa-t-il, il me faudra coucher cette nuit dans la neige, car déjà je me sens bien las. Et si je m'endors ici, le froid m'engourdira, je ne me réveillerai point et les bêtes féroces me dévoreront certainement. Que deviendraient alors ma femme et mon petit enfant? Que Dieu et madame la Vierge daignent m'assister comme j'ai coutume de faire aux gens qui passent devant ma demeure.

Ayant dit, il se remit en marche et atteignit une épaisse forêt. Là aussi, la neige avait fait disparaître les sentes et couvrait les cimes, en sorte que les fûts sombres semblaient porter de pâles nuées. Il allait parmi les arbres, du côté de l'orient, lorsqu'au bout de trois heures il crut discerner, entre les branches, une lueur pure et fraîche comme une goutte de rosée au premier rayon de l'aurore.

Il prit vers elle et, la forêt cessant soudain, il se trouva dans une allée de chênes et de bruyère fleurie au bout de laquelle dormait un château. Il fit halte au bord des larges douves. L'eau rêvait, claire et bleue, constellée de nénuphars épanouis; le souple balancement s'y doublait des joncs et des roseaux, et des poissons se jouaient en courbes brillantes et cérémonieuses. Les

hautes murailles, les tours en poivrière étaient caressées d'une lumière immuable et l'air avait un goût de violettes. Sur les toits, des colombes roucoulaient; d'autres volaient en rond au-dessus du castel, comme une blanche couronne de fleurs mobiles. On entendait murmurer d'invisibles fontaines et le ciel doux s'azurait en voûte de cristal.

Et l'homme, s'étant agenouillé, rendit grâce à Dieu et à Notre-Dame qui avaient guidé son pas dans les solitudes.

Comme il se relevait, il découvrit, à une fenêtre du manoir, un vieillard de haute taille. Il portait une robe écarlate; une longue barbe blanche ruisselait sur sa poitrine et son regard souriait avec bonté. C'est pourquoi l'homme lui dit :

— Je me suis égaré dans la plaine, ayant perdu le chemin de la ville. J'errais depuis de longues heures quand ce castel m'est apparu au fond d'une allée. Si tu en es, ô vieillard, le seigneur et le maître, permets-moi, en l'honneur de Jésus et de sa sainte Mère, d'entrer chez toi pour me reposer, car je suis bien dépourvu et exténué de faim et de fatigue.

— Que la paix soit avec toi, mon fils, répondit le vieillard. Sois le bienvenu dans cette demeure, car je te sais charitable et hospitalier. Maître Pierre, le majordome, aura soin de te bien traiter.

Tandis que le vieillard parlait à voix grave et agréable, le pont-levis s'abaissa lentement, la herse monta, le portail s'ouvrit et maître Pierre, qui était replet, rubicond, tout vêtu de bleu et coiffé de l'aumusse blanche, un gros trousseau de clefs à la ceinture, parut au seuil du château. De la main il invitait l'homme à le suivre.

Ils traversèrent un jardin tout embaumé d'aubépines. Une porte de cuivre, polie comme un miroir, pivota. Ils étaient dans un long corridor de marbre blanc. A droite et à gauche, de vases rouges s'élançaient des lys sveltes, des roses neigeuses et d'autres qui semblaient des lèvres blondes. Au fond, une haute baie à petits carreaux découvrait l'ordonnance d'un parc où ruisselaient harmonieusement les eaux vives et la verdure fleurie. Des hommes et des femmes marchaient dans les allées, sur les molles pelouses, s'arrêtant parfois à considérer les ébats de jeunes enfants. Tous paraissaient heureux et ornés d'une splendeur surnaturelle. L'homme suivait Pierre et les roses et les lys des vases et le silence même de la belle demeure lui parlaient en mots de bienvenue et d'amour...

Longtemps ils gravirent un escalier en spirale.

— C'est ici, dit Pierre.

Ils entrèrent.

\* \* \*

Les fenêtres de la pièce, claire et haute de plafond, s'ouvraient sur la mer calme où volaient des nefs rapides. A l'horizon, le ciel et le flot se mêlaient et l'on ne voyait aucun rivage, en sorte que la pièce semblait bâtie au milieu des eaux violettes. Sous le manteau de la cheminée, des chenêts de bronze soutenaient l'édifice ardent des bûches amoncelées. Un large fauteuil, devant la table toute servie, attendait quelque convive.

A un signe de Pierre, l'homme s'assit et trois adolescents aux cheveux d'or parurent. Leur robe était blanche, serrée à la ceinture par une fibule de saphirs et leurs yeux semblaient des étoiles sercines.

Le premier rompit le pain, le deuxième versa le vin et la bière, le troisième trancha les viandes. L'homme mangea et les mets étaient tels que jamais auparavant il n'en avait goûté de si délicieux.

Lorsqu'il se fut restauré, une draperie verte, brodée de grands pavots rouges, s'écarta. Il vit un lit d'ébène, encourtiné de soie bleue que semaient des astres d'or. La chambre, peu à peu, s'emplissait d'ombre légère. Une lampe fut allumée. Les adolescents saluèrent et partirent.

L'homme s'était mis au lit. Et voici que se fit entendre une lointaine musique. Les violons et les flûtes préludèrent et ce furent d'abord des phrases graves et tendres. Puis naquit la joie exquise de prestesses peu à peu accélérées, parfois alanguies d'une noble emphase. Enfin s'instaura, très douce, la voix de métal des cors : un hymne de beauté sublime épanouit sa fleur splendide.

Tandis qu'il reposait, l'homme eut un songe. Il aperçut, au haut d'une tour que baignait le clair de lune, les trois adolescents qui l'avaient servi à table. Le premier tenait une quenouille chargée de laine blanche; le deuxième tordait les fils et faisait tourner le fuseau; le troisième, lançant la navette aigue, unissait les fils de la trame et ceux de la chaîne. A leurs pieds, une corbeille arrondie s'emplissait d'étoffe moëlleuse...

C'est ainsi que le sommeil et la nuit s'ornèrent d'un double enchantement.

Lorsqu'une pâle clarté trembla sur l'oreiller, l'homme ouvrit les yeux et se mit debout. Il vit entrer le majordome Pierre, suivi des adolescents qu'il avait aperçus en rêve. Chacun d'eux tenait un de ces coffrets où les mères ont coutume de serrer les vêtements des nourrissons. Le premier renfermait des bonnets brodés; le deuxième, des robes de laine; le troisième, des langes de lin. Et Pierre dit :

— Le Seigneur notre maître sait le motif de ton voyage. La plaine neigeuse est longue, la ville lointaine. Ta femme attend et elle t'aime. Il ne veut point que tu tiennes d'un autre que lui ce qui vêtira ton petit enfant. Prends donc ce présent qu'il te fait.

C'est ainsi que l'homme acquit les langes et les petits vêtements. Puis il reprit son repas en regardant la mer tranquille.

Prêt à se mettre en route, son bâton à la main, portant sur le dos les trois coffrets, il pria le majordome de le conduire vers le seigneur qui l'avait si bien traité, afin qu'il put lui faire la révérence. Mais Pierre secoua la tête :

— Le jour n'est pas venu, dit-il, ou tu dois voir face à face mon maître qui est aussi le tien et celui de toute créature. Sache donc que tu fus, cette nuit, l'hôte du Père et du Christ Jésus, que je suis Pierre l'apôtre, et que tu reviendras en ce royaume.

Il dit et dans cet instant même, le château ayant disparu, l'homme se trouva dans la plaine, devant sa demeure, et sa femme se tenait à la porte. Ils s'embrassèrent, puis il conta son merveilleux voyage.

Comme ils étaient à genoux sur le seuil et louaient la bonté du Seigneur, le soleil monta dans le ciel bleu, par delà la cime des forêts prochaines. Et la neige éclatante étincelait...

LUCIEN DE BUSSCHER.

## Les Contes de la « Boîte »

### Tata

pour Alfred Lavachery.

Bonne Tata, va!

Je songe encore à elle et souvent. Pourtant voilà des années que je ne l'ai revue.

Nous l'avions rencontrée, un soir, Maxime et moi. Elle était serveuse dans un *bar*, en plein centre de Bruxelles. Et cela depuis deux jours seulement, lorsque nous vinmes — libres pour une soirée à l'occasion de je ne me souviens quel anniversaire national — nous installer au comptoir sur les hauts tabourets. Peu de monde : l'heure n'était pas assez tardive. Nos simples et fringants uniformes d'élèves de l'École militaire, les airs guillerets dont se cambraient nos jeunes suffisances, un

renom d'affabilité très galante, tout cela nous valait les aimables préférences, les engageantes bonnes grâces des jeunes souriantes, qui, de leurs petits soins cajoleurs, accaparaient les consommateurs du *bar*.

Maxime ne s'arrêta guère aux bonjours affectueux, pressions de mains, baisers friands, caresses qui se hasardaient par lesquels on saluait à la ronde d'anciennes connaissances, des amoureuses parfois même qui furent liaison ou maîtresse d'un jour, au hasard d'une rencontre.

Etendue dans un fauteuil-basculé, Tata, inconnue encore pour nous deux, requit immédiatement son attention. Il fut vers elle, je vis leurs premiers regards, je soupçonnai leurs premiers mots. Une bonne fille que j'avais aimée durant une semaine quelque temps auparavant et qui me l'avait joyeusement rendu se pendait à mon bras :

— Qui voilà ? Et les amours, mon chéri ? Moi, figure-toi que j'ai fait un chic type d'Anvers, un peu vieux, mais qui ne vient... Tu sais, je prends un verre ? Flore, un gobelot ! Mais toi, chéri, on ne te voit plus ? Et Charles donc, qui est avec...

Je ne pouvais placer un mot. Ni m'asseoir. Elle me tenait, se cramponnait. Et elle riait, elle parlait, elle riait.

Maxime était dans l'arrière-salle ; Tata près de lui causait longuement. Je les laissai seuls. Et ce fut moi qui dus, au bout d'une heure, donner le signal du départ — le tramway n'attend pas à la Porte de Namur et la consigne est sévère !

A peine sortis du *bar*, Maxime me conta, heureux, jubilant, sa bonne fortune

— Un ange, mon vieux ! Jeunette, jolie, tu l'as vue du reste. Et toute fraîche, arrivant voilà deux jours de chez elle...

— Dis donc, te fais pas rouler, hein ?

— Mais je te jure ! Et mercredi, un rendez-vous ?

— Son premier ?

— Ça, je m'en moque après tout. Du moment qu'elle est charmante...

Le mercredi, paraît-il, ce fut exquis. Et d'autres mercredis encore, et des dimanches. Puis tout le congé de Noël, du Nouvel An. Au bout de deux mois, ils étaient plus amoureux que le premier soir. Et, de fait, Tata était une délicieuse gamine. Peut-être dix-huit ans, à moins que ce ne fût seize ? Et un cœur d'or, de miel, de sucre, un cœur en caramel, disait Maxime ! Moi, qui ne connaissais pas la constance de ces amours de deux mois, j'amenais, les soirs de bamboche, l'une ou l'autre amie de Tata, ou quelque nouvelle venue et, tous quatre, nous faisons des parties folles mais trop courtes et trop rares.

Tous les matins, le vieux facteur, dans la cour de l'École, distribuant les lettres au milieu d'un cercle impatient, criait le même nom : Monsieur Maxime Plessis et tendait un petit carré rose que tout le monde reconnaissait :

— La lettre à Tata !

Et souvent Maxime m'emmenait dans un coin et nous déchiffrions ensemble les pattes de mouche qui folâtraient sur le bout de carton bordé d'or, fleurant doux.

Vers la fin de janvier, Maxime tomba malade. Brusquement. Une bronchite qui l'assomma du jour au lendemain, obligea de le garder à l'infirmerie. Il fut très mal. J'étais fort inquiet. On me permit d'être souvent auprès de lui dans la petite chambre où il se trouvait seul. Lorsque j'arrivais, sa mère, qui ne le quittait pas — le médecin n'osait encore se prononcer — me laissait seul avec lui.

Je lisais les lettres de Tata que je recevais pour lui. Il souriait ; et c'était fort triste ces sourires.

Les petits billets roses s'efforçaient à être gais, mais on devinait des pleurs qui avaient tremblotté au bout du bec d'acier de la plume, qui s'étaient échappés parfois...



Un soir il me prit la main, me dit très bas :

— J'ai bien peur, mon bon Paul, je crois que ça n'ira plus longtemps... Et je voudrais bien revoir Tata?

... Il s'agissait d'abord de prévenir M<sup>me</sup> Plessis ou de la tromper.

J'écrivis à un camarade qui habitait Bruxelles. Il devait amener Tata, la faire passer pour sa femme. On les présenterait comme tels à la mère de Maxime.

Comme c'était un mercredi, je cours prévenir Tata. Elle eut des larmes de joie : elle le reverrait!...

Le lendemain, à quatre heures, ils arrivèrent. Tous les élèves en récréation étaient dans la cour. Lorsque Tata traversa le préau, plusieurs n'en purent croire leurs yeux. Elle avait réussi des prodiges de modestie : toilette simple, presque sévère, un air de dignité, un peu timide. Très grave, à ses côtés, marchait son « mari ».

Je me précipitai vers eux, que je guettais. Cérémonieusement — sous l'œil de l'officier de service, dupe du manège, — je saluai Madame, je serrai la main de Monsieur, avec des airs étonnés de les voir là. Les camarades devinèrent la ruse, et je suis sûr qu'ils ont admiré Tata et que tous ont un peu envié Maxime...

On m'accorda d'accompagner les visiteurs auprès du malade. Je fis les présentations à M<sup>me</sup> Plessis que je parvins à éloigner. L'ami et moi nous nous retirâmes.

Durant dix minutes, ils furent seuls. Il en est qui damneraient leur âme pour dix minutes de ce bonheur...

Jamais, depuis cette époque, je n'ai frôlé de plus immense félicité que celle de ces deux délicieux enfants; jamais, je n'ai vu plus exultantes larmes que celles de Tata lorsque je lui eus dit, peu de jours après cette entrevue : « Maxime est sauvé! »

Son radieux amour ne dut pas être étranger à ce prodige : on le guérit.

O! l'ivresse de leur première rencontre, à deux, tout intimement, après tant d'alarmes et si anxieuses!

Vinrent les semaines de vacances, semaines de séparation.

Ils s'écrivirent, soavent d'abord, puis moins. On ne sait mettre des lèvres sous enveloppe : les baisers qu'ils s'envoyaient (par milliers! — c'était trop...) ne les grisaient plus.

Quand Maxime revint, il ne chercha pas à revoir la fillette. Il ne me parla même point d'elle...

— Et Tata, demandai-je étonné?

— Oh! elle *ne doit* plus être à Bruxelles.

— Comment, tu n'en sais rien?

— Non. Elle m'a écrit qu'elle devrait peut-être partir; elle ne savait pas au juste.

— Et depuis lors?

— Je n'avais pas répondu à ses deux dernières lettres...

Il n'en fallut pas entendre davantage; ces paroles me sonnaient aux oreilles comme le refrain banal d'une éternelle même chanson.

Et notre vie d'autrefois reprit, gaie, insouciant au début, les longues semaines de réclusion dans les bâtiments qui nous semblaient lugubres — alors! — de la vieille abbaye de La Cambre, coupés des joyeux répités des jours de sortie. Mais, petit à petit, des prétextes éloignèrent Maxime de moi; des prétextes au début qui l'appelaient ici ou là, l'empêchaient d'être des parties que l'on organisait en bandes ou de nos flâneries à nous deux. On ne le vit plus aux bals des *Salons Modernes* où nous avions coutume d'aller passer une heure des après-midi de dimanches.

A l'époque du Carnaval, il me prévint qu'on ne devait pas compter sur lui et, alors seulement, il se confia.

Il passait toutes ses sorties auprès d'une jeune fille qu'on lui avait présentée au cours d'une villégiature, pendant le congé.

A l'en croire : la bonté, la beauté, la douceur mêmes, un ange, une déesse, mieux encore que tout cela....

Je souriais. Je prononçai le nom de Tata, d'autres noms. Il m'en voulut du rapprochement.

Et le sort a de ces ironies : ce qui avait signalé l'amour de Maxime et de la jolie serveuse se reproduisit lors de sa *cour* à la « demoiselle », *cour* qu'était près de consacrer l'annonce officielle des fiançailles.

Les lettres roses carrées étaient devenues vert tendre et oblongues; il en arrivait encore chaque jour. On trouva, gravés sur le pupitre ou inscrits sur les cahiers de l'élève Plessis des M et des L accolés, comme s'y étaient entrelacés naguère des M et des T. Puis enfin un accident tragique cloua Maxime à nouveau sur un lit de l'infirmerie. Une chute au manège : il s'écrasa le crâne contre un montant d'obstacle. Trois jours il survécut, des jours navrants de délire et de souffrances.

Laure! criait-il, Laure! et il râlait ce nom de cher amour...

On prévint les parents de la jeune fille. La discussion ne fut pas longue. Avec sa mère elle décida que « ce n'était pas convenable, que cela ne se faisait pas. »

Et la « demoiselle » laissa mourir le pauvre Maxime qui inquiéta son nom dans le sanglot que fut son dernier souffle.

Moi, à quelques jours de là, j'ai revu Tata et la bonne fille a eu une larme sincère de souvenir attendri pour le pauvre enfant.

Mademoiselle Laure, elle, s'est mariée peu de temps après.

PAUL ARDEN.

## Memento.

M. PAUL ERRERA a fait, le mercredi 16 courant, à la *Société des Ingénieurs*, une fort intéressante conférence sur Léonard de Vinci.

Il a montré cet admirable artiste offrant au duc François Sforza de Milan de lui construire des forteresses, de lui élever des monuments, de lui tracer des canaux et des routes, de lui équiper une flotte, et de lui révéler le secret de nouveaux mouvements stratégiques.

M. Paul Errera a lu quelques passages de la lettre par laquelle Léonard se mettait aux ordres du duc, et des *Pensées* dont le manuscrit original est écrit presque tout entier de la main gauche est conservé à Paris.

Le public a vivement applaudi le conférencier.

## Bibliographie

GUSTAVE SCHLUMBERGER : L'Épopée byzantine. — O. GRÉARD : J.-L.-E. Meissonnier; Ses Souvenirs, Ses Entretiens. — D<sup>r</sup> FÉLIX REGNAULT : Hypnotisme, Religion. — JEAN AZALBERT : L'Auvergne. — Les Affiches étrangères. — S. MALLARMÉ : Les Poèmes d'Edgar Poe (2<sup>e</sup> édition). — GUSTAVE KAHN : Limbes de lumières. — KATE GREENAWAY'S Almanach for 1897. — W.-Y. FLETCHER : Les Reliures étrangères au Musée Britannique. — ARMAND SILVESTRE : Contes tragiques et sentimentaux. — JULES LEMAITRE : Dix Contes (édition illustrée). — MICHEL REVON : Étude sur Hokusai. — ANNA ROOS : Cours sauvages, traduit du suédois. — W. LUBKE : Essai d'histoire de l'art. — THÉOCRITE : L'Oaristys, idylle traduite par Bellesort, précédée d'une lettre de M<sup>re</sup> ANATOLE FRANCE. — VILLON : Les Ballades, illustrées par A. GÉRARDIN. — PAUL MARIÉTON : Une histoire d'amour; Georges Sand et A. de Musset; Documents inédits. Lettres de Musset.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° . . . . . 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. . 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche  
de DEMEURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



*Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.*

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

En souscription à la même librairie

Paraîtra en Janvier

## LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° : 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

## SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes  
par Arnold GOFFIN

Un volume illustré in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc

Quelques exemplaires sur hollande: 2 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 2

9 Janvier 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Paul Arène.  
JEAN DELVILLE. — Réponse à M. G. M.-Stevens.  
FRANZ ANSEL. — Adieu à l'année qui meurt.  
JEAN DELVILLE — A Héraklès.  
— L'Étrange Adieu.  
— Les Trésors du Roi.  
LECTOR. — Le Livre d'amour de Sainte-Beuve.  
M. C. — Bossuet au Cercle artistique.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousiys, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- *Edition ordinaire* . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné* . . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* . . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* . . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yelätis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amilié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagieltos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## Paul Arène.

La publication de notre livraison anthologique nous a empêchés de saluer dans la mort un écrivain de grand talent et de haute probité littéraire, qui est assuré de ne pas mourir tout entier.

Paul Arène, qui portait bien ce joli nom méridional, était peu connu de la foule. Était-ce indolence ou dédain ? Il ne consentit jamais, pour se mettre en évidence et pour attirer les regards, à employer les procédés américains familiers à M. Zola et aux écrivains de sa famille. Assurément, on peut avoir du génie et soigner àprement sa renommée en s'humiliant devant les crieurs publics. Mais il est une fleur de délicatesse, une élégance d'esprit, une beauté morale qui sont incompatibles avec l'américanisme de M. Zola, et qui sont cependant permises au génie, voire même au talent. Cette fleur, cette élégance, cette beauté, Paul Arène les possédait sans les étaler, comme quelqu'un qui les a toujours eues. Le gros public, aux yeux duquel il faut paraître, réservait sa faveur à des écrivains moins modestes. Mais Paul Arène était apprécié par une élite. Il avait pour lui le suffrage des quarante têtes incorruptibles — la vraie Académie ! — dont parle si éloquemment Théodore de Banville. Et quarante têtes par génération, — au bout de quelques lustres — ce n'est pas seulement une foule aussi, mais c'est la postérité.

Indolence ou dédain ? Les deux sans doute. Et qui sait ? Malice peut-être !

Car enfin, être son propre Barnum, non seulement c'est, si l'on n'a pas de talent, amasser sur son nom, pour l'avenir, une obscurité d'autant plus épaisse que la réclame a été plus éclatante, et, si l'on a du talent, perdre son temps à faire randir artificiellement un laurier qui pousserait

plus sûrement tout seul, mais c'est encore courir le risque d'avilir son esprit en avilissant son cœur. Les habilités, même légitimes, de l'entrepreneur de notoriété finissent par déteindre sur l'artiste et sur l'œuvre. Si bien qu'à regarder les choses de près, le vrai malin n'est pas celui qui veut l'être.

Le vrai malin, c'est Paul Arène. Mais pour être malin de cette malice là, il faut avoir non pas le talent du diable, — aussi fragile que sa beauté — mais le vrai talent, qui est aussi rare que la vraie beauté.

Paul Arène est à la fois un poète et un conteur. Le poète, à ses débuts, fut de ceux qui lancèrent sur les parnassiens de chez Lemerre les javelines du *Parnassiculet contemporain*. Paul Arène, avec M. Alphonse Daudet, y persifla les élèves de Leconte de Lisle. L'affaire fut chaude, aussi chaude que les têtes — de part et d'autre on avait vingt ans — et un grand nombre de témoins furent même échangés sans résultat. M. Daudet, depuis, a sagement renoncé à la poésie. Quant à Paul Arène, il apparaît aujourd'hui non plus comme un des fantaisistes du *Parnassiculet*, mais comme un des bons poètes du Parnasse lui-même. Il était de ceux dont il se moquait ! Si le mot parnassien, en effet, sert à désigner le bon poète qui chante son rêve dans des vers faits de main d'ouvrier, Paul Arène fut parnassien dans toute la force du terme, et beaucoup plus parnassien que tel parnassien que je connais.

Son œuvre poétique, malheureusement peu considérable, est éparse dans les journaux et dans les revues. On va s'occuper de la recueillir.

L'œuvre, étant française, est de veinelatine, et parfois grecque. N'y cherchez point le méridional bruyant et superficiel de M. Daudet. La chanson de Paul Arène a des ailes fines. Plus exquise que



# En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémathéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LEGLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povere (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crâbes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.  
Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAITRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° : 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 3

16 Janvier 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

MAURICE CARTUYVELS. — M. Léon Daudet et les médecins.  
VALÈRE GILLE. — L'âme antique.  
ROBERT CANTEL. — Deux conférences sur la danse.  
G. M. S. — Au Cercle.  
N. L. — Musique.  
PAUL ARDEN. — Quelques derniers livres.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires*; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-Georges Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- *Edition ordinaire* . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, l'*Imitation de Notre-Dame de la Lune*, le *Concile féérique*, les *Derniers vers*. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné* . . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* . . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle âme passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* . . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiottos* . . . . . 2 00



haute, elle est d'un païen charmant, réprouvant toute grimace, chantant sa patrie et ses dieux :

L'air est si chaud que la Cigale,  
La pauvre Cigale frugale  
Qui se régale de chansons,  
Ne fait plus entendre les sons  
De sa chansonnette inégale.  
Et rêvant qu'elle agite encor  
Ses petits tambourins de fée,  
Sur l'écorce des pins chauffée,  
Où pleure une résine d'or,  
Ivre de soleil, elle dort.

N'est-ce pas que ces vers sont adorables et dignes de l'Anthologie?

Et parmi les chefs-d'œuvre des poètes mineurs de ce siècle, trouve-t-on beaucoup de sonnets comparables à celui-ci :

C'est un matin de Mars qu'elle m'est revenue,  
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,  
L'enfant toujours cruelle et toujours ingénue,  
Que je n'ai point aimée et qui ne m'aimait pas.

Le givre s'égouttait aux branches, mais plus bas,  
La neige ourlait encor les buis de l'avenue ;  
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,  
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.

Un clair rayon parut. — « Bonjour ! c'est moi ! » dit-elle.  
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle,  
Je la vis me sourire et crus avoir seize ans ;

Et depuis quelquefois, je me surprends à dire,  
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire :  
C'était presque l'Amour et presque le Printemps !

Paul Arène fut, comme tous les poètes, tenté par le théâtre. *L'Île*, *le Char*, *les Deux Augures* et surtout *Pierrot Héritier* lui valurent quelque succès. Mais la Cigale ne chantait pas librement sur les planches. Elle préférait le grand air et le soleil.

J'ai dit mon estime pour le poète. Elle se double d'une vive admiration pour le conteur.

Conteur, Paul Arène l'était naturellement. Il était né pour conter ; il contait comme l'oiseau chante. Son conte l'amusait lui-même avant d'amuser les autres. Et il ne parlait jamais de ce qui lui était étranger. Ce sont deux bonnes recettes à recommander aux *norellieri*. De plus son éloquence et sa sensibilité natives étaient fortifiées et contenues à la fois par une science profonde et une culture étendue. L'art le rendait doublement naturel.

On a reconnu la main de Paul Arène dans les *Contes du Lundi*, de M. Alphonse Daudet. Ce fut M. Octave Mirbeau, dans ses *Grimaces*, qui révéla naguère le secret de cette collaboration anonyme. M. Daudet ne nia point et Paul Arène ne daigna pas s'expliquer. A ceux qui l'importunèrent à ce propos, il répondait avec un sourire : « Il y a si longtemps : je ne me souviens plus ! » Car il

avait trop d'esprit pour se vanter de l'avoir partagé avec d'autres.

Il fut donc un conteur exquis, charmant, savoureux et fort. Il n'y a rien de M. Alphonse Daudet dans *la Gueuse parfumée*, dans *la Chèvre d'or*, dans *la Tentation de Saint Antoine*, dans *Dommine*. Comme l'écrit fort bien M. Armand Silvestre, la douceur des philosophes anciens, plus épris de nature que de science, l'intimité familiale du foyer emplissant l'exil de la piété des souvenirs, une imagination toute bucolique et fidèle à la vie des champs, où l'être a grandi parmi les choses en aimant jusqu'au moindre brin d'herbe, une vision claire où rien ne se meut qu'en plein soleil, une grande tendresse d'âme entraînant toute l'humanité agreste, depuis les bergers de Théocrite jusqu'aux paysans de George Sand, un amour ingénu et respectueux de la Femme traitée en idole dont on a quelque pitié ; ça et là les virilités d'une âme vraiment patriote et citoyenne, je vois bien toutes les sources où il puise, et je n'en sais ni de plus hautes ni de plus pures. Ajoutez que ce Provençal amoureux de sa Provence, — et dont d'ignares reporters ont fait un félibre — écrit le français autrement, mais avec autant de grâce et de force que M. Anatole France lui-même.

Les barbares d'aujourd'hui, qu'ils descendent de Cladel ou des Goncourt, reprochent à Paul Arène de manquer d'accent. Ce reproche signifie que l'auteur de *Jean des Figues* place l'accent où il doit être, tandis que nos seigneurs les Barbares le placent partout — en d'autres termes, nulle part.

C'est la vieille et naïve querelle que les Grecs d'Orient firent aux Grecs d'Athènes, les Latins d'Afrique aux Romains de Rome, et que les écrivains belges font aux vrais écrivains français.

ALBERT GIRAUD.

### Réponse à M. G. Stevens

Florence, décembre 1896.

Mon cher Gustave,

Au cours de mes récentes pérégrinations en Italie, je n'ai pu recevoir la *Jeune Belgique*, à mon grand regret.

Je viens donc seulement de te lire et de prendre connaissance de ta lettre à moi adressée, parue dans le numéro du 14 novembre. Tu m'excuseras,

j'espère, du petit retard que j'ai mis à te répondre, car ta lettre, mon cher Gustave, vaut bien une réponse certes !

Dois-je le dire à cette place, tu es bien le plus gentil garçon de la terre ; tu n'es pas un homme, tu es un... bonbon. Tes amabilités ont une saveur de tarte à la crème et certaines de tes bonnes paroles me sont agréables comme un fondant.

Tu sais que je t'aimais bien. Mais je t'aime maintenant bien davantage, parce que tu me donnes la belle occasion, de par mon droit de réponse, je crois, de dire aux lecteurs de la *Jeune Belgique* ce que j'entends par « *Art idéaliste* ». Ce sont ces deux mots qui, accouplés, t'ont fait rire souvent, paraît-il, dans ta longue barbe qui orne ton manton aussi glabre que celui de M. Coquelin.

Tu ne te fâcheras point trop de ce rapprochement de mentons, n'est-ce pas, mon cher Gustave ? La loi des analogies est faite pour tous et ce n'est moi, tu le sais, qui en suis l'auteur ! Est-ce ma faute si, chaque fois que tu ouvres la bouche ou que tu prends la plume, il me semble te voir commencer un monologue ?

C'est te dire que, très loin de t'en vouloir au sujet de ta lettre, je t'en remercie du plus profond de mon cœur, puisqu'elle m'a véritablement amusé. Moi, pauvre petit Jupiter tonnant, qui défends trop sérieusement l'Olympe de l'Art, qui me fâche toujours à propos de tout et de rien, qui ai de trop grands gestes dans mes colères et des foudres trop exclusives, je suis le premier à reconnaître que tu sais, mieux que personne, amuser les gens graves.

Tu as su me faire sourire — et je t'en suis reconnaissant ! Quoique « *peintre, promoteur, directeur, polémiste et... mage* » comme tu le dis si spirituellement — tu as parfois l'esprit d'un vrai journaliste — je n'ai pas à ma disposition, hélas ! ces petits talents de société, qui t'auréolent de tant de sympathie, et dont tu disposes, toi, à tous moments.

Non, mon cher Gustave, jamais je ne suis parvenu à parler la bouche en cœur, les cheveux frisés et la boutonnière fleurie, à ces dames, à ces messieurs. Je me sens incapable de fabriquer un calembour pour critiquer quelqu'un et lorsqu'il m'arrive de dire ma façon de penser, comme je le fis à *ceux du Sillon*, c'est avec la plus franche des sincérités et avec le mélancolique courage de dire bien haut ce que d'autres, moins francs, chuchotent bien bas...

En un mot, mon cher Gustave, je suis maladroit au point de ne savoir me composer un *masque* à la portée de tout le monde. Par ces temps pratiques où la ruse, blagueuse et sceptique, met un peu d'hypocrisie sur la plupart des faces, il est regrettable d'être affligé d'un tel manque de subtilité, j'en conviens.

Si donc, au nom de principes esthétiques qui me sont chers *parce qu'ils sont ceux des plus grands maîtres*, j'ai cru faire bien en signalant à *ceux du Sillon* la médiocrité de leurs tendances, le caractère peu élevé de leurs aspirations, je savais à quelles hostilités je m'exposais.

En Belgique surtout, il suffit de parler au nom de l'Idéal ou de la Beauté pour être taxé invariablement d'orgueil démesuré et traité de chair à cabanon.

Cependant, je dois le reconnaître, tu sus être moins lourdaud que tes braves confrères, mais, mon bon Gustave, je ne dois pas te cacher mon vague étonnement de te voir m'apostropher avec des arguments aussi nuls pour prendre la défense de tes amis du *Sillon*. La formule du « *et toi donc !* » ne sert que dans les querelles des potaches.

Qu'est ce que les *Salons d'Art Idéaliste* viennent faire dans cette polémique ? Ai-je jamais prétendu qu'ils étaient l'idéal des salons ? Tu le sais, je suis le premier à reconnaître combien cette initiative, qui ne date que d'hier, est imparfaite et répond peu encore aux affirmations de son manifeste ; tu sais aussi à quelles difficultés matérielles et morales s'est heurtée l'organisation des *Salons d'Art Idéaliste*.

Ne t'ai-je pas fait part dans l'intimité de mes tourments, des obstacles à vaincre et n'étais-tu pas de mon avis lorsque je te disais qu'il était difficile de faire fructifier une fleur aussi rare sur le sol à légumes qu'est la Belgique ?

Que vient-tu donc alors me reprocher ceci ou cela, à tort et à travers !

Vraiment, j'avais droit, de ta part, à plus de loyauté, mon cher Gustave.

Ignore-tu donc que la plupart des vrais artistes belges auxquels j'avais respectueusement fait appel approuvèrent la tentative des *Salons d'Art Idéaliste*, la trouvant belle, nécessaire et digne d'être encouragée ? Malheureusement, tu ne l'ignores pas non plus, les uns, par je ne sais quels vains scrupules, et les autres, liés à des associations d'art plus ou moins officielles, n'osèrent pas y collaborer.

L'on serait surpris, si je devais citer les noms des artistes approbateurs...

Quant « *aux tas de petits bonhommes* » auxquels tu fais si pauvrement allusion, « *aux petits irrités dessinateurs* » comme tu les appelles avec tant de hauteur, il en est parmi eux capables de donner quelques bonnes petites leçons de dessin à certains peinturlureurs qui en ont terriblement besoin..

Mais n'insistons pas davantage, mon cher; il y a des paroles maladroites qui retombent sur le nez de celui qui eut la maladresse de les lancer aux quatre vents de l'irréflexion.

Je n'insisterai pas plus longuement sur le passage de ta lettre où tu rappelles mes tendances de naguère! Si j'ai évolué esthétiquement, c'est-à-dire si je me suis aperçu à temps du néant de pareilles œuvres, quel piètre argument est donc celui que tu étales à cet endroit de ta lettre!

Mais, pour ne pas abuser des colonnes de la *Jeune Belgique*, je passe sur bien d'autres points de ta lettre, d'une puérilité lamentable, et que, seul, ton excès de camaraderie envers tes amis du *Sillon*, t'ont fait dire, malgré toi, j'aime à le croire.

J'aime mieux, pour finir, te donner la définition sommaire de ce qui te fait toujours rire: *l'Art Idéaliste*, ou, du moins, la raison d'être de l'accouplement de ces deux mots.

Et tout d'abord, pour ta gouverne, tu peux m'en croire, l'art idéaliste ne consiste pas à copier plus ou moins bien les conceptions d'un Burne-Jones; la recherche de la perfection et de la beauté étant illimitée, il ne faut jamais recommencer à reproduire ce que d'autres maîtres ont créé.

Ensuite, ces deux mots, *Art idéaliste*, renferment toute la théorie de la Beauté, de l'Esthétique, cette science du Beau qui n'a pas d'autres modes d'expression. L'art n'existe qu'à la condition d'être idéaliste, c'est-à-dire que s'il manifeste, en le rendant sensible, le Mystère de la Vie. Alors, et alors seulement, il élève l'âme humaine à la suprême adoration de la Beauté et atteint ainsi son véritable caractère d'au-delà. Je l'ai dit ailleurs déjà, ceux qui prétendent confondre l'Art et la Réalité se trompent, et Zola, esthète, est médiocre lorsqu'il formule l'œuvre d'art, la nature vue à travers un tempérament. Il n'est pas vrai que le génie artistique soit la spontanéité ou le tempérament. La véritable psychologie de l'œuvre e résume en une vibration intellectuelle mise au

service de la volonté créatrice, l'état conscient; or chaque fois que l'artiste œuvre, si sa volonté se dissout dans l'émotivité, élément primordial mais secondaire, il cesse d'être un créateur et devient simplement un appareil objectif ou un déformateur qui n'est plus maître de son émotion.

La beauté de la nature doit apparaître dans la lumière de l'intelligence de l'artiste et non à travers les fibres de ses nerfs troublés. Toute réalisation esthétique, picturale, sculpturale, musicale et littéraire est une vision créée, c'est-à-dire une forme entrevue, un rythme, une idée ressentie intellectuellement dans la Réalité, mais sublimée dans la lumière universelle dont sera imprégnée l'âme de l'artiste à ce moment en état de réceptivité supérieure.

Cette assertion, mon cher Gustave, entre dans les phénomènes de la physiologie *occulte*, et à définir davantage, je sortirais du cadre où je dois restreindre le développement de ma pensée.

Je tiens à te faire remarquer, pourtant, que *art idéaliste* n'est pas une enseigne d'école; les écoles en art, sont les stérilisations ou les déformations produites par l'engouement d'une mode, d'une actualité; les écoles ont pour destin de faire dévier l'art et la personnalité de l'artiste; voilà pourquoi il faut les renier.

Les écoles, ce sont le romantisme, le réalisme, le naturalisme, l'impressionnisme, le pointillisme, le gâchisme, toute cette peste qui ravage, depuis quelque temps surtout, l'art contemporain et dont on ne compte plus les victimes.

La décadence esthétique de nos temps n'a pas d'autre cause: la notion exacte de l'art a été perdue, submergée par l'intumescence des écoles, et si j'ai intitulé le salon d'*art idéaliste*, c'était afin de rappeler, par l'union de ces deux mots, l'essence de l'esthétique, en ce qu'elle a d'éternel et d'universel!

De plus, mon cher Gustave, si les *maîtres*, les grands — pas les petits hollandais! — nous prouvent par leurs chefs-d'œuvre que la Beauté est toujours le but immédiat de l'art, l'*idéalité* doit forcément en être le moyen. Ainsi, il n'y a pas en douter, tel que l'a formellement défini cet admirable esthète qu'on appelle Péladan: *l'art idéaliste est celui qui réunit dans une œuvre toutes les perfections que l'esprit peut concevoir sur un thème donné.*

Dès lors, il est aisé de comprendre qu'il existe des choses qui ne sauraient être logiquement sus-

ceptibles de perfection, et que l'artiste, digne de ce nom, devra tendre toujours son entendement et ses facultés dans le plan supérieur de la vie, là où l'art commence.

Je ne sais, mon cher, si à la lecture de ceci, tu riras encore dans la longue barbe absente, mais cette trop sommaire définition de ce que j'entends par « Art Idéaliste », tu pourrais en lire un plus long développement dans les quelques numéros de la *Ligue artistique*, de l'an passé, si le cœur t'en dit.

Avant de retourner à ton chevalet où, je l'espère, tu prépares en cachette ton envoi au prochain *Salon d'Art idéaliste*, du mois de mars ou d'avril, je te conseille de lire mes déclarations, non pas pour qu'elles t'instruisent, mon cher Gustave, car je sais qu'au fond de ta barbe, tu penses comme moi, mais simplement pour que, dorénavant, tu ne fasses plus si bien l'ignorant, et que je ne sois obligé de devoir répondre des choses un peu désagréables à quelqu'un que j'aime bien quand même.

A toi,  
JEAN DELVILLE.

### Adieu à l'Année qui meurt.

Avec ta gloire éteinte et tes roses fanées,  
Tombe au gouffre des temps, oui ! tombe et disparais,  
Toi qui fus à la fois, pour moi qui t'adorais,  
La plus douce et la plus cruelle des Années !

D'autres viendront encor, de rayons couronnées,  
Baiser mes yeux pensifs d'un baiser jeune et frais :  
Si mon bonheur défunt dort parmi les cyprès,  
Qui sait ce qu'à mon cœur gardent les destinées ?...

Quand ton premier soleil parut à l'orient,  
Ta lèvre était si pure et ton front si riant  
Que d'un salut d'espoir je t'avais accueillie ;

Mais après tant d'amour puisque tu n'aimes plus,  
Tombe au gouffre des temps à jamais révolus,  
Avec ta gloire éteinte et ta grâce vieillie !

31 décembre 1896, minuit.

FRANZ ANSEL.

### A Héraklès

(Fragment.)

A JOSÉ HENNEBICQ.

La terre en est plus pure et le ciel plus serein !  
Par l'énorme labeur de ton bras souverain  
Les fléaux sont rentrés dans les antres de l'ombre,  
Et les dieux de l'Olympe ont une âme moins sombre.  
O Fils de la Lumière, ô formidable Enfant,  
Le Destin qui te fit son esclave puissant,

Alliant la douleur à la force divine,  
Depuis l'aube a conduit jusqu'au jour qui décline,  
Tes pas qui font trembler les forêts et les monts.  
Ils ont pétri le roc ainsi que les limons  
Où l'ombre de ton corps, terrible et beau, s'allonge  
Sous le soleil qui brûle ou la lune qui songe.  
Quand tu vas, ô géant, exterminer le Mal,  
Le poids de tes travaux sur ton dos colossal !  
Parti du berceau d'or jusqu'aux confins du monde  
Pour traquer et dompter en leur repaire immonde  
Les monstres de l'Instinct qui ravagent l'Esprit,  
On a vu les clartés dont ton sang est rempli,  
Lorsque tes bras musclés faisaient de la lumière  
Sur les cloaques noirs de la morne matière.  
Héraklès, ô divin vengeur de la Beauté !  
Dans les larges frissons de ton cœur indompté  
Roulent les feux vivants d'un idéal immense,  
Et tu défends encor la Foi, l'Intelligence  
Quand l'on te voit pousser, de ton torse vermeil,  
Les monstres éblouis en face du Soleil !  
Depuis le groin fangeux du pourceau d'Erymanthe  
Jusqu'aux reptiles noirs de l'Hydre épouvantante  
Qui déroulait la Mort dans ses hideux replis,  
Que ce soit à Stymphale, à Tyrinthe, à Elis,  
Toujours contre la Bête et le Vice et le Crime  
Tu projettes l'éclair de ta force sublime !

### L'Étrange Adieu

O chère âme, ô mon frère, ô mon plus doux ami  
Que j'aime plus encor que mon pauvre moi-même,  
Je viens pour te donner l'accolade suprême,  
A toi que la mort sainte enveloppe à demi.

Je ne suis pas venu, sur ton grand front blême  
Verser le pleur banal ; mon cœur n'est point le même  
Que celui des pleureurs que la souffrance essaime  
Dans la chambre funèbre où tu t'es endormi.

Tu vas mourir bientôt, c'est-à-dire revivre !  
Car l'invisible amour dont ton âme s'enivre  
Brûle divinement sur l'ombre du trépas.

Retourne d'où nous vient l'essence nostalgique :  
Dans les mondes sacrés de la pure logique  
Et la vie immortelle où ton corps n'ira pas !

### Les Trésors du Roi

A MIKAËL AXÉLOS.

Les vieux lacs d'Orient, riches des pierreries  
Dont les princes d'alors ont orné leurs reflets,  
Rêvent des autrefois où d'étranges féeries  
Miraient dans les soirs d'or la splendeur des palais.



Souvent, lorsque l'horreur au plaisir se mêlait,  
Aux scintillants festins des vieilles barbaries,  
Ils pouvaient boire aussi, sur leurs rives fleuries,  
Le sang sinistre et chaud de ceux qu'on violait.

Et les éphèbes nus et les femmes sans voiles,  
Imprégnés du parfum des sombres voluptés,  
Sous l'onde entrelaçaient leurs corps ensanglantés.

Et le Roi venait, seul, par les soirs pleins d'étoiles,  
Contempler tout au fond des grands lacs de saphir  
Ses cadavres de nacre où brillait son Désir !

JEAN DELVILLE.

Extrait du *Frisson du Sphinx* à paraître prochainement.

### Le Livre d'Amour de Sainte-Beuve.

Les fouilleurs d'alcôves continuent leur belle besogne. Après avoir dénudé Alfred de Musset et George Sand, les voici qui s'en prennent à M<sup>me</sup> Victor Hugo. Grâce à eux, la question de savoir si la femme du grand poète fut la maîtresse de Sainte-Beuve est devenue la question du jour.

M. Georges Rodenbach, dans le *Figaro*, a répété le cri de dégoût poussé par M. Armand Silvestre dans le *Journal*. Nous n'aimons guère les poèmes que M. Rodenbach écrit aujourd'hui ; mais nous partageons sa colère contre les « voyeurs » de notre reportage littéraire. Peut-être l'auteur de la *Jeunesse Blanche* a-t-il montré une chevaleresque puérilité en niant un événement d'ordre intime que la critique littéraire devrait se contenter d'ignorer. Mais en ce qui concerne la personne morale de Sainte-Beuve, il n'est pas de termes trop sévères pour qualifier des indiscretions calculées, dignes d'un goujat.

C'est ce que disait Alphonse Karr dans ses *Guêpes*, à propos du trop fameux *Livre d'Amour*. La sortie de Karr parut un peu obscure en 1845 : elle est fort claire aujourd'hui.

Voici comment s'exprimait Alphonse Karr :

« Grimalkin a fait une singulière découverte. Il ne s'agit tout simplement que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre — un poète béat et confit — un saint homme de poète. Le dit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible. Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usarpées, à la faveur de quelque accès de folie ou de désespoir causé par un autre. Il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir eu une belle femme, il veut un peu la déshonorer. Sans cela ce ne serait pas un triomphe suffisant. Il a réuni dans un volume — de cent et une pages — toutes sortes de vers au moins médiocres qu'il a faits sur ses amours invraisemblables. Il a eu soin d'en faire un dossier avec preuves à l'appui, — pour laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace. Non seulement il a eu soin de relater dans ses vers — toutes les circonstances de famille et d'habitudes qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner, — mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire, — pour être distribuée entre certaines personnes désignées, — après la mort de l'auteur.

» J'espère qu'à cette époque — les gens qui liront cette œuvre de lâcheté — trouveront ce monsieur encore plus laid qu'il n'était de son vivant. Ce livre de haine — est appelé par l'auteur *Livre d'Amour*. Il est inutile de me demander des

explications sur ce que je dis ici, — j'en refuserais même à mes amis les plus intimes ; — je n'en donnerai qu'à l'auteur du livre s'il me les demande. Pour que ce personnage — sache bien qu'il y a un honnête homme qui le regarde — et qui sait ce qu'il fait, — je vais transcrire ici une des pièces du recueil qui ne désigne personne, mais qui lui montrera, à lui, que j'ai son secret tout entier entre les mains.

#### Livre d'amour.

XXX

SONNET.

(Aux Champs-Élysées.)

Laisse ta tête, amie, en mes mains retenue ;  
Laisse ton front pressé ; nul œil ne peut nous voir.  
Par ce beau froid d'hiver, une heure avant le soir,  
Si la foule élégante émaille l'avenue,

Ne baisse aucun rideau, de peur d'être connue ;  
Car en ce gîte errant, en entrant nous assoir,  
Vois, notre humide haleine, ainsi qu'en un miroir,  
Sur la vitre levée a suspendu sa nue.

Chaque soupir nous cache, et nous passons voilés.  
Tel au sommet des monts sacrés et récélés  
A la voix du désir le Dieu faisait descendre

Quelque nuage d'or fluidement épars,  
Un voile de vapeur impénétrable et tendre :  
L'Olympe et le soleil y perdaient leurs regards.

Ceci ne fait que raconter d'une manière laidement érotique une promenade en fiacre avec une femme ; — mais, trois pages avant, cette femme est clairement désignée ; — trois pages après, elle est nommée. On trouve dans ce recueil — et les jours de rendez-vous — et la maison où on se réunissait, avec le quartier et la rue, on peut y aller tout droit ; — rien ne manque au dossier. J'espère deux choses : — d'abord que cette révélation empêchera l'auteur de donner suite à sa vilaine action. J'espère plus encore que ces vers ne sont qu'un rêve ou un mensonge ; car s'il avait éprouvé l'amour dont il parle, s'il l'avait inspiré surtout — son âme se serait assez épurée à ce feu sacré pour lui rendre impossible une pareille action, — plus odieuse encore que je ne veux le dire dans la crainte de l'éclaircir pour d'autres que pour lui. »

LECTOR.

### Bossuet au Cercle artistique

Une foule élégante, plutôt habituée des solennités mondaines que des retraites pieuses, a fait mardi un succès à Bossuet, à Mounet-Sully et à M. Léo Claretie. Foule très adonnée aux vanités du siècle et telle que Bossuet s'en sera scandalisé ; mais Mounet-Sully en a été très content.

Le pompeux prédicateur de la cour de Versailles tente donc encore les hommes de théâtre, et cela est plausible. Plus que le charme attendri de l'évangélique Fénelon, plus que les subtiles analyses morales de Massillon et de Bourdaloue, est-ce que la superbe tonitruante de ce grand roi de l'église gallicane, et l'assurance fanatique et dédaigneuse de ce prophète biblique ne sont pas faites pour valoir à l'aigle de Meaux l'admiration des acteurs tragiques ? A la chaire comme à la scène, la certitude de parler seul donne l'électrisante habitude de la victoire dans un monologue sans contradicteur possible. Sans doute la tribune et le barreau requièrent des facultés d'un ordre différent.

Des lieux communs d'un comédien magnifique dont les phrases battent l'air, voilà à quoi se réduisent ces trop fameuses périodes de la pauvreté, la maladie, la mort. Et nous ne parlons que du Bossuet sermonnaire, car du Bossuet historien, les théories sont en discrédit aujourd'hui.

L'armature dogmatique prêtait à ces prédications devant des catholiques fervents un intérêt immédiat fort affaibli pour un public moderne, moins friand de foudre que de preuves. Enfin, si Bossuet eût le sentiment remarquable de la vanité des choses de ce monde, les hommes d'à présent l'ont plus intense encore, puisqu'ils y englobent avec les adversaires que Bossuet anéantissait, les armes même dont il se servait pour les abattre, contemplant avec tristesse quelle identique poussière forment maintenant les vainqueurs et les vaincus.

M. Mounet-Sully a lancé de bien beaux éclats de tonnerre, mais pourquoi en habit noir et le coude sous la lampe ? Pourquoi non en camail violet, au sein d'un décor curieux ? Notre démocratie frottée de lettres est affamée de reconstitutions historiques; les continuateurs d'Augustin Thierry ont remis au jour la couleur des siècles éteints. Nos générations peu mystiques, enclines à donner au Réel le pas sur l'Imaginaire, goûteraient plus que des drames d'invention arbitraire, les scènes scientifiquement reproduites de la chronique française. Deux siècles à peine nous séparent de Bossuet et déjà l'intérêt archéologique est le seul pont de nous à lui. Les intérêts spirituels et les intérêts politiques ont changé et, ce que nous cherchons encore sous le fantôme de l'homme d'Eglise et de l'homme de Cour c'est le squelette de l'homme éternel.

M. C.

## Memento

UN ÉCRIVAIN qui signe Wilfrid publie, dans *le Journal de Bruxelles*, un petit portrait de feu M. Léon de Monge.

Wilfrid a entendu parler des démêlés de son modèle avec certains écrivains de la *Jeune Belgique* :

« La *Jeune Belgique*, fondée par de ses anciens élèves, hissa irrespectueusement Léon de Monge à la dérisoire dignité « d'oncle » et ne lui ménaga aucun des qualificatifs, depuis « émoussés par l'usage, de « vieille perruque », « vieux bonze »... J'en passe, et des moins amères.

» Si de Monge souffrit de ces attaques en sa dignité de professeur et surtout en sa fierté d'artiste, peu l'auront su; car ce chevalier de la plume joignait au prosélytisme des idées la discrétion des blessures de sentiment et des froissements d'amour propre.

» Ses ripostes — quand il daignait riposter — étaient toujours de la plus parfaite urbanité, mordorée d'un peu de rare et spirituelle ironie.

» Je me souviens d'une fin de dîner où, parmi la fumée bleue des cigaretttes, un des poètes les plus appréciés de la jeune école belge soutenait devant Léon de Monge, et dans le but visible « d'amorcer » le vieux professeur, la cause de la Modernité contre la Tradition; étendu dans un fauteuil, les yeux voguant dans le rêve, un sourire discrètement méprisant dissimulé aux plis de sa longue barbe grise, de Monge, malgré les provocations les plus directes, longtemps n'avait dit mot; mais tout à coup, dans un silence de son jeune agresseur, il murmura, comme en un soliloque indifférent :

« J'ai mon dieu que je sers. Vous adorez le vôtre. »

*Ce sont deux puissants dieux »...*

Puis il se leva, alla vers son interlocuteur, lui prit les mains, et avec une finesse moqueuse : « Cher Monsieur, dit-il, je vous demande pardon d'oser encore citer Racine! »

Wilfrid a tort de prendre le pavé de l'ours pour en faire un monument funèbre. M. Léon de Monge fut assurément un professeur remarquable. Il était naturellement éloquent, et ses grandes manières imposaient à ses élèves une sorte d'admiration glaciale. Mais lorsqu'il s'évadait des siècles classiques, dont

il scrutait la littérature à la clarté d'une morale chrétienne très rétrécie, pour juger la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, il versait dans des erreurs passionnées et des parti-pris agaçants. M. de Monge, qui n'eût jamais à défendre Racine contre les poètes de la *Jeune Belgique*, avait une façon de dire : « Je n'admets pas monsieur Baudelaire » ou « ce pauvre Henri Heine » ou « ce bizarre Leconte de Lisle » qui rendait légitimes bien des colères et bien des révoltes. Pour couronner ses préjugés, il donnait du grand poète au vieux durillon philosophique qui s'appelait M<sup>me</sup> Ackermann.

Au surplus, les poètes de la *Jeune Belgique* n'eurent pas à ouvrir le feu contre M. de Monge. Ce fut M. de Monge qui l'ouvrit contre eux. S'occupant dans une revue catholique des premières œuvres de MM. Gilkin et Verhaeren, il déclara qu'il ne voulait pas les nommer « par égard pour leur famille ».

Il semble d'ailleurs que ces procédés de M. de Monge n'eurent pas de trop bons résultats pour l'Université où il professait. C'est ce qui ressort d'une constatation faite par la revue *Duwendal*.

« Malheureusement pour les Lettres catholiques, ces jeunes catholiques (certains fondateurs de la « *Jeune Belgique* ») dont plusieurs sont devenus depuis de nos grands écrivains, faute de rencontrer appui à Louvain même, débütèrent à Bruxelles chez l'ennemi... Ils y demeurèrent... »

Il nous semble donc que le portrait croqué par Wilfrid demande quelques retouches.

DE M. Fernand Severin, dans sa chronique littéraire de l'*Indépendance belge*, les considérations suivantes, qui lui vaudront sans doute d'être injurié par quelques voyous de lettres :

« Les critiques ne doivent pas s'exagérer la portée de leurs jugements. D'ordinaire, les débutants dont ils s'occupent ne les estiment compétents que pour autant qu'ils se montrent élogieux; les blâmes sont volontiers mis sur le compte de l'incapacité, voire de l'envie. Mais, en fit-il même autrement, peu nous importe. Il ne nous paraît pas indispensable de faire à des œuvres mort-nées un succès artificiel et que le temps se chargerait de dissiper bien vite.

» Il paraît aujourd'hui beaucoup d'œuvres en soi-disant vers libres. Toutes se ressemblent, et il faut bien avouer qu'il y a peu de plaisir à les lire. En voici à peu près le type. Le sujet est légendaire, ou du moins très général, sans détermination de date ni de lieu; des personnages vagues, inconsistants, d'allure souvent héroïque, débitent sur un ton volontairement naïf ou dans un style aussi fleuri qu'incohérent des lieux communs sur l'amour, le destin, la mort. Les initiés prétendent qu'ils s'expriment en vers; il est vrai que leurs discours sont disposés en lignes inégales qui riment parfois entre elles, d'ordinaire très faiblement, et qui affectent de temps en temps un certain rythme assez analogue avec cadences traditionnelles; et ils abondent, autant et même plus que la prose, en hiatus de tout genre.

» Il y a cependant un point sur lequel le vers libre se rapproche du vers traditionnel : c'est le nombre des chevilles. Elles foisonnent chez lui, je sais des poèmes où elles occupent toute la place, des poèmes-chevilles.

» C'était bien la peine de s'affranchir des entraves classiques! Mais enfin, puisque ces prétendus vers ne sont le plus souvent que de la prose arbitrairement typographiée, on pourrait demander qu'ils eussent les qualités de la prose. Or, rien n'est obscur et incohérent comme ces phrases de prose poétique où tout au plus passent, déguisés sous beaucoup de pathos, des éclairs de sentiment, des lueurs d'idées. Y a-t-il là de la sincérité? Peut-être; l'âme nouvelle est si étrangement faite! A coup sûr, il n'y a aucune simplicité, nul soupçon de cet ordre, de cette logique, de cette subordination des détails à l'ensemble et au but, de cette harmonie du fond et de la forme, qui éclatent dans les œuvres que nous admirons; et, dans le nombre, il en est qui, sous le rapport de la vie et de la passion, laissent loin derrière elles tout ce qu'on est convenu d'admirer aujourd'hui.

» Nous avons beaucoup lu de ces plaquettes extérieurement si jolies, dont le contenu est si trompeur; nous en avons lu trop pour n'en pas être énervé. Et la *Belle Douleur*, de M. Charles Bernard, et les *Entraves*, de M. Richard Ledent, ne changeront rien à nos sentiments. Ces jeunes gens, comme tant d'autres, semblent prendre plaisir à rendre illisibles leurs œuvres de début : il faut avouer qu'ils y réussissent. »

UNIVERSITÉ DE BRUXELLES. — Lundi 11 janvier, à 8 1/2 heures du soir, dans le grand auditoire de physique, conférence de **M. Maurice Emmanuel** : *La danse grecque antique*, méthode applicable à l'analyse des images de danseurs fournies par les monuments antiques. Cette conférence sera accompagnée de projections lumineuses.

« POUR RAPPEL, jeudi 7 janvier, à 8 1/2 heures du soir, à la » Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or, deuxième séance » de musique de chambre du quatuor Ysaye ».

LA « LIGUE ARTISTIQUE » ANNONCE que le gouvernement belge serait dans l'intention de déposer, au cours de la session parlementaire, un projet de loi tendant à interdire à nos collectionneurs de vendre désormais à l'étranger aucune des œuvres d'art dont ils seraient propriétaires.

C'est le système en vigueur en Grèce et en Italie. Or, l'on a vu quel résultat, plutôt fâcheux, il avait donné dans ces pays et, notamment dans le dernier : le beau *Saint-Sébastien* du Pérugin, vendu à la France tout récemment par le prince Motteo Sciarra et que la commission du Musée du Louvre vient, justement, la semaine dernière, de mettre à une place d'honneur dans son Salon des préraphaélites, suffirait à démontrer le peu d'efficacité des lois protectionnistes en cette matière.

Nous n'ignorons pas que les tribunaux de la péninsule, justement émus de cette infraction aux ordonnances de l'édit Pacca, ont poursuivi le coupable : un procès, actuellement pendant devant la Cour d'appel d'Ancône, accuse ce gentilhomme convaincu d'avoir, au mépris des dispositions législatives pour la conservation des œuvres d'art, vendu et fait transporter à l'étranger vingt et un tableaux et une statue de sa collection. Il perdra ce procès ; c'est vraisemblable. Mais, après, comment s'y prendra le gouvernement italien pour ravoïr les chefs-d'œuvre cédés par Don Motteo Sciarra à des personnes et à des musées qui les lui payèrent, dit-on, un prix fou, tandis que d'habiles copies remplaçaient les originaux en la galerie célèbre du palais de Sciarra ?

ART ET SOCIALISME. — De M. Edgar Baes, cet excellent paragraphe dans la *Fédération Artistique* :

« Il est certain que l'art semble avoir divorcé avec la vie populaire, qu'il est devenu un breuvage concentré, savouré par des initiés. Pourquoi ? Parce que l'art, le grand art qu'il ne faut pas confondre avec l'ornementation usuelle, est placé trop haut pour le profane vulgaire. Et ce n'est pas le capitalisme qui en est la cause, car en Grèce et au Moyen-âge dont les fleurs de civilisation nous sont restées, l'art était bien plus qu'aujourd'hui l'apanage d'un petit nombre d'élus, et les masses l'acceptaient avec le respect pour l'autorité qu'on a sapé aujourd'hui. Les masses étaient étrangères au vieil Horace (*Odi profanum vulgus et arceo*), à Saint Augustin et à Tertullien, à Platon comme à Phidias et à Zeuxis, et si Périclès aussi bien que les empereurs romains et que Léon X n'avaient su imprimer un élan aux artistes de leur temps, on n'eût point eu à se louer beaucoup des monuments de la République grecque, romaine ou italienne, car dans les villes de la Péninsule au Moyen-âge il y avait, ne l'oublions pas, les d'Este, les Médicis, les Visconti, etc. Le socialiste mystique qu'était Savonarole concluait à la destruction du luxe des arts et, aujourd'hui dans les Républiques de France, de Suisse ou de l'Amérique, il ne nous paraît pas que le rôle de Mécène ait été joué jusqu'ici par les chevaliers du travail ou de l'Internationale, mais bien par des patriciens ou des gouvernements que les orateurs ouvriers conspuent journellement.

RUBENS JUGÉ PAR M. PETRUCCI. — Opposez la *Descente de Croix*, de Rubens au *Saint-Liévin*, de Bruxelles, ou *rien ne concentre l'attention*, ni dans les lignes, ni dans les attitudes. Opposez également à ce *tirebouchonnage des muscles et des vêtements*, à cette *extravagance des mouvements à cette agitation fatigante des choses même inanimées*, la superbe tranquillité de cette *Descente de Croix*.

LE BRITISH MUSEUM fait aux hellénisants un cadeau de Noël qui leur sera sans doute fort agréable : il leur annonce, dans

une note publiée par les journaux anglais qu'un nouveau poète grec, dont les œuvres étaient perdues, vient de nous être rendu et ce poète n'est rien moins que Bacchylidès, un des grands lyriques du <sup>v</sup>e siècle, contemporain et rival de Pindare, et le propre neveu de Simonide. Le manuscrit de Bacchylidès a été retrouvé dans un papyrus égyptien datant environ du 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ, que le British Museum avait acquis récemment. Le papyrus est malheureusement en assez mauvais état, et il faudra beaucoup de temps pour reconstituer exactement le texte ; mais, dès maintenant, il paraît certain que plusieurs odes, variant entre 14 et 200 vers et tout à fait dans le style pindarique, sont absolument complètes.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS SYMPHONIQUES Ysaye : « A peine de retour à Bruxelles d'une tournée en Allemagne et dans le midi de la France, l'infatigable Eugène Ysaye qui a repris le bâton de commandement à son orchestre, s'occupe aussi activement de préparer sa prochaine séance de musique de chambre qui aura lieu le jeudi 7 janvier, à la Maison d'art, 56, avenue de la Toison d'or, à 8 1/2 du soir et qui comprend le quatuor de C. A. Debussy ; le concert de Chausson pour violon solo, quatuor, et piano et enfin le XII<sup>e</sup> quatuor de Beethoven.

« Les exécutants sont MM. Ysaye, Marchot, Zimmer, Van Hout, Jacob et Théo Ysaye. — Pour les places, s'adresser chez Breitkopf et Hartel.

Les répétitions pour le prochain concert symphonique Ysaye ont commencé. Le programme de la partie symphonique comprend quatre œuvres importantes : La *Symphonie* de Chausson ; le *Concertstück* pour violoncelle et orchestre de J. Jacob, exécuté par l'auteur ; le *Carnaval* de Dvorah et les *Nouvelles variations symphoniques*, de Vincent d'Indy, d'après la poétique légende assyrienne d'*Istar*, que le jeune maître français vient de terminer en les dédiant à l'orchestre même des Concerts symphoniques qui les exécutera pour la première fois. Cette œuvre, si nous pouvons en juger par la répétition, aura le don de charmer les auditeurs par sa forme tout à fait nouvelle et originale. Une partie importante du programme est aussi réservée au célèbre quatuor vocal néerlandais, formé par M<sup>mes</sup> Reddinguis et Loman et MM. Rogmans et Messchaert.

Ces artistes, dont la réputation est universelle, exécuteront *A Capella*, un choix varié de morceaux de maîtres anciens, ci-joint programme avec le détail des morceaux.

M. Messchaert, l'incomparable chanteur de lieder, se fera entendre en soliste. Ce concert qui est certainement un des plus intéressants de la saison, aura lieu à l'Alhambra, le dimanche 10 janvier, à 2 heures. La répétition générale aura lieu le samedi 9 janvier à la même heure. Pour la location et les abonnements s'adresser à la maison Breitkopf et Hartel, 45 m ontagne de la Cour, à Bruxelles.

## Bibliographie

Journal du maréchal de CASTELLANE, 1804-1862, t. V et dernier. — MICHEL NOË : L'Assaut, roman.

On annonce la prochaine publication de L'Orme du Mail de M. ANATOLE FRANCE, des Lettres à C. Spiker de PAUL ADAM, des Vierges aux rochers de GABRIEL D'ANNUNZIO, de Ramuntcho de PIERRE LOTI, des lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve de G. SAND, de la véritable histoire de Elle et Lui par le V<sup>o</sup> DE SPOELBERGH DE LOVENJOUL, et de l'Indestructible passé de H. SUDERMANN.

# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## M. Léon Daudet et les médecins.

Le nouveau roman de M. Léon Daudet « Suzanne » appelle l'attention à un triple point de vue :

Tout d'abord une œuvre de l'écrivain qui a signé « L'Astre Noir » vaut par le nom de son auteur. La caractéristique de celui-ci est la puissance d'émotion et la vigueur de coloris dont témoignait « Le Voyage de Shakspeare ». M. Léon Daudet écrit avec impétuosité; c'est une âme ardente, nullement ergoteuse, toute active, un très bon tempérament de romancier, un peu massif, mais haut en couleurs et abondant en passions.

Ensuite « Suzanne » n'aime point le premier venu, le jeune homme pauvre classique ou le non moins classique mauvais sujet qui a un cœur d'or; elle aime... qui? vous ne devinez point! Elle aime son père. Je dis aimer: entendez par là l'amour, non point filial, ni même platonique. Sensuel, alors? Dame! Ce père est un grand médecin, un savant célèbre, un Astre noir, un morticole de cette espèce que M. Léon Daudet a en particulière horreur; aussi ne lui accorde-t-il pas de moralité suffisante pour résister à un attrait monstrueux, mais seulement ce qu'il en faut pour éprouver de violents remords.

Vous voyez que l'aventure n'est point banale, elle est même scabreuse et à un point tel que nous ne la supporterions point sinon par intérêt pour la lutte morale très intense qui s'éveille dans le cœur de ce père trop tendre. Encore que l'inceste, du moins entre frère et sœur, ait donné longtemps des rois à l'Égypte antique et qu'ainsi Cléopâtre eût épousé son frère, encore que les chefs de familles Guébres aient conservé jusqu'à l'époque moderne le privilège de recevoir les premiers baisers de leurs filles nubiles, je ne crois pas qu'au-

cun sentiment soit plus fortement enraciné dans le cœur de nos contemporains que cette horreur sacrée pour les embrassements incestueux dont la seule idée nous emplit d'épouvante. Pourquoi? Le règne animal ne connaît point ces barrières; maint matou dénué de préjugés faisait devant moi une cour aussi pressante qu'irrespectueuse à une chatte pour laquelle il eût été plus séant qu'il nourrit des sentiments filiaux. Ce n'est donc point l'animal qui se révolte en nous, c'est l'être moral. Je crois que la raison obscure en est celle-ci: L'amour sexuel est fait de curiosité, curiosité d'autant plus grande que l'être à conquérir nous est plus lointain et plus étranger. L'appétit de la nouveauté est tellement l'élément fondamental de l'intérêt amoureux que, lui disparu, après la lune de miel par exemple, les deux époux voient une tendresse calme et quasi-fraternelle succéder entre eux à l'adoration émerveillée des premiers instants. Les attirances passionnelles entre individus de race différente, selon certains voyageurs, seraient aussi plus effrénées, tandis que les unions unisexuelles nous semblent incompréhensibles. Or, l'élément de curiosité manque absolument dans ce voyage à la découverte d'une âme qu'est l'amour sexuel, s'il a pour objet une âme connue dès l'enfance, grandie dans la maison familiale. Il y a manque d'inconnu.

Si, au contraire, l'être aimé nous est attaché par les liens du sang mais que, séparé de nous dès le berceau, nous ne le rencontrons qu'à l'âge adulte, la curiosité est alors intense et troublante, car il arrive vers nous chargé d'odeurs comme un navire qui a baigné dans des mers inexplorées. M. Léon Daudet l'a bien compris: son héroïne naît d'une maîtresse abandonnée par son héros, et rencontre celui-ci à l'âge où la femme-fleur n'attend que de donner son fruit.



Au double intérêt que son écriture généreuse et le choix passionnant de ses sujets donnent aux romans de M. Léon Daudet, il faut en ajouter un de circonstance. C'est que M. Léon Daudet proclame, lui aussi, à sa manière, la Banqueroute de la Science, et c'est là dessus que je suis tout prêt à lui chercher noise. Non content de vouer à de fâcheuses aventures son savant matérialiste, il lui oppose une sorte de missionnaire aimable qui ramène tout le monde au bien, grâce à un mysticisme que je ne me défends point de trouver puéril, car il se nourrit de signes mystérieux tels que celui-ci : Deux rayons de soleil dessinant une croix lumineuse dans l'ombre d'une chambre close l'emplissent d'espérance.

Ce n'est pas là du miracle de bonne qualité !

« Qu'un journaliste parle de moi en ajoutant à mon nom les épithètes de voleur, de proxénète et d'assassin et je lui enverrai ma carte avec quelques mots de remerciements. »

Les médecins partagent-ils là dessus l'avis de Banville ? Si les savants sont aussi affamés de publicité que les poètes, la Renommée les gâte singulièrement à l'heure actuelle. Des doux ironistes comme M. Anatole France, jusqu'aux moralistes pesants comme M. Brunetière, une armée d'écrivains fait pleuvoir une nuée de zagaies barbelées d'ironie et envenimées de rancune, sur les crânes à lunettes du bataillon scientifique. Les chevaliers du scalpel et du microscope n'en perdent ni un coup de couteau, ni un coup d'œil ; les plus irritables d'entre eux ne font que froncer légèrement la peau, comme fait le rhinocéros agacé par les mouches. Ce pachyderme la étoffe d'un philosophe et les vrais savants en ont l'âme.

La plupart habitent des laboratoires fort silencieux, où les éphémères agitations humaines ne pénètrent guère que calmées pour toujours par le refroidissement de l'organisme qui les porta, et à l'état passablement vain de préparation anatomique ou de document psychologique.

Physiologues, psychologues, exégètes, historiens et naturalistes reçoivent ainsi des grâces d'état qui les préparent à concevoir le monde phénoménal sous un caractère d'éternité, au moins relative. La banqueroute de la Science n'émeut que les gazettes de la Bourse et du boulevard. *Verba et voces.*

Le mouvement d'opinion tenté par des académiciens désireux d'aller à Canossa, serait donc sans conséquence, s'il n'avait pour alliés notre

inertie intellectuelle et nos enfantillages d'imagination et si, dans ces conditions, il ne risquait d'enlever à la Science l'auréole légitime dont elle a besoin pour recruter les esprits généreux.

M. Léon Daudet dit pis que pendre des médecins dans ses romans, M. Brunetière ramasse contre eux les armes de Pascal et M. Brieux en les ridiculisant dans ses comédies, bénéficie du nom de Molière. Jean Poquelin, dit Molière, a en effet, donné son opinion sur les médecins, comme il l'a donnée sur les maris bafoués, sur les marquis volés par leurs valets, sur les pères trompés par leurs fils, sur les femmes savantes ; chaque fois il a embrassé le parti de ce gros bon sens, saupoudré de sel gaulois qui fait rire Sancho Pança, à califourchon sur son baudet. Sancho Pança que Miguel de Cervantes faisait cheminer, humble et muet, dans l'ombre du chevalier qui promène à travers les plâtitudes de la vie la dignité de la douleur humaine, Sancho Pança a été doué par Molière d'un rire qui le déshonore comme un stigmaté, car il a ri de ce qu'il a vu, Sancho Pança ! et qu'a-t'il vu !

Dans le mariage, Sganarelle et George Dandin ; dans l'effort des femmes de son temps vers la distinction et vers l'intelligence, Madelon et Philaminte ; dans la mélancolie du déclin de la vie, Géronte ; dans la méditation, Tartuffe. Dans la science, il n'a reconnu que l'apothicaire, dans ses instruments que le clystère et dans ses praticiens que M. Diafoirus et M. Purgon. Parmi ses héros, il en est un qui n'est point d'humeur à rire et que le monde contemplé à travers le speculum de Molière ne divertit point. C'est Alceste, et toute sa misanthropie tient au fil des coquetteries d'une femme.

Quittons la cuisine où retentit toujours le rire gras de Molière, pour un paysage aux montagnes sévères où nous rencontrerons, son livre des *Pensées* à la main, Blaise Pascal, terrifié par les précipices qu'il devine à chaque pas sous les fleurs. M. Brunetière, tout récemment encore, dans sa préface au livre de M. Balfour, *Les Bases de la croyance*, trahissait sa familiarité avec le sombre génie du Scrupule :

« La Science est incapable de nous fournir une explication et une interprétation acceptable de l'Univers. Elle est incapable de fonder une morale. Et elle est incapable enfin de se substituer à la religion, dans l'évolution sociale de l'humanité. »

La Science résout, en effet, le Comment des

Phénomènes, elle n'en explique pas le Pourquoi. C'est là une Terra incognita, où l'imagination est reine absolue.

Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, nous dit Pascal. Cela est légitime : tous les esprits s'inclinent devant la même réalité, les cœurs nourrissent des désirs diversifiés à l'infini, et notre Foi est faite de nos désirs. L'inconséquence apparaît seulement quand la Foi du cœur prétend constituer un avocat et plaider sa cause devant le Tribunal de la persuasion logique. Celle-ci doit se déclarer incompétente et renvoyer le client de M. Brunetière débouté des fins de sa poursuite.

Mais la véritable querelle que les argumentations de M. Brunetière et les romans de M. Léon Daudet font à l'esprit scientifique, c'est d'être destructif de la morale et de la société.

« L'Astre noir », « Les Morticoles », « Suzanne » mettent en scène la moisson d'égoïsme que fait lever le ferment intellectuel. En réalité, si la science pouvait influencer le tempérament, ce ne serait jamais qu'en faveur de la société et de l'espèce, car elle enseigne la vanité des préoccupations individuelles et la mesquinerie des proies enviées par l'ignorance de l'instinct. Mais la connaissance et le tempérament sont deux provinces isolées de l'âme. Les bons et les méchants apportent aux laboratoires leurs âmes blanches ou noires, et elles n'y changent point de couleur. Tout moraliste connaît qu'il naît des natures lâches ou généreuses, comme il vient au monde des blondes et des brunes. Nous héritons de nos ancêtres un torrent d'instincts qu'il ne s'agit point d'endiguer, mais de canaliser. Les préoccupations élevées de l'intelligence offrent à un caractère puissant la même sphère d'action que lui en auraient offert jadis les Croisades, la guerre des Albigeois ou les guerres de Religion du xv<sup>e</sup> siècle. La science est donc moralisatrice dans la mesure du possible. « On meurt pour affirmer un dogme, écrit M. Brunetière; on ne meurt point pour affirmer une vérité scientifique. » Mais celle-ci a recours à un autre genre de preuve, et une expérience réussie vaut davantage qu'un million de martyrs qui ne témoignent que de leur sincérité.

« La Raison n'a point fondé la société, nous dit-il encore, et nous ne vivons que d'institutions traditionnelles. La famille, la propriété, la patrie sont irrationnelles et les faiseurs de système, depuis Platon jusqu'à Fourier, n'ont inventé que des utopies. » L'ignorance a, en effet, présidé à notre

organisation civile primitive. Tout l'effort de l'économie politique est de corriger nos institutions par une bonne volonté mieux éclairée, mais la responsabilité des utopies retombe justement sur l'imagination abandonnée à ses propres forces, non sur l'économie politique, qui ne fut point consultée.

Avec quelle surprise lira-t-on maintenant des phrases comme celle-ci, dans l'article de M. Brunetière :

« L'événement capital de l'histoire, celui dont ni la science, ni la philosophie n'ont saisi complètement la portée, c'est la lutte que l'homme a soutenue.... pour soumettre sa propre raison. »

Allons, M. Brunetière prêche d'exemple!

MAURICE CARTUYVELS.

### L'âme Antique <sup>(1)</sup>

Voici un livre qui, pour autant que la conjecture soit permise, marquera plus tard une date dans l'histoire de l'évolution littéraire à la fin du xix<sup>e</sup> siècle; non seulement à cause de ses qualités littéraires, mais parce qu'il prend, dans les circonstances actuelles, une allure de manifeste.

Les critiques, considérant dans la suite les courants divers, fleuves impétueux ou affluents plus calmes, qui entraîneront les bateaux de cette littérature, noteront avec joie le passage de cette galère antique, conduite par un pilote habile vers les mers d'azur et de soleil.

Il y a quelques mois à peine que nous eûmes l'occasion de signaler, dans cette même revue, la renaissance de la tradition greco-latine, et déjà elle brille d'un éclat incontesté. Les artistes nouveaux célèbrent, pleins d'espoir, cette nécessaire réaction contre les exagérations du romantisme expirant, ils saluent en elle une aube radieuse.

Le romantisme, d'origine anglo-saxonne et germanique, marqua surtout le triomphe de la sensibilité. L'écrivain, dont les nerfs trop tendus, vibraient au moindre choc, trouva désormais en lui-même l'occasion d'une poésie nouvelle; il ne sut plus faire abstraction de sa personnalité. Solitaire égoïste, ou apôtre compatissant, il s'interpréta dans la nature, ou déborda d'amour pour

(1) *L'Âme antique* par Marc Legrand; un volume de vers, Colin édit.

l'humanité. A une littérature de raison et de volonté, à une littérature objective, succéda une littérature de cœur et d'émotion, une littérature subjective. L'individualisme et le lyrisme avaient tout envahi. Grâce à cet esprit nouveau la France allait être dotée d'une des plus riches poésies lyriques qui soient ; les vieilles formes classiques, vains débris d'une époque glorieuse, allaient éclater sous la poussée d'une sève irrésistible ; la vie réapparaissait dans toute sa force et dans toute sa splendeur.

Mais le germe de la mort est dans la vie. Ce grandiose mouvement portait en lui la cause de sa décrépitude, et ses qualités mêmes, bientôt exagérées, allaient amener sa déchéance. Le lyrisme s'exaspérant de plus en plus, voulut tirer, de la puissance émotionnelle de la poésie, les effets réservés à l'art musical ; le vers traditionnel que les romantiques avaient déjà sensibilisé, on le brisa en voulant le rendre plus sensible encore. Pareil à une chanterelle trop tendue, il éclata, et de ses morceaux on fit le vers libre actuel.

Quant à l'individualisme, il aboutit nécessairement à l'égoïsme forcené d'un Nietzsche, ou au cas psychologique de quelque poète, tout au plus curieux à cause de sa bizarrerie.

Déjà, une première fois, la réaction s'était opérée. Les poètes, dits *Parnassiens*, s'opposant aux sensibleries des disciples de Musset et aux extravagances des Petrus Borel, avaient retrempé la poésie française aux sources de la tradition greco-latine.

Aujourd'hui que les derniers romantiques, exagérant les théories de leurs aînés, sont en proie aux dernières convulsions des agonisants, nous assistons à cette même réaction. Elle est nécessaire, et alors même qu'elle devrait aboutir dans la suite à un art de formules, elle doit être, en ce moment du moins, encouragée. Voilà pourquoi nous signalons avec joie *L'Ame antique* de M. Marc Legrand.

Le génie français, en général, a moins été un génie d'invention qu'un génie d'assimilation et de clarification. Il met de l'ordre et de l'harmonie là où règnent le trouble et le chaos, il éclaire ce qui est obscur, transforme la matière vile qu'il reçoit, communique la beauté à tout ce qu'il touche. Cette mission que Paris a héritée d'Athènes et de Rome jusqu'ici elle a su l'accomplir avec sagesse. Mais en ces dernières années l'invasion étrangère a été telle que ses forces ont faibli. Des écrivains

sont venus, d'origine anglo-saxonne, germanique, sémitique ou flamande, détruire la langue qui servait de philtre aux pensées de toutes les nations. Apportant avec eux un esprit barbare, plutôt que de le plier et de l'assouplir, ils firent éclater les formes qui l'auraient métamorphosé. Une langue, par sa syntaxe seule, est un guide sûr, un moyen d'éducation remarquable. La respecter, c'est pénétrer l'âme primitive qui l'anima et communier avec elle. Alors seulement on peut s'aventurer à traduire les sentiments et les idées d'une autre race, et songer à enrichir sa propre littérature d'un nouveau patrimoine. Malheureusement, en France, les écrivains de la récente génération oublièrent cette nécessité ; aussi, applaudissons-nous ceux qui, aujourd'hui, se rendant compte du danger, retournent vers les origines lointaines de leur civilisation et vont, dans l'étude des littératures grecques et romaines, puiser une nouvelle flamme.

Dans une noble préface qui prépare le lecteur aux vers de M. Marc Legrand, M. Emmanuel des Essarts s'élève avec vigueur contre l'engouement produit par les littératures du Nord : « Vraiment nous autres Français nous sommes des Gallo-Grecs et des Gallo-Latins, et les brumeux chanteurs du Nord qu'on veut nous donner pour modèles ne sont que des ennemis de notre race sans cesse menacée. Les poètes du Nord n'ont été poètes, on pourrait le dire sans paradoxe, que lorsqu'ils ont été latins et grecs. Qu'est-ce Shakespeare, Spencer, Surrey, Ben Johnson, sinon des enfants de la Renaissance païenne ? Qu'est-ce que Milton, sinon l'un des plus grands entre les humanistes ? Qu'est-ce que Goethe, sinon le fils de Faust et d'Hélène, comme son Euphorion ? Je ne parle pas de Byron, de Shelley, de Keats, de Swinburne, qui sont assurément plus hellènes qu'anglais.

Il n'y a de salut que dans la traduction gréco-latine, dans l'enthousiasme de la Pléiade combiné avec le culte de Malherbe et de Boileau, dans la religion poétique du XVII<sup>e</sup> siècle, avec son Racine et son La Fontaine, dans l'adoration d'André Chénier, dans la ferveur pour Victor Hugo, dans la filiation pieuse avec les Romantiques et les Parnassiens. Autrement, on ne produit que du chaos ou du néant. »

Cette franche déclaration de guerre n'est pas solitaire ; de différents côtés les protestations se font entendre ; un mouvement, comparable à celui du *Parnasse*, s'opère dans la littérature française

actuelle. M. Emile Gebhart, félicitant le poète de *L'Ame antique* lui écrivait ceci : « Vous auriez pu, tout comme un autre, vous imprégner de tristesse scandinave, ou de mysticisme neo-chrétien, ou de luxure de décadence, inspirations artificielles qui passeront, comme toutes les modes poétiques, toutes les écoles et toutes les chapelles littéraires. La beauté sereine, la grâce et la vie du monde visible, l'enthousiasme, la sensation noble, l'amour des formes radieuses, le sentiment du divin que révèle la nature, tout ce qui a remué ou charmé l'âme des Hellènes et des Latins, voilà une source éternelle de poésie, une source toujours fraîche, toujours chantante. » C'est à cette source que, puisant avec la coupe de corne ou le cratère d'airain, M. Marc Legrand s'est abreuvé. Il chante, et tour à tour son chant est épique ou tendre. Voici un sonnet détaché de la première partie de ce livre composé de *poèmes plastiques*, de *poèmes mythiques* et de traductions d'épigrammes de l'anthologie et de poésies latines :

#### L'ARMURE

Fils chéri du divin Cyclope, un forgeron  
Modela sur mes flancs l'airain où mon corps entre  
Et, le doublant d'un cuir épais, du col au ventre,  
Y grava deux taureaux attelés par le front.

Un pampre orne le bord de mon bouclier rond,  
Tandis que le char d'or d'Hélios brille au centre ;  
Silène avec l'amphore est couché sous un ancre  
Et dans le pressoir plein, danse le vigneron.

Sur mon casque nul monstre armé d'ongles et d'ailes,  
Mais, assis au milieu de ses brebis fidèles,  
Un berger semble enfer son rustique pipeau.

— Ainsi la douce paix m'accompagne à la guerre  
Et j'emporte au combat le regret des troupeaux  
Et l'image des champs où je vivais naguère.

La citation de ce sonnet vaut toute critique. Nous nous contenterons de joindre notre admiration à celle, sans doute, de tous nos lecteurs.

VALÈRE GILLE.

#### Deux Conférences sur la Danse.

M. MAURICE EMMANUELL, un jeune docteur en Sorbonne, a fait mardi dernier, à l'Université, une fort intéressante conférence sur la *Danse antique*.

La danse faisait autrefois partie de l'*orchestrique*, cette triade musicale qui comprenait la poésie, la musique et la danse; ces arts qui s'expriment par des moyens

essentiellement différents, les mots, les sons et les attitudes, avaient leur ressemblance dans le rythme unique qui les accompagnait tous.

De la musique grecque, il nous reste peu. Tout au contraire, nous pouvons étudier beaucoup plus complètement la danse; les textes nous renseignent d'une manière assez détaillée sur les mouvements gymnastiques, et les mouvements figurés, vases, figurines, hauts et bas reliefs de bronze ou de marbre, statues ou bijoux, sur les mouvements expressifs, de cet art qui a perdu aujourd'hui toute sa valeur esthétique.

Partant de ce principe que les danses de tous les temps, se composant de mouvements évidemment soumis à des règles physiologiques invariables, devaient avoir un fond commun, M. Emmanuel a essayé de retrouver dans les attitudes des danseurs antiques, les pas, les sauts et les évolutions de nos danseurs modernes. Il a longuement étudié la danse, assistant aux cours de l'Ecole de l'Opéra; puis il a fait enregistrer par un appareil chronophotographique tous les mouvements des danseurs modernes, en prenant jusqu'à quatre-vingts photographies à la seconde. Muni de ces documents, il a analysé les attitudes des danseurs antiques et les a trouvées exactement pareilles à celles de nos danseurs modernes.

C'est ce qu'il a rendu évident à tout son auditoire par de nombreuses projections photographiques, montrant l'identification parfaite du métier dans l'art de la danse à l'époque grecque et à l'époque actuelle. Le public a fait un vif succès à M. Emmanuel qui a le mérite d'avoir découvert, pour l'étude des attitudes et des mouvements, une méthode scientifique nouvelle, d'une exactitude rigoureuse.

La seconde séance consacrée à la danse a eu lieu mercredi aux *Matinées littéraires*, dans la grande salle du *Cercle artistique*.

M. BOURGAULT-DUCOUDRAY, l'éminent professeur d'histoire de la musique au Conservatoire de Paris, a fait une très brillante conférence sur la beauté esthétique de la danse ancienne. Il a rappelé avec émotion de merveilleux souvenirs de son voyage en Grèce, et de son séjour à Constantinople. Il a énuméré les quelques essais de restauration de la danse antique qu'il a tentés: il fit, entre autres, réciter à haute voix la charmante odelette d'Anacréon, l'*Amour mouillé*, et fit exécuter à une danseuse des pas réglés exactement sur le rythme des vers.

Après la conférence, M. Bourgault-Ducoudray a fait exécuter par M<sup>lle</sup> Sandrini, la gracieuse artiste chorégraphe de l'Opéra, des danses du xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles dont quelques unes ont été chantées par M<sup>lle</sup> Collet, du Conservatoire de Bruxelles. Signalons parmi les quinze morceaux au programme une *Pavane* du xvi<sup>e</sup> siècle, une *Gaillarde* de Guédron, une *Gavotte tendre* de Lully,



le *Menuet* d'Orphée de Glück, une *Forlane* et le *Rigodon de Dardanus* de Rameau, une *Gigue* de Grétry et surtout une *Sarabande* en 3 couplets de Couperin, extraite du recueil de Boyer, 1630.

M. Bourgault-Ducoudray, M<sup>lles</sup> Sandrini et Collet ont remporté de chaleureux applaudissements.

ROBERT CANTEL.

## Au Cercle

DIMANCHE MATIN

Beaucoup de « succès » quoiqu'en puissent dire les mécontents; la réputation, à peine née de M. Sinet n'est pas, selon moi, près de s'éteindre. Nous avons entendu dans « *Amants* », au premier acte M<sup>me</sup> Cerny le citer avec éloges et le petit portrait de M<sup>lle</sup> Parys, ici exposé, nous en promet autant au théâtre du Parc. Et puis n'oubliez pas qu'il y a les tournées en province. Ce jeune homme qui dans ses meilleurs morceaux passerait pour l'un des plus notables élèves de M. Jean Beraud, a, paraît-il énormément de succès dans le « *Monde* » où sa manière de reproduction portraiture est dans le domaine du « *bien porté* » pour un homme chic.

On a son petit portrait de M. Sinet comme on fait blanchir son linge à Londres ou comme on a du « biscuit » pour « *garnitures de cheminées* ». Et quoi d'étonnant? il ya là tout ce qu'il faut pour satisfaire les hautes aspirations des vrais gens du monde; me direz vous que c'est mal dessiné, que ça manque de caractère et que la couleur en est bourbeuse? Et la ressemblance Monsieur? C'est ressemblant « on les reconnaît tous au premier coup d'œil » (au second, un peu moins déjà) et puis savez vous que c'est fait en une séance? C'est charmant.

J'ai vu naguère en quelque théâtre genre Eden un bonhomme qui faisait cela en dix minutes et dont les prix ne variaient guère qu'entre un et deux francs, ce qui constituait une rémunération vraiment trop faible pour ce genre de travail. Il y a aussi parmi cet amas de pastels eu mal de ressemblance, de gentils et suaves petits paysages (entre autres « *Vent et Soleil* ») en lesquels l'exécutant a très largement tiré parti du papier brun sur lequel il travaille et dont la couleur tient lieu du ton d'une plage ou de tout autre avant-plan fastidieux à rendre. (On m'a confié il est vrai que c'est du papier de sable...)

On parle auprès de moi : « Tout cela est fait à Ostende, ma chère, n'est-ce pas que c'est très chic? et avez-vous reconnu X... là-bas, en habit, il est « *frappant*.... »

G. M. S.

## Musique

La seconde séance de musique de chambre, donnée par le quatuor Ysaye, à la Maison d'Art, a été des plus intéressantes. Au programme, un quatuor pour cordes de Debussy, un concert pour piano, violon et quatuor d'Ernest Chausson. Enfin, le XII<sup>e</sup> quatuor en *mi bémol* de Beethoven.

Dans son incohérence voulue, et malgré la préoccupation de l'effet à produire qui y perce à chaque moment, le quatuor de Debussy, tout pétillant de chromatismes et d'énervantes sonorités, est une œuvre intéressante qui caractérise à merveille la manière du jeune (?) maître. La seconde partie surtout « assez vif, bien rythmé », véritable volée de sylphes dans un rayon de lune, est d'une puissante portée fantastique. Le *Lamento* qui suit, principalement dans la phrase de début, respire une rêveuse tendresse. Nous avons moins goûté la quatrième partie qui sert de conclusion à l'œuvre. Mais que dire de la prestigieuse maîtrise dont l'éminent violoniste, secondé de ses admirables partenaires, a fait preuve, et du sens artistique exquis avec lequel ils ont su rendre presque lumineuse une œuvre si embroussaillée et si enveloppée de nuages.

Le concert de Chausson, œuvre plus simple, plus ordonnée, naturellement plus claire aussi, nous a particulièrement plu dans la « Sicilienne » et dans le « Grave » d'une allure quelque peu beethovenienne. E. Ysaye y a été éblouissant. Theo Ysaye, à qui incombaient la partie de piano, y a donné des preuves d'une intelligente discrétion et a déployé une fort belle virtuosité dans l'épineux finale, d'une technique si ardue.

Mais *Excelsior!* Nous arrivons à la perle du concert, le quatuor de Beethoven en *mi bémol*, une de ces œuvres « tombées directement du ciel » (comme le disait Berlioz pour la *Pastorale*), renfermant des pages débordantes de vie, de lumière, de passion discrète et contenue, se déroulant toutefois sur un fonds essentiellement tragique, caractère commun d'ailleurs à toutes les dernières productions du génial musicien, dont les dernières années ne furent qu'un martyr ininterrompu. Disons-nous qu'Ysaye et son quatuor nous en ont donné une étincelante interprétation! Ce serait superflu. En un mot, la soirée de jeudi a été un délicieux régal artistique.

Ajoutons qu'après l'exécution de son remarquable « Concert », Ernest Chausson a été l'objet d'une ovation à laquelle Vincent d'Indy, également présent à l'audition, a vigoureusement et chaleureusement participé.

N. L.

### Quelques derniers livres.

*Le Livre des Masques*, par R. de Gourmont. (Mercure de France, 1 vol. fr. 3.50). — *L'Album d'un Saint Cyrien*, par Georges Virenque. (Plan et Nourrit, 1 vol. in-4° à 6 francs). — *Aphrodite*, par Pierre Louys. (« Nymphée » des collections Guillaume, 1 vol. à fr. 3.50).

Ce LIVRE DES MASQUES est commenté par trente masques pour lesquels le dessinateur Vallotton a, usant du reste en cela de ses moyens habituels, employé le procédé de l'écrivain : par un trait saillant dans la physionomie noter l'expression du visage.

A de beaucoup moins hautes visées littéraires ou esthétiques a tendu M. Georges Virenque en publiant son ALBUM D'UN SAINT-CYRIEN. Néanmoins je trouve dans cette œuvre tant de juvénile enthousiasme, tant de si fervent respect des traditions, cette toute-puissante base sacro-sainte de la vie de si curieuse originalité des grandes Ecoles non-seulement françaises, mais belges aussi, ce que l'on ne sait pas assez chez nous parce qu'on ne l'a jamais assez dit peut-être ; j'y trouve tant de si bel entrain et de joyeuse bonne humeur sans façons, plaisante sans trivialité que je ne puis m'empêcher de saluer ici l'auteur et tout le bruyant monde qu'il nous présente. Ce n'est pas le premier livre que je lis sur la matière. Les *Souvenirs d'un Saint-Cyrien*, l'*Argot de l'X*, la vie des *Bleaux*, tout cela est de la même grande famille. Cette belle *grande famille* sur laquelle un M. Jean Grave a bavé il n'y a pas bien longtemps en un livre répugnant dont j'ai voulu dire ici même tout mon dégoût, ce qui m'a valu les compliments d'un petit torchon socialiste qui partagea ses aménités entre la *Jeune Belgique* et le pauvre soussigné.....

Mais passons : à insister on leur ferait beaucoup trop d'honneur. J'aime mieux affirmer tout le réconfort, après ces infamies, du livre de M. Virenque. Oh ! oui, que l'on s'aime, que l'on sait encore ce que c'est que la discipline, le Drapeau et la Patrie parmi ces jeunes gens vraiment jeunes !

Et que de vie en cette Ecole de St-Cyr à laquelle même les profanes peuvent s'intéresser en lisant l'*Album* que je signale aujourd'hui. Une fois de plus ils auront pu s'éjouir au récit humoristique des « Triomphes », du « Pékin de Bahut », de toutes les coutumes traditionnelles, eux qui ne soupçonnent pas le pittoresque hilarant des « Pampous », des « Enterrements » et des « Bezoufs » de notre Ecole de La Cambre.

Je dois aussi constater le beau luxe de l'édition ainsi que l'intérêt des nombreuses gravures originales.

Et puisque j'en suis arrivé au côté « matière » je dirai ma tristesse à voir le parti qu'un éditeur trop intéressé à cru devoir tirer de cette merveilleuse et savoureuse APHRODITE. Il m'étonnerait que M. Pierre Louys vit d'un œil absolument satisfait cette exploitation malsaine que l'on a cru devoir faire de son chef-d'œuvre. Un tel artiste n'a pas besoin d'allécher le badaud et l'imbécile par l'obscène étalage du seul côté que l'éditeur ait envisagé dans ce roman : le côté charnel et mal-propre. Il y a mieux, heureusement, que de la nudité et des accouplements dans *Aphrodite* et ce ne sont pas les déshabillés grassouillets, les poses langoureuses et de « métier » de toutes les petites femmes potelées, enfrimoussées, aux cheveux en toupet au goût d'aujourd'hui qui interpréteront l'essence de délicate et fine volupté qui émane parmi tant d'autres beautés de l'œuvre de M. Louys.

Et ce qu'on, en a mis là-dedans de chairs affriolantes !... Partout, en couverture, en frontispice, en marge, en texte, en hors-texte, partout, partout et de toutes les tailles et de toutes les couleurs et toutes plus nues les unes que les autres et plus appétissantes et folichonnes..... Il n'y a pas un cul-de-lampe qui ne soit un idem de femme nue !

PAUL ARDEN.

### Memento

RÉFLEXIONS DE CLIO SUR L'AFFAIRE STALLAERT. — Éternelle sera l'inimitié entre Mime et le clair enfant Siegfried, aussi éternelle qu'incompréhensible. Combien surprenant, en effet, est cet espoir tenace des séniles, de terrasser un jour le vivace adolescent qui leur résiste. N'est-il pas étonnant et attendrissant, à la fois, de voir s'incruster, chez de vieux roublards, cette naïveté de la dernière heure ? Probablement que ces vénérables sexagénaires, sentant leur fin prochaine, cherchent un moyen de sanctifier toutes les jongleries de leur existence laborieuse, de justifier, aux yeux de la postérité, leur morale et leur art également pratiques ; en veillant amoureux à la parturition d'autres « eux-mêmes » qui leur serviront l'oraison funèbre et l'épitaphe.

M. Stallaert a vu en M. Kemmerich un ennemi de sa mémoire, précisément parce que le jeune artiste avait fait preuve d'un tempérament puissant, lors du concours de Rome. Saisi d'une indignation sacrée, devant l'énorme préjudice causé à son autorité et à sa gloire, le directeur intérimaire de l'Académie des Beaux-Arts a fait briser en mille morceaux l'œuvre de M. Kemmerich.

Comment M. Vanderstappen, ce noble et pur artiste, qu'une gloire incontestée conduisit au ruban d'ordre de Léopold et à la galerie Broerman, dont la générosité est devenue proverbiale, depuis l'hospitalité fastueuse qu'il accorda au maître Constantin Meunier, comment M. Vanderstappen n'a-t-il pas calmé et détourné ce paroxysme ? En qualité de professeur de la classe de sculpture, il pouvait ou devait vouloir donner son avis.

Je ne pense pas qu'il faille conclure au manque d'énergie, chez un homme qui bâtit des groupes aussi formidables que le récent « Ompdrailles », dont chacun peut se souvenir. Nous nous trouvons donc en face d'un cas de mauvaise volonté, nettement établi.

M. Vanderstappen, après tout, est un brave homme qui s'en lavera les mains ; quant à M. Stallaert, il ne parviendra jamais à légitimer son acte de sauvegerie, aux yeux de personne.

Sans entrer dans les longues considérations contradictoires des quotidiens, le seul bon sens indique qu'il ne doit être permis à aucun individu d'anéantir une production d'art, fût-elle « la mort du Dindon », ou même l'œuvre toute entière, où M. Stallaert quintessencia sa belle âme ; cependant la peinture n'y perdrait qu'un intéressant point de comparaison.

Pourtant il s'est trouvé, pour ridiculiser la prestation des élèves de l'Académie, un journalier, commis sans doute, au nettoyage du trottoir de M. Stallaert. Ce monsieur possède l'instinct de la propreté à un si haut point, qu'il a la coutume de ramasser toutes les ordures qu'il rencontre. Cette préoccupation poétique et charmante sied, du reste, à un lettré de cette envergure.

Des raisons d'intérêt telles qu'obtention de subsides, d'atelier, de prix, etc., ont amené la soumission des élèves qui méritent d'être félicités, d'un côté, par les artistes, pour leur mouvement protestataire, de l'autre, par leurs professeurs, pour leur vaillante retraite.

ADRIEN GUILLON

L'AFFICHE BELGE. — Pour paraître bientôt : *L'Affiche belge*, par A. Demeure de Beaumont. — Souscription close depuis le 1<sup>er</sup> août. — Volume de près de cent cinquante pages in-8° raisin, sur beau vélin fabriqué spécialement pour l'ouvrage. — Plus de cent reproductions d'affiches, vingt-cinq portraits, biographies, lettres ornées, culs de lampe.

Prix : France et Belgique 4 francs. Etranger, fr. 4,25. Port en sus.

Un album composé de dessins originaux, faits spécialement pour l'ouvrage par les premiers artistes belges, et de quelques affiches grand format, se vend à part au prix de 2 francs, pour la France et la Belgique, fr. 2,25 pour l'étranger. Port en sus.

A partir du 25 décembre 1896, le prix de l'ouvrage et de l'album sera augmenté du tiers pour l'édition ordinaire et de moitié pour l'édition sur Japon.

L'ouvrage ne sera pas réimprimé. Au fur et à mesure que les exemplaires s'épuiseront, ils seront progressivement augmentés.

Il est mis dans le commerce 30 exemplaires sur Japon numérotés par l'auteur de 11 à 40 et paraphés par lui. — Gravures en sanguine, texte gros vert, triple suite des gravures de l'album en noir, sanguine et gros vert.

Prix net avec l'album, 35 francs.

Dans les six mois, paraîtra un complément qui mettra à jour l'affiche belge.

Pour faire suite à l'*Affiche belge*, et en souscription l'*Affiche anglo saxonne*, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 40 p. c. de remise aux souscripteurs.

Chez l'auteur, Toulouse, 22, rue Raymond IV.

Une affiche, *L'Enfant au bonnet d'âne*, format coquille, trois couleurs, dessinée par l'auteur, annoncera l'apparition de l'ouvrage.

Cette affiche est en souscription aux conditions suivantes :

150 exemplaires d'amateur, sur papier fort, net, 2 francs.

35 exemplaires sur Japon, dont 25 seulement mis dans le commerce, numérotés de 11 à 35, et signés par l'auteur. avec remarque, net, 8 francs.

Planche barrée après tirage.

Après le 25 décembre, augmentation du tiers pour l'édition ordinaire et de moitié pour l'édition sur Japon.

AU DIABLE-AU-CORPS. — Le spectacle actuel, composé de *Godefroid de Bouillon* et *Ahasverus*, attire la foule au joyeux théâtre de la rue aux Choux.

Nous rappelons à nos lecteurs que le bureau de location est ouvert tous les jours.

« L'AUBE », *Revue littéraire et artistique, Bruxelles*. — Une toute jeune Revue, dont les rédacteurs ont ceci de rare qu'ils écrivent en un français compréhensible. De la prose de Henri Deblois, Cantrelle, Delmont, Pierret-Leroy. Un conte de M. Maurice Bisschops; des vers de Joniaux et de Fernand Bisschops.

Tous ces écrivains paraissent très jeunes encore, mais la jeunesse est un mal dont on se guérit tous les jours et nous souhaitons à leur publication une longue existence. C.

LE CONGRÈS international des Éditeurs qui a eu lieu à Paris, pour la première fois, au mois de juin dernier, tiendra une seconde session à Bruxelles à l'occasion de l'Exposition internationale de 1897. On se souvient du succès de ces assises de la librairie, où tous les grands éditeurs d'Europe et d'outre-mer assistaient et qui reçut le haut patronage du gouvernement français et l'appui des sommités du monde littéraire. Le Cercle belge de la Librairie, que préside en ce moment M. Émile Bruylant, éditeur à Bruxelles et échevin de la ville, tiendra à recevoir avec éclat les éditeurs étrangers; une Commission va être nommée pour élaborer le programme du Congrès où seront traitées toutes les questions techniques, de propriété littéraire et artistique, juridiques et administratives.

Dès à présent la réussite du Congrès est assurée par l'appui que lui apporte la Commission internationale instituée au Congrès de Paris, laquelle a des représentants dans tous les pays.

Le but du Congrès est de favoriser le développement des relations entre les éditeurs en vue de la propagation des œuvres littéraires et scientifiques et de provoquer, par l'action des asso-

ciations d'éditeurs, de nouvelles adhésions à la Convention de Berne pour la protection de la propriété intellectuelle.

Nul doute que la tenue de ce Congrès, coïncidant avec l'Exposition de Bruxelles, amène un grand nombre d'étrangers dans la capitale.

L'ACADÉMIE FLAMANDE a voté un ordre du jour par lequel elle affirme que « les intérêts du peuple flamand exigent impérieusement que la proposition de loi relative à l'usage du flamand par la législation soit votée sans changement par le Sénat ».

Il est bien étonnant fait remarquer doucement la *Chronique*, que la docte assemblée n'ait pas demandé qu'il soit défendu « impérieusement » aux Wallons de parler une autre langue que le flamand.

UN CRITIQUE ANGLAIS. — M. R.-H. Sherard, vient de publier, dans l'*Humanitarian*, un intéressant article sur Henrik Ibsen, qu'il a eu l'occasion de voir fréquemment pendant un récent séjour à Christiania.

Dans ses entretiens avec M. Sherard, le célèbre Norvégien est revenu plusieurs fois sur l'idée suivante : « Je suis un peintre et non un professeur. » Ibsen se fâcha tout rouge, quand on lui parla de « sa doctrine ». « Je ne suis en faveur de rien. Je ne suggère aucun remède, Mes drames ne prétendent rien prouver. Je cherche seulement à décrire la vie comme je la vois autour de moi. Or, je suis un dramaturge norvégien; par conséquent, je décris la vie comme je la vois en Norvège. Je ne songe pas à améliorer le sort de l'humanité. On parle toujours de doctrine. Mais je n'ai pas de doctrine! Combien de fois devrai-je le répéter? »

Ibsen, selon M. Sherard, est pessimiste en théorie et misanthrope en pratique. Il recherche la solitude et manifeste pour la vie de famille une aversion profonde. Il ne va jamais voir son fils, le D. Sigurd Ibsen, un grand misanthrope également. Quand Sigurd Ibsen épousa la fille de Bjørnsterne Bjørnson, son père n'assista pas même au mariage. Ce manque de sociabilité parut à M. Sherard très étonnant chez un Norvégien. Il en fit la remarque à Bjørnson, un soir qu'il dînait à côté de lui. « Mais, s'écria Bjørnson, Ibsen n'est pas Norvégien, ne vous y trompez pas. Il est d'origine écossaise. Son calvinisme explique suffisamment ses vues désespérées sur la vie et sur l'humanité. »

L'unique distraction d'Ibsen consiste en ses deux promenades par jour. Il se dirige alors vers le Grand-Hôtel, entre au café et demande les journaux, on lui sert ensuite un verre d'eau-de-vie et un bock de bière. Il place l'un à sa droite l'autre à sa gauche et y trempe alternativement ses lèvres.

Ibsen vit dans une profonde retraite. Il ne va jamais en soirée, ni au théâtre, ni dans aucun autre lieu de plaisir. M. Sherard retourna le voir après un séjour d'un mois à Christiania : « Comment, s'écria Ibsen, vous êtes encore ici? Qu'est-ce donc qui vous retient à Christiania! » « Votre capitale, répondit M. Sherard, présente un haut intérêt pour quiconque aime à observer. » « C'est vrai, répartit Ibsen, Christiania est la plus immorale des villes d'Europe. Il n'y a pas de ville en Europe où un peintre de la vie sociale puisse trouver de meilleurs sujets d'étude. »

## Bibliographie

L'ABBÉ E. CHAMINADE: La musique jouée telle que la veut l'Eglise. — R. P. BERTHIER: La plus ancienne danse macabre. — IMBERT DE SAINT-AMAND: Louis Napoléon et Mademoiselle de Montijo. — OSCAR MÉTÉNIER: Andrée. — A. CARTAULT: Etude sur les Bucoliques de Virgile. — ANATOLE FRANCE: L'Orme du Mail. — JEAN DESTREM: L'heureux naufrage d'après RUDENS de Plaute. — ANDRÉ THEURIET: Contes de la Primevère. — STÉPHANE MALLARMÉ: Divagations. — MARCEL PRÉVOST: Le jardin secret.



# En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime*. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique*, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés*. Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication*. 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution*. 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie*. 1893. In-8° . . . . . 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285)*. 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge*. 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital*. 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes*. 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques*. 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*. 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau*, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Oeufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAÎTRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° : 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

**SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE**

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 4

23 Janvier 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Essai sur l'Art contemporain.  
LÉON PASCHAL. — La Pariétaire.  
Jss. — L'Exposition Meunier.  
N. L. — Le deuxième concert Ysaye.  
C. — Au cercle artistique. —  
R. C. — Au Diable au Corps.  
ROBERT CANTEL. — Chronique littéraire.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;  
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,  
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à  
Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousiés, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- — Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI-DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Lelivredel' Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose. . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## Essai sur l'Art contemporain <sup>(1)</sup>

En publiant son *Essai sur l'Art contemporain*, M. Fierens-Gevaert n'a pas eu seulement la bonne fortune d'être approuvé par les meilleurs esprits de ce temps : il a encore eu la chance d'obtenir le suffrage des artistes dont il condamne l'œuvre et des critiques dont il combat l'enseignement. Le portrait qu'il a tracé d'eux est tellement fidèle qu'ils ont éprouvé le besoin de ne pas se reconnaître et de féliciter chaudement l'auteur. Ce marivaudage de l'esthète Ubu a beaucoup amusé les initiés.

L'*Essai sur l'Art contemporain* émane d'un écrivain qui s'est fait, très jeune, une place enviable dans le journalisme parisien. Or, il se fait que son étude se recommande par des qualités qui, d'ordinaire, n'appartiennent ni aux jeunes écrivains ni aux chroniqueurs de la presse quotidienne. L'œuvre de M. Fierens-Gevaert est une œuvre de maturité, de science et de réflexion. Elle est d'un sage de trente ans, et plus d'un étourdi barbon pourrait la lire avec fruit. Seul, le chapitre consacré à la variabilité des goûts artistiques, un peu trop brillanté de métaphores, et, par endroits, une indulgence peut-être excessive pour certains peintres luministes, trahissent le débutant. Le reste — c'est-à-dire le livre tout entier — est d'une intelligence sûre d'elle-même, d'un cerveau depuis longtemps émancipé et viril.

M. Fierens-Gevaert est de ceux qui croient à l'utilité de la critique. Il reconnaît l'identité absolue qui existe entre la condition initiale de l'art et le principe de toute critique sérieuse. « Sen-

sation pure et raison pure<sup>(2)</sup>, écrit-il, s'équilibrent — ou du moins doivent s'équilibrer aussi bien chez le critique que chez l'artiste... L'artiste et le critique éprouvent également, ils reçoivent des sensations de la même intensité, mais ils vont exprimer leur sentiment esthétique d'une manière différente... » Et M. Fierens-Gevaert conclut que s'il fallait assigner un rang au critique, il le placerait entre le philosophe — dont il faut qu'il ait le don d'induction et d'analyse — et l'artiste, avec lequel il doit vibrer et s'émeuvoir.

Voilà de bonnes paroles, qui nous consolent un peu des niaisés déclamations contre la critique où se complaisent tant d'écrivains incomplets, qui alourdissent, en les répétant sérieusement, les paradoxes de Théophile Gautier dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, ou qui se laissent prendre au nihilisme affecté de M. Jules Lemaitre. Théophile Gautier a réfuté lui-même, magistralement, sa fameuse préface; et M. Jules Lemaitre, s'il ne tient même pas à propager l'incertitude qui lui est chère, se contredit en se faisant imprimer.

M. Fierens estime donc — et nous croyons qu'il est dans le vrai — que le critique, lorsqu'il a la sensibilité d'un Taine, est l'égal du génie créateur. Il estime aussi — et nous lui donnons raison encore — qu'en dessous d'un maître comme Taine, il reste une place honorable pour le critique de talent. D'ailleurs, s'il croit à l'utilité de la critique, il n'a garde d'exagérer le rôle qui lui convient. « Ce qui nous décide, écrit-il en matière de conclusion, à publier ce travail, c'est, non pas le désir de dicter un programme esthétique à la jeune

(1) Par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, Alcan, 1897. (*Bibliothèque de Philosophie contemporaine.*)

(2) A rapprocher de l'abracadabrante proclamation faite récemment, dans l'*Art Moderne*, par l'esthète Ubu, que la critique doit juger avec son cœur et son sentiment, non avec son cerveau.

génération ou de lui révéler les conséquences de son évolution actuelle, mais uniquement l'espoir de l'éclairer sur quelques-uns des phénomènes de l'art présent... Il faut que les artistes se connaissent le mieux et le plus rapidement possible, et c'est leur épargner des recherches et de longs retards que de les renseigner sur les différents aspects de leur vie collective et d'éveiller en eux, par la libre discussion, quelque sentiment dont ils n'avaient peut-être pas la notion exacte. »

M. Fierens-Gevaert pourrait oser davantage. Lessing a bel et bien dicté un programme aux grands écrivains allemands. Mais ne gâtons pas notre victoire en jouant au victorieux. Réduite au rôle général que M. Fierens-Gevaert lui assigne, la critique n'en a pas moins son utilité. C'est ce que l'auteur de *L'Essai sur l'Art contemporain* a démontré deux fois : d'abord en raisonnant juste en des matières délicates — ce qui devient rare — ensuite en écrivant un livre qui sera souvent consulté. *L'Essai sur l'Art contemporain* est un excellent petit catéchisme. Et l'on sait que le petit catéchisme fut plus difficile à composer que le grand.

Sans esquiver le problème de l'origine de l'Art, et tout en résumant habilement les théories de Guyau et de Spencer, M. Fierens-Gevaert nous fait grâce d'une longue exposition. Au point de vue qu'il a choisi, il a raison. Il s'agissait moins, en effet, de construire une esthétique, que d'étudier les conditions dans lesquelles s'épanouit l'œuvre d'art afin d'en tirer la matière d'un enseignement profitable à la masse des esprits.

M. Fierens-Gevaert démontre que l'art n'a point pour cause une action personnelle. Et il fait cette déclaration, qui me plaît infiniment : « Ceux qui ne chercheront qu'à manifester une passion individuelle et qui n'auront tenu compte en aucune façon de la vie de tous les êtres, ceux-là pourront peut-être innover, mais leur art sera impuissant, incompréhensible, ésotérique. D'autres, mieux inspirés, créeront alors avec ces éléments hétérogènes des œuvres solides, durables, ouvertes à tous par leur universalité. » Il faut, ajoute-t-il, que l'artiste découvre en quelque sorte les indestructibles liens qui nous rattachent à la fois au passé et au présent et que son œuvre vive de cette découverte. « Nous sommes, dit-il, en présence d'une double conclusion : d'une part, solidarité de l'artiste avec les générations antécédentes et actuelles ; d'autre part, spontanéité de la création artistique. »

En d'autres termes, il y a dans l'art un élément de tradition et un élément de nouveauté. Supprimez entièrement l'élément de nouveauté, et vous avez l'art académique. Supprimez entièrement l'élément de tradition et vous avez l'art de nos symbolistes. L'un et l'autre ne relèvent que du néant.

De ce grand principe, M. Fierens-Gevaert ne manque point de tirer des conséquences logiques et profondes : « Aristote aura toujours raison : la forme en art est l'essence de l'être. Sans la forme il n'est point d'art. C'est pourquoi la production moderne souffre d'un dualisme inconciliable : la forme non réalisée, le principe intelligible non exprimé. Aussi nos arts, si élevés de conception, paraissent en décadence. Une inquiétude a saisi bien des esprits ; on tâtonne dans des voies nouvelles. On est convaincu que la libre expansion de l'instinct peut seule sauver l'art du marasme actuel. » Si M. Fierens-Gevaert dénonce si bien l'hérésie, c'est qu'il est du pays où elle est prêchée avec le plus d'impudence. C'est en Belgique qu'on proclame la déchéance des facultés intellectuelles, la supériorité, l'infailibilité et la divinité de l'Instinct. Le vrai, le seul royaume de l'Art, proclament nos esthètes, c'est l'Inconscience. « Qui raisonne, déraisonne, et qui réfléchit, fléchit. (1) » Et l'essayiste du *Journal des Débats* continue, au risque de faire tinter toutes les cloches de tous nos clochers :

« Les poètes néo-mystiques redisent les merveilleux récits des hagiographes ; des peintres, des graveurs, des imagiers demandent des inspirations aux enluminures des vieux missels ; le musicien ne veut plus mettre en musique que les actions empruntées aux cycles héroïques des Celtes et des Scandinaves. Sous prétexte d'idéalisation ou d'intellectualisme à apporter dans l'art plastique, on se contente de pasticher les œuvres des primitifs ; miniaturistes de l'époque ogivale, gothiques flamands, fresquistes italiens. On remonte aussi loin que possible le courant des traditions d'art, et l'on finit par découvrir, aux sources mêmes, une poésie suave et frêle, que l'on croit pouvoir s'approprier facilement. Mais on ne réussit jamais qu'à transmettre un reflet de cette beauté si péniblement remise au jour. La révolution artistique que l'on veut opérée n'aboutira point, n'étant pas issue d'une inspiration spontanée. » Désapprendre à parler pour bégayer artificiellement, ce n'est pas

(1) Paroles mémorables de l'esthète Ubu.



en effet, le moyen d'arriver à l'éloquence. On demande un Chervin pour les artistes bègues du cerveau.

M. Fierens-Gevaert croit que cet art impuissant pourra servir plus tard de matière première à des ouvriers plus équilibrés. En thèse générale, il a raison. Il ne serait pas difficile de trouver aux grands artistes des précurseurs baroques, incomplets, infirmes qui se noyèrent dans l'agitation vaine d'une révolte artistique sans résultat. Il est possible que les efforts des peintres pointilleurs, tachistes et vibristes soient de quelque utilité aux peintres de demain. Il se peut semblablement que les tentatives des verslibristes apportent une aide quelconque aux poètes de l'an 2000. Mais il importe d'ajouter à cette prédiction permise que les peintres nouveaux et les poètes futurs ne réussiront que s'ils respectent les lois générales que la nature impose à leur art. Croire que les flamboyants rapins du dernier bateau, en décrétant la suppression des règles de la perspective, ou que les verslibristes, en supprimant la prosodie, — qui est, dans une certaine mesure, la perspective de la poésie, — puissent rendre, à leur insu, le moindre service à leurs successeurs, ce serait verser dans l'erreur la plus grossière. M. Fierens-Gevaert, assurément, est de cet avis; mais il a peut-être eu tort de ne pas s'en expliquer nettement.

Le très remarquable chapitre intitulé *Du rôle de la volonté*, serait à reproduire en entier. Je me borne à le signaler ici, en attendant l'occasion d'y revenir prochainement, en même temps que le chapitre consacré au rôle moral de l'art, chapitre dans lequel M. Fierens-Gevaert, tout en condamnant *l'Art pour l'Art*, arrive, par le chemin des philosophes, à des conclusions semblables à celles des partisans de cette formule. Aujourd'hui, il faut que je me contente d'attirer l'attention de nos lecteurs sur le chapitre X, où l'auteur envisage l'avenir de l'art plastique, qu'il a spécialement étudié. Un fragment de ce chapitre nous intéresse particulièrement.

Le voici :

« Quelle sera la chimère de l'avenir? William Morris, Walter Crane et d'autres, — surtout les artisans de la Renaissance Décorative, — ont déclaré que la grandeur de l'art nouveau dépendait du triomphe du socialisme! Rien n'autorise, hélas! à croire à la bienfaisante influence sur l'art d'un communisme politique dont le principe inspirateur est l'assouvissement des appétits matériels.

A ce point de vue, Nietzsche a raison quand il déclare que la « morale de troupeau » est funeste et que l'aspect démocratique est un symptôme de vie descendante. La philosophie sociale qui nous vient d'Angleterre et « qui donne pour but à l'activité humaine le bonheur du plus grand nombre » est trop soumise aux nécessités matérielles pour susciter des élans véritablement artistiques. Nous sommes pourtant tout disposé à reconnaître que les tendances démocratiques de notre époque ont contribué à rénover les *arts mineurs* si négligés dans la première moitié de notre siècle; être inventeur d'un mobilier esthétique, garder pour l'embellissement des intérieurs les précieuses ressources de son talent, insuffler de la poésie dans un cache-pot, dans un flambeau, et faire vivre les figurines qui s'ébattent sur les panses des surtout de table, — voilà qui dénote à première vue chez l'artiste le sens très moderne d'un utilitarisme démocratique. Et remarquons que les jeunes gens attachés à la rénovation esthétique entendent abandonner exclusivement à l'inspiration individuelle leur volonté productrice. Si vous voulez connaître le secret des formes nouvelles, disent leurs éducateurs, si vous voulez donner à votre ornementation la cause imprévue qui captivera longtemps les yeux, — oubliez tout ce qui fut essayé avant vous, soyez insoucieux des efforts, des travaux, des résultats de vos contemporains, n'écoutez que votre instinct, n'obéissez qu'à vos seules forces, ne demandez ni conseil, ni appui à personne.... L'artiste d'aujourd'hui entend revendiquer le droit d'enlever à l'art tout caractère d'unité, d'harmonie générale; il faut qu'il particularise ses œuvres à tout prix, quand ce ne serait que pour les rendre dissemblables à celles de ses voisins. Plus de styles. « A tous ceux qui prétendraient que ce sera une mascarade désordonnée, une vision folle et heurtée, nous pouvons indiquer la pourtant harmonieuse et émouvante impression d'un jardin, où toutes les fleurs de la terre et de l'eau se sont librement épanouies; c'est le spectacle de toutes les audaces, de toutes les luttes, de toutes les volontés, c'est le libre accomplissement de la vie(1). »

« Rien de plus spécieux que cette comparaison, car la nature est une force qui crée, règle, ordonne, suivant une infaillible loi d'harmonie. N'y a-t-il pas une puissance supérieure d'où pro-

(1) Van de Velde. — *Société Nouvelle*.

cède toute création humaine ? Les artistes, quoi qu'ils fassent, seront amenés, sous l'influence d'une volonté maîtresse, à créer un nouveau *style*, un jour ou l'autre... C'est folie, en vérité, de croire que tous les artistes à la fois s'affranchiront de certaines influences ; la tradition et la convention s'établiront en tout temps, en tous lieux, malgré les efforts que l'on tentera pour s'en débarrasser, car il se trouvera toujours un homme, — le superhomme, comme dit encore si bien Nietzsche, — qui entraînera les autres et qui créera consécutivement les éléments propres à constituer un état nouveau.

» Mais les novateurs affectent de ne plus croire à la venue de ces apôtres. L'amour du beau, l'esprit d'invention, assurent-ils, seront distribués également entre tous les hommes, affranchis à jamais du tourment du gagne-pain. Egalité pour tous, même en art. *Même en art !* Car, disent-ils, c'est un vieux préjugé de croire que tel individu est instinctivement mieux doué que tel autre, sous le rapport du goût artistique. Nivelons les classes, assurons à tout le monde les mêmes avantages matériels ; les instincts esthétiques se développeront avec ensemble, normalement, c'est-à-dire dans une mesure identique, chez tous les hommes. Chacun voudra décorer son foyer, et la Renaissance de l'art décoratif sera, cette fois, tout à fait triomphante. Plus de palais, d'églises, d'hôtels de ville à décorer, mais des milliers de maisons et d'appartements à rendre confortables et attrayants. Quelle chimère ! »

J'ai fait beaucoup de citations ; mais je ne crois pas devoir m'en excuser. Ces citations ne sont pas seulement intéressantes ; elles démontrent aussi que M. Fierens-Gevaert, dans sa remarquable étude, professe des idées pareilles à celles que *la Jeune Belgique* n'a jamais cessé de défendre. L'exemple qu'il donne est de ceux qui méritent d'être encouragé. Il y a un proverbe italien qui dit : « Il suffit d'un fou pour en faire cent. » Si la sagesse n'est pas, hélas ! aussi contagieuse que la folie, il n'est cependant pas douteux que l'œuvre de notre compatriote, si elle est propagée, n'exerce une bonne influence sur la jeunesse artistique. Le livre de M. Fierens-Gevaert est un livre à lire et à faire lire. C'est une œuvre de critique désinfectante.

ALBERT GIRAUD.

## La Pariétaire

par PAUL et VICTOR MARGUERITTE.  
1 vol. in-16 chez Plon, Nourrit et Co. Paris.

Ce volume est le premier que publient, sous un même titre, MM. Paul et Victor Margueritte. Cependant, bien que ce livre soit un recueil de nouvelles toutes fort diverses, nulle disparate ne s'y révèle et l'on ne saurait point, si d'avance l'on n'était prévenu, que les auteurs sont des écrivains différents. Cette unité est un grand mérite et les lecteurs qui ont le travers de chercher en toutes choses matière à arguties ne sont point tentés de savoir si telle page appartient à l'un des écrivains ou si telle page appartient à l'autre. D'ailleurs, dès que deux esprits, frères ou amis, se sont joints pour l'édification d'une même œuvre ou la poursuite d'un même idéal, il est interdit à la critique de séparer leurs deux efforts et de distinguer entre des talents qui ont confondu leurs énergies. Dans *La Pariétaire*, l'unité de ton, de style, malgré la diversité des sujets, est parfaite et, si MM. Paul et Victor Margueritte vont donner aux lettres françaises des œuvres plus riches où s'uniront leurs dons, au moins aucune tare, semble-t-il, ne doit dépasser cette richesse nouvelle. Il me plairait d'envisager *La Pariétaire* comme l'ouvrage d'un même écrivain si cette manière d'agir, pour légitime qu'elle soit, ne heurtait notre raison trop prévenue.

La première nouvelle dont le titre sert de titre au recueil, fait le mieux ressortir, sous son double aspect, le talent des frères Margueritte : Maurice Héquar a l'existence mesquine et machinale du bureaucrate. Il sent, avec une révolte contrainte, l'abaissement de sa situation. Son cœur se ronge. Tout à coup une jeune fille qu'il a jadis connue et discrètement aimée, entre dans son cabinet de travail, au ministère, et, à sa vue, toutes les rancunes, tous les chagrins disparaissent de son âme... Et, de même que ce personnage n'éprouvait d'abord que des tristesses, puis, tout en demeurant le même homme, se sentait rasséréner et presque comblé de bonheur ; ainsi les frères Margueritte nous décrivent, avec une égale puissance, les misères et les joies, souvent aussi les gâtés de la vie. Pour eux la joie et la douleur sont des choses qui existent en soi et l'homme les ressent tour à tour, s'abandonnant autant à l'une qu'à l'autre ; si bien qu'une heure de chagrin lui fait oublier tous ses bonheurs passés et que, par un revirement soudain, un instant de joie lui fait voir toute la vie heureuse. Il est malaisé de faire, en ce volume, le départ entre ces deux sentiments presque toujours confondus, je veux pourtant faire ressortir l'amertume de ces récits : *La Pariétaire*, *Le Courrier de la gloire*, *Le Calvaire de M. Furle*, *L'Oubli*, *Le Reflet du vol*, *Dans le noir*, *Une mort*, *La dernière messe*. Mais, encore une fois, à la fin de *Dans le noir* et de *La dernière messe*, un rayon de lumière vient

effacer les souffrances. Si je ne craignais de trop m'allonger j'insisterais sur la *Maison du silence*, *Le Reflet du vol* et *Le Courrier de la gloire* qui dégagent une impression profondément douloureuse et tout à fait particulière. Mais du contraste de sentiments contraires peut naître, au gré d'un poète, le comique. Quand il leur plaît, les frères Margueritte tantôt nous présentent, parfois même avec cruauté comme dans le *Calvaire de M. Furle*, des êtres chez qui la douleur et la joie deviennent dérisoires. Tantôt encore, faisant saillir certains traits d'un personnage, ils lui donnent une allure un peu caricaturale. A ce dernier propos je cite entre autres la peinture des employés de ministère et je transcris ce passage : « M. Masquin qui, gonflé de sang jusqu'aux oreilles, les yeux prêts à jaillir, se tendait à éclater, grogna un bonjour sans quitter sa pipe. Il fonctionnait avec une vélocité stupéfiante. Sa main gauche poussait le papier sous la main droite ramassée en tête d'oie dont la plume figurait bien le bec grinçant : — Coua ! coua ! coua ! de temps en temps, pof ! la pipe tombait, la tête se déclanchait, il crachait dans une cuvette d'eau posée aux pieds de la table ; et trep ! la tête, la pipe, les mains se remettaient en place, et les coua ! coua ! coua ! criaient sur le papier comme une volée d'oies sauvages. »

Parmi les nouvelles humoristiques je note : *Le Trésor*, *Le Cor du général*, *L'Araignée du ministère*, *Peau neuve*, *Le Spahi*, *Les Suggestions ridicules*, *Un Point c'est tout*, *Les Fambes*, *Le Sac de bonbons*. Mais le comiqué, de qualité très délicate, se fonde toujours sur l'observation.

Toutefois il y a quelques critiques à exprimer. *La Paritéaire*, malgré le charme de la lecture, fait ressouvenir de la première partie de *Jours d'Épreuves*. *L'Oubli*, une autre nouvelle, dégage la même impression que *La Force des choses*. Il est dangereux pour un romancier de répéter un ancien sujet ; c'est tirer deux moutures d'un même sac et vouloir faire de la farine avec du son. Enfin *Un Point c'est tout* et un peu aussi *Les Suggestions ridicules*, mais surtout le premier de ces deux récits, ressemble trop à une anecdote boulevardière, assez alerte et vive peut-être, mais détonnant à côté du reste du livre dont tous les sujets sont d'une qualité très supérieure.

LÉON PASCHAL.

### L'Exposition Constantin Meunier et Léon Frédéric

Parmi les trop nombreuses expositions particulières qui conviennent sans relâche le public au Cercle artistique, à la Maison d'art, à la Galerie du Congrès et jusque dans les ateliers, celle de MM. Constantin Meunier et

Léon Frédéric offre un exceptionnel et puissant intérêt. Les œuvres de ces deux artistes viennent faire pendant quelques jours diversion à l'envahissement tapageur des peintres amateurs et des apprentisgâcheurs de glaise. Point de cabotinage ici ni d'ostensible virtuosité. Doués tous deux de forte et patiente énergie en même temps que d'une exquise et profonde sensibilité, ils ont marché, chacun par une voie bien personnelle, vers le même idéal : Elever jusqu'au lyrisme l'humaine et sombre épopée du Travail et de la Souffrance. Tous deux ont formulé leurs tendances d'une manière concrète et décisive. Ils ont atteint, ce nous semble, autant l'un que l'autre la maîtrise et triomphé mieux que personne du dualisme de réalité et de symbole qui divise la production artistique de notre temps.

Nous croyons inutile de recommencer l'historique et l'analyse de leurs œuvres. On en a déjà parlé ici même à mainte reprise. Résumons notre impression d'ensemble en constatant que l'exposition ouverte en ce moment à la Maison d'art constitue un consolant et reconfortant spectacle, digne au plus haut degré d'attirer l'attention du public esthète, que sollicitent hélas ! trop souvent des exhibitions hâtives et des réputations prématurées.

Jss.

### Le deuxième Concert de la Société Ysaye.

L'audition du quatuor vocal Néerlandais que M. Ysaye avait intercalée dans son deuxième concert peut marquer dans les fastes de la nouvelle société symphonique. Merveilleux de talent et d'égalité dans les voix, ces quatre artistes : M<sup>mes</sup> Reddingins, soprano ; Lorman, alto ; MM. Rogmans, tenor ; et Messchaert, basse. Une véritable leçon pour les professionnels du chant que leur exécution raffinée des œuvres *a capella* de Palestrina, Pretorius, Miller, Eccard et *d'Im fruhling*, une exquise chanson de C. G. Loewe qui a été particulièrement goûtée du public. M<sup>me</sup> Reddingins y a déployé du reste ses notes les plus douces et les plus délicates.

Bref, une succession de voluptueuses sensations s'est dégagée de ces œuvres grâce à la précieuse justesse de l'interprétation qui en respectait autant la forme que l'esprit.

Aux sonorités calmes et reposantes de ces compositions vocales, la *symphonie en si bémol majeur* de Chausson, qui n'avait plus été entendue depuis quelques temps, est venue apporter le contraste de ses enharmonies étranges. Tout aussi dissonnantes les variations symphoniques composées par M. V. d'Indy pour le poème assyrien d'Istar. Orchestrée avec cette recherche



coutumière à l'auteur du chant de la cloche, on retrouve dans ces pages qu'il a dédiées à la Société des concerts Ysaye, les qualités poétiques et instrumentales et cette originalité marquante qui met d'Indy au premier rang des compositeurs français de la jeune école.

Un concerstück de sa composition exécuté par M. Joseph Jacob, le professeur de violoncelle du conservatoire de Gand, complétait ce beau programme. Morceau d'une facture professorale, ce concerstück rachète par le soin de l'orchestration et la sincérité de l'inspiration, la longueur du développement.

De chaleureuses ovations ont été faites à l'adresse de M. Ysaye.

N. L.

---

### Au Cercle Artistique

M. Ferdinand Brunetière a fait samedi dernier au Cercle artistique et littéraire une conférence « *Pour et contre le féminisme*. Devant une salle bondée de monde M. Brunetière a cité ses auteurs favoris, de Boneald et Joseph de Maistre, où certes beaucoup de nos publicistes pourraient trouver d'excellentes idées. La *Jeune Belgique* ne s'étant jamais occupée de questions d'éducation ou de sociologie n'a point à faire la critique de la conférence de l'éminent académicien. Retenons en cette phrase qui marquera l'intransigeance de Brunetière en matière littéraire comme autrefois le fameux article sur Baudelaire qui souleva de si justes protestations. « C'est Molière qui en écrivant les *Femmes savantes* et les » *Précieuses ridicules* a empêché l'éducation des femmes » de progresser depuis deux siècles; c'est lui qui a créé » chez nous un préjugé indéracinable contre le féminisme et ce sera un éternel reproche à lui adresser. »

Il nous semble que les ridicules que Molière a noté méritaient parfaitement d'être censurés, et qu'à l'heure actuelle, plus qu'à tout autre moment, nous avons besoin d'être mis en garde contre les femmes savantes et les précieuses ridicules.

Peut-être aussi siérait-il parfois de traiter Molière avec plus de respect et de s'attacher moins à lui reprocher son extrême bon sens.

C.

---

### Au Diable-au-Corps

La joyeuse Compagnie fêtait lundi dernier sa centième représentation devant une salle comble. Le Tout Bruxelles du monde des arts et de la presse était venu applaudir ces vaillants artisans du rire.

Au programme. d'abord une nouvelle chanson du Diable-au-Corps par notre ami Rhamsès II, des monologues de Fritz Lutens, de « l'inénarrable » Louis Fallens, puis la première de *Saphura* de notre collaborateur Léon Paschal, musique d'Alph. Hirsch et ombres d'Henri Hendrick, qui a remporté un vif succès d'admiration; ensuite *Ahasvérus (Le juif errant)* de Fritz Lutens, ombres de Léon Dardenne et musique de Jules Baur, dont certains tableaux sont réellement saisissants d'effet, tels l'arrivée de Cortès au Mexique, les terreurs de l'an 1000, l'incendie de Paris et le jugement dernier; enfin la première de *l'Horloger d'Yperdamme*, roman et dessins d'Amédée Lynen, texte de Fritz Lutens et musique d'Aloïs Berghs. Je pense que M. Lynen a poussé cet art des tableaux animés aussi loin qu'il était possible de le faire. Son intérieur de l'auberge du *Tournebride*, le moulin, l'entrée à Yperdamme, la place du marché avec ses jolies maisons gothiques, son puits digne de Quentin Metsys, ses promeneuses en hennin ou en petit bonnet de dentelles et ses badauds en large manteau ou en simple justaucorps; les environs d'Yperdamme vus du haut du beffroi; et enfin la grande salle du château du seigneur et suzerain de la bonne ville sont autant de petits chefs-d'œuvre de dessin et d'humour.

R. C.

---

### Chronique littéraire.

*Le Romantisme et l'éditeur Renduel* (1),  
par ADOLPHE JULLIEN.

L'on connaît le rôle de l'éditeur Eugène Renduel dans le développement du mouvement romantique. « En 1830, il avait eu le mérite de pressentir quelle force, quel avenir il y avait dans le mouvement littéraire qui ne faisait que de naître; il eut l'adresse de grouper autour de lui tous ces écrivains, aujourd'hui célèbres, alors modestes débutants, qui allaient frapper à la porte des différents libraires, pour leur glisser subrepticement quelques volumes de prose ou de vers. »

C'est ainsi que Renduel édita successivement les œuvres de Hugo, de Sainte-Beuve, de Lamennais, de Gautier, de Heine, de Paul et d'Alfred de Musset, de Gérard de Nerval, d'Alfred de Vigny, de Jules et de Paul Lacroix, de Nodier, de Borel, de Soulié, d'Eugène Sue, de Gozlan, de d'Arlincourt, de Louis de Maynard et de beaucoup d'autres encore.

Mais malgré les souvenirs personnels que plusieurs de ces écrivains nous avaient laissés, la physionomie de Renduel nous était peu familière. Nous ne connaissions que son rôle d'éditeur-Mécène et de délicat connaisseur.

M. Adolphe Jullien, un ami intime de la famille Renduel et l'héritier de la bibliothèque et des collections du célèbre édi-

(1) Paris, Charpentier, 1 vol. in-18 avec 50 illustrations, 3 fr. 50.

teur, a essayé de nous faire pénétrer dans l'intimité de la vie de celui-ci. Il n'y a, par malheur, que fort imparfaitement réussi.

Après avoir esquissé à grands traits la biographie d'Eugène Renduel, il entreprend de nous montrer ses relations avec chacun des écrivains qu'il a édités.

Nous nous attendions à de curieuses révélations littéraires et intimes; à quelques pages originales de l'histoire des romantiques.

Il semble que M. Jullien ait pris à cœur d'écarter de son récit les détails intéressants. La plupart des lettres qu'il publie, ne contiennent que des demandes d'argent ou des discussions d'affaires.

Il est fort regrettable que M. Jullien n'ait pas cherché à faire revivre autour de Renduel ce cercle de merveilleux écrivains dont il était l'ami autant que l'éditeur; les souvenirs nombreux qu'il a laissés devait rendre une œuvre de ce genre aussi facile qu'intéressante, et eût, tout au moins, mieux justifié les vers de Banville qui servent d'épigraphe au volume de M. Jullien :

Redis-nous cette guerre,  
Les livres faits naguère  
Selon le rituel  
De Renduel.

ROBERT CANTEL.

## Memento

FACÉTIES D'UN PINCE-SANS-LYRE. — Un certain M. Georges Ramaekers nous envoie une plaquette grande comme la main et plus ou moins versifiée avec cette dédicace : « à la soi-disant **Jeune Belgique**, en témoignage de mésestime profonde. »

Original, à coup sûr, ce jeune gratteur de luth, qui pour marquer aux gens sa mésestime ne trouve rien de mieux que de leur envoyer... ses vers!

Ce que sa pauvre Muse doit être flattée!.....

Si, ce monsieur espère un compte-rendu, il peut le demander à notre panier.

LE SALON de la *Libre Esthétique* s'ouvrira, comme les années précédentes, vers la fin de février dans les galeries du Musée moderne de peinture. Une section sera consacrée aux objets d'art et aux applications de l'art à l'industrie. D'après les adhésions reçues, l'ensemble promet d'offrir un vif intérêt.

A LIRE dans l'*Artist* de janvier (Bruxelles Dietrich, dép.), un remarquable article de M. H. Wilson sur *Ford Madox Brown*, des études sur la *Lambeth Art School*, sur les *Miniaturistes*, sur les *Portraitistes*, et sur *Walter Crane le décorateur*. Parmi les illustrations toutes merveilleusement réussies, remarquons 3 tableaux de *Madox Brown*, un portrait de *Franz Hals*, le *Saint-Pierre Martyr*, de *Fra Angelico*, des *anges*, fragment d'un *Benozzo Gozzoli*, la *Sainte Cécile*, de *Filippino Lippi*, 4 portraits de *Miss Gemmil*, des reproductions de meubles et d'objets d'art de l'époque Louis XVI, et des tapisseries décoratives de *Walter Crane*.

NOUS REMERCIONS vivement notre ami M. Franz Goossens de la sympathie qu'il a bien voulu nous témoigner et de la bienveillante propagande qu'il fait en notre faveur.

FÉDÉRATION DES MAÎTRES D'ARMES BELGES. — Assaut au bénéfice de la caisse de secours, le 24 janvier, à 2 1/2 heures, à la *Maison d'Art*. — Conférence de M. Edm. Picard : *Quelques duels célèbres*. Prix d'entrée : 5 francs.

L'ART MODERNE reprend sa série de considérations historiques mirobolantes :

Cy un petit passage qui semble tombé de la plume de l'illustre Edmond Picard, à moins que ce ne soit de celle de M. Léon Hennebicq :

« La Danse ! langage des gestes aussi ancien que le langage » du gosier et des lèvres, mécanisme instinctif pour l'extériorisation des pensées, apparaissant plus nécessaire peut-être, » d'un plus pressant besoin, aux époques où la parole, encore » vagissante, était sentie si insuffisante, quand il s'agissait de » faire apparaître au dehors les mouvements excessifs des pas- » sions et où l'âme, impuissante à dire, résolvait son angoisse » de rester muette ou de bégayer, en des gesticulations d'allé- » gresse, de convoitise, de volupté, de colère, de caresse, de » haine, de tendresse, de vénération. Et, en effet, à mesure que » le langage, ce miracle d'ingéniosité pour l'expression des ex- » quisés nuances cérébrales, s'est perfectionné, le geste, la mimi- » que se sont amoindris, et la Danse, cette poésie du geste, cette » exaltation du geste, a été en se déformant. »

La danse grecque a atteint l'un de ses plus hauts degrés de perfection à l'époque de Périclès. Or, le collaborateur de l'*Art moderne* l'ignore sans doute, ce fut l'âge le plus brillant de la civilisation hellénique, ce fut le siècle de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Peut-on dire alors que *la Danse se déforme au fur et à mesure que le langage se développe en beauté !*

Ce qu'il fallait dire c'est que l'art de la danse ne pouvait se développer aussi librement qu'il le fit sous un climat assez doux pour permettre aux éphèbes et aux jeunes de l'exercer longuement, le corps nu, en plein air.

Seuls les hommes vivant sous des cieux aussi constamment limpides et lumineux pouvaient être sensibles à *la beauté expressive des mouvements du corps*.

Si de nos jours, l'on veut tenter de restaurer chez nous une danse artistique, c'est du XVI<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles qu'il faudra s'inspirer; ce sont les *figures de danse à plusieurs personnages*, le ballet, en un mot, qui seul pourra nous donner une impression artistique parfaite. Au reste, la cadence de la sculpture suffirait à montrer que nous sommes incapables de sentir *la beauté expressive des formes humaines*.

Remarquons pour finir, que malgré l'*Art moderne*, les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles n'ont pas précisément été des périodes où la littérature se réduisait à des vagissements de nouveaunés !

TOUJOURS A PROPOS DE LA DANSE. — M. de Larmodern — on affirme que c'est un sénateur provincial des plus bruyants — se contredit avec un bonheur qui décelle une grande habitude.

On lit, au commencement de son article sur la danse :

« Aujourd'hui, en nos civilisations américano-européennes, » dans l'évolution des psychologies aryennes sans cesse avan- » çantes, subissant de si rapides transformations, qu'est-elle » devenue? Pour la vie privée, plus rien qu'un symbole de l'ac- » couplement. . . . »

Rien de plus anti-artistique, n'est-ce pas?

Voulez-vous connaître maintenant la signification des danses artistiques exécutées la semaine dernière par M<sup>lle</sup> Sandrini en *matinées littéraires* :

« Ce fut un régal de gourmet que de voir cette grâce tantôt » noble, tantôt menue, tantôt piquante, tantôt légèrement gri- » voise en des relèvements de jupes, des montremments de jambes » et des coups de pied lestement détachés sous les jupes relo- » vées devant par une jolie pincure de l'index et du pouce, » comme un début de déshabillement prometteur d'abandon, » comme un entrebâillement de la porte aux amourettes. Les » mains aussi, ouvertes, fermées, levées, baissées à plat, signi- » ficatives, parlantes, eurent des improvisations attirante-

» d'appel, de refus, de sensualités esquissées, oh! très discrète-  
» ment. »

Il ne reste plus à M. de Larmodern qu'à donner un cours de logique!

LA SUFFISANCE ET LA POLITESSE DE LA PROVINCE! Extrait d'un discours de M. de Larmodern à ses abonnés du dimanche :

« Mercredi dernier, l'Œuvre bruxelloise des *Matinées artis-*  
» *tiques et littéraires*, où d'ordinaire, de parfaites médiocrités  
» étrangères viennent tenter, auprès des Bèotiens qu'ils nous  
» croient, des régénérations intellectuelles dont nous n'avons  
» guère besoin, et nous révéler, miracle imprévu! qu'en fait de  
» conférences et de leçons d'esthétique nous pourrions leur en  
» remontrer, une séance, par exception, a fait bonne et utile  
» besogne.

» M. Bourgault-Ducoudray, professeur d'histoire de la mu-  
» sique au Conservatoire de Paris, a entretenu de la Danse  
» le public habituel de ces sortes de cérémonies qui assurément  
» ne donne que très imparfaitement l'étiage de la montée artis-  
» tique qui signale présentement, en de si vives eaux, l'activité  
» de notre pays....., etc., etc. »

A fréquenter les sous-Cladels, il en reste toujours quelque chose, dirait M. Brunetière.

RODENBACH publie dans le *Figaro* un roman *le Carillonneur* dont voici quelques variations :

« Toi! va-t-en! va-t-en! Je te chasse!

Elle allait la bousculer, la violente. Joris s'interposa.

Alors la grande colère blanche éclata, fureur d'une mer démontée et qui ne se possède plus, agression de galets et d'épaves, et toute une écume, dont Joris et Godelive se sentirent blessés, souillés jusqu'à leur âme.

Sa face apparut une débâcle, on aurait dit un visage qui dégèle. »!!!

LES FRANÇAIS A L'ÉTRANGER. — M. Jean Lorrain est l'auteur du plus beau recueil de sonnets plastiques, après les « Trophées. » M. Jean Lorrain passe par Bruxelles, et attribue à M. Constantin Meunier cette étonnante appréciation :

« Le génial sculpteur me parle, comme j'en voudrais parler moi-même, des souples talents, de l'étonnante virtuosité et de l'écriture de Verhaeren, Georges Eckhoud, Gilkin, Elskamp, qui sont les gloires littéraires de la jeune Belgique. »

Verhaeren le subtil et Elskamp le virtuose!

OÙ MÈNE LA LITTÉRATURE? Ce n'est pas sans tristesse que nous avons pu voir, tous ces jours-ci, se promener dans notre capitale une immense affiché nous instruisant du dernier avatar de nos jeunes revues littéraires : Cette affiche portait en caractères majuscules le nom de « Stella » qui fut jadis souligné du qualificatif de « Revue littéraire » à toutes les vitrines Lacomblésiennes.

Pauvre « Stella! » *Quantum mutata ab illo!* Combien plus modeste à cette heure! L'affiche portait « Stella » en lettres immenses et, dessous, en caractères plus humbles « Pédicure. »

NOBLE ÉMULATION! MM. Henri Van de Putte, André Ruyters, Charles Bernard ont tous vingt ans. L'un a déjà publié deux volumes, l'autre en a trois à son passif. M. Van de Putte, qui n'a fait qu'un seul enfant encore, travaille et rattrapera le temps perdu. Allons! Courage!

Voici le programme complet du troisième concert symphonique E. Ysaye du dimanche 31 janvier à 2 heures au théâtre de l'Alhambra. La symphonie inachevée de Schubert, exécutée à l'occasion du centenaire de ce maître; concerto pour violon et orchestre de Max Bruch, exécuté par Ed. Deru violon solo du théâtre de la Monnaie; scène de la séduction de Parsifal, Richard Wagner (2<sup>m</sup>e acte) chantée par Madame Rosa Sucher, du théâtre Bayreuth et par Désiré Demest, professeur au con-

servatoire royal de Bruxelles; Hamlet, seconde étude symphonique de Guillaume Lekeu; prélude et finale de Tristan et Yseult de Richard Wagner, chanté par M<sup>me</sup> Rosa Sucher; ouverture du Tannhäuser de Richard Wagner.

Répétition générale samedi 30 janvier à 2 1/2 heures à l'Alhambra.

L'ONCLE SARCEY, qui n'a pas toujours tort, fait les réflexions suivantes sur M. Bauër et certains cénacles jeunes :

« Après Jules Lemaitre, d'autres, et Bauër dans le nombre, se sont écriés sur tous les tons, avec des transports d'enthousiasme : « O Ibsen! quel génie! Il n'y a que lui! il n'y a que lui! Quel dentiste! » Ces trépидations furieuses m'ont laissé froid, tandis que les analyses subtiles et pénétrantes de Jules Lemaitre m'avaient invité à m'engager plus avant dans cette étude. Il y a une chose dont Bauër ne se rend pas compte, c'est que, pour révéler un homme de génie exotique à des gens qui le connaissent mal, ou ne le connaissent pas du tout, il ne suffit pas de rouler des yeux blancs, de faire de grands bras et de lancer des interjections au ciel; ces épilepsies d'admiration rebutent les esprits droits. Il faut, pour avoir raison de leur ignorance ou de leurs doutes, leur déplier lentement l'œuvre et la leur expliquer. Il est vrai qu'il est bien plus com- mode de déclarer d'un bloc qu'elle est sublime et que ceux qui ne la tiennent pas pour telle sont des idiots. Il n'y a même pas besoin, pour trancher ainsi, de l'avoir lue. Qui sait si Bauër avait lu Ibsen avant de se pâmer sur ses ouvrages?

« — Vous allez peut-être un peu loin, dis-je à l'oncle.

« — Mon Dieu! Peut-être. Mais Bauër joue un rôle, et ce rôle lui impose certaines attitudes. Il s'est, de sa grâce, constitué le chef et le héros des novateurs en tous genres. Il est donc condamné, le malheureux, à les admirer par avance, à s'extasier sur les œuvres avant même qu'elles aient paru, à chanter leur gloire à naître. Est-ce que vous croyez que tout dernièrement, s'il avait lu seulement quatre pages de ce *Roi Ubu*, avant la représentation, il l'eût lancé d'une voix si retentissante? Que voulez-vous. L'auteur était un jeune; il appartenait à je ne sais quel cénacle. Bauër, sous peine d'être cassé aux gages par la jeunesse, étant forcé de lui donner du génie à travers sa figure. Ah! tout n'est pas rose dans ce métier. Je n'en voudrais à aucun prix! Il est plus à plaindre qu'à blâmer; et je lui pardonne ses brutalités parce qu'elles ont leur cause dans la bile que doit soulever à la longue, chez un journaliste, la nécessité de louer des extravagances qu'au fond il méprise et d'injurier d'honnêtes gens pour qui il ne peut avoir que de l'estime »

## Bibliographie

HENRI LAVÉDAN : Le nouveau jeu, roman dialogué. — CH. D'HERICAULT : Les amis des saints. — ERNEST LA JEUNESSE. — Imitation de Notre Maître Napoléon. — ANDRÉ THEURIET : Contes de la primevère. — ALPHONSE DAUDET : Le trésor d'Arlatan. — STÉPHANE MALLARMÉ : Divagations. — JACQUES MADELEINE : Sésame. — CHARLES DEJOB : Etudes sur la tragédie. — LE COMTE ALBERT DU BOIS : Athénienne. — J. K. HUYSMANS : En route; 17<sup>e</sup> éd. augmentée d'une préface. — PIERRE QUILLARD et LOUIS MARGUERY : La question d'Orient. — EMILE VERHAEREN : Les heures claires. — GUSTAVE KAHN : Limbes de lumière. — Mémoires de la Ctesse POTOCKA, publiés par CASIMIR STRYENSKI. — ARTHUR POUJIN : Acteurs et actrices. — G. SÉANLES : Essai sur le génie dans l'art. — ALBERT DE ROCHES : Les Effluves odieuses. — I. STRADA : Rabelais.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00
- CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00
- DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'ématurité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

- D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50
- HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00
- HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60
- LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50
- MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00
- MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50
- PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00
- PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00
- SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche  
de DEMEURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Pouvre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAÎTRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8<sup>o</sup> : 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande : 2 50 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 5

30 Janvier 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

MAURICE CARTUYVELS. — Anatole France, l'exquis.  
VALÈRE GILLE. — Le Collier d'opales.  
ROBERT CANTEL. — L'individualisme et le vers libre.  
G. M. S. Le Salon « Pour l'Art. »  
R. C. — Aux matinées littéraires.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1884

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boi sacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- — Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORÈT. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiattios* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
20, Rue du Marché-au-Bois, 20  
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER  
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET  
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT  
Belgique . . . . . 10 Fr.  
Etranger . . . . . 12 Fr.

## Anatole France l'exquis

On attendait avec curiosité son nouveau roman.

*L'Orme du Mail* est né. Il est digne de l'écrivain le plus aimable de notre temps, c'est-à-dire que son livre de cette année sera encore une fois le plus clair, le plus charmant et le plus fin de tous ceux qui auront paru pendant l'hiver. D'action, il n'en renferme point, pas plus que les précédents. Le sujet? Des compétitions autour d'un évêché de province, compétitions qui abondent seulement en conversations inimitables entre M. le préfet Worms Clavelin, Monseigneur, le général et un maître des conférences à la faculté des lettres, lequel, époux malheureux, fonctionnaire dédaigné et lettré philosophe, bénéficie visiblement des préférences de l'auteur. Il y a le parti de M. l'abbé Lantaigne, supérieur du séminaire, dont la théologie ascétique représente le vieil esprit du clergé réfractaire, hostile au siècle et à la République, et il y a le parti de M. l'abbé Guitrel, qui croit que la souplesse s'accorde mieux avec une bonne politique.

Il faut savourer l'endroit où M. Guitrel, à force de politesse et de prudence, s'est concilié l'appui de M. le préfet Worms Clavelin et, assuré du succès, s'en retourne par les rues de la ville, au soir tombant, avec une contenance modeste, mais en se promettant bien dans son cœur, aussitôt nommé, de rompre avec toute intrigue, de résister à toute prétention du pouvoir civil, et de marquer son épiscopat par une intransigeance d'autant plus éclatante que sa nomination aura été plus tortueuse!

Nous retrouvons, dans *l'Orme du Mail*, cette science des nuances des âmes et ce naturel infini de la langue, le plus haut effort de l'art: La richesse

dans la simplicité. Une ombre d'archaïsme, un soupçon de latinisme rafraichissent seulement çà et là le parler moderne en l'adaptant de façon subtile à la pensée déliée de ce lettré, de cet érudit, de ce « Bénédictin narquois » comme l'a appelé M. Hébrard. Auprès de l'auteur de *la Rôtisserie*, tous les prosateurs de ce temps reculent au second rang, et il n'a pas plus d'égal dans notre langue que Voltaire n'en avait dans celle du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, les hommes ont terriblement raffiné non sur les sentiments qui étaient déjà exquis, mais sur les idées.

Anatole France, c'est Voltaire, avec un siècle en plus. Aussi la genèse de sa philosophie présente-t-elle un intérêt de curiosité proportionné à l'influence qui lui est réservée sur la pensée de ce temps.

\*  
\*\*

Nous avons les idées de nos nerfs, nous ne jugeons que nos sensations. Quelles furent celles d'Anatole France?

« Nous ne mettons jamais que nous dans nos livres » a-t-il dit lui-même.

En nous autorisant de cet aphorisme, il nous suffit d'ouvrir *Le livre de mon ami*, pour y trouver ses impressions d'enfance.

Rien de plus commun que ces sortes de livres, parmi lesquels il en est d'excellents, si l'on veut songer aux *Impressions d'enfance* de Renan, de Tolstoï, de Legouvé et de Pierre Loti. Ce dernier a je crois bien, cristallisé tout ce qui peut flotter de rêve douloureux et d'inquiétude ardente, dans les yeux vierges d'un maladif enfant de sept ans. Combien le petit Pierre Nozière, de M. Anatole France est différent! Aussi délicat que l'autre, mais plus équilibré, il s'en distingue par une gaité fraîche et une saine ironie qui font rêver sur son

front interrogatif et rieur le bourrelet du philosophe, tandis que le front trop pâle de Loti se cerclait à l'avance de la couronne des méditatifs. Le petit Nozière se passionne pour des soldats de plomb, meurt d'envie d'échapper à sa bonne pour courir dans le ruisseau, embrasse sa maman de tout son cœur et se câline en chaton voluptueux, au jupon tiède et soyeux des belles visiteuses. N'est-ce pas que les femmes déploient une divine coquetterie pour apprivoiser la sauvagerie vite effarouchée des enfants? Leurs bras s'arrondissent en berceau, leur voix se fait chantante; c'est une douceur inappréciable que cette atmosphère féminine où nous grandissons. Le front raviné de l'homme, sa barbe ridicule ou son menton piquant, sa voix tonitruante, la maladresse périlleuse de ses grosses mains, ses bottes pesantes qui ébranlent le parquet où les jupes coulent avec un froissement de soie plus délicieux que tous les silences, sa majesté barbare effaroucheraient la timidité de cette âme en bouton qui dégonfle lentement ses pétales parmi les chuchotements et les pénombres de la *nursery*. Avec quelle reconnaissance l'enfant grandi se rappellera les fées bienfaisantes de son berceau, c'est ce que vous apprendrez en lisant l'histoire de *Marcelle aux yeux d'or*. A-t-on jamais touché d'un doigt plus léger aux endroits douloureux d'une vie chère? A-t-on jamais voilé avec plus de piété les faiblesses sacrées d'un tendre cœur de femme? Et avec quel art l'adroit tisseur a fait courir sous la trame attendrie du récit le mince fil d'or d'une ironie souriante!

Pendant la croissance de ce bambin philosophe, ce sourire fripon, moqueur, nuancé de raillerie, baigné de bonté indulgente, s'élèvera de plus en plus comme l'arc-en-ciel au dessus des larmes de la première enfance. Son attention mûrissante saisira avec justesse la tendresse pratique de sa mère et les spéculations philosophiques de son père. Il nous rapportera dans ces termes comment l'idée lui naquit d'aller pratiquer les austérités cénobitiques dans le Jardin des Plantes, promu pour l'occurrence à la dignité de Thébaïde :

« Je ne savais pas lire; je portais des culottes fendues; je pleurais quand ma bonne me mouchait et j'étais dévoré par l'amour de la gloire! »

Les frais éclats de rire que les premiers spectacles de la comédie humaine arrachaient à des lèvres encore tout emperlées de lait, nous ne les trouvons plus dans le *Lys rouge*.

L'enfant que trahit le *Livre de mon ami*

avec ses nerfs délicats et sa lucidité singulière, n'est guère façonné pour savourer sans arrière-goût les jouissances un peu courtes de l'amour; en revanche, il en sentira, jusqu'à la souffrance, toutes les amertumes.

M. Anatole France place toute la noblesse de l'homme dans ses passions; il ne pense pourtant pas qu'elles puissent nous valoir autre chose qu'une ample moisson de tourments. Mais il croit l'amour plus puissant que tous les Egoïsmes et que tous les Dilettantismes, et il n'a pas écrit le *Lys rouge* dans un autre but que celui de nous le prouver.

Son héros est aussi abrité que possible contre les tempêtes de la passion Philippe Dechartre est un esprit torturé et inquiet, un sculpteur trop curieux de l'âme sous la forme pour pétrir sa terre glaise avec un pouce sûr et un génie tranquille. De précoces faillites sentimentales l'ont amertumé très jeune. Mais qu'une villégiature à Florence permette à Philippe Dechartre de se faire l'initiateur de M<sup>me</sup> Martin Bellème dans la compréhension prolongée et irritante de la Beauté, et l'on devinera que cette volupté goûtée en commun, quelque jour, au seuil éclatant d'un musée ou dans le coin d'une nef assombrie d'église, les jettera aux lèvres l'un de l'autre.

Il y aurait eu quelque élégance peut-être, de la part de celui qui glissait dans le *Jardin d'Epicure* cette fine pointe : « Nous mettons l'infini dans l'amour; ce n'est pas la faute des femmes », à nous montrer l'amour de Dechartre non pas blessé par accident, mais mourant de mort naturelle. Dans le roman d'amour normal, la passion sensuelle et violente de Dechartre se serait fanée et étioyée d'elle-même, parce qu'il n'appartient pas à l'intérêt amoureux de survivre à la curiosité satisfaite. La réapparition d'un amant précédent qui fait du *Lys rouge* un roman de jalousie peu justifiée, me semble affaiblir la portée générale du livre.

L'éveil à la vie et l'éveil à l'amour, l'âge de l'enfance et l'âge des passions, sont les deux étapes décisives de notre sensibilité.

Dans l'enfance délicate, le nourrisson n'est pas encore détaché de ce sein dont il n'est sorti qu'en apparence. Il pend encore au cou de la mère comme le fruit tient à l'arbre : c'est son épaule qu'il a pour oreiller; pour bouclier et pour soutien, il a deux bras arrondis; après avoir reçu le



sang de cette chair, il en boit encore le lait, et, s'il se renverse en riant vers l'abîme effrayant du ciel, c'est que les chers yeux penchés sur lui en ont pris toute l'épouvante pour n'en laisser filtrer que la douceur.

Plus tard, quand ses petits pieds, encore flageolants, s'entraîneront avec une faiblesse adorable à fournir cette course de la vie, cette course au bonheur, si longue et si vaine, ce sera toujours une même silhouette anxieuse qu'il apercevra l'attendant au bout de la carrière; l'étreinte maternelle sera la récompense proposée à ses premiers efforts; il y retournera par une pente invincible comme l'eau coule à son lit naturel. Ainsi l'homme entre dans la vie avec un ange gardien qui souffle sur la voile gonflée de ses jeunes entreprises, jusqu'à ce que le vaisseau fatal et charmant de nos illusions gagne tout pavoisé l'inconnu de la haute mer, et il n'est pas un de nous qui, se retournant vers les brumes du passé, n'y distingue encore un fantôme bien aimé, aux traits devenus indistincts, et dont l'éloignement nous remplit d'une sensation d'exil.

La femme douce et forte dont parle l'Écriture, chacun de nous pourrait la nommer; nous l'avons connue. L'un revoit une mère, l'autre une sœur, un autre une épouse ou une Antigone, compagne admirable, front lumineux et cœur chaud. C'est à cette race de femmes, véritables missionnaires de la charité sur la terre, que nos sociétés doivent d'être autres qu'un dégoûtant troupeau de loups s'étouffant autour de leur proie. Elles font régner la modération dans des êtres poussés vers la curée et vers le rut; nous leur devons cette élégance de mœurs relative qui nous distingue aujourd'hui du chasseur des cavernes.

C'est donc entre les bras de sa mère que l'homme fait la première expérience de la vie; sur la route des jeunes Hannibal, la nature providentielle a sagement placé ces Capoues enchantées dont l'influence amollit heureusement ce que nos instincts bruts auraient de trop farouche et de devastateur.

Au seuil de la jeunesse, ce sont des bras de femme encore qui nous accueillent, mais d'adversaire cette fois, et qui nous défilent au combat. Mariage, adultère ou libertinage, la rencontre avec l'amour finit toujours dans la boue ou dans les larmes, elle dégrade ou elle désespère. « Qui se marie par amour vivra dans les douleurs, » dit un proverbe espagnol.

Malgré cela, les hommes continueront d'aimer

et de souffrir, et ils puiseront dans les séductions invincibles de l'instinct la force dont parle Baudelaire, la force de préférer l'Enfer au Néant. D'ailleurs, si tous passent par les enivrements et les désabusements de l'amour, ils les traversent avec une sensibilité bien différente.

Souvent, des nerfs grossiers, parfois une enfance ingrate ont aguerri le lutteur. Mais Pierre Nozière est sensible, heureux et philosophe. Dès lors, M. France peut garder le silence sur les amours de son héros. Pierre Nozière fera de l'amour une expérience profonde, mais ses facultés d'analyse le maintiendront à mi hauteur des sommets et des gouffres, de façon à pouvoir les mesurer sans y choir. Il sortira de l'épreuve, non désespéré, mais dégrisé, et, parce que ses souvenirs d'enfance lui présentent le tableau du bonheur dans la simplicité d'âme, il trompera ses ennuis en écrivant avec une encre violette — demi-deuil des grandes illusions — des contes d'un Épicurisme sceptique, doucement souriant.

Sa sensibilité développée par une enfance ensoleillée, et instruite à l'âge des passions par une rare faculté d'analyse, aboutit donc naturellement à sa philosophie : confiance relative dans la bonté des plaisirs naturels, méfiance extrême du dogmatisme.

« Je me fais assez l'effet d'un moine philosophe, raconte-t-il dans la *Vie Littéraire*; j'appartiens de cœur à une abbaye de Thélème dont la règle est douce et l'obéissance facile. Peut-être n'y a-t-on pas beaucoup de foi, mais assurément on y est très pieux. L'indulgence, la tolérance, le respect de soi et des autres, sont des saints qu'on y chôme toujours. Si l'on y incline au doute, il faut considérer que le Pyrrhonisme ne va pas sans un profond attachement à la coutume et à l'usage. Or, la coutume du plus grand nombre, c'est proprement la morale. Il n'y a qu'un sceptique pour être toujours moral et bon citoyen. Un sceptique ne se révolte jamais contre les lois, car il n'a pas espéré qu'on pût en faire de bonnes. Il sait qu'il faut beaucoup pardonner à la République. »

M. Anatole France est manichéen, il a symbolisé l'esprit du Mal dans Paphnuce et l'esprit du Bien dans l'abbé Coignard.

Le moine Paphnuce accomplit des pénitences insolites, mais, au demeurant, c'est une volonté d'airain conduite par une intelligence de cire

molle, et le romancier lui manifeste son antipathie en se donnant le plaisir malin de le damner.

Au contraire, M. l'abbé Coignard est un homme facile à vivre et en qui M. France a mis toutes ses complaisances. Il nourrit son élève Jacobus Tournebroke dans le doute universel, mais aussi dans l'indulgence et dans la soumission. M. l'abbé Coignard compromet son petit collet dans des mésaventures diverses, mais il n'y met point de malice. Il ne vit point dans toute la continence souhaitable, mais il n'en tire point gloire et confesse que c'est une faiblesse peu digne de son âge et de son caractère. Il tue un homme, mais c'est pour se défendre, car il est du naturel le plus pacifique. Il rit au bon vin ; c'est un de ces défauts aimables qui nous préservent d'en avoir de haïssables. Il dérobe quelques pierreries à son patron et c'est la peccadille que sans doute nous lui passerons le moins aisément, mais considérons que M. l'abbé Coignard était forcé à une fuite précipitée, qu'il avait rendu de grands services à son maître dans l'espérance d'un juste salaire et qu'il perdait en partant tout le fruit de ses études. Il est même permis de croire que peut-être M. l'abbé Coignard se noircit ainsi lui-même par agréable simplicité d'un cœur qui ne veut exceller dans rien, pas même dans la perfection, de crainte d'offusquer ceux qui n'y excellent pas. C'est un aimable homme, et nous pleurons sur sa fin, encore qu'elle soit chrétienne.

Le bon Dieu, qui est soucieux du confortable de ses élus, se gardera d'introduire l'intolérant et fanatique Paphnuce dans la Paix fleurie de son paradis, tandis que M. l'abbé Coignard, si lettré et si souriant, prendra place parmi les sages de bonne volonté qui seront tout réjouis d'avoir affaire avec cet esprit affable et bien orné.

Ne doutons pas que le même sort ne soit réservé à M. Anatole France. Le bon Dieu n'aura jamais le courage de le damner : En vérité, se dira-t-il, ce fut un esprit terriblement sceptique, et il n'a pas employé ses jours à louer Mon Saint Nom ; mais je l'avais conformé de telle sorte qu'il doutait que j'existasse ; je ne puis justement lui en tenir rigueur. Il a critiqué ma création : Il doutait, disait-il, que j'eusse consulté les hommes d'esprit avant de la faire, et, pour sa part, il eût voulu façonner l'homme non pas à l'image des grands singes, mais sur le modèle de ces papillons qui ont des ailes et point d'estomac et ne brillent que pour s'aimer. Ce sont là des idées sur la valeur desquelles Je sais à quoi m'en tenir, puisque Je suis la

Sagesse universelle. Mais, pour un cerveau débile et de mince envergure comme sont ceux des humains, Je conviens que ce n'était point trop mal déduit. Ce gentil, à qui J'avais refusé la lumière de la foi, a d'ailleurs enseigné de lui-même l'évangile de la Charité et de la Tolérance pour lequel Mon Fils a souffert sa passion ; ce n'est pas un mince mérite si l'on songe que beaucoup de Mes Saints furent moins heureux que lui en cette matière. Enfin, jeté dans un monde déplaisant, tenté par le démon du pessimisme, il a opposé à mauvaise fortune bon visage et s'est employé vaillamment à embellir Mes œuvres des grâces de son art, qui était grand, au dire de ses contemporains.

Ayant souffert du mal d'aimer, il confessa que ce n'était pas la faute de la femme, laquelle est belle, à la vérité, mais assez bornée, étant humaine. Au lieu d'attrister ses amis par de sombres sophismes, il leur a fait de beaux contes pétris de lumière, de beauté et d'amour, et, s'il n'a pu se retenir d'y cacher parfois un aiguillon un peu amer, il a pris soin que les cœurs simples ne s'y blessassent point. Tel quel, son esprit est un de Mes plus jolis ouvrages, et Je sens que J'éprouverai quelque fierté à le contempler à Ma droite durant l'éternité.

MAURICE CARTUYVELS.

## Le Collier d'opales.

L'OFFRANDE

A JEAN DE MOT.

Ce soir, ami très cher, à cette heure suave  
Où le doux crépuscule, harmonieux et grave,  
Voilant de nacre et d'or le ciel éblouissant,  
De la colline, avec le silence, descend,  
Nous irons dans le parc où nul souffle ne rôde.  
Dans les bosquets baignés de clartés d'émeraude,  
Lorsqu'entre les massifs pleins de parfums subtils  
La lune curieuse abaissera ses cils,  
Nous, les pieux enfants, nous souvenant encore  
Des Hermès qu'aujourd'hui nulle main ne décore,  
Et qui, tristes et seuls, par le temps ravagés,  
Rêvent dans la clairière aux anciens bergers,  
Au dieu nous offrirons une dernière offrande.  
Dans les prés lumineux, tressant notre guirlande  
Avec un tendre zèle, avec un soin dévot,  
Nous entrelacerons la pervenche au pavot

Et les lys orgueilleux aux simples violettes.  
 Comme autrefois, nouant avec des bandelettes  
 Le feuillage et les fleurs recueillis à foison,  
 Nous porterons au dieu notre riche moisson.  
 Alors, ayant avec de naïves paroles  
 A ses pieds prisonniers effeuillé les corolles,  
 Nous fleurirons encor de roses ses cheveux.  
 Nous lui demanderons qu'il bénisse nos vœux ;  
 Et lui s'éveillera : dans le jour qui s'efface  
 Un sourire indulgent éclairera sa face ;  
 Et soudain, entendant le vent dans les sureaux,  
 Il croira qu'aux doux sons des flûtes de roseaux  
 S'en viennent de nouveau les blanches théories  
 Portant l'huile odorante et les gerbes fleuries.

### RÉVEIL

Mon cœur que je croyais à jamais endormi  
 Le voici, lentement, qui s'éveille parmi  
 Des pays inconnus de songe et de lumière.  
 L'air est tout embaumé d'une odeur printanière,  
 L'azur nacré du ciel s'enflamme et le soleil  
 D'un baiser juvénile accueille mon réveil.  
 J'aime ! Les bois sont pleins d'oiseaux d'or et de roses,  
 Une immense bonté rayonne dans les choses ;  
 Dans les prés étoilés de fleurs et de rayons  
 Sur chaque épis vermeil vibrent des papillons ;  
 Partout autour de moi le feuillage palpite ;  
 Sous les lilas neigeux et sous la clématite  
 Des colombes d'amour, deux par deux, tendrement  
 Egrènent tour à tour leur long roucoulement.  
 J'aime ! J'aime, et voici qu'une Terre nouvelle,  
 Dans l'aurore, à mes yeux ingénus se révèle.  
 Tout me parle et m'enchanté, et mille et mille voix,  
 Des bois et des vallons, m'appellent à la fois.  
 Je comprends la chanson des oiseaux, les murmures  
 Qui babillent, confus, à travers les ramures.  
 Mon bonheur est partout : sous les bocages verts,  
 Dans les sources, les fleurs, le ciel ; et l'univers  
 Est un hymne d'amour qui passe dans la brise.  
 Il s'enfle et me soulève, et mon âme qu'il grise,  
 Emportée avec lui, s'épanche dans les cieus ;  
 Des éclairs fulgurants éblouissent mes yeux.  
 J'aime ! Je suis la vie et la force féconde,  
 Et mon cœur flamboyant illumine le monde.

### L'AURORE

Inondant de clartés le monde souriant  
 Le soleil grandiose émerge à l'orient,  
 Et la terre et le ciel semblent de la lumière.  
 Et voici que le lys et la rose-trémière,  
 Le pavot délicat et le grand tournesol  
 Dont les ombres d'azur ondulent sur le sol,

Tout à coup, caressés par un rayon qui glisse,  
 A l'air resplendissant, entr'ouvrant leur calice,  
 Tourment leur cœur pâmé vers le jeune soleil.  
 Divine amie, ainsi, dans le jardin vermeil  
 De mon esprit rempli de corolles pressées,  
 Tous mes rêves charmants et toutes mes pensées  
 Pareilles à ces fleurs qu'attire l'astre-roi  
 S'ouvrent sous tes regards et s'inclinent vers toi.

### LE REPOS

Dans ce vallon discret et calme, à la lisière  
 De ce bois de sapins qui borde la rivière  
 Il est un coin charmant plein d'ombre et de fraîcheur.  
 Au ras de l'eau qui court, quelque martin-pêcheur  
 Etincelle parfois comme une pierrerie.  
 Laissant à l'aventure errer ma rêverie,  
 C'est là, quand la douceur lumineuse du soir  
 Voile le ciel rosé, que je reviens m'asseoir.  
 J'aime à voir voltiger le papillon volage  
 Dans les rayons dorés qui filtrent du feuillage ;  
 Une mésange, avant de regagner son nid,  
 Chante aux pâles clartés du beau jour qui finit ;  
 L'heure est grave : ravi dans une tendre extase,  
 J'écoute l'onde vive et légère qui jase ;  
 Une abeille bourdonne, une couleuvre fuit ;  
 Silencieusement glisse déjà la nuit.  
 Mais soudain, près de moi, lorsque la brise frôle  
 Le feuillage bavard et mobile du saule,  
 Je crois entendre alors le rire gazouilleur  
 De celle à qui je songe en cueillant quelque fleur.

VALÈRE GILLE.

### L'Individualisme et le vers libre

Un certain M. Georges Mesnil, auquel on pourrait, je crois, conseiller vivement de lire et de tâcher de comprendre Goëthe, publie les lignes suivantes dans *Le Réveil* (novembre-décembre 1896 ; vient de paraître) :

« Dans la fougue ardente des années de jeunesse et » de joie, l'homme fier et fort qui fut Goëthe, laissant » déborder en tumulte la folie de puissance de sa » rayonnante poésie disait que directement, sans peine » et sans effort tout ce qu'il écrivait, lui montait de » l'âme en vers impétueux. »

Si nous demandons à une personne sensée ce que Goëthe voulait dire par là, et exprimait d'ailleurs très clairement, elle nous répondra : « Goëthe déclare que



dans les moments d'enthousiasme lyrique de sa jeunesse, les pensées et les sentiments lui arrivaient au cerveau sous une forme presque naturellement VERSIFIÉE. »

M. Mesnil comprend, ou croit comprendre, autrement, et voici sa glose :

« Donner à la nature large et pleine expansion, sans l'abâtissement des prétendument immuables règles de l'art, se confier pleinement à son génie, au feu intérieur, à ce feu, source unique de toutes choses, dévorant et transformant sans cesse, telle était sa seule esthétique, telle est sa seule esthétique (1).

» C'est un amoncellement de cris de victoire; les vers entrecoupés des noms sonores des dieux de l'ancienne Grèce, se heurtent, se poussent, se culbutent en furie, brefs ou longs, peu importe, s'élargissant en un grondement de course et de tempête, subitement se resserrant, se hissant sur les vers suivants pour éclater en un appel bruyant à la divinité qui respire l'ouragan. »

» Telle, l'atmosphère de liberté qui lui oxyda le sang ne se soumettant à aucune technique, coulant sa forme d'un seul jet avec ses élans lyriques, ne subissant aucun dogmatisme, aucun système de morale, mais vivant à l'abri du poison des principes, des raisonnements de la dialectique; créant, affirmant, ne prenant ses inspirations que de sa sympathie, étendant sa sympathie à tout ce qui vit, à tout ce qui vibre, à la plante comme au rayon.

» Et il fut toujours direct dans cette expression. Il ne passa jamais par l'intermédiaire d'un art poétique pour dire ce qu'il ressentait. L'expression ne suivait pas la sensation chez lui, elle l'accompagnait, elle en était la face extérieure et visible. Toutes ses pensées s'imprégnaient de beauté en jaillissant de son cerveau. »

Il est inutile de discuter les affirmations de M. Mesnil. Prétendre que Goethe ne se soumettait à aucune technique poétique, que les syllabes de ses vers se culbutaient brèves ou longues, peu importe (selon l'élégante expression du collaborateur du *Réveil*), c'est montrer à tout le monde que, si l'on a lu les œuvres de Goethe, — ce qui paraît douteux, après d'aussi folles affirmations — l'on est à coup sûr incapable de les comprendre, — pour le même motif.

Suit alors une défense du vers libre dont voici les principaux arguments :

« S'il est permis au musicien de donner à son rythme la forme qui lui plaît, et de combiner comme il l'entend les moyens d'exécution qu'il a en sa possession (2), pourquoi serait-il défendu au poète de se créer une langue plus riche, une technique

» plus puissante (1)? Les adversaires du vers libre ont écrit à ce sujet de nombreuses sottises, surtout lorsqu'ils croyaient emprunter des arguments aux faits scientifiques qu'ils sont incapables de comprendre. Affirmer que nous ne puissions maintenir plus de douze syllabes à la fois dans le champ de notre attention est une théorie fantaisiste réfutée par les expériences de la psychologie (2). L'attention est capable de grouper et de garder présentes, sans qu'elle les ait comptées, par simple sensation rythmique, plus de quarante impressions auditives successives. Elle les groupe, la chose est vraie, mais ces groupes se composent de seize impressions. Si nous passons du domaine de l'expérience faite au laboratoire, au domaine de la poésie, examinons si les vers des dramaturges grecs ou latins, ou ceux des lyriques et des élégiaques de n'importe quelle autre langue que la nôtre s'arrêtent aux douze syllabes qu'on voudrait imposer en français, par autorité parnassienne sans doute, puisque nous ne trouvons pas de loi de cette sorte fondée dans notre nature sensible (3).

» Les seuls arguments qui ont été mis en avant contre les nouvelles formes poétiques groupées sous le terme générique de « vers libre » se réduisent, en somme, à de pures raisons de convenances : l'observance de la tradition, le respect de la langue française et de ses grands écrivains : sentiments honorables peut-être, mais sans prise aucune sur l'inévitable transformation des choses. »

L'observance des traditions de la langue française auxquelles M. Mesnil fait allusion, consiste, pour les esprits droits, non pas à observer, les règles particulières, celle du sonnet ou du rondel, par exemple, qui sont conventionnelles, mais à observer les lois qui président

(1) Le poète, pour se créer une technique plus puissante, n'en doit pas moins respecter les règles de la langue qu'il parle, le français ou le mamamouchi. (R. C.)

(2) Jamais les Parnassiens n'ont affirmé que l'on ne pouvait maintenir plus de 12 syllabes à la fois dans le champ de son attention. Ils ont dit qu'en moyenne 12 syllabes était le maximum de sonorités qu'il est possible à un homme ordinaire de prononcer sans effort dans une seule expiration. (Cf. Sully-Prudhomme, *L'Art des Vers*, 1 vol. in-8; *Lettre à M. Francis de Croisset, Jeune Belgique*, 1897, n° 1; cf. *Jeune Belgique*, année 1892, pages 334 et 437; année 1893, page 57; année 1894, page 137; année 1895, pages 315 et 339; année 1896, pages 74, 26, 341; cf. Prince Bibesco, *La question du vers libre et la tentative des poètes décadents*.) (R. C.)

(3) Le vers des poètes latins et grecs auquel M. Mesnil fait allusion est sans doute l'hexamètre. Ce vers se compose de 6 pieds, dont chacun comprend soit deux syllabes longues, soit une longue et deux brèves, ce qui, comme temps de prononciation, revient exactement au même. L'on peut donc affirmer que le vers hexamètre se compose de 12 sonorités longues. On peut ajouter que la répétition régulière, à la fin de chaque vers, d'un dactyle suivi d'un spondée constitue une véritable rime quantitative. (R. C.)

(1) Goethe étant mort, nous nous passerions facilement de cette seconde affirmation.

(2) C'est-à-dire, pour être exact, que les règles de la musique mettent en sa possession. (R. C.)

à l'évolution même de la langue française et qui ne peuvent être violées sans que l'écrivain qui refuse de s'y soumettre cesse dès ce moment, de parler LE français.

Or, ces règles sont telles que la rime et le nombre syllabique constituent l'essence du vers français. En observant ces deux conditions, on pourra modifier le vers autant qu'on le voudra, il n'en subsistera pas moins; les réformes des romantiques le prouvent suffisamment. En violant ces règles, on détruira le vers français dans son essence même.

M. Mesnil chante ensuite d'un ton joyeux le *De Profundis* du Parnasse, en ces termes :

« Chaque époque certes peut trouver la formule la plus classique, dans le sens élevé de ce mot, pour ses aspirations d'art. Mais combien erroné de vouloir s'opposer à la loi que personne n'évitera : la perfection même qu'atteint dans sa forme une tendance d'art implique l'abandon, à partir du moment où cette perfection est atteinte, de la voie décrite par cette tendance pendant sa marche ascendante, ainsi que la naissance de tendances nouvelles qui, elles aussi, exigent des formes nouvelles : l'ère des Parnassiens est bien finie; au vers libre à se développer dans le sens de sa perfection à lui, et de rendre des émotions que les formes passées et finies sont impuissantes à traduire. »

Trouvant l'époque actuelle trop peu individualiste encore, il s'écrie ailleurs :

« Tant que l'homme vit d'une vie réelle, ardente, d'une vie qui sent en soi sa force de propagation et d'amour, il ne se fait pas de morale, et laisse à ses instincts libre cours. Et ses instincts sont bons, puisqu'ils sont affirmatifs de la vie; bon est ce qui accroît la force et la vie. »

Il y a des gens, et M. Mesnil semble être de ce nombre, pour lesquels l'idéal de l'homme est réalisé par le singe, dont les instincts sont bons aussi, puisqu'ils sont affirmatifs de la vie — en admettant que cette explication ait un sens quelconque, telle qu'elle est exprimée.

Qu'ils aillent donc vivre en bêtes sauvages dans les forêts, si c'est là leur idéal de bonheur et de beauté; mais qu'ils s'abstiennent alors de juger une civilisation que la prépondérance excessive de leurs instincts sur leur pensée les rend incapables de comprendre.

ROBERT CANTEL.

### Pour l'Art.

Lorsque le public — et cela est fréquent — ne saisit pas au premier coup d'œil la portée d'une œuvre d'art, il hausse les épaules et passe sans se donner aucune peine; mais lorsque la chose lui apparaît simple et claire, il a son épithète toute prête : « C'est sincère ». Cette expression m'a toujours réjoui, car il me semble

qu'après une longue fréquentation d'un homme, il est encore fort hasardeux de déclarer que dans tel ou tel ouvrage, il est ou n'est pas sincère. Et puis, je vous le demande, qu'est-ce que cela peut bien nous faire? Vous entendrez des gens s'exprimer ainsi : « Je ne nie pas qu'il y ait là des éléments de beauté, mais ça n'est pas sincère. » Il y a ainsi dans le verbiage des prétendus dilettantes une foule d'expressions vagues et creuses, de nature à charger ou à excuser les productions de l'art avec une apparence d'entendement qui ne manque pas d'ébaubir les snobs.

Cette année-ci, d'après le monde, « Pour l'Art », est sincère. La vérité est que plusieurs membres de cet intéressant groupe sont arrivés à une expression, presque complète et plus simple, de ce qu'ils cherchaient d'une façon peut-être un peu compliquée. Il y a dans l'ensemble une poussée progressive des plus évidentes. Je citerai particulièrement trois artistes qui ont évolué en ce sens : Ottevaere, Colmant, Coppens.

Tout d'abord, je me trouve attiré à l'entrée par les toiles d'Alfred Verhaeren, qui n'est plus un tout jeune, lui, et qui n'avait plus guère de progrès à faire. Son coin de chapelle est une page de couleur digne d'un maître. Cela tient d'un seul bloc et l'artiste y développe d'une façon étonnante ses qualités de superbe Flamand qui a le souci de raffiner et d'enrichir le moindre ton. Il est, me semble-t-il, un Pieter de Hooghe moderne. Vers ces intérieurs calmes et riches aux somptueuses couleurs, tend son art; le paysage est beaucoup moins dans sa note; il ne peut s'y défaire de certaines lourdeurs.

En face, Omer Coppens étale toute la joie douce et un peu nostalgique de ses canaux ou de ses ports pleins de soleil, et la paix tragique de ses minuits aux lueurs vertes. Voyez le n° 2, *Vieux Canal*; c'est un coin exquis de Bruges aux eaux dormantes sous un radieux soleil, et puis la nuit lunaire blafarde, et mystérieuse de ce *Nocturne* tout plein d'effroi qui évoque le beau sonnet de Gilkin. Antonio de la Gandara montre quelques dessins dont certains sont jolis, quoique d'un maniérisme irritant; parmi eux, je ne lui pardonne pas le *Corsét rose*, qui manque totalement de proportion et de formes. Quant à ses portraits, ils sont plutôt moins intéressants que ses précédents, tout en leur ressemblant fort; c'est très « chiqué », très examoté, et l'on commence à se fatiguer un peu de cet effet facile. C'est d'une belle couleur pourtant; mais pourquoi faire disparaître ainsi dans le bitume des mains ou des bras qu'il serait peut-être intéressant de montrer?

Le bas-relief de Rousseau est on ne peut plus discuté et je crois que l'on taxe volontiers de lâchées, des parties qu'il a voulu enveloppées et immatérielles. Voyez le point dominant de l'œuvre : les deux têtes, celle du jeune homme surtout; je ne crois pas qu'il soit possible de rendre, d'une façon plus émue, l'abandon cruel de

l'amour; et ces mains que n'expriment-elles pas dans le domaine des souffrances et de leur apaisement? Peut-être comme forme purement sculpturale trouverez-vous des morceaux plus « nature » dans ses figurines, mais il a cherché une synthèse plus pure en son cantique d'amour qui est une réelle œuvre de beauté.

M. Storm imite vaguement Rivière et sans grand intérêt, et M. Viandier expose quelques grands fusains, plutôt mornes, qui font songer à des agrandissements photographiques.

Voici un grand portrait d'Ottevaere : *la Dame au chien*. Si peut-être l'attitude du chien n'est pas des plus heureuses, le portrait a du style, une grande distinction, et je le préfère, en tous cas, aux Gandara de cette année; mais avec quelques beaux dessins noirs, l'œuvre capitale d'Ottevaere est sa *Poésie des Parcs*; vous avez vu cette œuvre de rêve, exprimant la douceur mélancolique d'un crépuscule estival où tout se fond et s'affine, sous la splendeur des hautes futaies : on pense à Banville ou à Verlaine.

Léon Dardenne a de fort jolies notations de villes, toutes embuées d'air, parmi lesquelles j'aime surtout les deux toiles, réunies sous ce titre : *La Paix des villes mortes*.

Quoiqu'il y aie de bien jolies choses dans l'envoi de Hannotiau, l'œuvrette que je préfère est *De la tour des Halles* qui, dans ses minuscules proportions, évoque si justement ces visions de villes flamandes, toutes rouges de leurs toits flambants, et que l'on se souvient avoir vu naïvement peintes en quelque manuscrit; il convient encore de citer *Le vieux local des arbalétriers* et *Le long des remparts*.

Si Colmant a de la peine à se défaire de certaines duretés de modelé dans la couleur; son dessin par contre s'est singulièrement affermi, et son *Pensant* et le *Portrait de M. A. U.*, sont deux pages de caractère et d'intéressante composition. Un beau paysage, *Le Déclin* et des dessins : *Le Ruisseau*, *Femme accroupie*, *Crépuscule*, marquent une belle étape de ce jeune talent.

Ici une fort belle étude (dessin) de Ciamberlani grandement vue et très poussée, là les toiles de Duhem où le brouillard s'exagère, et une seule toile de Fabry, d'une belle couleur mais d'un sentiment très incomplètement défini. Décidément Laermans, en dépit de tant de belles qualités qu'il possède, continue de pousser tout à la caricature, mais avec moins de caractère qu'auparavant, et il tombe dans la forme facile et répète ses sujets.

Voilà, en somme, une fort intéressante exposition, la cinquième de *Pour l'Art*, l'un des deux seuls cercles qui puissent survivre indépendants, sans être la proie du snobisme ou de l'officialisme.

GMS.

## Aux Matinées littéraires

M. René Doumic, notre éminent collaborateur, a donné mercredi dernier une conférence sur *le Public et les gens de lettres*, aux *Matinées littéraires de Bruxelles*. Par de nombreux exemples, choisis avec discernement et avec tact dans les multiples révélations, que certaines personnes, sous le couvert de critique littéraire ou scientifique, croient intéressant de faire sur la vie privée d'écrivains, morts ou vivants, M. Doumic a montré à l'évidence, tout ce que de pareilles publications ont d'odieux, d'inconvenant et d'inutile.

Si elles ont eu quelque succès, c'est parce que le public est friand de scandales et qu'il aimera toujours à rabaisser les artistes à son niveau; si elles paraissent intéressantes lorsqu'il s'agit de la vie des *poètes lyriques* c'est qu'il semble à première vue qu'elles puissent servir de glose ou d'explication à leurs œuvres; mais lorsque l'on se rappelle que l'art n'existe qu'à la condition de synthétiser en un être fictif les sentiments de toute une catégorie d'individus, l'on reconnaît l'inutilité des révélations sur la vie privée des artistes.

Quelle qu'ait été la femme par laquelle Musset s'est cru trahi, les *Nuits* resteront la plainte immortelle de tous les amants désespérés et abandonnés!

M. Doumic a fort justement accusé Rousseau et les romantiques de nous avoir, pour leur part, amené à ce triste résultat en ne mettant dans leurs œuvres que leur seule individualité; il a fait justice de cette légende qui présente l'écrivain comme un être à part du genre humain, sorte d'histriion qui consent à livrer dans toute leur nudité des lambeaux de sa vie à la foule; il a montré que derrière l'artiste qui nous donne ses œuvres, il y a un homme ordinaire, normal, avec tous ses défauts et toutes ses vertus, et que cet homme privé ne nous appartient pas.

R. C.

## Memento.

L'ART MODERNE et la logique :

« La jeune génération ne peut porter aucune étiquette — décadente, symboliste, naturaliste ne valent rien ! — parce qu'elle est surtout individualiste. »

Mais si, cher confrère, c'est vous qui l'affirmez du moins, elle peut porter l'étiquette d'individualiste.

Quand donc comprendrez-vous votre français ?

## Bibliographie

GUSTAVE LARROUQUET : Petits portraits et notes d'Art. — GEORGES SERVIÈRES : La musique française moderne; César Franck; Lalo, etc. — L'Almanach des poètes pour 1897. — EDOUARD ROD : Là-Haut. — ERNEST DAUDET : Rolande et Andrée. — LOUIS PÉRIGAUD : Le Théâtre des funambules. — AMITIÉ AMOUREUSE, préface fragmentée de STENDHAL. — MAURICE PALÉOLOGUE : Sur les ruines.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Rédaction au trait de l'Affiche  
de DEMLURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge.*



# LA REVUE BLANCHE



Specimen des illustrations de la Revue Blanche.

## SOMMAIRES RÉCENTS

### NUMERO DU 1<sup>er</sup> JANVIER

Victor Barrucand . . . . . *Sur le jeu.*  
 Paul Adam . . . . . *Lettres de Malaisie, roman.*  
 Alfred Jarry . . . . . *Questions de théâtre.*  
 Jules de Gaultier . . . . . *La religion intellectuelle.*  
 Raoul Chélard . . . . . *Le progrès en Hongrie.*  
 Gustave Kahn . . . . . *La Vie mentale.*

Stéphane Mallarmé . . . . . *Tombeau.*

Romain Coolus . . . . . *Ubu Roi, l'Evasion, etc.*  
 Willy . . . . . *Musique.*  
 Albert Métin . . . . . *Quelques livres de sociologie.*  
 Thadée Natanson . . . . . *Peinture.*

### NUMERO DU 15 JANVIER

Paul Robin . . . . . *Malthus et les néo-malthusiens.*  
 D. Halévy et R. Dreyfus . . . . . *Bibliographie de Nietzsche.*  
 Frédéric Nietzsche . . . . . *Fragments.*  
 Paul Adam . . . . . *Lettres de Malaisie, roman.*  
 Thadée Natanson . . . . . *M. Stéphane Mallarmé.*  
 Bjørnstjerne Bjørnson . . . . . *Au-delà des forces. (2<sup>e</sup> partie).*  
 Charles Saunier . . . . . *Cette patrie.*

Portrait de Malthier et de M. Paul Robin et trois portraits de Nietzsche, par Félix Vallotton.

Coolus . . . . . *Notes dramatiques.*  
 L.-P. de Brinn Gaubast . . . . . *Les Lettres portugaises.*  
 Léon Blum . . . . . *Les Livres.*  
 Paul Leclercq . . . . . *D'une lettre de Bruxelles.*





DIX-SÉPTIÈME ANNÉE

2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 6

6 Février 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. — Les Heures claires.  
FRANZ ANSEL. — Athénienne.  
ROBERT CANTEL. — Au Cercle Artistique.  
N. L. — Musique.  
P. A. — Musique.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul Arden, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livres de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## Les Heures claires (1)

L'apparition d'un livre de M. Emile Verhaeren donne généralement lieu, dans le monde des petites revues, à des phénomènes divertissants.

Il paraît que M. Verhaeren, tout comme la Révolution française selon M. Clémenceau, est un bloc. Il faut l'accepter tel qu'il est, sous peine de passer pour un malfaiteur. Victor Hugo, dans une boutade solennelle, disait de Shakspeare qu'il l'admirait tout entier, sans réserve, comme admire une brute. C'est ainsi qu'il convient, nous assure-t-on, d'admirer M. Verhaeren. Ce devoir de convenance nous est notifié, cette fois-ci, par le préposé aux apothéoses dans certaine revue gantoise. Ce fonctionnaire, mécontent des critiques adressées par nous à l'auteur des *Campagnes hallucinées*, nous signifie du haut de son faux-col qu'on ne discute ni avec la tempête ni avec la foudre.

Je reconnais de bonne grâce qu'il serait inutile de discuter avec la foudre, voire même avec les nombreux Jean-foudre que les jeunes revues ont à cœur de déifier. Mais M. Verhaeren n'est ni la foudre de Zeus, ni l'aigle qui la tient dans ses serres, ni Zeus lui-même. M. Verhaeren, en dépit des prophètes, n'est pas encore Dieu. Il est tout au plus le grand fétiche d'une petite tribu de faux sauvages qui, pour lui faire honneur, avalent, en rugissant et en se roulant sur le sol, des tessons de poème et des vers pilés. Quant à moi, je ne me crois aucunement obligé de saluer l'idole informe devant laquelle se pâment les enfants de notre douce Prairie littéraire. Leur Manitou n'est Dieu

que pour les étourdis qui se mettent la plume dans le nez.

Que les faux sauvages, parmi lesquels la tribu des Pieds-Plats me paraît bien représentée, en fassent donc leur deuil ! Un chien, s'il faut en croire le proverbe, a le droit de regarder un évêque. Ce droit est absolu, même si l'évêque ne fait rien pour attirer l'attention. Mais quand l'évêque, pour se distinguer, marche sur les mains et donne sa bénédiction par les pieds, il ne doit pas se plaindre s'il est suivi par tous les chiens du diocèse. Il faut que l'évêque s'habitue à être regardé. Il faut que l'écrivain supporte la critique.

C'est pourquoi, j'entends rester fidèle aux traditions, déjà anciennes, d'une revue dont l'honneur, aux yeux des historiens littéraires, sera d'avoir en toute circonstance dit tout haut, et à tous, tout ce qu'elle pensait.

..

Le petit recueil de poèmes que M. Verhaeren intitule, avec une simplicité louable, *les Heures claires*, ne donnera pas lieu, je pense, à de vifs débats.

Cette œuvrette, qui se rattache aux *Apparus dans mes chemins*, est une sorte de reposoir entre des trilogies exaspérées et exaspérantes. C'est la chanson de l'amour heureux, la bonne chanson chantée par Verlaine. Cette fois, M. Verhaeren a voulu être simple, et — quoiqu'il ait depuis longtemps désappris la simplicité — il a su le redevenir un peu. Il s'agit évidemment d'une simplicité relative, et qui semblerait encore bien maniérée si on la comparait à la divine simplicité qui fleurit dans les poèmes d'amour de M. Fernand Severin. Mais chacun a sa façon d'être simple. Celle de M. Verhaeren est intéressante. L'affecté et le naïf

(1) Par Emile Verhaeren. Bruxelles, Deman.

s'y mêlent d'une façon paradoxale. On dirait Parcifal chez Gongora :

Le ciel en nuit s'est déplié  
Et la lune semble veiller  
Sur le silence endormi.

Tout est si pur et clair,  
Tout est si pur et si pâle dans l'air  
Et sur les lacs du paysage ami,  
Qu'elle angoisse, la goutte d'eau  
Qui tombe d'un roseau  
Et tinte et puis se tait dans l'eau.

Mais j'ai les mains entre les miennes  
Et tes yeux sûrs, qui me retiennent  
De leurs ferveurs, si doucement;  
Et je te sens si bien en paix de toute chose  
Que rien, pas même un fugitif soupçon de crainte,  
Ne troublera, fût-ce un moment,  
La confiance sainte  
Qui dort en nous comme un enfant repose.

Ce retour à la simplicité, — à certaine simplicité, — pourrait bien être, chez M. Verhaeren, un retour à la nature. L'auteur des *Villes tentaculaires*, des *Campagnes hallucinées*, des *Villages illusoires* porte en lui un poète intimiste, une âme timide et tendre d'élégiaque flamand. Ceux d'entre nous qui assistèrent à ses débuts n'ont pas oublié son *Rêve gothique*. M. Verhaeren, qui n'avait pas encore lu les vers de Guy de Maupassant, semblait alors une manière de gothique, et se préparait à être un enlumineur naïf et patient de pieuses pensées. Ce gothique, qui voisinait avec M. Coppée, le Coppée des *Intimités* et des *Promenades et intérieurs*, et qui fut emporté, peu de temps après, par la bourrasque naturaliste, a reparu plus tard dans les chemins de M. Verhaeren. Et chaque fois ce revenant lui a porté bonheur.

Que ne revient-il plus souvent ! Il nous consolera du frénétique, du convulsionnaire que M. Verhaeren a voulu être, et qu'il est, hélas ! devenu. Car, en dépit de l'opinion reçue, rien n'est moins spontané que les rugissements et les épilepsies où se complait aujourd'hui le poète des *Moines*. Son art, en apparence débridé et de premier jet, est le triomphe de l'artificiel. M. Verhaeren a violenté sa nature comme il a violenté la grammaire, la syntaxe, la prosodie et l'esprit de la langue française. Il s'est déformé avec obstination, avec rage, pour le maladif plaisir de se déformer. Le gothique s'est fait un masque japonais, aux yeux féroces, aux sourcils circonflexes, aux poils éborgnants, aux verrues farouches. Il a fait la grosse voix ; il s'est tatoué l'esprit de toutes les

excentricités régnantes ; il a joué à l'homme sauvage, et il est maintenant captif du personnage qu'il a créé. Son œuvre n'est qu'un long suicide.

Parcifal chez Gongora, disais-je en essayant de caractériser les *Heures claires*. Le plus souvent, c'est Gongora qui l'emporte. Quelquefois pourtant, comme dans le poème cité plus haut, comme dans celui qui va suivre, c'est Gongora qui est muselé :

Dis-moi, ma simple et ma tranquille amie,  
Dis combien l'absence, même d'un jour,  
Attriste et attise l'amour  
Et le réveille en ses brûlures endormies.

Je m'en vais au devant de ceux  
Qui reviennent des lointains merveilleux,  
Où, dès l'aube, tu es allée ;  
Je m'assieds sous un arbre, au détour de l'allée.  
Et sur la route, épiant leur venue,  
Je regarde et regarde avec ferveur leurs yeux  
Encore clairs de t'avoir vue.

Et je voudrais baiser leurs doigts qui t'ont touchée,  
Et leur crier des mots qu'ils ne comprendraient pas,  
Et j'écoute longtemps se cadencer leurs pas  
Vers l'ombre, où les vieux soirs tiennent la nuit penchée.

Ah ! si M. Verhaeren écrivait toujours ainsi, il n'aurait pas de plus sincère admirateur que moi ! Mais Gongora, le terrible Gongora, se dresse tout à coup au détour d'un poème. Il envahit le calme jardin d'amour pour y semer des métaphores ridicules et folles, pour y planter, racines en l'air, des arbres étranges, et pour apprendre à l'écho des concetti lamentables.

Écoutez-le :

Sont-ce tes seins, sont-ce tes yeux  
Ces deux fleurs d'or harmonieux ?

Car nous vivons toutes les transparences  
De l'étang bleu qui reflète l'exhubérance  
Des roses d'or et des grands lis vermeils :  
Bouches et lèvres de soleil.

Car nous vivons toute la joie  
Dardée en cris de fête et de printemps,  
En nos aveux, où se côtoient  
Des mots fervents et exaltants.

Mais le meilleur de nous se gare  
Et fuit les mots matériels ;  
Un simple et doux élan muet  
Mieux que tout verbe anarce  
Notre bonheur à son vrai ciel.

Je ne détaille pas ni quels nous sommes  
L'un pour l'autre, ni les pourquoi, ni les raisons :  
Tout doute est mort en ce jardin de floraisons  
Qui s'ouvre en nous et hors de nous, si loin des hommes.



J'ai parlé de Gongora. Mais si Gongora était, avant tout le monde, gongoriste, il ne manquait ni d'adresse ni de virtuosité. M. Verhaeren — j'emploie ici une de ces allitérations dont il fait ses délices — est un Gongora gourde et lourd. Il gongorise pour gongoriser, et aussi par gaucherie et par impuissante fureur contre une langue dont le génie lui sera toujours rebelle. Il a gâté *les Heures claires*, comme ses autres œuvres, par d'abominables grimaces. Mais deux ou trois poèmes ont échappé, comme par miracle, à la rage meurtrière d'un poète dénaturé. Ceux-là, on peut les admirer en toute tranquillité, sans crainte de voir l'admiration découragée et retournée en colère par une incongruité de pensée ou une monstruosité de style. C'est une largesse dont M. Verhaeren n'est pas coutumier et dont ses vrais amis lui seront reconnaissants.

Et le vers libre, me demandera-t-on, le fameux vers libre, vous l'admettez donc ?

En aucune manière, et l'occasion me semble venue de dissiper enfin, à propos de M. Verhaeren, un malentendu que ses parasites littéraires ont l'air de vouloir exploiter.

Je continue à croire que le vers libre, tel qu'il est pratiqué par MM. Kahn, Viélé-Griffin et les jeunes mousses du dernier bateau, est tout simplement de la prose travestie. Mais je soutiens aussi que la forme prosodique employée dans *les Heures claires* n'est pas du vers libre, et j'irai même jusqu'à prétendre que M. Verhaeren n'a jamais pratiqué le vers libre.

Le vers libre des novateurs, ou — pour éviter une confusion fâcheuse avec le vers libre traditionnel, le vrai vers libre de La Fontaine et de Molière — le vers polymorphe de MM. Kahn et Viélé-Griffin est absolument indépendant de la rime.

Écoutez ces vers polymorphes de M. Kahn :

Sur la ligne sèche de ta beauté, j'inscris  
Qu'harmoniques les lignes aux sections d'or  
Dont nul ne connaît la raison d'être  
Et dont l'effort aux incertaines manières d'être  
Reste sans voile

Et sans que la requête ardente d'humain puisse connaître  
En quelle coupable, de par quel dieu temporaire, en son être

Telles naquirent ces lignes,  
Et sous les coloris de la nuit et de la nue et de l'aube,  
Plus dignes du regard que les étoiles  
Et les instincts sauveurs de la vie,  
Ces lignes

Dressent leur petit temple infini dans ma vie  
Et que tel phénomène, en ma conscience, survit.

Écoutez maintenant ce poème de M. Verhaeren :

Vivons dans notre amour et notre ardeur,  
Vivons si hardiment nos plus belles pensées  
Qu'elles s'entrelacent harmonisées  
À l'extase suprême et l'entière ferveur.

Parce qu'en nos âmes pareilles  
Quelque chose de plus sacré que nous  
Et de plus pur et de plus grand s'éveille,  
Joignons les mains pour l'adorer à travers nous.

Il n'importe que nous n'ayons que cris ou larmes  
Pour humblement le définir,  
Et que si rare et si puissant en soit le charme  
Qu'à le goûter nos cœurs soient prêts à défaillir.

Restons quand même et pour toujours les fous  
De cet amour presque implacable,  
Et les fervents, à deux genoux,  
Du Dieu soudain qui règne en nous,  
Si violent et si ardemment doux  
Qu'il nous fait mal et nous accable.

M. Verhaeren, tout en se contentant de la rime pour l'oreille, n'en considère pas moins la rime comme la condition essentielle du vers français. Il rime toujours et ses poèmes ne sont pas de la prose. Il a même l'instinct rythmique très développé. Ce qui lui manque parfois, c'est la science qu'il faudrait pour réaliser les conquêtes entrevues par cet instinct. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que, même lorsqu'ils sont rimés à la diable, les vers de M. Verhaeren sont, non pas des vers polymorphes, mais de vrais vers. Quant aux rythmes mêmes, il n'a jamais prodigué les vers de quatorze et quinze pieds et lorsqu'il l'a fait, il ne voulait pas toujours le faire. Il semble dans *les Heures claires*, avoir renoncé à franchir la barrière de l'alexandrin. Il mêle, quelquefois avec un réel bonheur, tous les vers traditionnels, depuis le vers de douze jusqu'au vers de deux syllabes, en n'oubliant ni le vers de onze ni le vers de neuf. Et en mêlant ces rythmes que fait-il en réalité ? Ce novateur farouche, ce détracteur de toutes les vieilles formes, cet Attila sous la monture duquel le vers parnassien n'ose, paraît-il, plus pousser, ressuscite dans *les Heures claires*, à son insu probablement, quoi ? Le vers libre, le vrai vers libre, le seul vers libre, le vieux vers libre de Molière et de La Fontaine !

Et ma conclusion ?

C'est que si nous critiquons si vivement le poète des *Campagnes Hallucinées*, ce n'est pas à cause de sa prosodie, encore qu'il la malmène quelquefois. Si nous le critiquons, c'est parce qu'il ne connaît pas la langue dans laquelle il prétend

écrire et parce que dans la composition de ses poèmes il viole à chaque instant les lois générales de l'art. Ce qui nous choque en lui, c'est sa grammaire incorrecte, sa syntaxe folle, l'impropriété tapageuse de sa langue, l'incohérence et l'absurdité de ses métaphores. Ce qui nous attriste, ce qui nous révolte, c'est de voir gaspiller en des orgies de laideur les inutiles richesses d'un admirable tempérament poétique. Les grossières et puissantes ébauches, les gigantesques avortements de M. Verhaeren, représentent pour nous de belles et hautes espérances trompées. Il n'a tenu qu'à lui d'être un grand poète, et ce nous est une douleur de songer qu'il risque tout au plus d'être, aux yeux des critiques de l'avenir, parmi les derniers épigones du romantisme, une manière de monstre intéressant.

ALBERT GIRAUD.

### Athénienne

par le comte ALBERT DU BOIS.

Sous ce titre : *Athénienne*, le comte Albert du Bois vient de donner une nouvelle édition de son roman, primitivement intitulé *Amours antiques*; c'est le premier d'une série de tableaux, ou plutôt de vastes panoramas où, si j'en crois les annonces de librairie, l'écrivain se propose de dépeindre les « civilisations mortes ».

C'est par toi, grande et superbe Athènes, que je veux préluder à mes chants...

Ces mots de Pindare servent d'épigraphe au présent livre. Je comprends et je loue la préférence que M. du Bois, ce fervent adorateur de la Beauté, témoigne à la radieuse Athènes, à cette ville de lumière et de poésie qui semblait n'être toute entière qu'un immense temple édifié à l'Harmonie divine; à cet éternel foyer de splendeur où puisèrent et puiseront toujours leur flamme les vrais prêtres de l'Art, et dont les reflets magiques, après s'être arrêtés sur les collines du Tibre et les côtes florentines, nous éblouissent encore, à travers la nuit des siècles barbares, de leurs clartés immortelles.

« Oh ! ce rêve : être Athénien ! » Quel artiste ne l'a fait, aujourd'hui surtout que de grossiers et stupides Barbares ont trahi la Beauté pour vénérer d'informes idoles et de monstrueux fétiches ? Nous qui sommes égarés au milieu de « la multitude abjecte » nous qui n'entendons que des hurlements de sauvages en délire, qui ne voyons autour de nous que contorsions d'épileptiques ou culbutes de clowns, — ah ! quel regret pourrions-nous sentir avec plus d'amertume, que

celui de n'avoir pas vécu aux temps de Sophocle, de Phidias, de Platon, de Démosthènes ou de Socrate, parmi ce peuple intelligent et délicat, épris instinctivement de tout ce qui était beau et mélodieux, mélodieux et beau lui-même en ses moindres actions et en ses moindres paroles; peuple idéal que révoltaient, de la part d'un orateur de l'Agora, la discordance d'un mot ou la disgrâce d'un geste !

Le comte Albert du Bois, plus que personne a souffert de cette nostalgie; mieux que personne surtout, il a trouvé le remède qui en guérit, pour autant que pareille guérison soit possible. Fuyant les brumes du Nord et les ténèbres du siècle, — il s'en est allé, fort de ses aspirations et de son rêve d'Idéal, vers les lumineux rivages de l'Attique; il a erré à travers les sites gracieux, dont une vibrante et limpide atmosphère double le charme « féminin »; il a longuement contemplé les temples majestueux et les statues aux formes enchanteresses; il a vu se dérouler, par la cité baignée d'azur, la grâce des théories de vierges aux corps harmonieux et la magnificence des grandes pompes religieuses; il a écouté Démosthènes et Eschine, haranguant la foule du haut de la tribune du Pnyx; il a rencontré Aristote aux jardins d'Académos. En un mot, il s'est retrempé en pleine lumière et en pleine beauté. Mais il n'a pas gardé pour lui seul son bonheur : il a voulu nous faire partager les joies de ce doux exil; disons tout de suite qu'il y a complètement réussi. Son roman ressuscite pour nous « cette grande et superbe Athènes » avec une extraordinaire fidélité et un magistral talent d'évocation : *Athénienne* est un livre qui s'impose non seulement à l'estime des lettrés, mais à leur admiration.

Quant à moi, j'ai lu l'œuvre du comte Albert du Bois avec une double volupté, correspondant au double ravissement qui gagna le macédonien Glaucos — le héros — lorsque se révélèrent à lui l'amour de Théa d'abord, puis la Beauté d'Athènes; en effet, certaines pages d'*Athénienne*, par la douceur de leur tendresse et la sincérité de leur passion, éveillaient en moi les fibres sentimentales; tandis que d'autres, en la sublimité de leur essor vers les cimes, et la ferveur de leur enthousiasme artistique, me transportèrent aux plus hautes émotions de la poésie.

Voici résumée l'intrigue du roman; comme vous le verrez, elle est très intéressante et faite pour mettre en relief l'incomparable splendeur d'Athènes : Glaucos, polémarque macédonien au service de Philippe, terrifié depuis quelque temps la Grèce à la tête de troupes irrégulières; un jour on amène devant lui deux prisonniers, l'eupatride athénien Aklaion et sa fille, qu'il libère aussitôt, ému par le charme de Théa. Car le farouche guerrier, jusque là insensible à l'amour, s'éprend pour cette jeune vierge d'une passion qui ne s'éteindra pas. Au prix des plus terribles dangers, —



car sa tête est mise à prix, — Glaucos pénètre seul dans Athènes afin d'y revoir Théa ; il l'aperçoit à la faveur des Eleusiniens (grande fête athénienne qui offre au comte du Bois l'occasion d'une description grandiose et impressionnante); la jeune fille le reconnaît et leurs regards se révèlent leur mutuel amour, car elle aussi a gardé le souvenir du brave et généreux polémarque. Les chevaux du quadrigé sacré s'étant emportés, Glaucos les arrête au moment où ils allaient écraser Théa dans leur course furieuse; mais lui-même un instant après, est reconnu et emprisonné. Théa corrompt le geôlier, délivre le redoutable ennemi d'Athènes et le mène dans la nuit jusqu'aux remparts où tous deux avant la séparation, se disent leur amour en des phrases délicieuses. Glaucos regagne son camp et y réprime une sédition qui avait éclaté durant son absence.

Cependant Aklaion, l'orgueilleux eupatride, a résolu d'unir Théa à son ami Posidios, vieillard usé par la débauche; la jeune fille, confiante en la bonté de son père, lui avoue alors sa passion pour Glaucos : Aklaion — que sa ruse a fait surnommer l'*Alôpex* (le Renard) — feint de se rendre à ses désirs et lui fait écrire à Glaucos une lettre qui l'appelle dans Athènes... Dès lors, si elle refuse d'épouser celui auquel on la destine, son amour mourra. Désespérée, Théa accompagne au temple le vieux Posidios; mais elle s'enfuit de la chambre nuptiale aux premières approches du mari, et tombe dans les bras de l'amant qui, arrivé dans la ville, avait suivi le cortège, et s'était arrêté devant la maison de Posidios. Ils quittent Athènes ensemble, et après une nouvelle victoire de Glaucos, ils s'en vont savourer en Macédoine, au bord du lac Pella, les ivresses de leur jeune amour. Malheureusement Philippe que la beauté de Théa ne laisse pas indifférent, trouve bon d'éloigner Glaucos en lui confiant la périlleuse mission d'aller porter aux Athéniens d'insolentes propositions de paix équivalentes à une déclaration de guerre. Glaucos part; naturellement, il reçoit à l'Agora un fort mauvais accueil, — lui, l'ennemi d'Athènes et le ravisseur adultère de la fille d'un eupatride ! La foule profère déjà des menaces de mort, quand Démosthènes, jadis sauvé par le polémarque et uni à lui par les liens de l'hospitalité, prend sa défense et demande au peuple d'adopter Glaucos comme citoyen de leur ville, en retour de ses précieux services militaires: car, dit-il « dans sa poitrine macédonienne bat un cœur athénien. » Rien n'est plus vrai : lors de son second séjour à Athènes, avant de rencontrer le cortège nuptial de Posidios et de Théa, Glaucos avait gagné, tout en songeant, la colline du Parthénon; et là, ébloui par les splendeurs qui l'environnaient, écrasé d'admiration par la grandeur d'Athènes, de ses monuments et de ses gloires, — il s'était senti pris pour elle d'un amour de fils, lui le barbare jusque là ignorant de la Beauté; son rêve le plus

cher eût été de pouvoir servir à la fois et Théa et Athènes, l'Amour et la Beauté!... Mais en ce moment, sa bien-aimée étant restée en Macédoine, c'eût été la trahir que d'accepter les offres des Athéniens, — et Glaucos refuse. On l'emprisonne, et, après lui avoir crevé les yeux, on le condamne à être crucifié. Avertie par un messenger, Théa, fuyant Philippe, arrive dans la ville, au prix de mille dangers et de mille fatigues, le jour même où doit avoir lieu le supplice devant une multitude en colère; elle retrouve son amour, se jette dans ses bras, obtient d'être crucifiée avec lui. Il se déroule alors une scène grandiose, tragique, émouvante au suprême degré, où l'amour de Glaucos et de Théa s'élève aux plus sublimes extases et aux plus nobles exaltations passionnées. Peu de pages littéraires m'ont produit une impression pareille à celle que m'a faite la magnifique description de ce crucifiement de deux amants cloués l'un à l'autre et joints membre à membre, la bouche sur la bouche, murmurant leur immortel amour jusqu'en les râles suprêmes. La puissance de coloris avec laquelle le comte Albert du Bois a su dépeindre un tel tableau, ces simples extraits vous la montreront : « Toute l'antiquité était là : cette ville radieuse qui s'endormait dans un rêve de volupté ; ces victimes, dont la torture aiguillait le bonheur des blasés — et au loin, vers la mystérieuse Aigyppte, l'immense aurore qui montait lentement dans la nuit. » Et un peu plus loin, voici l'agonie des crucifiés : « Irrésistiblement le flot fatal les engloutissait. Voilà qu'il glaçait leurs genoux; voilà qu'il atteignait leurs ventres, voilà qu'il recouvrait leurs hanches. Funèbre, immense, insondable, tel que le sombre reflux de la ténébreuse mer Océane, ils sentaient la marée de l'infini qui, lentement, montait en eux. »

Je déclare sincèrement que cette œuvre, qui m'était jusqu'ici demeurée inconnue, a été pour moi une véritable révélation : à côté de la *Salammbô*, de Flaubert, et de l'*Aphrodite*, de Pierre Louys, *Athénienne* est certes un des romans qui reconstituent le mieux une grande civilisation antique; le comte Albert du Bois y montre un rare souci d'exactitude et de précision, tant au point de vue de l'Histoire qu'à celui de l'Art et des moindres détails de l'existence: il a puisé directement aux sources, avec lesquelles il me semble familier, car chacun de ses chapitres est précédé d'une épigraphe empruntée à quelque écrivain ou poète grec et s'appropriant à merveille au sujet. Mais l'érudition de l'auteur n'accomplit pas seule ce miracle de faire revivre à nos yeux la civilisation et les splendeurs athéniennes; son habileté de peintre et ses dons d'évocat ajoutent à ce panorama la couleur et la vie; témoins ces descriptions que je lui emprunte au hasard : « Enveloppée d'une ombre lumineuse, Athènes s'étendait au-dessous d'eux. Une majesté mystérieuse et divine entourait son calme repos. La lumière bleue qui flottait entre les colon-

nades des temples semblait le rayonnement de leurs murs sacrés. Le sommet de l'Acropole se dessinait en vagues blancheurs d'aube sur les sombres masses de l'Hymette, et, au loin, dans la nuit plus épaisse, où s'estompaient les falaises de Salamine, le phare du Pirée laissait tomber son regard rouge, clignotant, comme un œil de Cyclope chargé de sommeil. » Il trouve, pour décrire la décadence qui commençait dès cette époque à envahir Athènes, toutes sortes de choses éloquentes; sur le passage de Glaucos que l'on conduisait au supplice, « Des petits enfants grimant sur les statues qui environnaient la place, criaient des mots obscènes qui semblaient tomber des lèvres des glorieux ancêtres; et elles avaient quelque chose d'effrayant pour Athènes, ces paroles honteuses que la voix de son avenir faisait descendre des piédestaux de son passé! » N'est-ce pas que voilà de grandes et belles images? Et le roman en est plein.

Ce style d'*Athénienne* est toujours clair et harmonieux; la langue est riche, noble et pure. L'allure du récit, très variée, se plie avec souplesse au caractère des événements; le dialogue, vif et animé, tient tour à tour de l'idylle, du drame, et même de la comédie: car le comte Albert du Bois, en certaines scènes où il fait parler les foules, a su traduire l'enjouement spirituel et l'ironique finesse des conversations athéniennes. Plusieurs portraits sont tracés de main de maître: je citerai celui de l'*Alôpex*, et surtout l'admirable médaillon de Philippe de Macédoine, âme à double face. Il passe, à travers tout le livre, un souffle de hautain mépris et de dédain profond pour la plèbe brutale et grossière; mais, contrairement à ce qu'on croirait à première vue, je pense qu'en cela se révèle plutôt l'orgueil de l'artiste que la superbe de l'aristocrate; et il n'est pas un seul amant de la Beauté qui, en notre époque vile, ne partage ardemment ce mépris.

Certains reprocheraient peut-être au roman du comte Albert du Bois un enchaînement de circonstances trop extraordinaire et trop bien combiné en vue d'une marche parfaite de l'intrigue; mais il ne faut pas oublier que nous sommes ici en plein Idéal, que le droit de l'artiste est d'embellir toute chose à travers le prisme de son œuvre, et que, du reste, les dieux ne pouvaient manquer de se montrer propices à un amour aussi beau que celui de Glaucos et de Théa; leur favorable intervention explique suffisamment l'heureux concours des événements.

En résumé, *Athénienne* du comte Albert du Bois est un de ces livres qu'on doit lire et relire; je n'ai su vous donner ici qu'un bien pâle reflet des splendeurs qu'il renferme. Mais vous en prendrez connaissance, et vous direz comme moi que c'est là une œuvre vraiment digne d'admiration et dont peuvent s'enorgueillir hautement les « Lettres belges d'expression française ».

FRANZ ANSEL.

## Au Cercle Artistique.

M. Teodor de Wyzewa, l'éminent collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, a fait mardi dernier une conférence très applaudie au Cercle artistique et littéraire, sur *Gabriel d'Annunzio et la Renaissance latine*.

On se rappelle l'article que publia sur ce sujet même M. de Wyzewa dans la *Revue des Deux-Mondes* et qu'il reproduisit depuis dans son livre sur les *Écrivains étrangers*.

Et tout d'abord il n'y a pas de Renaissance latine, déclare M. de Wyzewa, pour l'excellente raison que la littérature italienne n'est pas morte. Ce fut une invention d'un journaliste de Rome qui voulut, à l'instar de M. Jules Huret, faire, lui aussi, une Enquête sur l'Évolution littéraire.

Comme M. Huret, il a obtenu des résultats fort intéressants, mais très désillusionnants sur la noblesse de caractère des écrivains interviewés. Presque tous ceux qui se prononcèrent, nettement ou prudemment, en faveur d'une renaissance latine attribuèrent à leurs ouvrages, et à leurs ouvrages seuls, le mérite de ce mouvement littéraire. D'un bout à l'autre de la péninsule, ce ne furent que cris et clameurs d'indignation et de mépris contre Gabriel d'Annunzio qui, aux yeux de ses « chers confrères » a l'immense tort d'être de loin le premier des romanciers italiens contemporains.

On l'accusa de plagiat, on parvint à découper dans un de ses livres quelques lignes de l'un des romans « érotico-mystiques » du Sâr Péladan; on montra dans ses ouvrages l'influence de Tolstoï, de Bourget, de Nietzsche, de Zola et de beaucoup d'autres; on l'accusa même d'avoir copié *Lourdès* avant que le sujet du docteur-tératologiste Toulouse n'en eût encore accouché. De telles accusations eurent en France un regrettable écho, et M. de Wyzewa affirme qu'elles ont beaucoup diminué le succès des *Vierges aux Rochers*.

Certes, il est indéniable que Gabriel d'Annunzio ait profondément subi l'influence d'un grand nombre d'écrivains et d'artistes, au point d'utiliser à l'occasion leurs procédés et de défendre leurs idées. Mais comme l'a fait très justement remarquer M. de Wyzewa, le romancier de la Rose et du Lys ne fait entrer ces fragments étrangers dans ses livres, que pour autant qu'ils y trouvent naturellement leur place. Il leur fait subir la transformation nécessaire pour que, loin de venir détruire l'unité artistique de son œuvre — comme c'est le cas pour les descriptions et les études techniques des romans de M. Emile Zola — ils concourent à la créer, au contraire, pour une part très importante. Dans de pareilles conditions il ne saurait y avoir plagiat, il n'y a que légitime assimilation.

ROBERT CANTEL.

## Musique.

Le rôle de Dalila dans la pièce de M. Camille Saint-Saëns a enfin trouvé une interprète digne de lui. M<sup>me</sup> Marie Bréma, en représentation au théâtre de la Monnaie, nous a révélé toute la beauté dramatique de cette héroïne biblique. Elle en a rendu avec une compréhension profonde l'astuce amoureuse et la sombre perfidie. Douce, tentante au premier acte, esquissant avec une grâce exquise et un rythme attirant une danse suggestive devant les prêtresses, elle devient au second acte la traîtresse habile qui calcule avec précision la vengeance que facilitera ses énivrantes caresses.

Impossible de tirer plus d'impression de ce personnage que les interprètes précédents n'avaient qu'entrevenu. M<sup>me</sup> Bréma fait du reste concourir tous les moyens scéniques à cette puissante réalisation. Ses costumes, et celui du premier acte notamment, sont des merveilles de goût archaïque. Sa belle plastique, la chaleur de son débit, ajoutent des attraits continus à la beauté de son organe.

La musique de Saint-Saëns a rarement été animée par une plus vibrante exécution et par un plus grand déploiement de passion. L'ensemble de l'exécution n'a pas été trop mauvais, malgré le relief intense donné au personnage de Dalila, et franchement cette représentation eut été une des meilleures de la saison si un accroc malencontreux n'avait failli compromettre entièrement le finale. Mais le public, enthousiasmé par le jeu émotionnant de M<sup>me</sup> Bréma, s'est montré bon prince et n'a pas ménagé ses applaudissements à cette vaillante et grande artiste.

Au dernier concert populaire, on a entendu un peu de musique belge, ce qui a été une joie pour les oreilles nationales. Un nouveau concerto pour violon et orchestre de M. E. Mathieu a été exécuté avec une maîtrise admirable par M<sup>lle</sup> Irma Sèthe, une élève de M. Eug. Ysaye. Sûreté excessive, sonorité veloutée, doigté facile, M<sup>lle</sup> Sèthe possède à un haut degré les qualités qui font les grandes virtuoses de l'archet. Ajoutez à cela l'attrance particulière de sa personne et le rayonnement d'une chevelure étincelante comme une gerbe d'épis mûrs au soleil, et vous avouerez que le concerto de M. Mathieu ne pouvait être mieux partagé au point de vue de l'exécution. D'une facture soignée, cette œuvre a plu tant par la poésie du sujet que par la longue recherche des développements.

Bruyant succès pour le bruyant final du deuxième acte de *la Princesse d'auberge*, un drame lyrique de M. Jan Blockx, qui en est à sa vingt-cinquième représentation au théâtre de l'Opéra flamand d'Anvers. Œuvre jeune, sincère et bien venue, qui doit son charme aux tendances absolument flamandes du sujet autant qu'à la verve primesautière de sa musique. La scène de carnaval qui en a été extraite et exécutée aux Populaires

par les chœurs du choral mixte, et les soli chantés par M<sup>me</sup> Soetens Flament, M<sup>lle</sup> Charton et M. Mossoux, ont produit une vive impression. La cadence soutenue et entraînant de la musique de M. J. Blockx a été appréciée vivement par le public qui lui a réservé un accueil chaleureux. Cette œuvre originale verra probablement le feu de la rampe au théâtre de la Monnaie l'hiver prochain.

Le choral mixte, dirigé avec talent par M. Soubre, a fait entendre un psaume de Sweelinck et l'amusante *Bataille de Marignan*, de Clément Jannequin.

La marche funèbre pour la mort de Siegfried, enlevée pathétiquement par l'orchestre, et le finale des *Maîtres Chanteurs*, mené avec vigueur par M. Joseph Dupont, terminaient ce beau concert qui a valu à son chef estimé une longue ovation.

N. L.

\*\*

On nous gâte fort peu à Namur en fait de musique. A part les concerts — trop rares — auxquels nous convie le *Cercle musical* de M. Balthazar Florence est parfois, comme cette année, la séance annuelle organisée par le *Progrès*, nous n'entendons rien, rien, rien. On ne peut cependant pas appeler de l'art et de la musique les malsaines triturations auxquelles nous condamnons l'abominable ribambelle de cabotins qui se baptise : *troupe du théâtre (?) de Namur*.

Voilà pourquoi je ne veux pas laisser passer l'occasion de saluer l'initiative hardie, et que pour cela j'admire, qui s'est résolue par un tempétueux triomphe, du festival François Simon. Triomphe de terroir, soit. Mais, mis au point d'une moins enthousiaste sympathie, il en reste quand même un grand succès.

De toutes les œuvres de très diverses valeurs — mais de valeur presque toujours — que Simon nous a données, je ne retiendrai, pour en parler ici, que la pièce de résistance, ses *Scènes wallonnes* tout un long, peut-être trop long, poème symphonique.

Wallon, l'artiste s'est bien révélé tel par sa couleur rutilante, le charme très descriptif de ces tableaux, un sens exquis de la saveur originale des rythmes. L'œuvre est surtout en surface, ce qui n'est pas un reproche, car je veux seulement dire que François Simon n'y a intentionnellement mis aucun raffinement de psychologie ou de pensée profonde — on a trouvé des maîtres pour philosophier par des murmures de cordes, des plaintes d'anches ou des hurlements de cuivres...

Le sens précis, très harmonieux de la mélodie, est la caractéristique de ces *Scènes wallonnes*. L'*Introduction* est surtout fort belle.

Certaine *chanson de jeune fille* est d'une caresse fort câline : — on pense à Massenet en l'entendant, direz-vous ? S'inspirer n'est pas imiter. Et puis, il y en a tant



qui s'inspirent d'autres que Massenet... C'est méritoire déjà d'évoquer un Massenet ou un Grieg.

Deux courtes phrases : le passage du berger et les redondances alertes du *Cortège de la Jeunesse* sont des trouvailles qui, à elles seules, imposent à l'attention le nom de François Simon.

P. A.

### Memento.

Notre collaborateur, Eugène Bacha, vient d'avoir la douleur de perdre sa grand' mère, décédée à Liège à l'âge de 104 ans.

La *Jeune Belgique* présente à son ami et à la famille l'expression de ses sentiments de condoléance.

NOTRE AMI ET COLLABORATEUR Paul André nous prie de faire savoir qu'il abandonne le pseudonyme de Paul Arden, les raisons qui le lui avaient fait prendre n'existant plus aujourd'hui.

DANS LE dernier numéro du *Réveil* de Gand, un ami de M. Verhaeren, sous prétexte de défendre le vers polymorphe et la poésie d'expression directe, partage entre les poètes de la *Jeune Belgique* et les maîtres du Parnasse français, MM. de Heredia et Sully-Prud'homme en tête, une provision d'adjectifs qui voudraient être injurieux. En ce qui me concerne, je ne ferai pas à ce monsieur, qui signe Georges Mesnil, et qui n'est qu'un petit ramasseur de bouts de rancunes, l'honneur d'un débat quelconque. Ne m'insulte pas qui veut. ALBERT GIRAUD.

AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE NAMUR. — Ainsi que nous l'avions annoncé, M. Paul Arden a parlé il y a quinze jours au Cercle Artistique et littéraire de *l'indifférence et de l'injustice belge en matière littéraire*.

Le conférencier ne pouvait traiter ce sujet sans faire en quelque sorte l'histoire de la littérature belge, car il fallait montrer que si le public est indifférent, il avait grand tort de l'être en présence du nombre respectable d'écrivains de talent qui sont nés sur le sol de la Belgique et des œuvres qu'ils ont produites.

C'est ce que M. Paul Arden a fait dans une élocution élégante, en des phrases choisies, nous communiquant ses sentiments, enthousiaste lorsqu'il exaltait les beautés littéraires, dédaigneux et sarcastique lorsqu'il reprochait à la foule de ne point les admirer.

Quand M. Paul Arden est descendu de la tribune, chacun s'est empressé de le féliciter de la belle conférence qu'il venait de faire.

(*L'Opinion Libérale*).

MEISSONNIER JUGÉ par l'*Art moderne* :

« Il se dénonce en tout son œuvre un ouvrier prodigieux bou lonnant à petite fois sa colonne des Victoires, martelant de petits tapotements de marteau le cuivre du grand homme élu par son vœu d'artiste, et finalement maître de tous les secrets de la technique. C'est assez pour sa gloire. »

NOUS ANNONÇONS avec joie la naissance de deux écoles littéraires nouvelles : *Le Naturalisme* et *L'Animalisme*. Pères et enfants se portent bien.

A qui le tour ?

A BOOK of studies in plant form, with some suggestions for their application to design, by A. Lilley and W. Midgley Londres, Chapman and Hall, 1896 (3 frs.)

L'objet de cet ouvrage est suffisamment indiqué par le titre. Mais il faut parcourir ce petit volume pour se rendre compte de la manière éminemment pratique dont il a été conçu. Des chapitres spéciaux indiquent la manière d'appliquer la flore ornementale à la décoration d'une surface donnée, à une bordure, à son application à la peinture décorative (gesso), à la broderie, aux tissus, à la fabrication de poncifs, de papiers de tapisserie, de carrelages, etc. Des modèles à toutes les pages facilitent la compréhension du texte. Il serait à souhaiter que nos artistes eussent sous la main un manuel de ce genre. Une traduction du livre de MM. Lilley et Midgley leur rendrait les plus grands services.

EUG. MUNTY. — *Les tapisseries de Raphaël au Vatican et dans les principaux musées ou collections de l'Europe*. Paris Rothschild, 1897, 75 francs.

Nul autre que l'auteur de l'*Histoire de la Tapisserie en Italie et de la Renaissance en Italie et en France* n'était mieux préparé pour entreprendre cette belle et importante publication qui montre en Raphaël, peintre décorateur, une des faces de son multiple et admirable génie. Ce bel ouvrage, d'une lecture instructive et attachante, constitue, par la beauté des illustrations qui le remplissent, une véritable œuvre d'art.

OF THE DECORATIVE illustration of books old and new by Walter Crane. Londres George Bell, (York street) 1896. (15 frs.)

C'est un mouvement à la gloire du livre illustré qu'a élevé Walter Crane, grand illustrateur lui-même, bien connu des bébés anglais par ses réjouissants livres d'images. Les Anglais comprennent le livre illustré autrement que les artistes du continent; en ceci, comme en beaucoup de choses, leur conception s'écarte assez peu de celle des maîtres anciens. M. W. Crane affirme ses préférences par le choix qui a présidé aux multiples reproductions dont son livre est agrémenté. Les naïves gravures sur bois du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle y tiennent une large place. Les livres modernes que M. W. Crane a jugés dignes d'être signalés comme modèles, se rattachent, presque sans solution de continuité, à la tradition des incunables et des gros in-folios flamands ou allemands. C'est en somme une vue assez étroite, mais qui témoigne de convictions artistiques et mérite à ce titre d'être examinée avec intérêt. P.

THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. — 3<sup>e</sup> Soirée d'abonnement. Au programme : *L'Évasion*, drame en 1 acte du C<sup>o</sup> Villiers de l'Isle Adam. *L'Occasion*, pièce en un acte de Prosper Mérimée. *Le Coréen*, esquisse japonaise en un acte de Louis Gallet. Principaux interprètes : MM<sup>mes</sup> MAGUÉRA et J. DALBIEU. M. MÉVISTO du Théâtre Libre, créateur du rôle de Pagnol dans *L'Évasion*. Nous en rendrons compte prochainement.

### Bibliographie

ERNERT HAECHEL : Le Monisme, lien entre la Religion et la Science. — EPHRAÏM MIKHAËL et CATULLE MENDÈS : Briséis. — AUG. SABATIER : Esquisse d'une philosophie de la Religion. — ALBERT RÉVILLE : Jésus de Nazareth, études critiques. — HENRY BORDEAUX : La vie et l'art; sentiments et idées de ce temps. — MAURICE BOUCHOR : Le Mariage de Papillon, caprice en 1 acte et en vers. — GASTON DANVILLE : Vers la mort, roman. — HUGURS LE ROUX : Le maître de l'heure, roman. — EDOUARD PAILLERON : Pièces et morceaux. — FERNAND VANDÈREM : Les deux rives, roman. — ERNEST DAUDET : Rolande et Andrée, roman. — FRANZ LISZT : Lettres à une amie. — ERNEST CLOSSON : La musique et les arts plastiques. — JEAN DELVILLE : Le Frisson du Sphinx.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°, 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche  
de D'EMEURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 x 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste. — Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAÎTRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 7

13 Février 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ERNEST CLOSSON. — G. A. Lortzing et le « Waffenschmied ».  
JEAN DELVILLE. — Sonnets.  
FEU RICHARD WAGNER. — Ueber das dirigieren.  
ROBERT CANTEL. — Vieilles amours (Paul Arden).  
ROBERT CANTEL. — A la Maison d'Art.  
N. L. — Musique.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- *Edition ordinaire* . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féerique*, *les Derniers vers*. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné* . . . . . 3 50
- *Autant en emporté le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* . . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* . . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagieltos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## G.-A. Lortzing et le "Waffenschmied"

Un groupe d'amateurs du *Deutscher Gesang Verein* de Bruxelles ont annoncé, pour la semaine prochaine, une représentation du *Waffenschmied* (l'*Armurier*), l'opéra le plus populaire de Lortzing.  
— Lortzing ?

Le nom est aussi inconnu chez nous qu'il est célèbre, depuis cinquante ans, dans les pays de langue allemande, du Rhin au Danube. Tandis que le gros public, finalement lassé des austères et indigestes productions des écoles modernes, se tourne avec de sympathiques regrets vers les flonflons de *Don Pasquale* et du *Domino Noir* (qui font redouter la reprise à la Monnaie, de toute la kyrielle des *Dame blanche*, *Diamants de la Couronne*, *Si j'étais Roi*, etc.), on ignore parfaitement qu'il exista là-bas, en Allemagne, un musicien spirituel, exquis, contemporain et rival heureux des maîtres du vieil opéra-comique français, dont il adopta la formule tout en sachant conserver à ses œuvres certaines qualités précieuses, particulières au génie allemand.

Je ne veux pas refaire ici, en détail, l'histoire de ce musicien, que j'ai racontée ailleurs (1); quelques lignes, au reste, la résument, cette existence misérable, haletante, tragiquement brève, comme celle de tant d'artistes de la joie et du rire !

Et pourtant, rares sont ceux auxquels la destinée aurait dû, semble-t-il, sourire comme à Lortzing, auquel l'étendue de son talent, la constance de ses succès, autant que la bonté et la droiture de son caractère, la pureté et l'honnêteté de ses mœurs, paraissaient procurer une carrière heureuse et enviée.

Né à Berlin en 1803, il y meurt prématurément

(1) Voir l'*Echo Musical* du 12 juillet 1896 : *Un Compositeur allemand*.

en 1851, emportant la vision angoissante d'une famille chérie, abandonnée pour ainsi dire à la charité publique.

Pourtant, comédien, chanteur, compositeur, chef d'orchestre, l'Allemagne entière, Berlin, Cologne, Leipzig, Vienne, l'avaient applaudi. Ses opéras-comiques, le *Czar et le Charpentier*, l'*Armurier*, *Ondine*, se jouaient sur toutes les scènes des deux empires, où ses mélodies couraient la rue. Mais les droits d'auteur étaient nuls, la rapacité des directeurs venait en aide à la déveine, et c'est ainsi que plus la rumeur des bravos et la popularité grandissaient autour de lui, plus l'artiste voyait augmenter sa détresse.

Et pourtant, rien de tout cela ne parvint jamais à altérer la confiance et la gaieté qui étaient au fond de lui-même.

» Moi et les miens, écrit-il dans un bel élan, nous n'avons pas encore faim, et aussi longtemps qu'un compositeur allemand, jouissant de quelque renommée, peut dire cela, il est tenu d'honorer sa patrie. »

Quand il mourut, une souscription dut être organisée par les théâtres allemands, pour venir en aide à sa famille en détresse; et lorsque, plus tard, ses œuvres tombèrent dans le domaine public, les théâtres royaux et impériaux de Munich et de Berlin, sur les ordres exprès de Louis II et de Guillaume I<sup>er</sup>, continuèrent à servir aux enfants de Lortzing, pour leur venir en aide, les tantièmes auxquels ils avaient cessé d'avoir droit.

Je disais tout à l'heure que Lortzing est aussi inconnu chez nous et en France que célèbre en Allemagne. Et c'est logique. Malgré la légèreté de ses rythmes et l'envol gracieux de ses mélodies, Lortzing est foncièrement Allemand. Au point de vue musical pur, nous entendons par là, cette écriture consciencieuse, ce travail sérieux

qui est l'apanage constant du compositeur allemand — et qui trop souvent, hâtons-nous de l'ajouter, constitue son seul mérite.

En France, il n'en est pas ainsi. Plus d'un compositeur français, même à hautes visées — tel Godard — ne nous laisse qu'un œuvre incomplet, boiteux, pour avoir méconnu la nécessité d'une facture sérieuse et serrée; — à plus forte raison en est-il ainsi des partitions des maîtres sans prétentions de l'ancien opéra-comique français, pour lesquels une heureuse tournure mélodique suffit à tout, tandis que l'harmonisation, et surtout l'accompagnement, se réduisent à presque rien.

Il en est tout autrement chez Lortzing. Pour lui, l'harmonie n'est guère à dédaigner, il a des modulations heureuses, des sonorités certainement assez inattendues à l'époque où on les entendit pour la première fois. L'orchestration est variée, pimpante.

Son orchestre, certainement restreint, offre par lui-même un intérêt constant. Le plus souvent, on y trouve une partie mélodique, enguirlandant la mélodie vocale en un contrepoint plus adroit que dans beaucoup de compositions de M. Massenet.

Dans le *Waffenschmied*, on distingue jusqu'à des leitmotiv... Oui! Entendez dans le duo de Stadinger et de Georges, cette cadence aimable qui caractérise la bienveillance du vieil armurier: elle reviendra dans la finale du deuxième acte, quand Stadinger présente à sa fille Georges, l'époux qu'il lui destine et ailleurs, cette petite phrase qui, aux bassons et hautbois, accompagne l'entrée du beau chevalier, ne la voilà-t-elle pas revenir, quand le souvenir de son noble galant vient troubler la cervelle de la pauvre Marie.

Que dis-je? Dans l'ouverture, ne voilà-t-il pas une fugue?...

Le grand bonheur de Lortzing aura été de vivre à une époque où la muse allemande était toute palpitante encore du génie des grands maîtres; dans cette musique d'opéra-comique sans prétention, passe quelque chose de l'âme de Schubert et de Weber; il a des accents de tendresse profonds et touchants, et plus d'un musicien illustre eut signé avec empressement l'air de Marie, qui termine le premier acte du *Waffenschmied*. Certes, la verve de l'humoriste ne perd pas ses droits et en plus d'un endroit l'auteur ne cherche autre chose que de nous réjouir; mais c'est toujours à bon escient que sa muse prend une allure plus libre; pour moi, je ne trouve rien de vulgaire au

*lied* de Georges, accompagné par le chœur, à la fête populaire du deuxième acte; Wagner lui-même n'a-t-il pas intercalé une valse au troisième acte des *Maîtres Chanteurs*. Le chœur qui précède, d'ailleurs, a du charme, une gaité fine et distinguée. A l'occasion, Lortzing témoigne que les recettes du grand opéra ne lui sont pas étrangères. Chacun de ses finales emprunte beaucoup de variété et de mouvement; c'est toute une suite de petits tableaux mélodiques adroitement enchaînés. Que de pétulance et d'animation au début du finale du 2<sup>m</sup>e acte!

Mais la mélodie reste toujours la qualité dominante de Lortzing. Dans le *Waffenschmied*, il la verse à flots, sans compter. L'air de Stadinger « Le beau temps que c'était alors! » à la fin du 3<sup>m</sup>e acte, compte parmi les plus séduisants bijoux de cericbe écrivain de la mélodie populaire, qui fait l'orgueil de l'Allemagne. Cadences, fioritures et vocalises sont bannies de toute la partition.

Mais les caractères germaniques de sa musique ne suffisent pas, dira-t-on à bon droit, pour motiver l'indifférence du public de langue française envers Lortzing. Il y a, en effet une autre raison, c'est que les mêmes caractères s'affirment avec plus de force encore dans le texte.

C'est une chose curieuse, et qu'il n'est d'ailleurs pas ici le lieu de discuter: tandis que les produits de l'art français pénètrent en Allemagne avec une facilité singulière et s'adaptent parfaitement au milieu, il en est tout autrement des ouvrages allemands, qui ne franchissent pas la frontière; Adam Auber, Boïeldieu, pour ne parler que de ceux-là, se jouent couramment en Allemagne, tandis que Marschner, Lortzing et tant d'autres sont complètement ignorés du public français. Celui-ci ne manque pas de tirer gloire de cette constatation, qui se généralise d'ailleurs, comme chacun sait, à la littérature et à la poésie; on en conclut volontiers, en France, à un art plus fécond, plus expansif, plus brillant; l'esprit français « dirigeant le mouvement intellectuel du monde » la phrase est devenue un poncif. Et pourtant, on aurait des raisons de croire que cette puissance d'expansion tient moins à une supériorité du génie français qu'à certaines qualités particulières à l'art de ce pays, — par exemple, la superficialité du caractère national, conséquemment le cosmopolitisme relatif des personnages de la fiction théâtrale et littéraire, qui favorise singulièrement cette exportation.

Tout autres sont les caractères des person-



nages du théâtre allemand. Ils sont germaniques, intraduisiblement. L'appropriation d'une pièce allemande pour le théâtre français présente d'énormes difficultés, et nécessite un bouleversement complet dans les caractères mêmes des personnages, les détails du dialogue, etc.

Et que l'on ne croie pas que ces considérations ne s'appliquent qu'aux œuvres d'art d'une portée supérieure. Au contraire, plus nous descendons vers le détail de la vie de tous les jours, c'est-à-dire vers les sujets humbles, familiers, comiques, plus le caractère se spécialise. Comme l'a fait remarquer justement M. Barthélémy à propos des *Maîtres Chanteurs*, le drame, c'est la vie considérée à ses sommets, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de plus universellement humain; tandis que la comédie, c'est la vie prise sur le vif, dans l'infinité de ses détails, qui tous contribuent à localiser et à spécialiser l'intrigue et l'âme elle-même des personnages, (c'est pourquoi, malgré l'ardeur de mes convictions, je n'avais jamais cru possible ce triomphe des *Maîtres-Chanteurs* en France, qui me paraît aujourd'hui la confirmation la plus éclatante du génie de Wagner, lequel a pu intéresser un public à tout un groupe de personnages dont l'essence même devait lui rester étrangère).

Tels sont aussi les personnages du théâtre de Lortzing, et spécialement ceux du *Waffenschmied*. Stadinger, le vieil armurier que son ignorance de l'écriture n'a pas empêché de faire fortune, et qui, à ses manies ridicules, ses naïvetés et ses emportements, joint un fond de poésie intime (la fameuse *Immigkeit...*) qui s'épanche au dernier acte, avec une espèce de solennité touchante; le chevalier Conrad von-Liebenau, espèce de Stoltzing au petit pied, dont l'amour semble emprunter du lyrisme pathétique et un peu rodomont du protégé de Hans Sachs; Georges, le valet grossièrement malicieux; Adelhof, le noble souabe, dont l'infatuation naïve résume bien la morgue de l'aristocratie germanique de vieille roche; Irmentraut, la vieille coquette; et surtout, Marie, la fille de Stadinger, naïve et avisée à la fois, dont l'amour pur et enfantin, les ruses innocentes, font penser à la délicieuse figure d'Eve, l'enfant de Nuremberg. Tous ces personnages sont essentiellement germaniques; ils pensent et agissent en vrais allemands: l'indifférence du public français à leur égard est parfaitement justifiée, elle est dans la logique des choses.

Lortzing écrivait lui-même ses livrets, et cette

circonstance, on le devine, est pour beaucoup dans la parfaite cohésion de ses ouvrages, l'union intime entre la phrase parlée et son adaptation musicale, le caractère des personnages et son expression lyrique.

L'action du *Waffenschmied*? Ne m'en parlez pas! elle est d'une naïveté à faire sourire. Qu'il vous suffise de savoir qu'il y a là-dedans un noble chevalier qui, épris de la fille de l'armurier et vétérinaire Stadinger, s'engage comme ouvrier, sous le nom de Conrad, dans l'atelier du vieux. Comme vous pensez, Marie ne manque pas de payer de retour l'humble forgeron. Mais son amour résisterait-il aux sollicitations d'un galant riche et titré? C'est ce que Conrad va éprouver en se présentant à elle sous son aspect véritable de noble chevalier... Vous voyez comme c'est vraisemblable. L'action se poursuit ainsi à travers des péripéties diverses, — dans lesquelles interviennent Georges, complice et ami de Conrad, Irmentraut, gouvernante de Marie, Stadinger son père, l'aubergiste Brenner et le noble souabe Adelhof — jusqu'à ce que, la fidélité de Marie dûment éprouvée, et vaincues les résistances paternelles, le mariage ait lieu, au milieu de la joie unanime.

Comme contraste à l'in vraisemblance de l'action, le dialogue, lui, est charmant, plein d'esprit et de zèle, de trouvailles de toutes sortes, — parmi lesquelles brillent notamment l'étrange dialecte du souabe Adelhof, une manière d'Auvergnat allemand. Autant la trame dramatique est pauvre, autant les broderies dont l'auteur l'a semée ont de délicatesse et de charme; c'est ici que se manifeste, avec éclat, le caractère profondément allemand de la pièce et des personnages que Lortzing fait agir devant nous.

Ce que sera la représentation du *Waffenschmied*, par une troupe d'amateurs, au Théâtre Flamand, nous en pourrons juger la semaine prochaine. En tous cas, non seulement l'idée est louable et digne d'encouragement, mais la soirée promet d'être instructive, ne fût ce qu'au point de vue de l'effet que produira, sur notre public et nos critiques, cette curieuse tentative de décentralisation artistique.

ERNEST CLOSSON.

## Sonnets

## L'ENFANCE D'ALEXANDRE LE GRAND

L'indomptable cavale en son instinct cabré,  
Naseaux de feu rougis et volante crinière,  
N'a pas su de ses bonds lancer dans la poussière  
Son divin cavalier au corps calme et membré !

Pourtant, nul fier dompteur en Grèce célébré  
Ne fit faire à la bête un seul pas en arrière,  
Sans rougir de son sang l'onyx de la barrière  
Où se brisait l'ampleur de son torse cambré !

Si le galop ardent frappe la terre antique,  
Si la clamyde d'or de l'Enfant héroïque  
De plis clairs bat l'espace ainsi qu'une aile d'or,

Lui, seul, saura guider d'une main triomphale,  
Comme un dieu glorieux qui reste doux et fort,  
Sur les mondes conquis les pas de Bucéphale !

## PSYCHIA

Si, papillon d'azur dans l'or crépusculaire,  
Parmi l'atome en feu qu'enchantent les lueurs,  
Ton âme a voltigé vers d'invisibles fleurs,  
C'est qu'un aimant divin la pénètre et l'éclaire.

Dans le soir de tes yeux dont l'intime soleil,  
Mouvant flambeau voilé d'une splendeur secrète,  
Réfracte le vol d'or de ses ailes de fête,  
Laisse donc se pâmer le papillon vermeil !

Par de-là les bourniers de la terre barbare  
Et les grands rocs d'airain sombre et ensanglanté,  
Par dessus l'illusoire ou la Réalité,

Tu renaiss lentement, métamorphose rare,  
Dans ce rêve qui vole à travers l'infini,  
Où tout se recommence en tout ce qui finit.

JEAN DELVILLE.

## Ueber das Dirigieren.

*Champs-Élysées, ce ... février 1897.*

Messieurs les Directeurs de la *Jeune Belgique*,

Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'ouvrage que je publiai de mon vivant sous ce titre : *Ueber das Dirigieren*, — l'Art de diriger. Je désire y ajouter un codicille, car j'ai acquis beaucoup d'idées nouvelles dans le royaume des ombres, et si je vous adresse le résumé de mes plus récentes observations, c'est que, mes pauvres amis, vous me paraissez en avoir terriblement besoin. Vous

n'entendez rien à l'art de diriger une revue, c'est-à-dire un orchestre littéraire. Permettez-moi de vous donner là-dessus quelques bons conseils : vous aimez trop mes œuvres pour que je ne sois pas heureux de vous rendre un petit service.

Tout d'abord, mes enfants, quel diable vous pousse à critiquer les ouvrages d'autrui, surtout quand ils sont détestables et menacent de pervertir, dans la mesure où il est pervertissable encore, le goût du public ? Êtes-vous complètement fous ? Je crois bien que j'ai fait jadis comme vous, et que ma plume avait bon bec. Qu'y ai-je gagné ? Je me suis suscité une foule d'ennemis qui m'ont prodigué, dans tous les *Art moderne*, les *Réveil* et les *Coq rouge* de ma patrie, des noms d'oiseaux, voire de pachydermes, accompagnés d'adjectifs très crottés. Ah ! si j'avais su alors ce que je sais maintenant !... Mais il faut être mort pour apprendre à vivre. Vous, mes bons amis, tâchez de profiter de mon expérience et d'éviter les fautes que j'ai commises. Si vous rencontrez dans un livre une sottise grosse comme une citrouille, n'allez point faire les dégoûtés : ouvrez la bouche en cœur, joignez les mains, levez au ciel des yeux humides et écrivez-vous : « Quel chef-d'œuvre ! A-t-on jamais rien vu de plus délicat et de plus original ? » C'est ainsi que l'on se fait des amis.

Vous n'avez pas l'air de soupçonner ces choses. Vous semblez ignorer que de dire de quelqu'un, — de M. Verhaeren, par exemple, — qu'il écrit des vers boîteux et qu'il commet des fautes de grammaire comme un Topinambou, ce n'est plus de la critique, cela ! Vous faites des personnalités. Oui, mes enfants : nommer M. un tel et ne pas entourer son nom d'une guirlande d'éloges, c'est vous livrer à des personnalités déplorables. Mais l'Art, me direz-vous ? L'Art ? Il n'y a qu'un art, l'art de parvenir. Et pour y réussir, il faut se faire un ami de quiconque tient une plume et peut vous rendre vos politesses : on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

J'entends d'ici vos objections *ad hominem*. Pas de personnalités, je vous en conjure ! Oui, j'ai été dur pour les cuistres de mon temps, et même pour quelques autres personnes. Hé bien, c'était idiot. Si j'avais suivi la ligne de conduite que je vous indique aujourd'hui, j'eusse été célèbre à vingt-cinq ans dans ma ville natale, à trente dans la circonscription, à quarante dans le royaume de Saxe ; j'eusse gagné beaucoup d'argent et je n'aurais pas dû avoir du génie. Voyez combien c'est plus commode ! Au lieu de cela, je me suis fait conspuer, calomnier, insulter, chasser de divers lieux, et je me suis vu forcé de produire des chefs-d'œuvre, ce qui n'est pas toujours facile.

Mais je veux éclairer ma théorie par un exemple. Nous lisons beaucoup, au cabinet de lecture de Rhadamante, une revue belge qui s'intitule le *Réveil* ; elle a une petite odeur de mort qui nous plaît beaucoup. Je



vous recommande spécialement le numéro de novembre-décembre 1896. qui vient de paraître, avec un retard quelque peu cadavérique. Méditez la chronique littéraire du directeur, M. Albert Arnay. Voilà un homme qui sait diriger. Ce n'est pas lui qui aurait besoin de mes conseils ! Ce n'est pas lui qui aurait le mauvais goût de faire de la critique pour l'art ! Il entend autrement les affaires. Vous n'en douterez point en parcourant les éloges, c'est-à-dire les seules critiques dignes de ce nom que, dans le cours d'un seul article, il parvient à adresser non seulement à ceux qui les méritent, mais surtout aux autres. Voyez :

Premier auteur, *M. Camille Lemonnier* :

Ce qui dans l'œuvre de M. Camille Lemonnier s'impose tout d'abord, c'est que chacun de ses livres laisse à sa suite un sillage nouveau. Nul mieux que lui n'a mis en relief certains aspects de la vie simple — surtout — ou compliquée. Et toujours sa forme fut exactement adéquate aux sensations, aux vertus, aux passions dont sa curiosité s'enquerrait.

Deuxième auteur : *M. Emile Verhaeren*, à propos de la réimpression en un volume des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux Noirs* :

Que dire encore, sinon que ce triptyque est l'œuvre la plus véhémement, la plus forte, la plus sincèrement tragique de ce temps. Il ne la faut comparer à aucune autre — sinon à d'autres de M. Verhaeren lui-même.

Troisième auteur : *M. Gustave Kahn* :

Déjà fut dit en cette revue combien distincte et colorée est la pensée de M. Gustave Kahn. *Limbes de Lumières*, son récent volume, est à ranger parmi les livres où son très personnel talent s'affirme le plus heureusement. Liens, images, chansons, paysages, sont à lire et à admirer. Des féeries de couleurs, un éblouissement de sacre et de fête, un ruissellement d'ors en flammes à chaque strophe se répètent.

Le quatrième auteur reçoit des éloges aussi, mais un peu moins chaleureux. Passons au cinquième, *M. Adolphe Retté* :

On a colporté beaucoup de mal au sujet de M. Adolphe Retté et de *la Forêt bruissante*. Il paraît qu'il a défendu dans ces pages, comme dans d'autres d'ailleurs, des idées qui troublent la sieste des bonnes gens. Ma foi, je veux n'en rien savoir. Mais ce que je sais, c'est que l'œuvre est belle, ardente, enthousiaste, que c'est l'œuvre d'un homme et qu'il faut en vanter la fierté, la sincérité, l'harmonieuse simplicité.

Le cinquième auteur, *M. Maurice Le Blond*, a commis la faute de malmenager quelques écrivains : aussi, M. Arnay ne lui décerne-t-il que des éloges prudemment mitigés de réserves ; le sixième et le septième auteurs sont plus convenablement critiqués :

L'exquise préface que M. Saint-Georges de Bouhélier a écrite en tête de *Sylvie ou les émois passionnés* que nous envoie M. Eugène Montfort ! Et quel charmant livre que celui de ce jeune écrivain ! On n'en saurait dire trop de bien. On ne saurait attribuer à ce pur poète d'un pur poète des mérites qu'il ne justifierait pas. J'avouerai sans détours que c'est, avec une dizaine d'autres volumes, le peu de réelle joie que me valut cette année de chronique littéraire.

..... Si j'aime moi-même M. de Bouhélier, c'est parce qu'il est délicieusement simple et simplement ému. Ah ! que son style est enjôleur, d'une finesse sans exagération, d'une variété sans parures inutiles — ni surtout fausses. C'est un écrivain déjà si maître de sa forme ! Il parle et l'on s'étonne que sa voix soit à ce point distincte de celle des autres. Il est ingénu avec une délicieuse nuance de scepticisme ; tantôt il est la grâce et tantôt le paroxysme.

Ici, attention ! Je recommande spécialement à votre admiration la finale que voici :

La place nous manque. Nous le regrettons et ne nous consolons pas de ne pouvoir vous répéter l'une ou l'autre page plus particulièrement belle de forme, s'il ne nous restait l'espoir que vous daignerez lire le livre tout entier et que M. de Bouhélier — qui est, selon nous, un de ces hommes-phares, indiquant aux autres la route, — *nous honorera sous peu de sa collaboration*.

Huitième auteur, *M. Toisoul* :

M. Toisoul est un prosateur de talent épris de plasticités rares. Ah ! que de merveilleuses trouvailles dans ces dialogues. De la première à la dernière ligne que l'œuvre est donc attirante !

Le neuvième auteur, *M. R. Ledent* est moins favorablement traité : c'est probablement un ami sûr, qu'on n'a plus besoin de ménager. Voyons le dixième, M. Marius André. « Son livre est une œuvre de rédemption par la beauté parfaite et la simple religieuse » croyance. » Au onzième auteur, M. Edmond Pilon, moins de fleurs. Le douzième, M. André Lebey, reçoit ce bouquet : « Il est... un des récents écrivains qui ont » précisé certain état d'âme ou d'esprit dont souffrent » bien des jeunes hommes de sa génération. » Aux suivants, le treizième, le quatorzième et le quinzième, — MM. Johannès Gravier, Virgile Jozs et L. Dumur, — éloges comparativement pâles. Passons tout d'un coup au dix-septième, *M. Edmond Van Offel* :

*Bloei* (Floraison) par M. Edmond Van Offel est un des plus beaux livres de vers flamands qu'il nous ait été donné de lire. Quel sincérité d'accent, quelle lumineuse originalité d'images — et comme les rythmes qui se jouent au hasard de ces pages sont d'un charme effleurant et varié !

Du dix-neuvième, *M. Jean Viollis*, les vers « sont beaux » d'une beauté simple, bucolique, juvénile et pourtant » réfléchi. »

Apostrophe au vingtième : « Cher *Ruyters* que votre » œuvre est belle ! »

Ouf ! Vous me direz que c'est grotesque ? Imprudents ! Je vous montre l'essence même de la critique. *L'Art Moderne*, qui s'y connaît, apprécie le *Réveil* dans son numéro du 31 janvier : « Revue de jeunes, très vaillants » lante et respectueuse des grands capitaines littéraires. »

Vous voyez bien ?

Ne méprisez pas ma sagesse posthume. Adieu. Et que le Saint Graal vous illumine !

Feu RICHARD WAGNER.

### Vieilles Amours (1)

Par PAUL ARDEN. (Bruxelles, Lamertin; Paris, Bibliothèque de « La Plume ». — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.)

Nos lecteurs se rappellent tout le succès de la dernière publication de notre ami et collaborateur dévoué, Paul Arden. *Des Enfants* était une petite plaquette pleine de sensations délicates, fines, que l'auteur indiquait en quelques mots avec une douceur charmante et une exquise délicatesse presque féminine.

Les mêmes tendances se retrouvent dans le roman que vient de publier M. Paul Arden. C'est une scène de la vie de province à peu de personnages; mais le manque d'action et de mouvement sont amplement compensés par l'analyse approfondie des sentiments et une psychologie très fouillée de l'amour. Félicitons, en passant, M. Arden d'avoir choisi pour fond à son tableau un paysage de ces provinces wallonnes qu'il aime avec tant de passion. Nous y avons gagné sur les romans pseudo-parisiens dont on nous inonde aujourd'hui, quelques descriptions délicates et émues, un peu vagues parfois, mais toujours pleines de charme et de douceur. Nous y avons gagné aussi — et c'est plus particulièrement sur ce point que je voudrais attirer l'attention — une étude très fine de la vie et des mœurs de la province.

Certes, l'on ne peut condamner en bloc toute la littérature de sujet et de cadre parisiens; Paris étant le centre du monde français et, à beaucoup d'égards, du monde littéraire et artistique, il est tout naturel que la peinture de la société cosmopolite qui s'y agite ait tenté de nombreux romanciers. Mais il n'est pas moins vrai, que par ce temps de centralisation à outrance, il semble que Paris ait absorbé avec trop d'exclusivisme l'attention de nos écrivains. Dans son remarquable livre de critique, *Le Mal d'écrire*, M. Antoine Albalat signalait, il y a deux ans déjà, cette tendance alarmante pour l'avenir du roman français. Les écrivains sont absorbés par cette vie parisienne, ce boulevardisme léger, goguenard, railleur, sceptique. « L'ennemi de l'art, le fléau de notre époque, c'est le boulevard, c'est la « blague », c'est la gauloiserie sceptique, la littérature de chic, la vanité de l'asphalte, l'écrivasserie au jour le jour, l'article à la course, la phrase de cigare, la critique de salon et de cercle! » Ces mêmes tendances que M. Albalat signalait dans le style et la « manière » de beaucoup d'écrivains contemporains, sauf parmi les plus grands, se retrouvent dans le choix limité de leurs sujets. Quand donc verrons-nous une pléiade de jeunes

(1) Nous présentons à notre ami, Paul Arden, toutes nos excuses pour le retard avec lequel nous parlons de son beau roman. Des difficultés de mise en pages nous ont empêché jusqu'à présent de publier cet article, écrit il y a plus d'un mois.

(N. D. L. R.)

romanciers, à l'école de Balzac, de Flaubert et de Maupassant, quitter ce monde parisien, si artificiel bien souvent, pour étudier à nouveau la vie et les mœurs de la province, que nous connaissons si mal et qui, dans leur formalisme souvent étroit, contiennent cependant tant de naturel.

M. Paul Arden vient de tenter, avec succès, un essai dans ce genre.

Vous raconterai-je le sujet du roman, l'amour de Delphine Fousseret, une vieille fille d'une quarantaine d'années, qui n'avait jamais eu d'autres objets d'affection que ses fleurs et son petit chien, et d'un jeune médecin, Louis Donjeux, dont la lenteur de pensée n'a rien du « chic parisien » que je signalais tout à l'heure ?

Mais non, mieux vaut ne pas déflorer votre plaisir; lisez le livre, et si parfois quelque gaucherie de style vous arrête, rappelez-vous qu'une certaine petite maladresse gentille accompagne presque toujours la douceur et la délicatesse, et que ce sont là les deux grandes qualités de notre jeune romancier, M. Paul Arden.

ROBERT CANTEL.

### A la Maison d'Art

#### I

La troupe de M. Mouru de Lacotte nous a donné jeudi dernier une intéressante soirée dramatique.

Au programme d'abord, *l'Occasion*, de Prosper Mérimée. Ce délicieux petit acte, extrait du *Théâtre de Clara Gazul*, nous a enfin reposé de toutes les pièces lyriques ou narratives que M. Mouru aime à monter; telles, par exemple, dans les premières soirées de cet hiver, *la Révolte* et *Germinie Lacerteux*. Le théâtre de Mérimée reste du théâtre; c'est-à-dire que *l'Occasion*, par exemple, est une étude littéraire dont le fond est formé par l'action. *Germinie Lacerteux* est au théâtre ce que les illustrations d'un livre sont aux tableaux de maître; c'est un roman avec tableaux vivants; il n'y a rien de plus faux et de plus anti-artistique.

Ne parlons pas du *Coréen*, de M. Louis Gallet, esquisse dramatique faite avec tous les fonds des magasins d'accessoires et de ficelles dramatiques, et les soldes des bazars japonais; et abordons tout de suite la critique de *l'Évasion*, de Villiers de l'Isle Adam. Il faut toute la bonne volonté du public de la *Maison d'Art* pour que de pareilles représentations puissent avoir quelque succès; car, dans la littérature vraiment digne de ce nom, je ne pense pas qu'il y ait un plus grand fiasco dramatique que celui du théâtre de Villiers. Cet admirable écrivain lyrique n'avait aucune idée de la réalité ou du naturel des choses; tout dans son œuvre est pensée ou rêverie; il n'y a jamais d'action réelle. Les personnages de son théâtre passent leur temps en de longues tirades sentimentales; ce sont des êtres tombés de la lune et qui semblent difficilement s'acclimater ici-bas.

Le forçat parle de la liberté et de l'immensité de la mer au lieu de songer à son évasion; les jeunes mariés parlent de tout, sauf d'eux-mêmes; inutile de dire que dans ce théâtre prétendument sans ficelles, ces pauvres « petits anges » sont menacés



d'être impitoyablement sacrifiés, et que le forçat évadé recule devant ce nouveau crime après en avoir commis quatre depuis le coucher du soleil. Toute la fausse sensiblerie romantique des *Misérables* ou d'*Angelo* se retrouve dans le théâtre de Villiers, avec la même ignorance du naturel que dans le roman et le théâtre de Victor Hugo. Ainsi pour ne citer qu'un détail, ne voit-on pas le petit père Mathieu faire évader un forçat et le laisser garder sa veste rouge qui le fera reconnaître par le premier charretier venu sur la grand'routé; ce qui arrive. Je ne connais d'équivalent dans le théâtre que la fameuse scène de *Ruy-Blas* où le ministre-laquais prend les ordres de son ancien maître qu'il n'a même pas l'intelligence de faire mettre à la porte.

Un mot pour finir de l'interprétation. Quelques fillettes ont gentiment habillé l'*Occasion*. M<sup>lle</sup> Maguéra a été excellente — comme toujours d'ailleurs — dans le *Coréen*. M. Albert Mayer a joué beaucoup mieux le rôle du petit père Mathieu dans l'*Évasion* que celui du prince Taïko dans le *Coréen*. M. Mevisto a interprété superbement le rôle de Pagnol dans l'*Évasion*. Quant à M. Mouru, il devrait savoir qu'un bon directeur de théâtre ne doit jamais jouer sur sa propre scène. Il est vrai que..... mais passons.....

## II

M. Laguerre, l'avocat parisien auquel le boulangisme a fait une réputation d'éloquence, à ce que l'on m'assure, a parlé vendredi dernier de Napoléon intime, fils, frère, époux, amant, père, et, à ses moments perdus, général, empereur, etc.

Ces pauvres Bonapartes eussent été bien marris s'ils n'avaient pas eu aussi leur petit *cas scandaleux* dans la dernière épidémie de « potinite ». M. Laguerre a dû les combler de joie, malgré toute la préciosité et tout l'artificiel de son élocution. Grâce à l'intérêt de son sujet, il a obtenu de vifs applaudissements.

ROBERT CANTEL.

## Musique

Les tendances conservatrices, fort bien portées en cette fin de siècle, s'immiscent même dans les appréciations esthétiques. Ne voit-il pas que d'aucuns reprochent à M<sup>me</sup> Brema, la cantatrice wagnérienne en représentation au théâtre de la Monnaie, le mépris qu'elle professe pour les traditions théâtrales. Le maintien des conventions aussi surannées qu'elles soient, aurait-il une portée politique?

L'*Orphée* de Gluck nous fut restitué en 1893 dans une forme raffinée, grâce à l'intervention de M. Gevaert, qui mit à cette occasion sa haute compétence au service du théâtre de la Monnaie.

M<sup>me</sup> Armand, stylée par l'érudit musicologue qui s'inspira lui-même sans doute des traditions orphiques, interpréta le principal rôle à la satisfaction de tous. Nul n'a oublié les chaudes sonorités de sa voix, fort belle à cette époque, ni la clarté de sa diction. Mais elle n'avait en revanche aucunement la ligne du personnage et la froideur classique de son jeu atténué par trop le côté passionné du héros antique.

M<sup>me</sup> Marie Brema, la première à lui succéder, apporte outre une exécution tout aussi classique de la partition, une réalisation scénique bien autrement impressionnante. Artiste d'une rare intelligence, elle fait coopérer toutes les branches de l'art à l'expression synthétique du personnage légendaire. Elle en fait une véritable résurrection plastique et picturale. Son costume, drapé avec un profond souci des lignes, est à lui seul un ravissement pour les yeux dans son exquise simplicité et sa blancheur uniforme. Ses attitudes, empreintes toujours d'une noblesse absolue, se dessinent avec grâce sur le rythme de la musique. Elle les emprunte, en femme qui connaît ses auteurs

aux pures conceptions des préraphaélites, à Lord Leighton entre autres, dont elle doit fort bien connaître l'*Orphée et Eurydice*, ainsi que le *Prophète Elysee réveillant le fils de la Sultane*, cette toile radieuse de la collection *Dyson Perrius*. Enfin, elle s'est montrée actrice incomparable dans toutes les parties de la pièce. Jamais la scène de la reconnaissance des ombres à l'acte de l'Elysée n'a été mimée avec plus d'émotion, jamais la mort d'Eurydice n'a été pleurée avec de plus intenses démonstrations de tristesse. Une vraie leçon d'art dramatique suivant les règles du goût et de la poésie.

On n'a pas ménagé les applaudissements à cette sincère et vaillante interprète qui fait facilement oublier par les plis marmoréens de sa tunique et l'éclat de sa voix qu'elle conduit, *carprofesso*, les quelques anglicismes de sa diction.

L'exécution d'*Orphée* a été généralement convenable. L'acte de l'Elysée conserve, en dépit des chœurs qui chantent faux à l'unisson (uné bien mauvaise habitude), cette sérénité ultraterrestre et ce vague infini qui nous fait toucher à l'Éternité. Quant à la scène des enfers, malgré la beauté saisissante de sa musique, elle nous a rappelés ces vieux vers de Panard sur l'opéra :

J'ai vu des ombres très palpables  
Se tremousser au bord du Styx;  
J'ai vu l'enfer et tous les diables  
A quinze pieds du paradis



Le dernier concert Ysaye a débuté par une courte lecture de M. Ysaye sur la symphonie inachevée de Franz Schubert et sur quelques phases de la vie pénible de ce grand artiste qui semblent se rattacher à l'existence de cette symphonie ou tout au moins aux idées philosophiques qui l'inspirèrent. Lecture impressionnante et fort bien faite qui a préparé merveilleusement l'audition et l'exécution. Celle-ci a été parfaite, cela va sans dire et rarement le public n'a mieux apprécié ces deux pages instrumentales d'une si pure sincérité.

Le *Concerto en ré mineur* exécuté avec talent par M. E. Deru suivait. Les concertos sont généralement ennuyeux, celui-ci avait le mérite d'être court, une qualité qui en vaut bien d'autres.

De Richard Wagner, deux fragments chantés par M<sup>me</sup> Sucher, la scène de la séduction de *Parzival*, et le finale de *Tristan*.

M<sup>me</sup> Sucher n'est plus d'une radieuse jeunesse, son exécution n'a pas été brillante. Mais on aurait dû se souvenir que cette vaillante artiste fut des grandes luttes wagnériennes. Elle a rendu de trop grands services à la cause du modernisme théâtral pour qu'on se permette de chuter une voix qui disparaît; combien d'acteurs qui n'ont pas une carrière si bellement remplie sont plus aphones qu'elle et sont encore acceptés parce même public qui s'est montré si peu charitable.

L'ouverture de *Tannhäuser* et le prélude de *Tristan* joué par l'orchestre, dans un sentiment juste ont valu à M. Ysaye une chaleureuse ovation.

N. L.

## Memento.

LE MERCURE DE FRANCE publie une lettre de M. Gabriel Soulagès. Les déclarations de ce jeune littérateur sont tout au moins absurdes; mais elles ont ceci de piquant qu'elles constituent une reproduction presque textuelle des arguments dont usaient les collaborateurs du *Mercure*, il y a une dizaine d'années, contre leurs aînés, les poètes Parnassiens :

Monsieur le Directeur,

Ce n'est pas sans un plaisir extrême que j'ai vu, dans le dernier numéro du *Mercury*, combien MM. de Régnier et de Souza veulent bien prêter d'attention à ma jeune *Revue Sentimentale* et aux faibles œuvres que j'y écris. Pour ce qui est de l'estime où me tient le premier de ces poètes, vous comprenez sans doute le peu de cas que j'en puis faire, après la façon toute spéciale dont je l'ai, moi-même, apprécié récemment. C'est la réponse du berger à la bergère, et le ton sur lequel elle est formulée n'est point pour me désillusionner sur la portée de mes efforts. Quant aux pages que me consacre si « gracieusement » M. Robert de Souza, elles sont pour moi d'une importance plus particulière.

Je ne sais, monsieur, s'il est encore possible de se comprendre entre générations dont la destinée diffère si complètement, et ce n'est peut-être pas ma moindre vanité que de tenir à m'expliquer ici. Je voudrais cependant que l'on sût ce qu'il y a de fatal dans nos âmes et combien notre orgueil, innocent et majestueux, est, comme les éléments, la palpitation de la Vie, au-dessus des hommes.

Car il y a en nous bien peu de nous-mêmes. La Volonté des Destins déroutera nos existences comme des cataclysmes. Dans la magnificence des choses, nous nous sommes levés, avec la gloire et l'inconscience des Étés. Et ce n'est pas notre œuvre que nous prophétisons, ce sont les forces et les beautés que le sein du Monde a répandues sur l'adolescence de nos fronts. Nous portons le fardeau de sa puissance et de son amour, et rien en nous n'a de raisons humaines.

Nous sommes venus, dans le même temps, Maurice Magre, Signoret, Le Blond, Saint-Georges de Bouhélier..., au lever des âges joyeux, porter la jeunesse inconsciente de la Vie. C'est elle seule qui est sur nos lèvres et dans notre cœur. Il n'y a pas d'esprit qui puisse la juger.

Recevez, etc.

GABRIEL SOULAGES.

MONSIEUR LE PROFESSEUR. M. G. Mesnil, du *Réveil*, donne des leçons de versification aux poètes; il a découvert un poème allemand composé de vers de mètres variés et il conseille aux poètes français d'en faire autant.

Les poètes français n'ont pas attendu le conseil de M. Mesnil. La Fontaine dans ses fables, Molière dans son *Amphitryon*, Racine dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* ont mêlé irrégulièrement des vers de mètres variés. C'est ce que les français appellent faire des vers libres.

Les véritables vers libres des poètes français n'ont rien de commun avec le faux vers libre inventé en France par des étrangers, — américains, polonais ou palicares; — ce faux vers libre ou vers polymorphe n'est qu'une prose déguisée par un artifice typographique. Le plus souvent il ne s'y trouve guère de vers véritables, tandis que dans les vers libres authentiques chaque vers est un vrai vers.

Les vers libres authentiques ont trouvé leur emploi dans la poésie lyrique; ils servent à confectionner le *dithyrambe*, où excellait dit-on, l'abbé Delille. Les romantiques et les parnassiens l'ont généralement abandonné pour la strophe régulière, qui est d'une facture plus ferme.

On découvre souvent de vieilles Amériques lorsqu'on parle de sujets que l'on connaît mal. En réinventant le dithyrambe, de doctes professeurs

Vont rejoindre l'abbé Delille  
Par le chemin des écoliers.

(BANVILLE).

M. JEAN LORRAIN, — Mécontent, sans doute, de n'avoir pas assisté à la fortune de son étonnante étymologie de Poelart, publie dans le *Journal* ces aimables réflexions :

« Les pirateries de l'amour libre dévastent-elles assez la noblesse et la bourgeoisie de ce dix-neuvième siècle finissant : Pourquoi la Belgique tient-elle le record de cette course des princesses à l'abîme ? Mystère. Est-ce parce que le pays des capitalistes, l'influence des jeux de cartes transparentes sur les mœurs ou le fâcheux exemple de la contrebande organisée aux frontières ? D'ailleurs, ne pas oublier le vrai poète de la luxure moderne, Félicien Rops, est Belge. C'est en Belge aussi, M. Camille Lemonnier, qui a commis le roman le plus violemment instinctif qui soit paru depuis trente ans, *le Mâle*, sans oublier un monsieur G. Eeckoud, autre Belge, dont les livres fleurissent sans vergogne aucune, mais avec quelle intensité, la cantharide, le soufre et le phosphore... Et voilà peut-être pourquoi, monsieur, votre fille est muette. (*Journal*, du 3 février.) »

De la part de l'auteur des *Modernités*, ces lignes ont quelque chose de suave.

L'ART MODERNE. — Voulant louer comme il faut l'ouvrage de MM. Dujardin et Middeleer, ne craint pas d'imprimer ce qui suit :

« Après les maîtres flamands il convenait, pour parfaire l'histoire des Beaux Arts en Belgique à l'époque de la Renaissance, de révéler les maîtres de l'École de Liège ayant vécu au XVII<sup>e</sup> siècle, *artistes qui ne furent pas étudiés jusqu'ici*. C'est ce qu'a fait J. Dujardin dans l'*Art flamand*, en exposant la vie et l'œuvre de Gérard Douffet, des Flémalle et des de Lairesse. »

Nous nous permettrons de signaler à votre érudit confrère que l'existence de Bertheolet Flémalle et de Gérard de Lairesse a déjà été révélée par des notices publiées dans le catalogue du Musée de Bruxelles; qu'on trouve une notice étendue sur Flémalle, dans les *Lectures sur l'histoire des Sciences des arts et des lettres*, publiées par M. Goethals, en 1837 (t. I. p. 170) et une autre notice, due à M. Fétis, dans les *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique* (2<sup>e</sup> s. t. XX. 1865.) M. Fétis a consacré une notice à Gérard de Lairesse, dans le même bulletin, (I<sup>e</sup> s. t. XXII 1855.) Enfin, M. I. Helbig a publié, en 1873, une *Histoire de la peinture au pays de Liège*, dans laquelle il n'a pas négligé d'étudier Gérard Douffet, ni les deux peintres Flémalle, ni les sept peintres du nom de Lairesse.

A part ces légers détails, la note de l'*Art moderne* est tout à fait exacte.

P.

L'ABONDANCE des sottises de l'*Art Moderne* nous force à remettre au prochain numéro l'analyse de la pièce de M. G. Van Zype : *Tes Pères et Mères*, dont nous ne pouvons en ce moment que constater le très grand mérite.

LE TABLEAU de M. Emile Motte, le peintre bien connu, *Étude autopsychique*, acquis au Salon de Paris par le gouvernement français vient d'être placé au Musée du Luxembourg.

## Bibliographie

H. SUDERMANN : L'indestructible passé. — G. D'ANNUNZIO : Les Vierges aux rochers. — GEORGES RODENBACH : Le Carillonneur. — VICTOR BARRUCAND : Pour le Roi, drame. — MESSIDOR ; drame lyrique, poème de EMILE ZOLA, musique de BRUNEAU. — BERNARD LAZARE : Les porteurs de Torches. — COURTELEISE : La vie de caserne. — XANROF : L'œil du voisin. — GEORGES AURIOL : Le chapeau sur l'oreille. — BJORNSTJERNE BJORNSON : Au-delà des forces, drame. — POÉSIES d'AUGUSTE LACAUSSE. — PAUL ADAM : L'année de Clarisse. — WILLY : Maitresse d'esthètes, roman. — GEORGES SERVIÈRES : Richard Wagner jugé en France. — BRACQUEMOND : Étude sur la gravure sur bois et la lithographie.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'affiche  
de DÉPÔT DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'affiche Belge*.



*Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.*

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 x 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crâbes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAÎTRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 8

20 Février 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ARNOLD GOFFIN. — Victor Hugo.  
IWAN GILKIN. — Sonnets.  
MARC LEGRAND. — L'Ame Antique.  
SPECTATOR. — Une comédie de M. Van Zype.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES. H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS. LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Roul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- — Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose. . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagieltos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET } ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## Victor Hugo.

*Notes cursives.*

Malgré sa participation aux luttes politiques et littéraires de son époque, en dépit de la partie, d'ailleurs périssable, de son œuvre où se reflètent des préoccupations purement actuelles et cette attitude dernière d'interprète oraculaire de l'opinion, Hugo nous semble peu de ce siècle et, pour paradoxal qu'il puisse paraître, si peu moderne que, hormis les détails et les particularités dont se datent ses vers, nous accolerions sans difficulté son nom à celui d'Homère, dans le passé presque mythique de l'humanité.

Il confère à tous les mots, à chaque mot, par la seule vertu de son toucher, une efficacité surprenante et neuve, la beauté et la grâce, l'entière acception originelle, la même éloquence primitive, substantielle et colorée, dont resplendissent les paroles du rhapsode ionien. On imaginerait qu'il saisit de ses fortes mains délicates des monnaies surannées, sans plus d'exergue ni d'effigie, pour leur rendre leur splendeur initiale et leur aloi du coup de balancier qui les frappe à son chiffre.

Sa rudimentaire philosophie faite toute d'effroi illimité devant les grands lieux-communs inexplicables — et de pitié, lui communique le même frisson angoissé qui s'empare du chanteur de l'*Iliade* à l'évocation de Zeus, le Kronide inévitable, ou des noires Kères de la mort. Et chez lui aussi, cet ordre d'émotions ramène des épithètes presque fatidiques dont la puissance verbale ne s'émousse pas :

Qu'est-ce que le sépulcre ? et d'où vient, penseurs sombres,  
 Cette sérénité formidable des morts ?...

... Pourquoi le larmoiement formidable des pluies ?...

... La taciturnité de l'ombre est formidable...

Il ignore les tranches incisives, le tourment, la consommation métaphysique du doute. La morbide inquiétude, qui s'éperd et s'invêtère à s'analyser et cherche au fond de ses creusets infusibles une révélation qui est ailleurs, n'atteint jamais ni n'altère sa pensée.

Le chant mélancolique tracé sur le papyrus, il y a cinq mille ans, par quelque scribe de l'Ancien Empire pharaonique :

Les dieux qui ont été autrefois et qui reposent dans leurs tombes,  
 Les momies et les mânes...  
 Qu'a-t-on fait d'eux ?...  
 Leurs places ne sont plus, comme s'ils n'avaient jamais existé...  
 Aucun homme ne peut emporter ses biens avec lui...

se représente cent fois et s'amplifie chez Hugo :

Rien n'est hors du moment,  
 L'homme n'a rien qu'il prenne, et qu'il tienne, et qu'il garde.  
 Il tombe heure par heure, et, ruiné, il regarde  
 Le monde, écroulement.

Il est de ceux que « Pan formidable », que « l'ombre incommensurable et fuyante » enivre : — l'Au-delà, l'Infini, l'Inconnu, cela, ces vocables mêmes, au fond, résument les seuls et insolubles problèmes à l'énonciation desquels son intelligence sereine se cabre, s'effare ou s'irrite ; monotones et « formidables » points d'interrogation dont chaque fois, pour ainsi dire, il réinvente le secret et l'étonnement prestigieux, qui le fascinent infatigablement d'images imprévues, toujours, et sublimes. Il ne cherche à explorer ni à deviner la région énigmatique, non pas même à la peupler d'hypothèses...

Et je songe à jamais, à jamais mon œil sombre,  
 Voit aller et venir l'onde énorme de l'ombre

mais

Qu'ai-je appris ? J'ai, pensif, tout saisi sans rien comprendre ;  
 J'ai vu beaucoup de nuit et fait beaucoup de cendre...



En effet, il ne s'entête ni ne raffine devant « le trou effroyable de l'ombre » ; il entasse les métaphores, multiplie les emblèmes extraordinaires et saisissants et, dupe de sa fécondité hyperbolique, satisfait d'avoir nommé le mystère, signifié l'incertain, il se figure scrutées et éclaircies les ténèbres qu'il a constatées, résolue la question à laquelle il a seulement donné une forme souveraine.

Vraiment, cette inépuisable fécondité expressive, le jaillissement continu de cette pullulante végétation de symboles ; la perpétuelle réincarnation des mêmes idées dans un cerveau qui leur crée des apparences toujours inédites, masque et offusque leur essence aux yeux éblouis du poète ; la détente est si brusque, l'image si instantanée et poignante, les mots qu'il clame à la face incompréhensible de la Nuit si éclatants, que l'esprit traversé par ce torrent lyrique deviendrait, s'il ne l'était nativement, impropre aux modes rationnels et logiques de penser.

Et, certes, il n'existe là nulle trace de rhétorique ; ces vivantes allégories, Hugo les voit réellement, elles l'obsèdent et le ravissent, satisfont intégralement son anxiété philosophique ; aucune idée, morale même ou abstraite, ne le hante, qu'il ne la concrète en une sorte d'hiéroglyphe poétique, qu'il ne lui confère une figure tangible et, pourrait-on dire, mythologique :

Le bien étonne ; et l'âme a peur en le créant ;  
Il a la majesté farouche du géant...

La tendance naturelle de l'artiste est de transporter, d'éprouver dans sa sensibilité les notions reçues par la voie du raisonnement ; chez Hugo, cette médiation ne se produit jamais ; aussi, toute son œuvre recevait-elle justement comme épigraphe ce vers de la *Légende des Siècles* :

Je suis le monument du cœur demesuré !

Il ne communie avec le divin qu'au travers la nature orageuse ou convulsée, la foule, le cataclysme : la terreur devient ainsi pour l'ingénuité de cette âme primitive la condition motrice de l'étonnement religieux. Mais, lorsque par tous ses phénomènes, terrestres et sidéraux, par la voix de ses innombrables créatures, instinctives ou conscientes, l'univers lui crie la vérité, il s'y refuse, ne peut la comprendre — car les lumières de l'humilité lui manquent... Son orgueilleuse tête affronte le ciel indéchiffrable, l'« immensité de l'ombre », et il leur lance le défi de ses vers, vibrants à l'égal

des flèches sacrilèges de Nimroud — mais aussi vains.

Les prodigieuses hallucinations et les égarements de Dieu, les phases grandioses ou puériles de cette théogonie recommencent, une fois de plus, l'énumération splendide et fabuleuse des rêves nostalgiques de l'homme déchu, de ses tâtonnantes et confuses aspirations longtemps déçues vers la Divinité... Finalement, environné des mille formes superbes, hideuses ou chatoyantes de sa vision, inapte à choisir et sans foi, l'épouvanté panique saisit le poète, de son impuissance, et, outré de l'échec infligé à sa haute intelligence et de lui sentir des bornes, il tente de la réhabiliter en posant les termes exorbitants du problème :

C'est une obscénité de lever, fût-on prêtre,  
Le grand voile pudique et sacré de l'horreur...

Toutè la nature, cependant, depuis l'herbe « formidable jusqu'à la cime agitée des forêts, jusqu'aux « monts fauves et soucieux », palpite, sanglote et souffre, murmure, rugit, déplore sa détresse ou son crime...

Éole fou vomit la pluie échevelée.

... Et l'on entend, au fond des brouillards soucieux,  
Hurler la bête fauve effrayante des cieus,  
Le tonnerre...

... Et les miaulements énormes de l'abîme...

Chœur discordant et houleux, jailli de « l'ombre hypocondriaque » et qui rencontre en l'âme du poète un retentissant écho terrifié... Et les enchantements tragiques de la nuit, les mirages nébuleux de l'étendue peuplent alors, pour lui, l'hémisphère uranien d'une faune météorologique ou stellaire, ailée et rampante ; il voit monter lentement à l'horizon « le scarabée effroyable du soir », « l'araignée immense de la nuit » ou surgit, soudain, à l'orifice du « cratère inouï de la noirceur immense », Arimane, l'ange du Mal, « avec le masque horrible de la lune »...

Chacune de ces fulgurantes images cèle et dissimule un des aspects de la Divinité multiforme, épandue, fourmillante, chère à la conception du Maître. Les prophètes — et Christ même ! — furent, sans doute, dans un ordre supérieur, les transitoires interprètes, les humaines et passagères hypostases de ce Dieu nuageux et diffus, comme aussi les conquérants, les philosophes, les poètes, héros éponymes, « forçats immenses de l'idée », demi-Dieux momentanés, émissaires d'une Providence anonyme... Et la fantaisie énorme et

triste du mystagogue lyrique lui inspire ces apothéoses où il érige les effigies démiurgiques de la fable, de la légende et de l'histoire, poèmes pareils à des avenues de sphinx et qui conduisent au temple incertain de son Dieu indéfini...

Habitant du gouffre et de l'ombre sacrée.

Et pendant que je lis, mon œil visionnaire

A qui tout apparaît comme dans un réveil...

« Mon œil visionnaire ! » Et vraiment on finit par imaginer quelque œil fantastique, cyclopéen, profond et avide, ouvert au large sur le monde, — mais immobile ! Il ne saurait déplacer ni agrandir son axe visuel, l'amplitude de sa perspective optique, d'ailleurs immense. Quelle forme qu'adopte son rêve, extase, délire, enthousiasme, il n'est jamais interne ; cet absorbant regard qui réfléchit et concentre, comme en une lentille prismatique, tout l'orbe sensible de l'espace, ne voit rien au-delà — ni en lui-même ! Il reflète grandiosément les apparences, mais ne les éclaire ni ne les pénètre.

Le poète songe, mais l'origine de son évagation réside hors de lui-même, dans les choses, le spectacle, l'hallucination inépuisable et effrayante de la vie, de la terre, du ciel et des eaux. C'est un voyant, certes, non un clairvoyant. Il aura contemplé et décrit toutes les métamorphoses, les fuyantes fantasmagories du voile de Maïa, sans tenter de l'écartier, jamais... Éternel ingénu, chaque jour il s'apercevait, épouvanté ou ravi, dans les choses chaque jour nouvelles...

L'Orient ignore l'indicible splendeur, l'atmosphère ardente et nuancée des crépuscules, la somptueuse chute décolorée du jour, toutes les émerveillantes féeries du soir et de la mélancolie. Aussi, l'art de ces contrées presque africaines est il plutôt monumental et sculptural ; le rêve ne s'y égare pas aux régions imprécises de la pensée, aux conjectures et aux subtilités du sentiment, à l'aspiration vague, à la langueur spirituelle : il n'est que passion et aventure, — geste...

Sous le déversement inextinguible de la lumière tout prend, là-bas, un relief précis et flamboyant, sans perspective presque, ni demi-teintes ; — et subitement, sans intervalle, abandonné au loisir, au retour mental de l'heure intermédiaire, le firmament y passe des vives ardeurs diurnes à la nuit opaque et noire...

De même, Hugo nous semble sans crépuscule et sans aurore ; il propage autour de lui des clartés et des ténèbres — également éblouissantes ! A l'exemple de l'Orphée solaire, il faut qu'il poursuive sa route sombre ou radieuse, sans s'arrêter ni se retourner jamais, car son regard a de perçantes et fatales lueurs pour Eurydice ; l'origine et la fin des choses se dérobent à sa vue, fuyent et s'évanouissent...

Peut-être l'œuvre de Hugo trouve-t-elle son unité caractéristique dans ces antithèses violentes si souvent dénoncées et raillées ; l'enfantillage avec lequel se marquent parfois (1) ces oppositions démontre bien qu'il n'y a là aucun artifice littéraire, nul procédé factice, mais simplement l'expression naturelle, nécessaire, la plus consubstantielle, de sa complexion cérébrale...

Sa philosophie ou, pour mieux dire, sa religion n'a point d'autre source ; admirons qu'il y soit resté imperturbablement fidèle jusqu'au bout, sans nous laisser induire à répéter des idées métaphysiques de Hugo, ce que Chateaubriand disait de Talleyrand, à propos des événements : — « Il les » signe mais ne les crée pas ! » Ce serait injuste, d'ailleurs, car, si suranné que soit le système manichéen, le poète le redécouvre en lui-même, et il devient réellement nouveau dans sa bouche, pour l'avoir ressuscité sous un aspect magnifique et inconnu...

Le perspicace et volontaire génie du Vinci, de Baudelaire, la rare préméditation de leur œuvre restreinte, très noble et ambiguë, exercent une magie presque unique, délicieuse et terrible... Hugo ne pourrait s'apparier qu'à Michel-Ange, peintre de geste comme lui et prodigue enfanteur de chefs-d'œuvre. Tous deux, le sculpteur et le poète, bouillonnent de vitalité éperdue ; l'un et l'autre, ils tentèrent de fixer les modes les plus excessifs de la vie, la fougue fébrile et l'attitude altière des sensations, l'outrance des appétits et des vices, le surnaturel et frénétique ravage de la pensée...

Et les foudroyants raccourcis, la convulsive et sublime plastique du grand florentin ont leurs équivalents chez Hugo... Il taille ses vers à grands éclats ou, avec une fureur inspirée, il entame de gigantesques blocs de marbre pour les laisser ensuite imparfaits, investis d'une précieuse beauté

(1) ANGELO, tyran de Padoue.



nachevée, de la troublante majesté du mystère ; — torses emprisonnés dans leur gangue marmoreenne; profils hermétiques dégagés à peine de la matière, — à moitié dieux, à moitié pierre — comme si l'artiste, effrayé pour ses créatures, même insensibles, de la cruauté du monde, se fut repenti tout à coup d'avoir entrepris de les y introduire !

Combien de fois, par le sortilège lyrique de son verbe, évoqua-t-il du fond des limbes, les philosophes, les poètes, les rhéteurs, pour leur faire répéter le cri désespéré de leur sagesse, de leur orgueil ou de leur néant ? — ancêtres de notre pensée ; cariatides écrasées sous l'effroyable poids de leur responsabilité intellectuelle; sybilles, prophètes, évangélistes de quelque Chapelle Sixtine panthéiste !

Et ce démesuré poème en prose de *Shakespeare* avec sa hiérarchie de héros, statues illustres dressées comme des bornes sur les chemins millénaires de l'humanité, immenses et difformes, et qui semblent chanter à l'incantation du poète, de même que les colosses de Memnon aux rayons du soleil...

L'épopée cosmogonique de la *Légende des siècles*, cette tumultueuse revue des dieux, des héros et des peuples, entrecoupée de discours auguraux, n'a-t-elle point les apparences d'un *Jugement dernier* ? Disproportionnées et sombres, comblées d'ombre et d'horreur, de clameurs épiques et de malédictions, et de souffrantes multitudes, les deux œuvres stupéfient à l'envi l'admiration, sans rencontrer jamais l'accent ou le signe simplement humains qui attendraient les âmes...

Leconte de Lisle aussi rêva une *Légende des siècles*, un cycle de poèmes restituant tous les avatars de l'aspiration religieuse et philosophique des hommes ; — tous, à l'exclusion du christianisme !... Il ignore celui-ci ou, plutôt, le biffe, l'exècre et l'injurie sous les traits exagérés d'un ténébreux moyen âge que les excès de sa force et de sa volonté, l'outrance de la foi en des créatures trop vivaces et trop convaincues, les crimes d'une ère d'organisation lui rendent odieux. La critique historique a démenti sur des points capitaux le préjugé du poète et restauré l'authentique physionomie de cette époque de labeur maladroit et confus, souvent, et barbare, mais, à tant d'égards, admirable... Certes, la haine de Leconte de Lisle pouvait se refuser à l'évidence ; cependant son esprit synthétique et la nécessité logique

de sa philosophie devaient lui prouver que, la succession des temps ne comportant non plus de lacunes que celle de la pensée, ces siècles honnis reçurent et transmirent, eux aussi, l'éternel héritage de lumière et de beauté... D'où, sinon, serait issu notre art, l'art moderne si expressif et passionné et grandi, comme Siegmound, dans la douleur ?

Les conceptions des poètes se modulent inconsciemment au rythme du vers et, de même, faut-il supposer, leur idéal métaphysique à la particulière aptitude de leur génie lyrique ! La roide superbe de Leconte de Lisle n'aurait pu condescendre à une religion accessible, non aux seuls puissants ou aux initiés, mais à tous, et qui, même, glorifie les pauvres et les humbles !... Tellement que l'aube de douceur de charité et d'abnégation dont l'Inde s'est illuminée, à l'apparition royale de Çakya-Mouni, lui échappa et qu'il retint uniquement du bouddhisme la doctrine de l'anéantissement, de la réunion suprême dans le Nirvanâ...

Il serait séduisant d'esquisser un parallèle entre Hugo et Leconte de Lisle ; de montrer en celui-ci l'ordonnance, l'équilibre, la mesure attiques ; chez celui-là, l'effusion virulente, la magniloquence enflammée, proluxe d'un esprit asiatique.

Evidemment, la persistante réflexion, subtile et cependant claire, du second, semblera d'autant plus appartenir à la tradition grecque, qu'on la comparera avec l'ardeur aveugle et inspirée du premier.

Mais il n'y a qu'une parité de principe entre un volcan et un feu d'artifice ! L'œuvre des deux poètes est trop complexe et considérable pour s'abrèger en quelques définitions et si Hugo nous paraît quelquefois continuer la lignée des *Nabis* hébreux, hommes pleins d'égarément et de paroles inouïes, la rigueur qui est en Leconte de Lisle, son dogmatisme et son dédain, fort étrangers au génie ionien, lui donnent l'allure du Grand prêtre, du Sacerdote, de l'Hiérophante d'une religion dont Hugo serait le populaire aède, le barde ou le prophète...

C'est pourquoi, aussi, notre tendresse et notre admiration vont de préférence au vieil homme, rempli de faiblesses humaines et de grandeur, d'obscurité et de trouble, tour à tour, et d'éclairs...

Il prend à nos yeux la majestueuse figure panthée d'un poète en quelque sorte organique ; — visionnaire nomade parmi la vie palpitante dont le mystère entrevu, parfois, l'émeut de compassion, d'effroi ou le bouleverse d'intuitions foudroyantes.

Le siècle où il naquit, vécut, n'ajouta peut-être pas une idée essentielle à son œuvre ; sa lyre gigantesque n'a que trois ou quatre cordes, or, cuivre, airain et fer ; mais combien puissamment il les fait gronder, mugir, sangloter ; de quelle voix il fait bruisser et gémir la mer, la nue, les bois et, sous les doigts miraculeux du désespoir ou de l'amour, comme elles s'assouplissent, quels chants il leur arrache, doux, mélodieux et terribles...

Et si maintes fois il fut dur, injuste ou sacrilège, comment ne l'absoudre point en faveur de la magnifique et déchirante nénie qui ferme les CONTEMPLATIONS : *A celle qui est restée en France* : improvisation brûlante et désolée ; génial myriologue qui convoque la nature entière aux funérailles d'une enfant ; inénarrable oraison funèbre, éblouissante et morne, et où frémit et crie la révolte d'un cœur que la paternité éplorée a guéri de son orgueil, radouci et résigné :

Paix à l'ombre ! Dormez ! dormez ! dormez ! dormez !  
 Êtres, groupes confus lentement transformés !  
 Dormez, les champs ! dormez, les fleurs ! dormez, les tombes !  
 Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes,  
 Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,  
 Dormez ! dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis !  
 Calmez-vous, forêt, chêne, érable, frêne, yeuse !  
 Silence sur la grande horreur religieuse,  
 Sur l'océan qui lutte et qui ronge son mors,  
 Et sur l'apaisement insondable des morts !  
 Paix à l'obscurité muette et redoutée !  
 Paix au doute effrayant, à l'immense ombre athée,  
 A toi, nature, cercle et centre, âme et milieu,  
 Fourmillement de tout, solitude de Dieu !  
 O générations aux brumeuses haleines,  
 Reposez-vous ! pas noirs qui marchez dans les plaines !  
 Dormez, vous qui saignez ; dormez, vous qui pleurez !  
 Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés !  
 Tout est religion et rien n'est imposture.  
 Que sur toute existence et toute créature,  
 Vivant du souffle humain ou du souffle animal,  
 Debout au seuil du bien, croulante au bord du mal,  
 Tendre ou farouche, immonde ou splendide, humble ou grande,  
 La vaste paix des cieus de toutes parts descende !...

ARNOLD GOFFIN.

## Sonnets.

### I. BAISERS.

O douce fleur d'amour, que nos baisers sont doux !  
 Ils me livrent ta lèvre et te livrent la mienne,  
 Ils te donnent mon âme et me donnent la tienne,  
 Et nous devrions-nous embrasser à genoux.

Vie exquise et nouvelle ! Etions-nous déjà nous  
 Avant de nous aimer ? Si loin qu'il me souvienne  
 Il n'est rien du passé qu'en mon cœur je retienne,  
 Et même ton passé, je n'en suis point jaloux.

Mes yeux cherchent sans fin tes prunelles sereines  
 Et les baisers captifs dont mes lèvres sont pleines  
 N'attendent que ta bouche, enfant, pour s'envoler.

Et quand sous le berceau fleuri de clématites,  
 Assis l'un près de l'autre, il nous plaît de parler,  
 Nous effeuillons nos cœurs comme des marguerites.

### II. L'AMOUR DANS LES LARMES.

Eteins, ô cœur en feu, ta flamme et ton délire !  
 Tu rêvais le bonheur ? La souffrance est ton lot.  
 Le ciel ne t'a donné qu'un éternel sanglot :  
 Où brûle plus d'amour, saigne plus de martyre.

Ah ! qu'importe le mal aigu qui me déchire  
 Comme les fers glacés de mille javelots  
 Et qu'importent mes pleurs qui coulent à longs flots ?  
 Je veux aimer ! L'amour dans les larmes m'attire.

Toi, de qui les chers yeux font tant pleurer mes yeux,  
 Toi, qui très doucement m'as exilé des cieus  
 Où mon âme à ton âme était naguère unie,

Jusqu'au dernier soupir tu peux me torturer :  
 Mourant, je bénirais encor mon agonie,  
 Car je ne puis, hélas ! cesser de t'adorer.

IWAN GILKIN.

## L'Ame Antique

### SUR UN COQ

A VALÈRE GILLE.

Le mâle oiseau qui réveillait la rose aurore  
 D'un long appel sonore  
 Et dont la crête ardente, aux heures de courroux,  
 Tremblait sur son œil roux,  
 Gît là. Son corps n'a pas à notre nourriture  
 Fourni sa chair trop dure,



Mais, ainsi qu'un soldat frappé du glaive aigu,  
 Il repose vaincu.  
 Souvent ce roi jaloux soutint la renommée  
 De la gent emplumée,  
 Souvent d'un âpre duel il s'en revint laissant  
 Goutter son noble sang.  
 Son bec dur, son ergot, signe de son grand âge,  
 Lui donnaient l'avantage :  
 Quand il marchait, sa queue irisée oscillait,  
 Sa gorge d'or s'enflait.  
 Par ruse il a péri, des enfants, que régale  
 Cette joute inégale,  
 Aux pieds de son rival, un jour ayant lié  
 Des éperons d'acier.....  
 Et sur son tertre, hélas! sa race indifférente  
 Cherche la graine errante.

MARC LEGRAND.

### Une Comédie de M. Van Zype.

Il est certain que le théâtre ne fut jamais favorable aux tentatives artistiques de nos écrivains. Leur production dramatique est manifestement inférieure à leur production dans les autres genres littéraires, et cette infériorité tient à des causes profondes.

Et d'abord, chez nous comme en France — et plus qu'en France — c'est au théâtre que triomphe le goût de la classe moyenne, qui constitue à elle seule le public. Le livre, en Belgique encore plus qu'ailleurs, s'adresse à une élite. La pièce de théâtre, au contraire, relève d'une foule quelconque, qui pense médiocrement. Il est donc naturel que nos écrivains se soient détournés d'un genre où il leur est difficile de réussir.

Mais leur répugnance pour la forme dramatique est trop vive pour qu'elle puisse s'expliquer seulement par des considérations générales sur l'encanaillement des planches françaises. Cette répugnance tient, croyons-nous, au génie même de la race. L'esprit flamand, en effet, a toujours semblé rebelle à l'art dramatique. Il est lent à se mouvoir, rétif à l'action, enclin au rêve. Il manque de souplesse et d'agilité. Il porte à la poésie lyrique et au roman. Le dialogue l'effraye. Le soliloque du poète ou du romancier descripteur est la forme qui l'attire naturellement. Ajoutez que, si le Flamand, par la pente même de son esprit, s'éloigne de la forme dialoguée, son aversion native est encore aggravée de toutes les difficultés qu'il éprouve lorsqu'il doit s'exprimer dans une langue qui n'est point sa langue maternelle.

C'est pourquoi la jeune école belge n'a pas triomphé au théâtre. Aucun de nos poètes n'a, jusqu'ici, tenté résolument l'aventure, et ce ne sont pas les drames de M. Maeterlinck, quelque opinion qu'on en ait, qui pro-

voqueront, dans les habitudes du public, la crise nécessaire. Toutefois, si la génération d'écrivains qui se manifesta chez nous vers 1880 semble avoir fait son deuil du théâtre vivant, nous assistons depuis quelques années à un spectacle intéressant. Parmi les nouveaux venus à la vie littéraire, et loin des derniers petits bateaux du symbolique expirant, il se trouve des écrivains qui travaillent pour le théâtre — non parce que le succès dramatique donne en une fois la gloire et le reste, ni parce que la mode souffle du côté d'Ibsen et des Scandinaves, mais tout simplement parce que le théâtre les attire, et parce qu'ils ont — chose miraculeuse — la vocation.

Parmi ces écrivains, le plus en vue, le plus obstiné, le plus sympathique, est certes l'auteur de *la Gène*, de *l'Echelle*, du *Gouffre* et de *l'Enfant*.

M. Gustave Van Zype vient de faire jouer par les comédiens de M. Alhaiza, au théâtre du Parc, une œuvre inégale et forte, intitulée *Tes Père et Mère*. Il y tient toutes les promesses qu'il nous a faites dans ses œuvres précédentes — et il y ajoute quelques promesses nouvelles. L'instinct des situations dramatiques s'affirme cette fois pleinement. M. Van Zype sait choisir, dans la vie de ses personnages, le moment où leur conflit se prête à l'optique théâtrale. Il a l'imagination des crises. Il ne voit ni en poète, ni en romancier, mais en auteur dramatique. On s'en doutait après les premiers essais de M. Van Zype : maintenant on en est sûr.

La crise imaginée par M. Van Zype est des plus intéressantes. Une jeune fille, sur le point d'épouser un homme qu'elle aime, est tout d'un coup, par hasard, brutalement et cruellement initiée aux saletés de la vie bourgeoise. Le mensonge et l'adultère fleurissent autour d'elle comme des fleurs ignobles. Son père est un galantin vulgaire et sa mère n'est pas irréprochable. La jeune fille se révolte et blasphème l'amour qu'elle renie.

Cela est saisissant, nouveau et vrai, et fait grand honneur à M. Van Zype. Le reste, c'est-à-dire les circonstances qui amènent la crise, et celles qui la dénouent, offre prise à la critique. On a trouvé, non sans raison, que l'héroïne a des indignations de moraliste dont la forme est parfois choquante, et que la confession de l'oncle, un oncle *ex-machina* — amène artificiellement un dénouement d'ailleurs logique et naturel. Que M. Van Zype accepte ces critiques dans ce qu'elles ont de juste. L'essentiel, à nos yeux, c'est qu'il ait fait acte d'auteur dramatique, et non d'amateur. Son œuvre est non seulement remarquable — la plus remarquable certes qui ait vu le jour sur les planches bruxelloises — mais elle annonce d'autres œuvres mieux équilibrées, et elle nous donne le droit d'être sévère pour M. Van Zype.

Que cette sévérité lui soit douce! Jusqu'aujourd'hui, l'auteur belge ne pouvait prétendre, de la part de la critique, qu'à une humiliante indulgence. On l'absol-

vait, en souriant, de sa naïveté : on ne discutait jamais avec lui. Or, il se fait aujourd'hui que l'on discute la comédie, les personnages et le dialogue de M. Van Zype. On lui reproche des duretés, un peu puritaines, qui sont d'ailleurs dans la direction de son tempérament et de son esprit, et le reproche n'est pas entièrement injuste. De même on n'a pas tort de considérer le personnage de la tante Anna comme une silhouette de vieux vaudeville. M. Van Zype devrait s'interdire de pareilles caricatures. Enfin, il est certain que l'auteur de *Tes Père et Mère* — encore qu'il ait fait, à ce point de vue, d'incontestables progrès — doit se perfectionner dans l'art de développer les situations. Les meilleures scènes du drame ont une tendance à tourner court, et la dureté puritaine du moraliste, quelquefois blessante, pourrait bien provenir, en certaines scènes, d'une raideur de main du dramaturge. Il faut que M. Van Zype s'assouplisse, et qu'il s'ingénie à combler les lacunes de son dialogue, que la brutalité ne sauve pas toujours de la pauvreté. En d'autres termes, ce qui lui manque encore, ce qu'il est en passe d'acquérir, c'est la virtuosité nécessaire, sans laquelle, dans aucun genre, il n'est de réelle maîtrise.

Cette virtuosité, M. Van Zype y parviendra certainement, car il est de la race des volontaires et des obstinés.

SPECTATOR.

## Memento

DEUX ŒUVRES. — Le salon du cercle « Pour l'Art » qui vient de se clore, offrait au visiteur une belle joie imprévue : celle d'y trouver deux œuvres véritablement complètes et décisives ; chose au moins singulière, il s'agit de sculptures : *la Désespérée* d'Antoine Springael et le *Cantique d'Amour* de Victor Rousseau. Nous avons depuis tellement longtemps perdu la compréhension de la sculpture, que la subite apparition d'œuvres telles que celles-là, permet de s'arrêter devant elles, avec un très grand étonnement. Aujourd'hui, en effet, les artistes plastiques exécutent, ou bien de brillants morceaux d'anatomie, en virtuoses ; ou bien encore des morceaux de pittoresque empruntés à leur cercle de vie ; exceptionnelles sont les œuvres impérieuses, qui nous astreignent à admirer autre chose que de la science ou de la particularité. Nous ne participons plus assez de la vie générale pour en ériger de glorieuses synthèses ; confinée dans le confort et les artifices de notre civilisation, notre existence, faite de curiosité et de raffinement, nous éloigne toujours davantage de l'énergie et de la noblesse primitives. L'indifférence de ruminant qu'affectent nos contemporains devant une production d'art, jamais envisagée par eux que comme objet de luxe, encourage les artistes à exagérer encore leur insouciance de l'expression absolue ; leur personnalité paraît infiniment plus précieuse à leurs yeux que le Temple de l'Art, à défendre. On peut dire que pendant tout le temps où la sculpture fut un art public, imposé aux foules et glorifié par elles, un magnifique désir de régner stimulait les sculpteurs à créer ces œuvres souveraines en force et en majesté : dieux grecques, figures michelangesques, archanges et condottieri de la Renaissance italienne.

Ce que la plupart s'obstinent à vouloir ignorer, par précaution sans doute, c'est que l'art ne doit pas être uniquement décoratif, mais surtout et avant tout évocatoire. A ce point de vue, on serait tenté de traiter tous nos sculpteurs en hérétiques, si ne surgissaient parfois de rares œuvres, pareilles aux nouvellement apparues. Dans celles-ci, que nous a présentées le salon « Pour l'Art », s'affirme l'effort d'enfermer, sous la forme la plus consciemment belle, une expression de vie correspondante à la valeur d'un poème.

La Misère, acculée par d'inexprimables souffrances, qui sent sa révolte finale se dissoudre, dans la sérénité de la mort subitement conquis ; telle est conçue *la Désespérée*, d'Antoine Springael. Il la réalise sous les traits ravagés d'une femme excessivement vieille, étendant le bras en un geste inachevé de menace, laissant choir la tête martyrisée parmi les épines qui grimpent et se tordent, sur un fond derrière elle. Sur cet oreiller d'épines douloureuses, inclinée et les yeux clos, la face s'éclaircit d'une désormais indestructible quiétude. Le sculpteur, désireux d'atteindre une expression des plus poignantes, après qu'il eût modelé cette tête hâve, flétrie d'impitoyables rides, semble s'être soumis au besoin d'atténuer le désespoir qu'il venait d'y mettre, tant le masque persiste tragique, sous la calme lumière qui l'entoure. De la sorte, en sacrifiant une réalisation trop violente, l'artiste a évité ce que son sujet eût pu présenter de déclamatoire ; le geste exaspéré, qui reste incomplet dans la mort, devient immuable ; le visage pacifié garde ineffaçablement l'empreinte accusatrice des douleurs subies. Chaque fois que j'ai pu contempler la statue, si émouvante dans sa simplicité, me sont revenus à la mémoire les vers impérissables de Baudelaire, sur la mort des Pauvres.

Le Cantique d'Amour, de Victor Rousseau, éveille une idée de fraîcheur printanière : enivrement des floraisons neuves et de la lumière heureuse. Un éphèbe et une jeune fille, endormis, allongent leur nudité pure sous la suave caresse d'une clarté, qui a le charme de la mélodie. Seuls les bas-reliefs italiens et le buste de la Belle Inconnue offrent une semblable douceur lumineuse. Baignés de cette lumière, qui paraît être la dilatation de leur bonheur ; soumis au rêve incomparable qui les enchante, ils demeurent enlacés dans l'absolue confiance du repos. Par l'adorable acidité de leurs formes délicates, ils évoquent, dans son mystère et sa ferveur, le printemps ingénu, qui sous ses lèvres suscite la tendresse étonnée des corolles.

Dans cet article qui est moins une critique qu'un tribut d'admiration, je ne chicanerai pas ces œuvres sur les inhabiletés qu'elles laissent paraître. Il est vrai que la partie inférieure de la statue de M. Springael est relâchée ; que, dans la sculpture de M. Rousseau, certains morceaux sont durs et disgracieux ; mais faut-il tenir sévèrement compte d'imperfections techniques, dont les artistes finiront par s'affranchir, en face de réalisations d'un prestige indéniable. On devrait plutôt, me semble-t-il, réserver cette sévérité pour des œuvres incontestablement plus savantes, pétrées par des tempéraments extraordinaires ; mais nulles comme émotion ou comme pensée ; par exemple, personne ne contestera le talent de M. Jef Lambeaux, mais tout le monde avouera qu'il en est réduit à produire sempiternellement les truands et les truandes, qui le spécialisent.

MM. Springael et Rousseau sont des artistes à louer davantage.

ADRIEN GUILLON.

LE QUATRIÈME CONCERT de la Société symphonique Ysaye aura lieu le Dimanche 21 février, à 2 heures au théâtre de l'Allambra avec le concours de Madame Mottl du théâtre de Carlsruhe et sous la direction de M. Félix Mottl, le célèbre chef d'orchestre de Carlsruhe et Bayreuth.

Voici le programme du concert qui comptera parmi les plus intéressants de la saison.



1<sup>o</sup> *Ouverture d'Egmont* (Beethoven), 2<sup>o</sup> *l'Absence* (Berlioz), *Berceuse* (Mozart), *Sérénade*, instrumentée par F. Mottl (R. Strauss), *mélodies* avec accompagnement d'orchestre chantées par Madame Mottl, 3<sup>o</sup> *Symphonie en sol mineur* (Mozart), 4<sup>o</sup> *Prelude de Lohengrin* (Wagner), 5<sup>o</sup> *Air de Suzanne. Des Noces de Figaro* (Mozart) chanté par Madame Mottl, 6<sup>o</sup> *Ouverture des Maîtres Chanteur* (Wagner).

La répétition générale aura lieu à l'Alhambra le samedi 20 à 2 h. 1/2.

Pour les abonnements et les cartes s'adresser à la maison Breitkopf et Hartel, Montagne de la Cour à Bruxelles.

LE SALON de la *Libre Esthétique*, dont l'ouverture aura lieu au Musée à la fin du mois, aura cette année une importante section d'objets d'art décoratif et industriel. Outre l'ensemble d'ameublement que prépare l'architecte Horta, on y verra, exposées pour la première fois en Belgique, les cuivres et les bijoux exécutés, sous la direction de M. A. Dixon, par l'École des Arts et Métiers de Birmingham, les poteries artistiques de M. W. de Morgan (Londres), les verres soufflés de K. Koepping (Berlin), les céramiques de H. Kachler (Danemark), les émaux d'A. Fisher et les métaux ouvrés de R.-L. Rathbone (Londres). Avec le contingent fourni par les artistes et artisans d'art qui exposent habituellement à la *Libre Esthétique*, l'ensemble promet d'offrir beaucoup d'intérêt. On cite particulièrement comme devant attirer l'attention les émaux translucides cloisonnés d'or de M. F. Thesmar (Paris), les reliures de M. Cobden-Sanderson (Londres) et les bijoux gothiques de M. L. Van Strydonck (Bruxelles).

AINSI QU'ELLE LE FIT l'an passé pour Eugène Carrière, l'année précédente pour Constantin Meunier, la *Libre Esthétique*, consacrera au peintre Albert Besnard une salle entière dans laquelle seront réunies les œuvres les plus remarquables de l'éminent artiste.

La section des arts d'ornementation aura pour principal attrait un appartement construit, meublé et décoré par l'architecte Horta, qui n'a jusqu'ici pris part à aucune exposition.

Nous ferons connaître prochainement la liste complète des artistes invités à collaborer à l'œuvre de propagande généreusement poursuivie par la *Libre Esthétique*, dont le Salon est, chaque année, l'événement impatientement attendu.

INDÉPENDANMENT d'Albert Besnard, dont nous avons annoncé l'important envoi, participeront au prochain Salon de la *Libre Esthétique* les peintres français J.-E. Blanche, A. Bussy, P. Bonnard, Ch. Cottet, H.-E. Cross, H. de Toulouse-Lautrec, L. Fauché, P. Gauguin, E. Grasset, M. Luce, A. Lunois, Ch. Maurin, R. Ménard, Claude Monet; les sculpteurs et artisans d'art F. R. Carabin, A. Charpentier, P. Cros, E. Chaplet, H. Nocq, Ch. Plumet, P. Roche, etc.

La Belgique sera représentée par une trentaine d'artistes parmi lesquels M<sup>lles</sup> A. Boch, F. Charlet, M<sup>m</sup> P. de Groux, W. Degouwe de Nuncques, J. Delvin, Ch. Doudelet, J. Ensor, A.-J. Heymans, F. Khnopff, F. Rops, E. Smits, R. Wytman, peintres; P. Du Bois, Fernand Dubois, C. Meunier, G. Minne, V. Rousseau, Ch. Samuel, Ch. Van der Stappen, sculpteurs; G. Combaz, A. Crespin, A.-W. Finch, G. Lemmen, A. Rassenfosse, etc.

L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne auront également plusieurs délégués en la personne de M<sup>m</sup> W. de Morgan, Cobden-Sanderson, A. Dixon, A. Fisher, R. Rathbone, C.-F.-A. Voysey, J. Toorop, De Moor, F. Melchers, K. Koepping, H. Kœhler, H. Thoma.

DANS L'UNIVERS CATHOLIQUE, n<sup>o</sup> 8, remarqué une reproduction des cathédrales de Séville, de Ratisbonne, d'Anvers, d'Autun, une vue générale du monastère et de l'église d'Assise, un panorama de Bethléem, un bréviaire de Philippe II et des vues de Lourdes.

LES MATINÉES ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES ont organisé à la salle Erard les conférences suivantes :

Les jeudis 4, 18 et 25 mars. — M. du Chastain : *la doctrine d'évolution devant la science et devant la poésie; les forces morales dans l'évolution humaine; l'évolution et la liberté.*

Mercredi 31 mars. — M. Larroumet, de l'Institut : *l'art nouveau, l'art décoratif.*

M. S. MALLARMÉ ayant été prié de donner son opinion sur le chapeau haut de forme, dont on va célébrer le centenaire, a répondu par la lettre suivante :

Monsieur,

Vous m'effrayez de toucher à un sujet tel.

Aussi vous avez remarqué — il ne vous a pas fui — que le contemporain portât, sur le chef, quelque chose de sombre et de surnaturel. Ce mystère, vous prenez la belle audace de l'épuiser, peut-être, dans la colonne d'un quotidien : moi, il fournit, presque seul, voici des temps, ma méditation, et je n'estime à moins que plusieurs tomes d'un ouvrage compact, nombreux, abstrus, la science pour la résoudre et passer outre. On pourrait, croyez, omettre ici toute philosophie, inquiétante, de l'engin ou de la parure ou de quoi que ce soit que présente le ténébreux météore et se restreindre à un propos de chapellerie, comme l'indique excellemment le questionnaire ; par exemple, suggérez-vous, si ce complément moderne, dit haut de forme, hantera l'aurore du vingtième siècle. Quoi — il commence, seulement, dans sa diffusion furieuse, à faucher les diadèmes, les plumes, et jusqu'aux chevelures ; il continuera !

Monsieur (j'ajoute bas), du fait que c'est, à une date humaine, sur les têtes, cela y sera toujours. Qui a mis rien de pareil ne peut l'ôter. Le monde finirait, pas le chapeau : probablement même il exista de tous temps, à l'état invisible. Aujourd'hui, chacun ne passera-t-il pas à côté sans l'apercevoir ?

Néanmoins je dois dire que je le considère, chez autrui, avec qui il me semble faire un — et, me salue-t-on, je ne le sépare, en esprit, de l'individu ; je l'y vois, encore, pendant cette politesse. Immuablement.

Apparu, l'objet convient à l'homme, évident autant qu'inexpliqué, ni laid, ni beau, échappant aux jugements : Signe, qui sait ? solennel d'une supériorité, et pour ce motif, institution stable.

STÉPHANE MALLARMÉ.

## Bibliographie

JEAN RICHELIN : *Le Chemineau*, drame. — LUDOVIC SCIOUT : *Le Directoire*, t. III et IV. — CL. CH. CHARAUX : *La Vénus de Milo*. — GABRIEL SARRAZIN : *Le Roi de la Mer*. — RENÉ MAIZEROTY : *Joujou*. — FRÉDÉRIC SAISSET : *Au fil du rêve*. — CHARLES BUET : *Acquitté*, roman. — MARIUS FONTANE : *Les Barbares*. — Y<sup>te</sup> M. DE VOGÜÉ : *Jean d'Agrève*.



# En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles.* Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux.* Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson.* 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.  
Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAITRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Lés Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande: 2 50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 9

27 Février 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

PAUL ANDRÉ. — Paul Adam est un spectacle magnifique.  
ROBERT CANTEL. — Deux romans d'analyses.  
P. — Les Droits d'entrée dans les Musées.  
N. L. — Musique.  
UN PARISIEN. — Les Gaietés de la Librairie.  
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires, tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maximé de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Pascha<sup>1</sup>, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, et THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 4 00
- 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- — Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunés* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Épisodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## Paul Adam est un spectacle magnifique...

En deux ans ce jeune Maître a créé, dans quatre livres, vraiment beaux et forts, des types d'intense vie et de vérité qui, à eux seuls, sont l'expression précise de notre société actuelle. Qu'ils soient enviés ou simplement sympathiques à vouloir les prendre sous tous leurs aspects : non ! Mais ils ne gagnent à leur générale laideur que plus de sincérité. Cependant, à ne les regarder que d'ensemble et d'un peu loin, la plupart s'affublent d'une extériorité anoblissante : Dessling, l'apôtre ; Stival, le héros qui lutte contre la *Force du Mal* ; Humphry avec qui nous sommes presque réconciliés lorsque les remords viennent le torturer et lui imposer la propre honte de son infamie ; le Karl de Cavanon des *Cœurs nouveaux* dont l'utopie humanitaire nous apparaît un grandiose apostolat de fraternité et d'amour universel ; sa femme, aussi, cette petite Cassénat que nous n'envisageons au début que comme une gamine fantasque, sans cœur, sans esprit, sans idées et qui semble se révéler une belle et grande âme au jour où l'œuvre sublime de Cavanon la submerge et l'attire.

La dominante de tous ces héros est leur orgueil ; un orgueil qui impose l'admiration parce qu'il n'est qu'un stimulant à des réalisations magnifiques dans leur essence, dans l'intention plus que dans le fait. L'orgueil des personnages de M. Paul Adam n'est grand et beau qu'en surface. Sans attendre longtemps on s'aperçoit vite qu'il se peut plus exactement appeler de l'égoïsme. Je dirai de l'égoïsme ambitieux. Stival, Cavanon, Vogt, tous, s'ils rêvent un bonheur pour d'autres, ce n'est pas le bonheur tel que pourrait le comprendre ceux auxquels il est destiné, mais celui tel que leurs propres imaginations le conçoivent.

Poussant ses investigations de caractères et de

sentiments à de pareilles hauteurs de vue, M. Paul Adam devait, pris du vertige réservé à trop de faiblesse, retomber, vaincu bientôt, en se brisant les membres ou bien, triomphant, il pouvait atteindre aux plus magnifiques sommets. Son talent fut de taille à lui permettre ce dernier résultat.

Il a fait vivre pour notre admiration et notre enseignement des figures qu'il groupe aujourd'hui autour d'une femme incarnant la véritable raison de tout et le but et l'excuse : l'amour.

Et non pas l'amour sentimental qui discute et hésite et s'étudie, non pas l'amour qui parle ; mais l'amour sensuel, brutal, qui se tait, ne pense à rien, qui vibre et jouit.

L'*Année de Clarisse* (1) n'est pas un roman. On y chercherait en vain une intrigue. Et, bien que ce soit un des plus intenses livres de passion — malsaine peut-être mais chaleureuse et exubérante à coup sûr — que je sache, une complication d'adultères, d'amants oubliés qui gémissent ou se fâchent, de femmes jalouses qui s'émeuvent et font tapage n'en banalise aucune des pages.

Clarisse est une actrice, actrice par occasion, poussée à la scène par désœuvrement à la suite d'une rupture de liaison amoureuse. Durant les mois d'une saison estivale en une plage méridionale, sous un violent soleil, non loin des rutilances excitantes du pays d'Espagne, nous apprenons les fièvres des sens, les fougues, les voluptueuses folies de cette Clarisse Gabry. Autour d'elle vivent deux mondes : la société cosmopolite des baigneurs avec laquelle elle frayera et les confrères du théâtre pour lesquels elle restera une seule camarade — n'étant actrice qu'accidentellement, cherchant ses plaisirs et ses amants hors des coulisses et des mentons glabres.

(1) Paris, Paul Ollendorff. Éditeur, 1897. — 1 vol. in-18. Prix : 3.50.



Et ceux à qui Clarisse abandonnera son beau corps généreux, ce seront tous les précédents héros de M. Paul Adam réunis devant la grande mer bleue, accrus de quelques têtes nouvelles : un Paul de Nérisse entre autres, lieutenant bête et bellâtre, vaniteux, riche et qui veut qu'on le sache, qui *se paye* une femme comme un pur-sang. Tel Clarisse le prend un beau jour de sensuelle fringale, puis une belle nuit et quelques autres encore ensuite. Elle le prend, nerveusement, pour sa seule fureur de beau mâle. « Assise, les yeux aussi » tôt fermés, elle tendit les lèvres. Ce fut un » baiser plein, très long. Quand il voulut dire sa » reconnaissance, elle l'arrêta : Chut ! car elle le » prévoyait bête. »

Après lui, elle y passera toute la colonie installée à St-Pierre de Luz. C'est Cavanon au lendemain de son mariage; c'est Dessling, épave de la politique, venu vivre en ermite dans une mesure de la montagne; c'est le docteur Stival, médecin d'un asile de fous; c'est Vogt, brasseur de spéculations louches et Humphry son acolyte; Senci, magistrat canaille; Lyrisse et sa femme qui aime à explorer les vallées du pays de Lesbos... Un beau monde en vérité !

Et il y en aura d'autres et tous connaîtront la saveur aigüe des baisers de Clarisse. Il y aura les vieux messieurs inconnus qu'elle rencontrera dans un pavillon discret chez une entremetteuse de faubourg. Il y aura le journaliste qui menace de démolir l'artiste...

Et malgré tant d'horreur qui pourrait rendre hideuse cette figure d'hystérique, je lui garde de la sympathie encore, et j'ose dire de l'admiration même pour tant de sincérité et de fière volonté vis-à-vis de soi-même.

Elle ne se targue pas de voir une ville entière à ses pieds après son triomphe dans Ophélie; la mort pour elle d'un pauvre garçon tué dans un duel la chagrine vivement au lieu — ceci serait plus fréquent — de lui susciter quelque vanité; Paul de Nérisse, par son faste, son luxe, au lieu de l'éblouir, de lui faire éprouver une fierté ambitieuse, l'agace et l'obsède, par cela même que le poseur ne veut d'elle en la montrant que faire paradé et afficher une maîtresse ruineuse.

Non, Clarisse est une autre Bonne Hélène : cela leur fait tant de plaisir, et mène coûte si peu !

Mais de l'égoïsme, il y en a chez elle. Et nous retrouvons bien, derrière cet étrange cœur, le penseur qui a créé un Stival, un Cavanon. C'est,

avant tout, son bonheur qu'elle cherche dans celui des autres. Non au détriment de celui des autres, car, je l'ai dit, elle est essentiellement bonne; mais elle souhaite une universelle félicité si possible. Pour cela elle donne son corps aux hommes, son concours désintéressé d'actrice aux dames patronesses d'œuvres de charité, son talent à la foule, son sourire aux passants. Mais elle, elle cherche. Elle se cherche parmi toute cette vie enfiévrée et changeante qu'elle mène.

« Je ne suis pas moi. Je ne fus jamais Moi » s'écrie-t-elle un jour. Car elle s'aperçoit bien que ce qu'on admire en elle, que ce qu'on aime, ce dont on se souvient, ce sont ses apparences, ses incarnations diverses. Elle est un « miroir d'illusions » littéraires et furtives ». Et, dès lors, « pour la » première fois de sa vie, certainement, Clarisse » connut la morsure de la douleur véritable. »

Et elle se mit à pleurer.

Et ce sont les seules larmes que versera Clarisse alors que les femmes d'amour de tous les romans ont si souvent la larme à l'œil !

Et cela nous mènera à une issue navrante que M. Paul Adam a voulu en ce livre montrer la même, uniforme et terrible, pour tous..... La faille de l'idéal, oserai-je dire.

Les Stival, les Senci, les Cavanon, Clarisse aussi, tous avaient « consumé leur jeunesse malheureuse à la recherche de leur personnalité. » Désabusés, les yeux décillés, ils ont fait abandon de leurs utopies, de leurs rêves. De nettes et positives besognes désormais les occuperont seules : ils se souviendront à peine qu'ils ont une âme ou que d'autres existent qui en ont une. Karl de Cavanon élève des chevaux au lieu de diriger un phalanstère; les Lyrisse font du yachting; Stival soigne des fous, non pour les guérir, mais pour découvrir les lois qui désordonnent leurs intelligences; et ils sont devenus lâches et pour ne plus souffrir ils ne pensent qu'à trouver du bonheur pour eux-mêmes. Et c'est un immense égoïsme.

Il y aura pour chacun un bonheur définitif qu'il trouvera dans de pâles, monotones, banales préoccupations. Plus d'idéal ni de rêve...

Clarisse se cherche en tout et en tous; elle veut se retrouver, être soi, s'appartenir. Elle aperçoit cette possession de sa personnalité enfin dans l'amour qu'elle est prête à concevoir pour un bel adolescent entrevu un instant fuyant très vite...

Cette fin du livre est comme un songe qui hanterait mystérieusement; et le symbole en est

impressionnant : Eros, à coup de pédalés, file et file et Clarisse suit l'enfant, le suit sur la route claire, mais le voit s'éloigner, gagner la frontière, le détour du chemin, se cacher enfin, parti à jamais vers les châteaux d'Espagne.

L'illusion inabordable du bonheur. Et cela passe très vite; cela s'entrevoit un instant, loin. On s'acharne à sa poursuite, on n'y parvient jamais. C'est le sort des Cavanon, des Stival, des Senci, des Dessling, des Clarisse. Et c'est la vie.

Et de nous peindre la vie en de superbes tableaux qui émeuvent comme les plus tragiques cris d'une âme exceptionnellement véhémement et sincère, M. Paul Adam doit être admiré et salué avec vénération. Et c'est pour cela que M. Rémy de Gourmont a pu dire que « Paul Adam est un spectacle magnifique ! »

PAUL ANDRÉ.

### Deux romans d'analyse.

M. Ferdinand Brunetière dans un remarquable article (1), définissait ainsi le roman d'analyse : « L'objet du roman psychologique est d'explorer les profondeurs de l'inconscient. » C'était accepter complètement les théories de M. Paul Bourget qui avait dit dans la préface même de la *Terre promise* : « Toutes ces œuvres (théâtre, poésie ou mémoires d'analyse) offrent ce trait commun de s'appliquer surtout à la notation des petits faits de conscience dont l'ensemble se manifeste en dehors sous l'aspect de passions complètes, de volontés déterminées, d'actions définies... C'est à la décomposition des phénomènes de la vie morale ou sentimentale qu'ils s'ingénient. » Ailleurs encore, il avait écrit dans la Lettre servant d'introduction à *Gladys* l'un des curieux romans de M. Hugues, Le Roux : « Le roman d'analyse, dès qu'il est poussé un peu avant, aboutit aux plus profonds, aux plus essentiels problèmes de la vie de l'âme, et il ne serait pas un plaisir presque national pour notre esprit d'artistes lucides, qu'il serait un besoin pour nos consciences de croyants ou de chercheurs. »

Deux écrivains, l'un encore inconnu du grand public, l'autre déjà célèbre par ses études fouillées et très osées, viennent dans de remarquables romans de chercher à élucider deux problèmes

essentiels de la vie de l'âme : celui de l'amitié d'homme à femme, et celui de l'amour conjugal avec ses restrictions et ses devoirs.

#### I.

En tête d'*Amitié amoureuse* (1) l'auteur a inscrit le nom de M<sup>me</sup> Laure de Maupassant; la dédicace admirative, respectueuse et émue est signée H. L. N.; c'est tout ce que nous savons de la personnalité du romancier, et franchement nous en sommes quelque peu déçus, car nous aimons à pouvoir fixer plus matériellement l'image de ceux dont l'élévation de l'âme, la noblesse du cœur et la grandeur du talent ont provoqué notre respect, attiré nos sympathies les plus intimes, et commandé toute notre admiration.

Un homme et une femme du monde se rencontrent dans un salon; le hasard d'une longue conversation intime leur révèle quantité d'affinités naturelles, même tour de pensée, même manière de sentir, même vision des choses de ce monde, même crise sentimentale et intellectuelle. Ils se sentent attirés l'un vers l'autre; des relations de confiance et de sympathie se nouent au cours des longues conversations et des lettres fréquentes; c'est le commencement de la plus délicate des amitiés.

Cependant par la seule différence des sexes cette amitié se développe de manières très différentes. « La dissémbance entre la naissance de l'amour chez les deux sexes doit provenir de la nature de l'espérance, qui n'est pas la même. L'un attaque, l'autre défend... (2) » Chez le jeune homme le premier, des relations aussi intimes éveilleront le désir d'une possession plus complète de l'amie qu'il aime tant à travers son amitié et son admiration : « Je veux sentir la douceur de vos lèvres sur mes lèvres, je veux être le maître de votre âme, je veux vous voir défaillir pour vous consoler et être à cette seule minute toute votre force, toute votre espérance... »

« ..... L'amitié entre un homme et une femme n'est pas un sentiment naturel, et l'on ne peut y arriver qu'après avoir traversé des épreuves et les avoir surmontées par une grande droiture de cœur, un grand effort de volonté; la principale et la plus dangereuse de ces épreuves, c'est l'amour. Je vous

(1) *Amitié amoureuse* avec préface fragmentée de Stendhal, 1 vol. Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

(2) STENDHAL, cité par l'auteur dans l'épigraphe du Livre premier d'*Amitié amoureuse*.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> novembre 1892 : A propos de *Terre promise* de M. Paul Bourget.



ai aimée avec la plus grande force dont j'étais capable; vous m'avez éconduit amicalement, je me suis guéri et me voilà retombé à ma nonchalance de cœur habituelle. L'amitié que je ressens pour vous est très douce, je m'y abandonne sans réticence; je m'abandonne au plaisir de la subir et de vous le dire et rien au monde ne me pénétré d'un pareil bonheur. J'ai baisé ce « *Vous habitez mon cœur* ». Ah! qu'il me soit un cher asile, ce cœur adorable (1). »

Mais « une âme faite pour l'amour ne peut goûter avec transport aucun autre bonheur. Elle trouve, dès la seconde fois, dans les prétendus plaisirs du monde, un vide insupportable; elle croit souvent aimer les beaux-arts et les aspects sublimes de la nature, mais ils ne font que lui promettre et lui exagérer l'amour, s'il est possible, et elle s'aperçoit bientôt qu'ils lui parlent d'un bonheur dont elle a résolu de se priver... Comme les dix-neuf-vingtièmes des rêveries habituelles des femmes sont relatives à l'amour, après l'intimité ces rêveries se groupent autour d'un seul objet (2). »

« ..... Or, une âme tendre se connaît à vingt-huit ans; elle sait que si pour elle il est encore du bonheur dans la vie, c'est à l'amour qu'il faut le demander; il s'établit dans ce pauvre cœur agité une lutte terrible (3). » — « Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on inspire (4). »

» Mon amie, soyez clément; ne me replongez pas dans le néant dont vous m'avez tiré. Je serai longtemps encore ce qu'il vous plaira que je sois; mais gardez-moi, car je vous aime (5). »

La jeune femme qui vit séparée de son mari sans autres affections que celles de sa mère et d'un frère que les nécessités de son existence de marin éloignent toujours, sans autre amour que celui de son enfant, et sans autre responsabilité — le mot ne me semble pas trop gros — que celle qu'elle a vis-à-vis de cette fillette de huit ans à peine, n'ose dans un tel isolement moral compromettre une amitié solide sur laquelle elle aura peut-être un jour à se reposer, confiante, pour prendre de nouvelles forces.

La droiture et l'honnêteté de son caractère la

préservent d'une chute qui l'aviliraient à ses yeux et à ceux de son ami; elle trouvera dans leur sympathie même la force de lui demander de se séparer d'elle, momentanément du moins, pour tâcher d'oublier cette passion trop brûtante, et de ne revenir que désireux seulement d'une confiance et d'une affection presque maternelles, et prêt à ne se les laisser accorder que passivement, en quelque sorte.

« L'amour est comme la fièvre : il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part (1). » Après quelques mois d'absence, le jeune homme revient à Paris, guéri et confiant au point d'envoyer à son amie ces vers d'Henri Heine :

Mon amour n'a fleuri qu'une fois,  
Il me semble qu'il y a cent ans... (2)

La jeune femme ne saurait rester calme devant une sympathie et une confiance aussi émues, une admiration aussi affectueuse; à la première crise d'énerverment, de lassitude ou de faiblesse, à la première souffrance de son isolement, elle se jettera dans les bras de celui qu'elle a essayé de ne pas aimer. Ce sera cette fois le rôle de l'ami que de veiller à la conservation de la pauvre petite fleur bleue de leur amitié. Mais on ne résiste pas à la violence des passions trop longtemps contenues; il acceptera de recevoir chez lui son amie. Au moment de descendre du fiacre qui l'amène, elle n'ose faire les derniers pas : l'honnêteté et l'amour maternel l'emportent; brisée, lasse, faible, elle est sauvée. Quelques semaines se passent dans cet état de prostration malade qu'une violente circonstance extérieure, un deuil de famille, vient rompre; la nécessité et l'imminence de la lutte donnent de nouvelles forces.

« Le saut de Leucade était une belle image dans l'antiquité. En effet, le remède à l'amour est presque impossible. Il faut le danger qui rappelle fortement l'attention de l'homme au soin de sa propre conservation (3). »

Cette crise a provoqué un regain d'amour chez le jeune homme; il le manifeste par une jalousie ridicule à l'égard d'un flirt inoffensif de son amie; un duel s'ensuit et la confiance absolue renaît.

Pendant les quelques années de cette amitié, la petite Hélène, fille de M<sup>me</sup> Denise Trémors, l'héroïne d'*Amitié amoureuse*, a grandi; un monde

(1) Lettre LXX.

(2) Epigraphe du Livre III (Stendhal).

(3) Epigraphe du Livre IV (Stendhal).

(4) Ibid. (La Rochefoucauld).

(5) Lettre XLV.

(1) Epigraphe du Livre II (Stendhal).

(2) Lettre LV1.

(3) Epigraphe du Livre V (Stendhal).

nouveau s'ouvre pour elle, les premières larmes vont perler à ses cils, les premiers bonheurs et les premiers souvenirs vont se presser dans son cœur. Sa mère se trouble et s'en émeut : « Avec quel soin il va falloir m'occuper de son cœur et devenir la confidente de ses plus secrètes pensées ! Je veux être son amie : la tâche sera douce et faible... mais quelle déceance de l'armer pour la lutte sentimentale au lieu d'avoir à lui dire : crois, aime, espère (1). »

Les mêmes soucis prennent Philippe de Luzy ; il a épuisé les douceurs nonchalantes du *far niente* de la vie mondaine ; il a goûté au suprême bonheur de l'amour dans l'amitié, et veut désormais, ne pouvant plus rien désirer, contribuer à faire le bonheur de ceux qui naturellement se trouvent sous sa protection. Le désir de M<sup>me</sup> Trémors d'élever en quelque sorte un gendre pour faire le bonheur de sa fille et lui éviter toutes les déceptions ordinaires du mariage, éveille en lui l'idée d'un grand devoir. « Je viens vous demander — non la main d'Hélène pour mon jeune frère, ce qui serait grotesque — mais de consentir à ce que je le dirige et veille sur lui, et entretienne en son esprit la pensée d'Hélène, en vue d'une union possible de nos deux enfants. Si nous amenons nos enfants à conserver leurs cœurs intacts, purs d'émois causés par d'autres, ils seront heureux entre tous (2). »

La dernière étape est ainsi franchie. « Notre amitié devient grand'mère ; une petite flamme qui illuminait encore de faibles et intermittents éclats, s'est éteinte ; ces jeunes gens nous entraînent à l'oubli de nous ; leurs mains délicates nous séparent, nous poussent dans le fossé, leurs lèvres murmurent : « Place à nous » (3). »

Mais « qu'importe de veiller quand on est deux, si merveilleusement, si amoureusement amis » (4) !

Tel est le sujet de ce beau livre.

L'auteur qui met en quelque sorte son œuvre sous le patronage de Stendhal, l'écrivain de cette superbe étude *De l'amour*, a adopté le genre du roman d'analyse que ce maître sut ressusciter, renouveler et assouplir avec art, et que parmi nos contemporains M. Paul Bourget, dont l'influence ici est incontestable, a illustré avec un éclat et une maîtrise admirables. Pour enlever à ce genre la sécheresse qu'on lui reproche fort injustement, à

notre avis, le romancier d'*Amitié amoureuse* a adopté la forme de lettres qui donnent à cette étude une impression d'intimité et d'émotion intenses. Les caractères sont vigoureusement dessinés, et la succession des états d'âme est décrite avec une minutie, un fini et une précision qui révèlent de grandes et belles facultés d'analyse psychologique. Les fragments que nous avons cités montrent la souplesse et la pureté de la langue de cet écrivain qui se révèle par un beau livre et que nous sommes heureux de pouvoir saluer avec respect et admiration comme l'un des jeunes maîtres d'un genre qui contribuera grandement à la gloire du roman français de notre siècle.

(A suivre.)

ROBERT CANTEL

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro la seconde partie de l'article de notre collaborateur. M. Cantel y parlera du dernier roman de M. Marcel Prévost, *le Jardin secret*. (N. D. L. R.)

## Les Droits d'entrée dans les Musées

La question de la perception d'un droit d'entrée dans les Musées a été discutée, il y a peu de jours, à la Chambre française. On a fait notamment valoir, en faveur de l'établissement de cette taxe, le supplément considérable de ressources qu'elle assurerait au budget du Louvre, budget absolument insuffisant, paraît-il, pour permettre aux administrateurs du Musée de profiter des occasions qui se présentent de temps en temps d'acheter des chefs d'œuvre. Mais un membre de l'extrême gauche, M. Paschal Grousset, s'est élevé contre une mesure aussi contraire à la sainte démocratie. Quoi ! s'est écrié cet orateur, vous voudriez empêcher le pauvre peuple, abruti par un dur labeur, de se reposer par la contemplation des Botticelli et des Raphaël ! Les principes de 89 sont foulés aux pieds.

L'issue d'une discussion placée sur ce terrain ne pouvait être douteuse : le projet a été rejeté à une écrasante majorité. Attendons-nous donc à voir les ouvriers parisiens désertier les mastroquets pour le Salon Carré.

La joie qu'a dû éprouver M. Paschal Grousset, en voyant triompher ses idées égalitaires, ne sera point partagée par tout le monde. Plusieurs personnes, à commencer par M. Richtenberger, le collaborateur de M. Lafenestre, l'un des hommes qui ont le plus vécu dans les musées, ne pensent pas que l'affluence des visiteurs dans les galeries de tableaux soit l'indice de l'élévation du niveau artistique. « Les visiteurs habituels de nos musées, dit cet écrivain, il faut les avoir

(1) Lettre CCXXXVI.

(2) Lettre CCXXXVII.

(3) Lettre CCXXXVIII.

(4) Lettre CCXL.



fréquentés pour savoir qu'ils ne sont guère dignes de l'intérêt que semblent (*sic*) leur porter nos législateurs : pendant de longs mois, j'ai passé mes journées au Louvre et j'ai appris à connaître sa population. En hiver, c'est le refuge diurne de l'hospitalité de nuit ; en été, c'est la tour de Babel ». D'autres, des artistes, vont jusqu'à considérer la fréquentation des musées comme funeste au progrès de l'art. « Le mal, c'est l'archéologie. On est trop savant, on a trop remué la cendre des siècles passés, *trop étudié les musées*. Les monceaux d'objets d'art — des merveilles parfois — entassés dans les collections, il est bon de les examiner au point de vue philosophique. mais *c'est mauvais pour l'art*. » Qui parle ainsi ? M. E. Grasset.

Ce débat ne peut nous laisser indifférents. Les visiteurs du Musée d'Anvers sont frappés d'une taxe de un franc par personne. Des journaux ont annoncé qu'une mesure analogue allait être appliquée au Musée de Bruxelles. Si la question doit être discutée à la Chambre, nous espérons que les partisans du droit d'entrée sauront trouver, pour en défendre le principe, de meilleurs arguments que leurs collègues français. M. Paschal Grousset a eu parfaitement raison de dire qu'il était mesquin de considérer la taxe au point de vue des recettes qu'elle doit procurer, même si les recettes doivent exclusivement servir à la dotation des Musées. Si cette dotation n'est pas assez élevée, qu'on l'augmente. Ce n'est pas ce sacrifice qui écrasera le contribuable et ruïnera le pays. Au besoin, il suffira de vouloir chercher, pour trouver ailleurs à faire des économies.

Laissons donc là le motif des gros sous. Mais il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord, même M. Paschal Grousset et ses amis : c'est que l'envahissement des musées par des flâneurs et des désœuvrés, absolument indifférents aux manifestations de l'art et qui ne cherchent dans les galeries publiques qu'un local chauffé et garni de banquettes de velours pour abriter leur paresse, ou un lieu commode pour les rendez-vous amoureux, n'a rien qui commande le respect ni même la bienveillance des pouvoirs publics ; que d'autre part, cet envahissement constitue à la fois un danger pour les collections et une gêne pour les artistes et les travailleurs sérieux.

La mesure qui concilierait les intérêts sagement entendus de l'art avec les exigences de la plus pure démocratie, consisterait à percevoir un droit d'entrée suffisant pour que les musées cessent d'être l'asile des vagabonds, assez minime pour ne pas arrêter les plus petites bourses, un droit de dix centimes, par exemple. Et si ces dix centimes paraissent une barrière trop forte opposée aux besoins esthétiques des nouvelles couches, le principe de la taxe pourrait être tempéré par des exemptions accordées largement à tous ceux qui justifieraient d'un intérêt sérieux les appelant au musée, par le maintien de l'entrée gratuite les dimanches et jours

fériés, pendant lesquels des mesures spéciales de surveillance seraient prises.

Il nous semble que, présenté de cette façon, l'établissement de la taxe obriendrait les suffrages des vrais amis de l'art et ne rencontrerait pas d'adversaires sérieux.

P.

## Musique

Le nom de M. Mottl suffit à lui seul pour se rendre compte du grand enthousiasme qui a régné au dernier concert de la Société Ysaye. On sait en quelle estime le public dilettante de Bruxelles tient le vaillant chef d'orchestre de Bayreuth et l'on sait encore mieux quelles jouissances auditives et intellectuelles nous réserve une séance dirigée par ce prestigieux virtuose de la symphonie. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le jeune orchestre de la Société Ysaye s'est surpassé sous le bâton magique du Capellmeister de Carlsruhe. L'ouverture de Beethoven pour l'Egmont de Goethe a été admirable de couleur et d'accentuation. M. Mottl sait donner aux mouvements une décision si franche et si nette qu'il entraîne presque malgré eux ses instrumentistes, c'est une véritable suggestion par le geste qu'il exerce sur ceux qu'il conduit et c'est certainement ce qui étonne dès les premières notes. Aussi, quelle vie dans cette ouverture de Beethoven ; pas un thème n'échappe, le geste souligne les moindres rappels de motifs, les parties les plus touffues deviennent d'une limpidité cristalline. Qualités identiques dans cette belle symphonie en *sol mineur* de Mozart, si souriante dans ces deux *allegro* et son menuetto. M. Mottl en a fait ressortir avec un art infini la douce fantaisie, ces phrases spirituelles étaient vraiment chantées par l'orchestre. Au contraire, il a mis une émouvante gradation dans le prélude de Lohengrin, qui n'a jamais paru plus mystiquement passionné, et une grandeur radieuse dans l'ouverture des Maîtres Chanteurs qui reste la synthèse instrumentale, la plus somptueuse de sonorité et de rythme que l'on puisse concevoir.

Ce concert avait un attrait supplémentaire, en la personne de Mme Mottl, une cantatrice comme on en entend peu, qui possède outre un organe souple d'une jolie étendue, une rare sincérité d'expression. Elle a détaillé d'une façon émue l'*Absence*, une mélodie de Berlioz, extraite des *Nuits d'été*, un recueil publié par le maître de la côte Saint-André, vers 1841. *La Jeune Religieuse*, de Schubert, l'air de *Suzanne* des *Noces de Figaro* et une *Sérénade* de Strauss n'ont pas moins enchanté le public qui a même bissé une *berceuse* de W. A. Mozart, une œuvre qui n'est pour rien dans la gloire de l'auteur de *Don Juan*, quoiqu'elle fut joliment chantée. Bref, une séance de tout premier ordre, qui laissera un excellent souvenir aux assistants et que n'oublieront point les interprètes qui n'ont jamais été plus frénétiquement ovationnés.

L'autogobisme et l'amour de la réclame sont des défauts professionnels particuliers aux artistes, les musiciens plus cependant que leurs confrères en art sont atteints de ce mal qui répand la valeur. Le voici à l'état suraigu chez M. Sauer, un pianiste retour du pays des brouillards qui s'est fait entendre ces jours-ci à la Grande Harmonie. L'émule de Rubinstein, de Liszt et de Bulow, disent les réclames outrancières imprimées en tête du programme, le plus grand pianiste que le monde possède, dit avec sécurité la *Scottish musical Review*, M. Sauer est en effet d'une taille peu ordinaire ; le Paganini du piano, dit le *World*, un journal qui doit avoir dans sa rédaction le doyen-d'âge des critiques d'art, Paganini étant mort en 1840. Pour ceux que cela amuse il y en a deux pages de ces flatteuses coupures intelligemment faites dans les journaux anglais qui aiment se désaltérer aux sources les plus monnayables du puffisme.

Peu à dire du programme : l'appassionata de Beethoven jouée sans poésie n'aura pas fait oublier Rubinstein, la toccata de Schumann enlevée dans un mouvement qui rappelait celui des grands express Européens nous a fait préférer ces derniers plus forts en réclame. N'insistons pas sur l'interprétation de la ballade op. 47 de Chopin qui ne pouvait qu'être peu comprise d'un virtuose au vrai sens du mot. Seule la berceuse du même maître et la célèbre polonaise op 53, œuvres ou le mécanisme l'emporte sur le sentiment ont été jouées avec un certain caractère. Pour finir et en remerciement des applaudissements qui partaient nourris de la fraction la plus élégante et la plus distinguée du public, M. Sauer a abimé un nocturne de Chopin et a servi un bouquet de valse de sa composition, une œuvre dansante qui n'enlèvera rien à la notoriété de Waldteufel et qui a déterminé une marche au vestiaire unanime.

N. L.

### Les Gaietés de la Librairie

Un hasard nous a fait passer entre les mains un livre de M. Edouard Koschwitz, professeur à l'Université de Marburg. L'auteur a voulu par cet ouvrage mettre les étrangers à même d'apprendre avec certitude la prononciation parisienne. Dans ce but, il a noté phonétiquement plusieurs fragments de la littérature contemporaine qui lui ont été lu par leurs auteurs.

Nous livrons les deux extraits que nous reproduisons, à l'hilarité de nos lecteurs :

I

la <sup>v</sup>sas a <sup>t</sup>aras<sup>k</sup>o.

la <sup>v</sup>sas e la <sup>p</sup>asio de <sup>t</sup>aras<sup>k</sup>one, e <sup>s</sup>ela dep<sup>u</sup>i le <sup>t</sup>ā mitolo<sup>z</sup>ik  
u la <sup>t</sup>aras<sup>k</sup>e <sup>f</sup>oze le <sup>s</sup>a ku dā le ma<sup>r</sup>e de la vilē, e u le  
<sup>t</sup>aras<sup>k</sup>one dālōr organize de ba<sup>t</sup>tū kōr el(ə). — il i a hō  
zur, kom vu vōaie.

Traduction :

La chasse à Tarascon.

La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

(ALPHONSE DAUDET. — Tartarin de Tarascon.)

la verāda

o te:tāmā dē lō dā le porfīrē rū  
le rōziē dē lirā mēlō lōr frē mürmür,  
e le rāmie rēvō:r lōr rükulēmā dū,  
tādi kē luazo grēl e lē frēlō <sup>v</sup>zalu,  
siflā et burdonā mōrdē le figē mūr,  
le rōziē dē lirā mēlō lōr frē mürmür  
o te:tāmā dē lō dā le porfīrē rū.

Traduction :

La véranda.

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux  
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,  
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux,  
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,  
Siffiant et bourdonnant, mordent les figes mûres,  
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures  
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

(LECONTE DE LISLE. — Poèmes barbares.)  
UN PARISIEN.

### Memento.

CONFÉRENCE DE M. ROBERT CANTEL AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE NAMUR. — Partageant en Sandistes et en Mussettistes les nombreux écrivains qui, dans ces derniers temps, se sont jetés sur les lettres et documents qu'ils ont pu aussi trouver au sujet d'*Elle et Lui*, M. Robert Cantel, le jeune et remarquable critique de la *Jeune Belgique*, nous aurait pu aussi dans sa conférence du 6 février classer en cambrioleurs d'intimité et en honnêtes gens ceux qui se sont occupés de ces morts, de ces amants illustres — mais illustres comme poètes, et non comme amants, chose que l'on a trop perdue de vue, hélas !

La première partie de cette délicieuse conférence très attachante nous a refait brièvement l'histoire de ces liaisons, de ces secrets de vie privée qu'on a violés sans respect : la jeunesse de cette triste Marceline Desbordes-Valmore qui gémit toute sa vie, ce qui était de mise au temps d'*Obermann*, de *René*, de Millevoye, de toute une littérature poitrinaire ; l'incroyable libertinage du célibataire des *Rayons Jaunes*, l'insistance récente à rappeler les mauvais vers en lesquels Sainte-Beuve dévoila jadis indiscrètement sa passion pour M<sup>me</sup> Hugo, passion d'autant plus repoussante que la laideur physique et morale à la fois de l'illustre Lundiste n'en excuse ou n'en explique en rien l'ardeur ; car Sainte-Beuve fut laid comme Chénier, laid comme Mirabeau avec l'aggravation que sa laideur n'avait pas la tendresse et la raillerie spirituelle de celle de l'un ou la violence passionnée de celle de l'autre ; ce sont enfin les divulgations récentes de gens atteints de cette actuelle « potinite », selon le mot de M. Doumic, rappelé par le conférencier : M. de Spoelbergh de Lovenjoul dans *Cosmopolis* et un volume qui fit tapage ; M. Maurice Clouard, dans la *Revue de Paris* ; la voix indiscrètement paradoxale de M. Jules Lemaitre qui se fit aussi entendre ; le livre de M. Paul Mariéton : *Une Histoire d'amour* et tous les articles qui précédèrent ; M. Doumic, dans la *Revue des Deux Mondes* ; M<sup>me</sup> Arvéde Baride qui, une des seules, écrivit des pages sincères d'une délicate finesse de touches sur ces propos ; toutes les révélations du docteur Cabanès dans la *Revue hebdomadaire* ; tant d'autres enfin... C'est par Cabanès surtout que l'on connut les dessous de cette vie des *Amants de Venise* ; c'est lui qui partit questionner à Belluna en octobre dernier Pagello podagre et sourd, et en obtint de complaisantes et ridicules confidences sur ces jours lointains où, soignant Musset à Venise, il accueillit l'aveu de George Sand au chevet même du malade. Tout ce que raconta le valétudinaire Pagello, Cabanès s'empressa de le publier, il amplifia, broda ; d'autres le suivirent dans cette peu propre besogne. Nous connûmes le billet de Pagello (octobre 96) à Cabanès, billet accompagnant le don d'une « tasse dans laquelle bien des fois la Sand a bu le thé à Venise ».

Terminant tout cet exposé de l'histoire de la question, M. Cantel passa à l'examen de l'opportunité de telles publications de lettres et documents n'ayant rien de commun avec l'art de leurs auteurs, ne concernant que leur intimité. C'est ici que, franchement, sans restriction, M. Cantel s'est rangé dans le parti des « honnêtes gens » et a conclu énergiquement en faveur du respect de la vie privée de l'écrivain qui n'appartient pas à la foule : son œuvre seul est à elle, par son œuvre seul la postérité peut le connaître et le juger.

Des secrets de son cœur le mélancolique poète amoureux nous a dit assez dans la *Confession d'un enfant du siècle* ; les vers de Marceline Desbordes nous édifient assez sur les navrances de sa vie, son amour violent pour un amant resté inconnu ; *Elle et lui* suffit à notre curiosité ; les mauvais alexandrins de Sainte-Beuve dispensaient de la publication des lettres de V. Hugo.

La diction de M. Robert Cantel étant d'une élégance et d'un



charme très attachants, sa phrase d'une saveur très exquise, sa documentation d'une érudition fort précieuse sans être rebu- tante et ses aperçus, ses conclusions d'une justesse et d'un courage à beaucoup admirer, on se demande ce que le public eût pu exiger encore de plus pour venir en nombre au Cercle Artistique. Heureusement la qualité compensait la quantité... Et les applaudissements furent tellement nourris que l'on pu croire que chaque main battait pour deux. (*L'Opinion Libérale*)

NOUS LISONS dans la *Fraternité* (de Paris), où notre collaborateur Marc Legrand tient la critique avec sagesse et autorité, ces lignes significatives, à lui adressées par le poète E. Hollande :

« Tu sais que je n'ai de culte qu'à la Beauté et que si je ne suis pas allé, comme toi, l'adorer dans ses temples, toutes mes pensées sont pleines d'elle et — du moins, je m'y efforce — mes vers lui rendent hommage par le goût, que tu me montres pareil, de la lumière, du nombre, de la ligne et des jeux difficiles du verbe victorieusement asservi au mètre. J'ai trouvé dans les liens tout ce que j'aime.

« Je veux accepter l'augure de M. Emm. des Essarts, qui a confiance que ton recueil marquera un retour aux voies désertées, où marchèrent, en chantant harmonieusement, d'autres hommes que nos nouveaux poètes.

« Pour moi, je commençais à désespérer : trop de barbares faisaient entendre leurs bruits cacophoniques... Je ne sais comment nous ferions, mais nous devrions nous unir et tâcher de faire nombre contre eux. En tout cas, ne manquons pas de nous aider les uns les autres, à quelques-uns que nous sommes. »

IL EST DES BÉTISES qu'il faut conserver. Voici la conclusion finale d'une étude sur G. Flaubert, publiée par un certain J. Fleuriaux, dans le *Magasin Littéraire* :

« Enfin — chose regrettable — une absence complète de préoccupation morale. Et ce dernier point, qui le rend dangereux pour les esprits jeunes, doit nécessairement tuer sa célébrité littéraire. Car cette célébrité est profondément triste, parce qu'en vrai malfaiteur, Flaubert a contribué à démoraliser la société. Il a avili un talent qui était digne d'une meilleure cause. A ce titre, il mérite d'être cloué au pilori de l'opinion et d'être enfoui sous son propre fumier. »

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE a eu la patience de parcourir le tome II, qui vient de paraître, du cours de littérature française professé à l'École militaire par M. Eugène Tardieu. Il y a lu les choses suivantes, d'une invraisemblance cyclopéenne :

Sur les *Martyrs* de Chateaubriand : « Tout cela, c'est de la religion en pain d'épice » (p. 78). — *Jacques*, de George Sand, est « d'un bon tonneau » (p. 279). — Théophile Gautier est « un poète que ses vers accusent d'impuissance » (p. 213). — Sur Balzac : « N'ayant que la culture intellectuelle d'un simple employé de bureau, Balzac est incapable de se livrer à l'étude d'un caractère complexe... c'est un ouvrier qui fait des moulages et qui se prend pour un sculpteur (p. 266)... Balzac, styliste, paraît virtuose à l'égal d'un aveugle qui joue de la clarinette (p. 287). — Camille Lemonnier « est un disciple belge de M. Zola. Il réussit dans la description. Sa *Belgique pittoresque* est intéressante. Il a montré dans le *Mort* un certain tempérament dramatique. On cite aussi son *Mâle* » (p. 309), etc., etc.

UN CERTAIN M. LEVEQUE, de Biarritz, attaque dans une feuille morte quelconque de cette ville, la *Jeune Belgique* et les principes d'art qu'elle défend.

Voici un échantillon de la pensée de ce monsieur :

« Ces principes sont pourtant logiques, car la *Douleur* et la *Joie* sont les deux pôles du monde esthétique. Les supprimer, comme le voulurent faire les Grecs... etc. »

Nous recommandons vivement à M. Levêque la lecture de Sophocle et d'Aristophane. Lorsqu'il les aura visiblement compris, nous consentirons peut-être à discuter ses opinions.

ESCRIME. — L'assaut organisé mardi soir dans les vastes salons de l'hôtel Métropole par les professeurs De Smedt fils et Delhaize a été très brillant.

Les assauts présidés par M. Léon Fontaine, vice-consul d'Espagne, président de la salle De Smedt étaient dirigés, par M. Octave Maus secrétaire du Cercle « Arte et Marte ». Ont successivement comparus sur la planche :

MM. Robert de Borghrave et Kétels; Fred. Macpherson et Rabaux; Feyrick et Hébrant; Pini et De Smedt; de Prelle et Bailly; Fadeux et Rabaux; P. Selderslagh et De Fordt; Pini et Delhaize.

Le Chevalier Pini a fourni deux assauts superbes contre les organisateurs du tournoi; ceux-ci, du reste, se sont défendus d'une manière vraiment splendide: L'assaut Pini-De Smedt a duré près de 35 minutes, sans qu'aucun des deux tireurs puisse prendre l'avantage. M. Raymond Delhaize a également tiré d'une manière très remarquable, mais sa connaissance du jeu italien moins grande que celle du jeune De Smedt, ne lui a pas permis de se défendre avec tant de succès. L'opinion générale est que Pini a touché 5 fois et Delhaize 2 fois. Dans l'assaut Pini De Smedt, aucun coup n'est arrivé franchement. De Smedt a été touché à la ceinture, mais à notre avis c'était plutôt vers le dos, Pini à la belle a été touché un peu haut.

C'est un résultat splendide pour nos compatriotes, et certainement le célèbre champion italien ne s'attendait pas à une semblable résistance.

A part l'assaut Pini-Desmedt-Delhaize dont nous avons parlé, le célèbre champion italien a encore soutenu en Belgique des assauts très remarquables.

D'abord à l'assaut d'Anvers le dimanche 7 février, il croisa le fer avec M. M. Beurain et Debel, M. Beurain a fourni un très bon assaut, très méritoire pour lui. Quant à M. Debel il vaut mieux passer son assaut sous silence, il s'est laissé dérouter par le jeu italien de son adversaire, et comme dix jours plus tard le mardi 17 il s'est fort bien défendu, à l'assaut organisé par lui et M. Merckx, contre le même Pini, il vaut mieux juger le maître bruxellois d'après son assaut de Bruxelles que d'après celui d'Anvers. M. Debel a reçu neuf coups de bouton pour deux. Avec M. Julien Merckx fils, le Chevalier Pini a fait un gentil assaut d'étude.

Toute autre, la rencontre Pini-Selderslag quelques jours plus tard, assaut très mouvementé et qui fait grand honneur à notre jeune compatriote. Le nombre des coups de bouton a été de six à un.

D'ARTAGNAN.

LE SPECTATEUR CATHOLIQUE. — Sous ce titre, vient de paraître une Revue apologétique, dont la fondation est due à M. Edmond Debruynne, et qui précise ainsi son but dans le programme inséré en tête de son premier numéro : « La religion recherche Dieu, le dogme Le révèle, la mystique Le conquiert; Ce système de Dieu est exalté par les moyens d'expression de l'homme supérieur : les arts littéraire, graphique ou plastique et musical... » Le *Spectateur* s'efforcera donc de résumer la pensée catholique sous toutes ses formes, de ramener à une démonstrative unité les manifestations diverses de la science et de l'art religieux. Ce premier fascicule comprend, outre de belles pages de M. Alphonse Germain, *Pour Jésus*, des traductions de Raymond Lulle et de S. Jean de la Croix, des vers de M. Louis Denise, une étude de M. Narsy sur M<sup>sr</sup> d'Hulst, une lettre inédite de Veullot à Hello, etc., etc..

Nous relevons parmi les noms des membres du Comité du *Spectateur*, ceux de M<sup>sr</sup> C. de Harlez et de MM. Marius André, Th. Braun, Louis Denise, Alphonse Germain, Henri Mazel, Adrien Mithovard, Arnold Goffin, etc., etc.

La Revue paraît mensuellement en livraisons de 64 pages; Abonnement, 5 francs l'an (Bruxelles, 40, rue Hydraulique).



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Rédaction au trait de l'Affiche  
de DEMEURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



*Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.*

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crâbes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAITRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

## SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande : 2 50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 10

6 Mars 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

P. — L'Art Flamand.  
ROBERT CANTEL. — Deux romans d'analyse.  
Gms. — La Libre Esthétique.  
I. G. — Une Campagne anti-française.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires* ; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- *Édition ordinaire* . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féérique*, *les Derniers vers*. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné* . . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Épisodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* . . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* . . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Tout le Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagieltos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
20, Rue du Marché-au-Bois, 26  
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER  
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET  
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT  
Belgique . . . . . 10 Fr.  
Etranger . . . . . 12 Fr.

## L'Art Flamand.

par DUJARDIN et MIDDELEER.

Bien que cet ouvrage ne soit pas encore complet, la publication en est assez avancée pour qu'il soit possible de formuler un jugement sur ses mérites et ses défauts.

L'effort tenté par les deux auteurs, il faut lui rendre cette justice, procède d'une initiative louable et témoigne d'un enthousiasme sincère pour l'art du passé. Mais il faut regretter d'autant plus que le résultat soit si inférieur au but à atteindre et qu'un travail aussi généreusement entrepris, soit dépensé en pure perte. L'œuvre de MM. Dujardin et Middleleer est mal conçue et mal exécutée. Nous allons dire les raisons qui nous dictent cette appréciation sévère.

Si on considère l'*Art flamand* comme une simple publication de luxe, on est en droit de trouver son illustration tout à fait insuffisante. Les reproductions à la zincographie sont déplorablement médiocres; beaucoup d'entre elles ne sont que des placards confus. Quant aux croquis de M. Middleleer, ils sont vraiment par trop sommaires. Simples coups de crayon, jetés en courant sur un carnet de voyage, ils n'ont ni la précision, ni la fidélité qui devrait être leur principale qualité.

De tels schemas peuvent servir d'aide-mémoire pour celui-là seul qui les a dessinés, mais il n'est pas possible de se faire d'après eux une idée, même approximative, des œuvres qu'ils représentent. Ajoutons que cette multitude de vignettes, dûe au même artiste, produisent à la longue une sensation de monotonie. Pour traduire des maîtres aussi peu semblables les uns aux autres que les artistes flamands, il eût fallu varier les formes d'expression, harmoniser sa manière au sentiment spécial de chaque époque, de chaque école, de chaque

peintre. Ce serait trop exiger d'un seul interprète, et aucun artiste n'eût suffi à ce labeur que M. Middleleer a cru pouvoir s'imposer. Une collaboration de plusieurs dessinateurs de tempéraments différents s'imposait. Peut-être la tâche de l'illustrateur eût-elle été rendue plus facile, si les auteurs se fussent donné pour programme de satisfaire le public par la qualité plutôt que par la quantité. Leur ouvrage y eut assurément gagné.

Ce n'est pas davantage en tant que livre de vulgarisation que l'*Art flamand* peut être considéré comme comblant une lacune ou réalisant un progrès. A supposer que son prix élevé ne lui ferme pas l'entrée des bibliothèques modestes, le plan même adopté par les auteurs ne permet pas de le classer parmi ces ouvrages constituant une synthèse méthodique que tous les travailleurs tiennent à avoir sous la main pour y puiser une information rapide. Il existe des manuels de ce genre qui répondent beaucoup mieux que le livre de MM. Dujardin et Middleleer, à toutes les exigences. Nous citerons entre autres *la Peinture flamande*, par M. A. J. Wauters, dont les quatre-cents pages, illustrées d'une centaine de gravures, constituent pour les gens pressés, pour ceux qui ne font pas de l'art une étude spéciale, un résumé facile à consulter et plus nourri de renseignements utiles que l'*Art flamand*. L'abondance des faits, la clarté, la concision, la méthode, les qualités les plus nécessaires à ce genre d'ouvrage, font totalement défaut au livre de MM. Dujardin et Middleleer. Pour parler convenablement des maîtres flamands, les auteurs ont cru qu'il importait surtout de se hausser au grand style et ils ont adopté une langue contournée et prétentieuse, qui lasserait la patience du lecteur le plus bienveillant. Il faudrait pouvoir citer, tout entières, quelques pages prises au hasard, pour montrer à quel point l'abus du néologisme et de



l'archaïsme combinés en rend la lecture fatigante. Quelques échantillons très courts suffiront cependant à faire voir que nos critiques ne sont pas excessives :

« Reflet d'une psychie individuelle, l'œuvre » d'Hugo Vander Goes n'est pas exempte de » reproches. Issue des limbes de ses rêves noirs, » elle vaticine l'inexorable fatalité, une apercep- » tion douloureuse de ce qui est, assurément.

» ..... Telle ne fut pas la cognition animique de » Rogier Van der Weyden. Sa verbification peinte » ne se mélancolise pas en poignances acerbes, » mais résignées. »

» ..... L'œuvre de Hans Memling proclame » l'amour de l'éternel Tout-Puissant. Car, en ce » temps, l'amour avait la béance des regards » veloureux d'une femme adorée..... »

« ..... Céruléennement pures, évocatrices des » âmes cristallines évanouies, de leurs chevro- » tances dévotieuses ferventes, tallées (?) en œuvres » hymniclames, les « histoires » qui agrémentent » ce manuscrit (*Le Bréviaire Grimani*) sont sou- » verainement béatifiques. » Etc., etc.

Et ce avec de telles minauderies que MM. Dujardin et Middleleer espèrent faire comprendre aux non-initiés notre art flamand, si sain, si franc, si éloigné de l'affectation et du maniérisme?

Reste le point de vue scientifique. On pourrait se demander, après avoir lu l'*Art flamand*, si MM. Dujardin et Middleleer ont vraiment prétendu faire œuvre de science.

L'extrême brièveté des notices, — en moyenne, pour chaque artiste, trois pages seulement, texte et illustrations réunis, — leur style plutôt lyrique que didactique, on a pu en juger, l'absence d'indication des sources, tout inclinerait à faire croire, à première vue, que les auteurs n'ont pas eu cette ambition et, s'il en était ainsi, il y aurait mauvaise grâce à les critiquer sur un terrain sur lequel ils ne se seraient pas placés. Il n'est malheureusement pas possible de conserver cette illusion, en présence des communiqués adressés périodiquement aux journaux et revues et dans lesquels le travail de MM. Dujardin et Middleleer est qualifié d'entreprise « osée », d'œuvre « colossale », de « contribution à l'histoire », d'étude « fixant définitivement des points d'histoire dont beaucoup étaient controversés »!!! Ceci ressemble à une mystification dont les auteurs seraient quelque peu responsables, puisqu'ils ne l'ont pas désavouée. Et ces audaces de réclame, d'où qu'elles

partent, appellent une rectification. Il est impossible de reconnaître un caractère scientifique à un ouvrage qui non seulement n'apporte pas un document nouveau, ne révèle pas une particularité inédite, mais n'est pas même une bonne compilation mettant en œuvre les matériaux que l'on possède sur la matière. Pouvant mettre à profit toutes les sources d'informations mises au jour dans ces dernières années, MM. Dujardin et Middleleer sont restés en deça de Crowe et Cavalcaselle (1857), de Waagen (1863), de Ch. Blanc (1864), de Michiels (1865-1876).

Les nombreux travaux des Pinchart, Fétis, Alph. Wauters, Hymans, J. Weale, M. Rooses, etc., etc., sont passés entièrement sous silence et paraissent même ne pas avoir été consultés. En vain chercherait-on, à la suite des notes biographiques consacrées aux peintres, la mention régulière de leurs principaux ouvrages. L'article consacré à Gossart de Maubeuge, par exemple, ne souffle mot des tableaux de Prague et de Madrid, ni même de l'*Adoration des Mages*, de Castle Howard, qui passe pour le chef-d'œuvre du peintre. *Les Aveugles*, du Musée de Naples, ne sont pas davantage cités à propos de Breughel le Vieux. Mais il serait impossible de signaler toutes les omissions même capitales : ce relevé serait plus étendu que le livre que nous examinons.

Plus impardonnables encore que les lacunes, certaines appréciations de MM. Dujardin et Middleleer sont vraiment stupéfiantes. Telle est la suivante :

« Comme ce maître (Thierry Bouts), Gérard David s'est plu à peindre l'horreur des supplices « épouvantables. Les mêmes principes que ceux « qui furent chers au peintre louvaniste le pou- « saient à graphier d'aussi horribles spectacles. « Tous deux, par de brutales antithèses, ont voulu « inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice. « Ils ont stigmatisé les tendances barbares de « leur siècle; rarement ses aspirations ultra-terres- « tres, faites de rêve pur. »

Il est peu de peintres de l'époque gothique auxquels ces lignes s'appliquent moins bien qu'à Gérard David, l'auteur de tant de compositions d'un mysticisme séraphique. Ni le *Baptême du Christ*, ni le *Mariage mystique de Sainte Catherine*, ni *Saint Michel terrassant un dragon*, ni le *portrait du chanoine entouré de trois saints*, ni la *Vierge entourée de saints et d'anges*, toutes œuvres respirant la béatitude et le calme, ne représentent

« l'horreur des supplices épouvantables » et ne peuvent être sérieusement qualifiées d'« horribles spectacles. » On peut donc dire que le *Supplice de Sisammes* constitue une véritable exception dans l'œuvre de Gérard David.

Voyons si MM. Dujardin et Middeleer sont plus heureux lorsqu'ils se trouvent en présence d'une question pendante devant les historiens et les critiques d'art, telle que l'authenticité de l'attribution de certains tableaux à Lambert Lombard, par exemple. Laissons-les exprimer leurs vues personnelles sur ce sujet :

« L'on ne pourrait attribuer avec certitude aucune œuvre à ce philosophe qui méprisait les richesses, qui vivait à la campagne près de Liège, à cet admirateur des Mantegna, des Michel Ange et des Bandinelli. Toutes celles qu'on dit être de lui sont contestées. Seuls ses dessins faits la plupart à la plume et ombrés à l'encre de chine sont authentiques. »

Si c'est là ce que l'on entend par « fixer définitivement des points d'histoire controversés », il faut reconnaître que MM. Dujardin et de Middeleers s'engagent dans le débat d'une façon peu compromettante. Certes, on ne peut leur faire un reproche de ne pas s'aventurer sur un terrain qu'ils ne connaissent pas et de s'abstenir des affirmations légères, mais dans un ouvrage qualifié d'entreprise « osée » on voudrait voir les auteurs émettre tout au moins une conjecture sur une question comme celle-là. Et puisqu'ils ne peuvent nous indiquer avec certitude aucune peinture de Lambert Lombard, il eut été intéressant de signaler tout au moins que les principaux recueils de dessins de cet artiste se trouvent à Liège et à Bruxelles.

Il suffirait de glâner dans l'ouvrage de MM. Dujardin et Middeleer pour grossir cette gerbe de citations. Celles qui précèdent suffisent à montrer le caractère superficiel de ce travail. Quelques lecteurs pourront s'étonner de ce que nous ayons cru devoir prendre aussi vivement à partie une œuvre qui, si elle ne peut guère rendre de services, aura peut-être à leurs yeux le mérite de ne faire de mal à personne. Nous ne pensons pas comme ces lecteurs. Lorsqu'un livre mal fait ne représente qu'une dépense stérile de temps et d'énergie, on est porté naturellement à l'accueillir avec une philosophie indulgente. Mais lorsqu'il s'agit d'une histoire qui reste encore à faire; comme celle de l'art flamand, on ne peut s'empêcher de regretter qu'une telle

matière ait été si maladroitement déflorée. Rien n'est plus propre à décourager ceux qui auraient pu entreprendre le même travail, avec la maturité et l'acquis nécessaires. Sans vouloir enlever à MM. Dujardin et Middeleer le mérite de leurs bonnes intentions, nous croyons pouvoir dire aux auteurs qu'en entreprenant une besogne visiblement au-dessus de leurs forces, ils ont involontairement fait du tort à la cause dont ils croyaient servir les intérêts.

P.

## Deux Romans d'analyse <sup>(1)</sup>

### II

Le *Jardin secret* (2) n'est pas comme *Amilié amoureuse* la révélation d'un talent nouveau. M. Marcel Prévost depuis longtemps est connu du grand public; ses études subtiles, fouillées et très osées du monde parisien et des mœurs de la province, lui ont acquis une grande réputation d'analyste consciencieux et même malgré les sujets de ses livres—ou à cause de cela—quelque peu de moraliste.

Si le *Jardin secret* n'est pas appelé au même succès de librairie que les *Demi-Vierges*, il n'en sera pas moins goûté des lecteurs curieux de psychologie.

Marthe Lecoudrier est la fille d'un chef de gare destitué et condamné pour détournements. Jeune fille, elle est venue à Paris où elle a suivi les cours de l'École normale de la rue Jacob. Elle s'y est nourrie de la lecture des philosophes allemands les plus indigestes et les plus individualistes. Elle a rêvé de donner à leurs théories l'application la plus absolue; elle désire se développer de la manière la plus complète, sinon la plus parfaite; elle veut, dans sa vie, éprouver toutes les sensations et, partant, concevoir toutes les idées, car elle est assez déterministe.

Institutrice libre, elle reste fidèle à ce programme et continue ses études de philosophie. Elle entre dans la famille des Lancrey comme institutrice de leur fille Jeannine et fait la connaissance de Léon Delsarte, un jeune peintre qu'elle

(1) Voir la *Jeune Belgique* du 27 février.

(2) *Le Jardin secret*, par Marcel Prévost; 1 vol., Lemerre, 3 fr. 50.



aime, qui lui promet de l'épouser et qui l'abandonne un jour; elle ne s'était point donnée à lui et peu de temps après elle épouse par calcul, par convenance et presque par dépit, Jean Lecoudrier, chef des titres au Crédit commercial.

Les premiers jours du voyage de noces lui sont particulièrement pénibles; persuadée de sa haute supériorité sur son mari, effrayée à l'avance de la brutalité sensuelle des hommes, elle éprouve d'abord une violente répulsion pour lui, puis finit par s'abandonner sans se donner réellement.

Mais quelques mois de mariage ont raison de cette hostilité et de ce désir d'indépendance qui lui restent de sa vie de jeune fille; elle ne désire plus son bonheur seul; elle cesse de vivre pour ses seules sensations et ses seuls plaisirs; elle recherche maintenant une vie calme et tranquille, une sorte de béatitude négative dans l'existence en commun.

Plusieurs fois cependant, elle est tentée de compromettre la stabilité de ce bonheur paisible; car Henri Herrscher et le capitaine Landouzie sont des *flirts* bien pressants; mais elle se refuse toujours.

Un jour, son mari s'absente pour aller recueillir l'héritage d'un vieil oncle; en partant, il a oublié ses clefs sur son bureau; poussée par la curiosité, elle examine le contenu d'un tiroir et y découvre les preuves évidentes des trahisons de son mari: des photographies, des gants de femme, et toute une longue correspondance.

Affolée, elle s'adresse à l'Agence Milton-Müller, qui lui fournit les renseignements les plus précis; elle se rend dans le petit appartement qui sert de garçonnière à son mari, reçoit les confidences de la concierge, et y parcourt toutes les lettres d'amour de sa rivale, soigneusement classées dans un coffret de fer.

Va-t-elle apprendre à son mari qu'elle sait tout, et demander le divorce? Va-t-elle feindre de tout ignorer, maintenir la paix du ménage et éviter à sa fille Yvonne les compromis et les tristesses de la vie d'un enfant dont les parents sont séparés?

Entraînée par ce désir, désormais en elle, d'un bonheur simple et partagé par d'autres, elle s'arrêtera à la seconde solution; désormais elle vivra moralement plus isolée, moins confiante, moins expansive; elle ne livrera plus toutes ses pensées à ce mari qu'elle aimait comme un ami fidèle; elle aura le Jardin secret de son âme dont seule elle connaîtra les allées qui ser-

pentent entre les parterres des fleurs de la mélancolie.

C'était un réel tour de force que de bâtir ce roman à un seul personnage; car le mari n'intervient jamais, la petite fille rarement, et les autres d'une manière toute passagère et épisodique seulement; M. Marcel Prévost s'en est tiré avec honneur. Dans sa jeunesse, Marthe avait eu ses petits cahiers où elle avait noté les menus faits de son existence; ce sont ces pages de jeune fille ambitieuse et sentimentale qu'elle relit et complète de ses réflexions et de ses longues rêveries.

L'action n'est point oubliée dans ce roman, mais elle semble toujours vue de l'intérieur des personnages; c'est par la succession de leurs pensées et de leurs sensations que nous les voyons agir; jamais le décor extérieur ne nous est décrit à la manière naturaliste, purement objective.

Quant au problème lui-même qui a passionné l'attention de M. Marcel Prévost, il est posé avec une clarté parfaite. Les moindres détails de cette question sont susceptibles de généralisation, ce qui leur donne un grand intérêt et une valeur toute particulière.

Il est certain qu'après les premiers abandons complets de l'amour conjugal, les deux individualités qui semblaient s'être fondues, doivent tendre à se reprendre et se reformer, en partie du moins. La communauté absolue des sentiments, des idées et du goût doit cesser peu à peu pour faire place à une sorte de compromis naturel, involontaire et paisible; chacun des deux époux possède son Jardin secret où il aime à se retirer parfois pour respirer le parfum de ses fleurs favorites.

ROBERT CANTEL.

---

## La Libre Esthétique

La Libre Esthétique (ci-devant les XX) est le cercle d'art de notre pays le plus discuté, le plus visité et le plus avancé de tous. Il procède par invitations et se fait fort de nous montrer chaque fois ce qui, à ce moment, représente dans chaque pays la tendance la plus neuve, la plus originale, la plus jeune. Cette fois, plus que jamais, nous pouvons affirmer qu'il y réussit pleinement; cette exposition si variée dans ses formes d'expressions est du plus haut intérêt pour le monde artiste.

On a, d'une part, depuis la fondation de ce cercle beaucoup craint, beaucoup décrié son influence et de

l'autre, dès le premier moment aussi, on a porté au pinacle les moindres élucubrations de ses moindres invités. Je crois que l'on a jugé un peu vite dans les deux sens et sa tendance selon moi fut des plus salutaires.

On vous dira d'abord que ses audaces, les discours de ses promoteurs ont dévoyé maint artiste appelé à une haute destinée; croyez-vous? Je pense, moi, que l'artiste vraiment doué et puissamment armé pour la lutte traversera rapidement toute époque de transformation en n'en retirant que de précieux exemples, se prémunissant contre de fâcheuses folies pour suivre plus droit la voie que lui indiquent son tempérament et sa culture intellectuelle.

On vous dira aussi que le goût du public fut faussé. Retrançons du public (si vous voulez bien admettre avec moi qu'il en restera quelque chose) les imbéciles endurcis et les snobs; les reste de la foule, depuis l'ouvrier jusqu'au « gendumonde » (qui aujourd'hui se piquent également de peinture) a appris là à ne se plus contenter des banales et bourgeoises productions des Stallaert et des Cluysenaar, pour réclamer plus de l'artiste: une vision personnelle et originale d'abord, une pensée purement lyrique ou philosophique, inspiratrice de l'œuvre ensuite.

Eh bien, cela c'est beaucoup et grâce à cette révolution dirigée contre le jugement de l'amateur d'art « une vocation » de M. Cluysenaar et la « folie du peintre Hugues Van der Goes » de M. Wauters n'eussent pas remporté aujourd'hui le succès qu'ils eurent jadis en quelque triennale et qui leur valut leur place en notre d'ailleurs grotesque musée moderne.

Je vous l'assure, les gens sont devenus plus difficiles et il ne suffit plus, pour le visiteur accoutumé des salons d'art ou pour l'acquéreur devenu évidemment plus rare, de posséder une honnête et académique facilité de métier, consistant, avec une « suffisante » apparence de nature, à noyer les trois quarts du tableau, fonds accessoires, trop souvent dans une limonadeuse et soulèvrante relevure académique.

Mais il faut que je vous cite les quelques choses qui m'ont le plus ému, le plus pris dans ce salon, certes le meilleur qu'ait organisé le cercle jusqu'à cette heure. Il ne sera pas question entre nous, si vous le voulez bien, de MM. Craco, Gusor, Gauquin et consorts, d'une facile originalité stagnante et un peu gâteuse qui devient banale à force de se répéter sans intérêt aucun, au moins en tant qu'étude d'art.

Voyez plutôt ces quelques œuvres d'Henri Degroux. Il a su dans son *Retour de l'île d'Elbe* trouver un accent particulier, renouveler, faire siens et combien plus émouvants les poses et les types connus, il a su, peut-être mais qu'importe, en négligeant un peu les plans et la relativité des formes, donner là l'impression d'une foule en délire de foire, d'un galop de corps qui crou-

lent sous trop d'exaltation, d'un ensemble frissonnant et convulsif de bras qui acclament, de mains qui supplient, de bouches muettes de trop d'émotion. L'empereur exilé revient: il est là, cent mille têtes entourent sa gloire; quel empereur, quelle foule est-ce? Peu importe, c'est le génie du sublime conquérant et non pas le fait qui est évoqué, c'est le rêve synthétique de la chose si passionnante, si belle, qui « devait se produire. » Ne regardez pas le détail, ne cherchez pas le geste, ni l'homme, regardez tout, regardez cet ensemble d'une fougue rebelle, voyez-le jusqu'à ce ciel et ce fond fantastiques alliés à la gloire qui éclate.

Pour la *Veillée de Waterloo* je veux attendre la toile définitive de cette idée et j'admire encore ici ces quelques portraits, ceux de Baudelaire, l'un surtout ironique un peu et extra lucide d'expression souffrante et ce paisible, ce pur aux yeux trop beaux peut-être de Napoléon.

Collet et Ménard sont bien des amis tant en art que dans la vie, ces quatre impressions du premier sont d'un charme de couleur indicible, cette Venise grise surtout, et le second dans sa *Fin du Déluge, Rosulien* et le portrait de Cottet atteint une puissance de tons inouïe d'une originale et grande vision.

L'exposition rétrospective des œuvres à diverses tendances de Besnard est des plus intéressantes. Presque toutes vues déjà, les anciennes, ont perdu une très grande partie de leur valeur, noircies et craquées, ces belles pages de couleur n'ont guère duré. Les autres, c'est l'éternelle tentative, la recherche du ton rare, tantôt doux, tantôt hurlant, on ne s'explique pas cet affreux cheval en gelée de groseilles à côté de cet autre si bien conçu; par contre la femme en robe orange est une superbe page tant par la couleur harmonieuse et forte que par la conception du sujet.

Ce *Carrefour à Venise* de William Degouve est réellement une chose exquise, c'est un mystérieux escalier verdâtre, vieillesse, c'est du silence partout et d'une étrange poésie; j'aime aussi le charme tragique et grandiose de son lac de Côme et la délicieuse rêverie féerique intitulée *les Paons*.

Il faut rendre hommage complètement à Jan Toorop qui, après être resté dans l'oubli pendant deux ans, revient, plus sain, plus fort après la crise avec une série d'œuvres symboliques qui, bien que d'un genre tout différent, rappellent la belle époque de naguère de ce bel artiste.

Les deux portraits sont d'un admirable caractère et d'un dessin quasi impeccable; et je trouve exquises et attirantes au possible ces choses intitulées: *Tête de femme, le Semeur, Inward Contemplation*.

Voici trois beaux dessins de Fernand Knopff, parmi lesquels s'imposent surtout la beauté et l'harmonieuse composition des *Danaïdes*.

Je parlerai dans un second article de l'adorable salle



à manger de l'architecte Horta, des sculpteurs et de l'important ensemble des peintres graveurs.

Terminons ces brèves notes d'aujourd'hui en constatant la liquéfiant veulerie de « morceaux de peinture » tant pointillés qu'autres signés Anna Bosch, Franz Charlet??? et A. J. Heymans.

G. M. S.

## Une Campagne Anti-Française (1)

### III

La déplorable campagne anti-française entreprise par nos flamingants vient d'aboutir, au Sénat belge, après une discussion approfondie, à un échec complet. Les amis de la *Jeune Belgique* auront le plaisir de constater que les idées exposées ici au mois de décembre dernier ont été reprises par plusieurs sénateurs.

M. Dupont a dit :

Messieurs, généraliser l'emploi de la langue française dans les Flandres, ce serait donc continuer une tradition ancienne et nationale; ce serait aussi, à mon sens, rendre service aux populations flamandes : ce serait élargir leur horizon, leur faciliter la lutte entre l'étranger sur le terrain industriel et commercial.

Les détourner de l'usage du français, c'est les réduire au flamand, langue belle et énergique si vous le voulez, mais langue sans avenir et d'un usage restreint, c'est les maintenir dans un fâcheux isolement, précurseur d'une décadence inévitable (2).

M. Nothomb a insisté sur la même idée :

Si ce système, contre lequel nous nous élevons, prévaut, il amènera cette conséquence fatale qu'on délaissera en Flandre l'étude de la langue française.

Eh bien! je considérerais cela comme le plus grand malheur qui puisse arriver à nos concitoyens flamands. Le français pour eux est un capital, et le plus considérable peut-être de tous; c'est une des langues des transactions dans le monde entier. Oublier cette langue, ne plus l'étudier, — et on en arriverait là, — c'est créer l'isolement pour les générations futures des Flandres; c'est un malheur dont il faut les préserver. L'isolement, dans cette petite Chine, serait leur perte et leur ruine!

Il en résulterait infailliblement aussi la *décadence intellectuelle* des populations flamandes, que Dieu les en garde! si cette prédominance outrée qu'on revendique aujourd'hui venait à prévaloir.

De grâce, messieurs, n'imitons pas les flatteurs et n'offrons pas à nos frères flamands ce présent funeste. Ils en seraient les premières victimes (3).

M. le baron Surmont de Volsberghe a défendu la même opinion.

Les sénateurs qui ont combattu la loi malencontreu-

sement votée par la Chambre ont donc vu le danger que nous avons signalé dès la première heure.

L'enseignement du français dans les Flandres subit une véritable décadence. M. Dupont dit :

Les rapports de l'inspection établissent — et on peut, du reste, le constater — que le flamand prend peu à peu la place du français dans les écoles et dans les collèges, où il est devenu la langue véhiculaire imposée et non pas librement acceptée. L'idéal rêvé semble être de faire disparaître la langue française en la représentant aux populations flamandes comme une intruse, comme une étrangère, symbole et dernier vestige de la conquête de la Belgique à la fin du siècle dernier (1).

M. Surmont de Volsberghe confirme ces renseignements. On voit que les menées anti-françaises ont déjà produit des résultats.

Mais il y a plus. Les paroles que nous allons citer montreront que nous n'avons rien exagéré lorsque nous nous élevions avec indignation contre les haineuses tendances anti-françaises des meneurs du mouvement flamand. Voici comment s'est exprimé à ce propos M. le baron Surmont de Volsberghe, sénateur flamand, bourgmestre d'une importante cité des Flandres :

La tendance des journaux flamingants actuellement est excessivement dangereuse. L'autre jour — et ce n'est pas la première fois — j'en lisais un. Dans l'espace de deux colonnes, il répétait trois fois cette même idée : Dehors l'étranger! Il ne s'exprimait pas textuellement ainsi, mais je traduis son idée : Dehors l'étranger! C'était comme le cri des Italiens lorsqu'ils voulaient chasser les Autrichiens de la Lombardie : En Flandre ni Fransquillons ni Wallons!

Et cette tendance est très générale (2).

M. le ministre de la justice, en flamand convaincu, a défendu avec chaleur le projet de loi voté par la Chambre, mais il n'en a pas démontré l'utilité, M. Montefiore-Levy l'a constaté. Or, c'est là ce qui rendait ce projet si dangereux. La loi n'était ni utile ni nécessaire; c'était une loi de tendance. Il s'agissait, comme l'a dit à la Chambre l'un de ses partisans, d'*honorer la langue flamande*.

Le caractère insolite de cette loi vient d'ailleurs d'être implicitement reconnu par le *Bien public*, l'un des deux grands journaux de langue française qui se publient dans les Flandres. Ce journal avoue ceci :

Au point de vue de l'harmonie qui doit régner entre les populations flamande et wallonne de la Belgique, l'issue de la campagne entreprise par M. De Vriendt et ses amis aura, nous le craignons, des conséquences fâcheuses.

Non que l'utilité pratique du double texte officiel soit considérable. En fait, les choses se passeront devant les tribunaux comme elles se seraient passées sous le régime de la dualité.

Depuis que le Sénat a mis à néant les vœux des flamingants, ceux-ci s'agitent et ameulent les amateurs de meetings. Un député conservateur, M. Coremans, dans un interview, a traité les sénateurs de « gre-

(1) Voir *Jeune Belgique*, 1896, n° 46 (28 novembre) et n° 48 (12 décembre).

(2) *Ann. Parl. Sénat*, 27 janvier 1897, p. 222.

(3) *Ann. Parl. Sénat*, 29 janvier 1897, p. 254.

(1) *Ibid.*, p. 222.

(2) *Ann. Parl. Sénat*, 29 janvier 1897, p. 252.

dins ». On pousse la Chambre à persister dans son premier vote; on escompte la faiblesse du Sénat, on espère l'intimider en lui faisant craindre le conflit. Une note d'allure officieuse, insérée dans le *Journal de Bruxelles*, fait entrevoir une pseudo-transaction, qui, pour le Sénat, serait une véritable capitulation. Voilà où nous en sommes.

Quelle que soit l'issue de cette triste aventure, on rendra à la *Jeune Belgique* cette justice qu'elle a fait son devoir et qu'elle a signalé clairement les conséquences désastreuses de la campagne anti-française menée par les flamingants.

Constatons avec regret que ceux d'entre nos jeunes écrivains, qui ont reçu en France le meilleur accueil, n'ont pas écrit une ligne pour réprimer les menées anti-françaises dans notre pays. Qu'en pense le *Mercur de France* ?

Au contraire, leur directeur de conscience, M. Edmond Picard, qui est sénateur, a défendu avec enthousiasme le projet de loi flamingant.

Nous ne le suivrons pas dans les méandres de son argumentation; mais, à un point de vue spécial, nous devons relever un passage bizarre de son discours :

Ce qui donne son originalité à l'art dit flamand, a-t-il dit, c'est que, au lieu d'être un art allemand ou un art français pur, il constitue le plus extraordinaire composé d'éléments cérébraux venus de ces deux grands réservoirs d'humanité, amalgamés merveilleusement en des conceptions nouvelles qui lui donnent une saveur dont, en tous les temps, on a goûté et vanté la forte beauté, dont rien n'a pu entamer la rareté précieuse.

Pouvez-vous croire que si nous eussions fait partie de la France depuis la bataille des Eperons d'or, il y a six siècles, à l'époque contemporaine des peintres comme Leys, comme Henri De Braëckeeler, comme Alfred Verwée, comme cinquante autres auraient peint comme ils l'ont fait? En eux on retrouve le mélange des deux races, non pas simplement juxtaposées, mais fondues en une variété nouvelle incomparable. Cette tradition, vrai signe de notre nationalité, petite mais étonnamment robuste et douée de perpétuelle résurrection, se continue sans interruption. Français, ils eussent fait partie de la série des peintres français. Allemands si la bataille de Wœringen eût eu un sort contraire, ils eussent fait partie de la série des peintres allemands. Ils seraient nés avec des âmes imprégnées d'autres fluides. Ils auraient ajouté quelques unités à des séries déjà suffisantes par elles-mêmes et le bel art flamand, le bel art belge ne fût point venu à naître.

Et si, des peintres, vous passez au domaine de la littérature, croyez-vous que, Gand devenu français, Bruxelles devenu français, des hommes comme Lemonnier, comme Maeterlinck, comme Georges Eeckhoud, Victor Arnould, Emile Verhaeren auraient produit leurs œuvres superbes, tantôt de sentimentale et mystique douceur, tantôt de puissance et d'admirable couleur qu'on ne peut confondre avec aucune œuvre française? Ils eussent été, sans doute, quelques Parisiens de plus; ils auraient ajouté quelques unités au total des écrivains gaulois, au lieu d'être les resplendissants interprètes d'une littérature nationale, indigène, autochtone, sans analogue, qui met notre Belgique en si belle place dans le Panthéon de l'art universel.

Cela n'a pas de sens. D'abord si les flamands étaient devenus, — ce qu'à Dieu ne plaise! — sujets de la

France, ils auraient, peut-on croire, gardé leur sang flamand et leurs sentiments flamands. Ainsi les Bretons et les Provençaux. Est-ce que l'originalité provençale a disparu? Demandez donc à Mistral! De même l'art flamand serait resté l'art flamand, même sous la domination de la France. Et M. Verhaeren, sujet français, aurait écrit les vers-libres que produit M. Verhaeren, sujet belge.

Mais il y a, peut-être, autre chose dans la fin de la tirade de M. Picard. Celui-ci préconise une vieille erreur qui lui est chère : il veut une littérature nationale, indigène, autochtone; naguère il conseillait à nos écrivains d'écrire en belge! Qu'est-ce que la langue belge? Cela n'existe pas. Il faut choisir entre le flamand et le français. Le français vicié que parlent la plupart de nos compatriotes n'est pas une langue, pas plus que le français ridiculement déformé qui jaillit de la plume de quelques-uns de nos écrivains (1).

I. G.

## Memento

LA JEUNE BELGIQUE se fait un devoir de communiquer à ses lecteurs la lettre suivante :

« Monsieur,

» L'élan unanime qui accompagna, voici une demi-année, au tombeau notre grand Paul Verlaine reste un admirable souvenir : on ne saurait s'en tenir là, toutefois, dans la célébration publique d'une si chère mémoire.

» Le génie a le droit de ne faire qu'un stage très bref dans le repos commun.

» Ici la gloire était mûre, dès la mort; et, tout de suite, cette radieuse figure peut renaître, par le marbre, dans le Jardin du Luxembourg, cimetièrre, sans dépouille et léger, des Poètes.

» Un monument — que surmonte le buste par Niederhausern — confié pour l'ensemble au sculpteur, va se dresser bientôt.

» Appel est fait à votre souscription et la présente lettre contient d'avance notre remerciement.

» Le vice-président,

Le président,

» A. RODIN.

» STÉPHANE MALLARMÉ. »

Adresser tout envoi à M. F. Clerget, trésorier du Comité, 17, rue Guénégaud, Paris.

COMITÉ pour l'érection, à Paris, du monument de Paul Verlaine. — Président du Comité de patronage, François Coppée; Comité d'action : Président, Stéphane Mallarmé; vice-président, Aug. Rodin; membres : Edmond Lepelletier, Catulle Mendès, Henry Bauër, Raoul Ponchon, Georges Rodenbach, comte Robert de Montesquiou-Fezensac, Maurice Barrès, Ern. Delahaye, Alfred Vallette, Dr du *Mercur de France*, Alex. Natanson, Dr de la *Revue blanche*, Léon Deschamps, Dr de la *Plume*; secrétaire : F.-A. Cazals; trésorier : F. Clerget. — Sculpteur : A. de Niederhausern.

L'ÉPOPÉE FLAMINGANTE. — Le dimanche 28 février messieurs les flamingants ont manifesté dans un faubourg de Bruxelles, puis ils ont tenu un meeting au théâtre flamand.

Notons, d'après le *Patriote*, quelques déclarations qui justifient pleinement les craintes et les prédictions que nous avons formulées dans la *Jeune Belgique* dès 1893.

(1) Voir au Memento : *l'Épopée flamingante*.



M. Prayon-Van Zuylen « attaque la presse de langue française. »

M. L'ABBÉ DAENS : *Quand je fréquentais l'école, on lisait, en français, dans nos collèges, nos auteurs flamands.* La Flandre était agonisante, mais le feu sacré s'est rallumé : Ledeganck, Willems, David, Van Duyse ont entrepris la lutte. D'autres sont descendus dans l'arène. Voici le moment où la forteresse de l'abatardissement tombera sous nos coups.

J'ai l'intention de proposer à la Chambre l'instruction obligatoire pour les enfants âgés de 7 à 14 ans. Je demanderai aussi l'enseignement obligatoire du flamand pour les Wallons et du français pour les Flamands de 12 à 14 ans.

L'orateur demande aussi une *université flamande*. Nous relèverons notre langue et nous placerons le pays flamand à la tête de la civilisation chrétienne. (Le public chante : *Leve pastoor Daens!*)

M. SABBE demande des tribunaux flamands pour les militaires (*applaudissements*.)

M. ANSEELE (*applaudissements*) déclare que les ouvriers wallons appuient les revendications des Flamands et que le groupe socialiste votera unanimement en faveur de la loi Coremans-De Vriendt.

M. Anseele oppose l'attitude des ouvriers à celle des richards du Sénat (*Hou, hou!*.)

Comme le disait M. Janssens, le démocrate chrétien de Saint-Nicolas, *la question flamande est plutôt une question de classe que de race.* (*Applaudissements*.)

Après le socialiste, écoutons le démocrate chrétien :

M. PLANCOUART cite l'exemple des races qui se trouvent sous la domination de l'Autriche. Nous combattons à Ypres les ennemis de nos droits; nous, démocrates chrétiens, nous les combattons jusque dans les arrondissements les plus reculés (*applaudissements*.)

Oui, nous ne nous laisserons pas fléchir : *ni les riches, ni le haut clergé, ni le Roi ne pourra arrêter notre mouvement.* (*Longs appl.*)

M. FREDERICO. — Tous les partis sont unis pour revendiquer les droits du peuple flamand. *Ceux qui se mettent en travers des droits du mouvement, plieront ou seront brisés* (*appl.*)

Tel est le mouvement que les Chambres belges veulent favoriser, en s'obstinant, malgré le Sénat, à voter une loi de parade, sans la moindre utilité pratique pour les Flamands. Il s'agit en réalité d'encourager un mouvement anti-intellectuel et anti-national, dont les tendances révolutionnaires sont hautement avouées par les meneurs eux-mêmes. Ce qu'il leur faut, c'est créer un entraînement, c'est montrer que les chambres conservatrices n'osent déjà plus leur résister et que la Couronne elle-même vacille devant leurs menaces.

Quant au résultat pour les Flamands appartenant aux classes supérieures, il est trop évident : délivrés peu à peu de la nécessité de connaître le français pour obtenir les grades académiques et pour occuper les hautes fonctions publiques dans les Flandres, les Flamands s'isolent intellectuellement de plus en plus dans leur coin de terre; ils se mettent eux-mêmes hors des grands courants littéraires et scientifiques, ils iront droit à la déchéance intellectuelle.

Voilà où les conduisent les meneurs du mouvement flamingant, qui demandent au pouvoir législatif de se faire leur complice.

Et que nos gouvernants n'espèrent point s'arrêter dans la voie mauvaise : on ne s'est pas arrêté après les satisfactions accordées à de justes griefs, on ne s'arrêtera pas davantage après une monumentale sottise. *Abysus abyssum vocat.*

UN FLAMAND bon-sensiste nous communique le calembour que voici : le mouvement flamingant nous est *Hoste-Hiel*.

LE SALON DE L'ART IDÉALISTE s'est ouvert avant hier, 4 mars, à la *Maison d'Art*. Les artistes qui y participent sont : MM. J.-B. Axélos, P. Artot, H. Boulanger, O. Berckmans, A. Ciamberlani, A. Craco, M<sup>lle</sup> H. Calais, MM. A. Cahen, Cuvelier, E. De Vroye, M<sup>lle</sup> L. Danse, MM. F. De Nayer, J. Servais de Tilleux, J. Delville, R. de Egusquiza, J. Gaspar, M. Goossens, L.-W. Hawkins, P.-E. Mangeant, N. Outer, L. Rothier, L. Rion J. Relot, A. Séon, Stück, etc.

*Conférences* : Dimanche 14 mars, à 3 heures, M. Mickaël : *Les ailes de Psyché*. — Jeudi, 18 mars, à 3 heures, M. Francis de Croisset : *L'amour chez nos jeunes poètes*. — Samedi, 20 mars, à 3 heures, M. Robert Cantel : *Les Renaissances*. — Jeudi, 25 mars, à 3 heures, M. Maurice Cartuyvels : *La vie future dans les croyances antiques*.

*Tournoi poétique* le jeudi, 14 mars, à 8 1/2 h. du soir, précédé d'une conférence sur le *Mouvement littéraire* en Belgique. par M. L. Albert du Chastain.

*Auditions musicales* : Samedi, 6 mars, à 8 heures, *Séance Chopin* par M. Georges de Golesco, précédée d'une conférence sur Chopin par M. Maurice Kufferath. — Mardi, 23 mars, à 3 heures, Concert Ysaye.

Prix d'entrée : à l'exposition, 1 franc; aux conférences et au Tournoi poétique, 2 francs; aux concerts 3 et 5 francs.

Comptes-rendus à nos prochains numéros.

M. G.-M. STEVENS, notre ami et critique d'art, expose en ce moment son dernier tableau, *L'Annonciation*, au *Salon de la Rose-Croix*, Galerie Petit, rue de Sèze, à Paris.

NOTRE AMI ET COLLABORATEUR, M. Paul André, a refait vendredi dernier au *Caveau Verviétois*, l'intéressante conférence qu'il avait donnée à Namur, au *Cercle artistique et littéraire* sur « l'indifférence et l'injustice belge en matière littéraire ».

Nous avons déjà rendu compte de cette charmante causerie; bornons-nous à constater que M. André a obtenu un grand succès et que sa péroraison a été couverte d'unanimes applaudissements.

LE NÉO-HELLÉNISME. — Nous apprenons de source certaine qu'un corps franc de Philhellènes s'organise en Belgique. Il s'embarquera incessamment sur le navire *Argo* que l'Amiral prêtera à cette occasion.

Les principaux officiers seront : Colonel-Commandant-Supérieur : M. Valère Gille, notre sympathique directeur; lieutenant-colonel : M. Willems, professeur à l'université.

Capitaines : MM. Jean De Mot et H. Lacomblez.

Chef de musique : M. Gevaert, directeur du conservatoire royal.

Trompette solo : M. Marc Legrand; Moussagète : M. Robert Cantel.

## Bibliographie

DUC DE BROGLIE : *Malherbe*. — PAUL BOURGET : *Recommandements*. — ALBERT DEPRIX : *Saint François d'Assise*, poème. — CÉSARE LOMBROSO : *Les Anarchistes*. — EDOUARD DUCOTÉ : *Fables*. — AD. HARDY : *Émaux Wallons*. — FRANZ ANSEL : *L'Idylle d'un Escholier*, bluette en un acte. — ALEXANDRE HEPP : *Cœurs Pharisien*. — PAUL LAUR : *Le Roman de l'Humanité*. — HENRI DE RÉGNIER : *Les Jeux rustiques et divins*. — A. FERD. HÉROLD : *Images tendres et merveilleuses*. — MARCEL BATILLIAT : *Chair mystique*. — ALBERT THIBAUDET : *Le Cygne rouge*. — HENRI WELSCHINGER : *Le Roi de Rome*. — *Murat*, d'après sa correspondance inédite par le C<sup>te</sup> MURAT. — EMILE POUVILLON : *L'Image*, roman.



# En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche  
de DEMEURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à **soixante-quinze** exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poirre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAITRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande : 2 50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 11

13 Mars 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

VALÈRE GILLE. — Enquête sur la littérature scandinave.  
IWAN GILKIN. — Les Maîtres chanteurs de Nuremberg.  
FRANCIS DE CROISSET. — Elles sont venues.  
IWAN GILKIN. — Les Livres.  
MAURICE CARTUYVELS. — Un poète spiritualiste.  
N. L. — Musique.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.

Le Numéro : 25 centimes.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires*; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Pascha!, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

*La Jeune Belgique*, première série (1880-1895), et deuxième série (1896), 15 vol. in-8<sup>o</sup> et 1 vol. in-4<sup>o</sup> de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00  
Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00  
*Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50  
*Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00  
THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00  
DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50  
— *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00  
— *Edition ordinaire* . . . . . 3 50  
— *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00  
— *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50  
JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les *Complaintes*, l'*Imitation de Notre-Dame de la Lune*, le *Concile féerique*, les *Derniers vers*. 1 volume . . . . . 6 00  
— *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00  
ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50  
— *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50  
TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50  
JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50  
— *Les Cantilènes* . . . . . 3 50  
— *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50  
— *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00  
STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00  
— *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00  
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50  
GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50  
EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50  
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50  
— *Une belle dame passa* . . . . . 3 50  
— *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00  
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50  
— *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50  
HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00  
EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00  
CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00  
ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50  
HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00  
ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 26 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## L'Enquête

sur l'influence des lettres scandinaves

Un directeur de revue, assurément avisé, eut un jour l'idée originale d'adresser à quelques lecteurs, qu'il pouvait croire assidus, une circulaire les invitant à donner leur avis sur Leconte de Lisle, sur Alexandre Dumas fils, sur l'Académie ou sur tout autre sujet d'une palpitante actualité. Les avantages d'un pareil système sont lumineux, tant pour le directeur que pour les lecteurs. Grâce à cette consultation gratuite, le directeur s'assure, sans grands frais, une collaboration abondante et variée; quant aux lecteurs, comme les réponses sont inévitablement contradictoires, ils trouvent toujours de quoi se satisfaire. Même ceux qui aiment avant tout la gaieté, n'ont aucun reproche à adresser à cette façon habile de confesser publiquement les gens. N'avons-nous pas appris que M. X... voulait remplacer le poète des *Poèmes Barbares* par un éléphant, et qu'une mystérieuse et étrange fatalité avait jusqu'ici empêché M. Z... de lire *La Femme de Claude* et la *Princesse de Bagdad*? Ces sérieux résultats doivent réconcilier avec le referendum les plus moroses et les plus normaliens des critiques.

La *Revue blanche* du 15 février a voulu, à son tour, contenter tout le monde et M. Francisque Sarcey. Voici les questions qu'elle a adressées à vingt-cinq personnes, choisies, assure-t-elle, dans des milieux littéraires très divers :

1<sup>o</sup> Estimez-vous que les lettres françaises aient récemment subi une influence des littératures étrangères et, spécialement, des littératures scandinaves?

2<sup>o</sup> Dans quel sens cette influence se serait-elle exercée? et, à votre avis, est-elle à favoriser ou à combattre?

M. Paul Adam, à qui l'ordre alphabétique donne la première place, affirme que Tolstoï et Ibsen sont seuls admirables et influencent peu les lettres; car, en France, les écrivains n'obtiennent le succès qu'à la condition d'être les aides du tenancier de lupanar. L'auteur de *Chair molle* n'est, évidemment, pas content du tirage de ses livres.

M. Georges Brandès voit les choses de loin. Il croit distinguer l'influence de Shelley un peu sur M. Paul Bourget dans ses poésies, un peu sur Verlaine; et celle de Heine dans *Émaux et Camées*. C'est très fiord.

Tour à tour, MM. Alfred Capus, Jules Claretie, Remy de Gourmont, Kahn, Lugné Poe, Oct. Mirbeau, Georges Ohnet, Émile Zola et quelques autres, disent oui et non, et nous fermons la revue en retenant ces seules remarques de M. Georges Lecomte :

« Le génie français est, comme on dit à l'école, un mélange heureux des rêveries du Nord et des précises limpides du Midi. Aux belles époques, il y a équilibre entre ces deux tendances. D'où son aplomb, sa logique, sa profondeur ordonnée. Après la libre floraison du moyen-âge, la Renaissance nous fut, je crois, une profitable discipline. Mais, parfois, cet équilibre chancelle. Tantôt les influences du Nord prédominent. Le plus souvent, la règle latine l'emporte. Le Beau antique est devenu un catéchisme étroit qui constitue un danger permanent pour notre littérature et notre art, et cela par la faute des professeurs.

» Les Académies et l'Université, oubliant un peu trop que, si notre race a hérité le méthodique esprit latin, elle a aussi l'imagination du Nord, ont dédaigné tout cet apport septentrional pour louer uniquement ce qui vient de Rome. Nous cachant le moyen-âge, on nous orienta exclusivement



vers l'Italie et la Grèce. Même, dans ce sens, on alla aux pires excès : le Beau antique devint non une source d'émotions, mais un code. On s'attachait moins à l'esprit qu'à la règle, qu'à la formule. D'où, en tous les arts, sécheresse, répétitions, etc.....

» On étouffait. Le romantisme, d'abord, bouscula l'arrogance de cette contrainte latine. L'art du moyen-âge apparut comme un libre et complet épanouissement. Depuis, en tout temps, les artistes cherchèrent à s'évader de l'influence latine, devenue, grâce aux professeurs, un formulaire étroit et mécanique qui, dans les vers, dans la prose, comme dans les arts plastiques, gênait l'inspiration. Dans cette fièvre, on confondit l'outrance de l'esprit latin avec ses qualités d'ordre, ce qui était un autre danger.

» Avec raison, au lieu de s'hypnotiser sur Rome, on laissa se développer l'autre élément de rêverie et de mystère que l'esprit français tient du Nord. Il y a quelques années, on se nourrit avec joie des Russes et des Scandinaves qui nous libéraient. Dans la fureur de la réaction, on oublia les qualités latines, on les oublia même trop. Mais bien vite chez les meilleurs, tout le vieux fond latin protesta. Le besoin d'ordre, de proportion, d'équilibre devint impérieux. Leur enthousiasme pour Tolstoï et Ibsen fut rarement sans regrets.

» Aujourd'hui, c'est à ce point, il me semble, qu'en est la masse des artistes. Après dix ans, la trop étroite discipline classique a été brisée. Nous avons pris l'air, nous avons développé l'autre élément de notre esprit. Il est redevenu utile de regarder un peu vers Rome. C'est bien d'avoir repris l'habitude de penser largement sans la contrainte d'un cadre trop précis. Mais, assez d'imprécision, de vague, de chaos. L'ordre et la logique ont aussi leur beauté, à condition qu'on les aime, non comme un comptable aime les colonnes de son registre, mais pour exprimer avec limpidité et méthode sa pensée affranchie... »

Comme on voit, M. Georges Lecomte a fait mieux que de répondre par une simple affirmation à la question qui lui était posée. Il a négligé assez justement les quelques personnalités littéraires du moment, afin d'élever le débat. Qu'un Ibsen, qu'un Whitman ou qu'un Swinburne ait eu de l'influence sur quelques dizaines d'écrivains, il resterait encore à démontrer que ces écrivains représentent les lettres françaises. Dans quelques années, ils

seront peut-être tout aussi oubliés que les Aloysius Bertrand du romantisme.

De l'enquête ouverte par la *Revue Blanche*, il résulte que les étrangers admirés par les vingt-cinq répondants, sont Tolstoï, Ibsen, Bjørnson, Gabriel d'Annunzio et Dostoïewski; quelques-uns concèdent aussi une certaine influence à Nietzsche et à Whitman.

Certes, il n'est pas douteux que Tolstoï, ce petit Luther de l'Eglise russe, ait remis à la mode la lecture des Evangiles et leur interprétation fantaisiste, chez un nombre plus ou moins respectable de mondaines désœuvrées, de snobs à court de nouveautés, de noceurs fatigués. Reconnaissons-lui, si vous le voulez bien, d'avoir aidé à la conversion d'un vaudevilliste célèbre et d'un naturaliste avisé, et, plus généralement, d'avoir contribué à ce renouveau religieux qui, en France et en Belgique produira sans doute quelque Lamenais moins le style.

Pour Ibsen, on pourrait soutenir qu'il a encouragé quelques misanthropes rageurs à faire des tirades contre la société. Il a mis à la mode l'anarchie, et on lui doit, sans doute, quelques divagations de révolté, aussi mal pensées que mal écrites. Il a fait travailler les cerveaux, et, pour ne citer qu'une œuvre toute récente, *Le Jardin secret*, on reconnaîtra plus tard son influence dans quelques romans et pièces de théâtre contemporains.

Le très grand talent des écrivains du Nord et la façon originale avec laquelle ils traduisaient leurs idées, ont fait croire en France qu'ils apportaient quelque chose de neuf. Ils n'ont fait pourtant que remettre à la mode des controverses très anciennes, et les représenter sous une nouvelle forme. Il ne serait pas difficile de retrouver les romans passionnels de Tolstoï dans ceux de George Sand, et son évangélisme dans les publications de l'école lamenaisienne. Quant à la pitié de Dostoïewski, fait-elle oublier celle des *Misérables*?

Le bon Huron écouterait avec plaisir les récriminations des héros d'Ibsen contre la Société, et Jean-Jaques serrerait, sans doute, avec effusion la main de l'auteur des *Revenants* avant de se mettre à la recherche d'une forêt vierge. L'ennemi du peuple a lu le *Misanthrope*; et si le fils Werle du *Canard sauvage* avait fait ses délices du *Misanthrope et l'Auvergnat*, il eut épargné à son ami le photographe les déboires les plus fâcheux. On a déjà montré tout ce qu'Ibsen doit à Dumas fils, et tout récemment encore, à la reprise de la *Révolution*

de Villiers, les critiques ont été quelque peu étonnés de retrouver l'héroïne de la *Maison de poupées*.

De toute cette littérature du Nord, tant acclamée aujourd'hui, il n'y a vraiment de neuf que quelques types particuliers, excentriques ou complètement détraqués, quelques situations dont la bizarrerie trouve sa raison d'être dans les personnages en jeu, puis un mélange assez confus de réalisme outré et de puéril symbolisme.

Le public français préférera toujours aux romans très beaux, mais souvent trop touffus, de la littérature russe, la claire simplicité dramatique de ses œuvres nationales. Je crois qu'il accordera plutôt sa faveur au *Lys rouge* qu'à *Anna Karénine*.

Pour bien se rendre compte de la crise que traversent les lettres françaises, il ne faut point s'arrêter à l'influence russe ou à l'influence scandinave, mais comprendre que ce n'est là qu'une phase de la lutte constante qui se livre en France entre la littérature du Nord et celle du Midi, entre la littérature individualiste et la littérature de société.

VALÈRE GILLE.

### Les Maîtres Chanteurs de Nürenberg <sup>(1)</sup>

On a critiqué amèrement, parfois, les traductions des drames de Wagner que d'infortunés versificateurs ont adaptées tant bien que mal à la musique de ces redoutables chefs d'œuvre. Peut-être convenait-il de montrer plus d'indulgence, car, dans ces conditions, une bonne traduction est impossible : la phrase musicale est là, prête à dévorer la phrase littéraire, dût-elle elle-même s'en trouver mal. Et sans ces traductions défectueuses mais utiles, comment eut-on pu représenter les œuvres wagnériennes en pays français ? Oui, la poésie wagnérienne s'est envolée, elle manque douloureusement aux vers de MM. Ch. Nutter et Victor Wilder ; mais, enfin telle qu'elle est, cette traduction rend le sens général du drame et permet d'en suivre le merveilleux développement musical.

Toutefois il faut reconnaître qu'elle est insuffisante pour initier le public français aux beautés poétiques des œuvres de l'Eschyle de Bayreuth.

(1) *Les Maîtres Chanteurs de Nürenberg*, par MM. de Brinn' Gaubast et Barthélemy. 1 vol. chez Dentu, à Paris.

Aussi faut-il savoir un gré infini à MM. Louis Pilate de Brinn' Gaubast et Edmond Barthélemy, qui après avoir donné une traduction intelligente et fidèle de la *Tétralogie*, accompagnée d'un commentaire musicographique et de notes philologiques, ont eu le courage de faire un travail semblable pour les *Maîtres Chanteurs de Nürenberg*. Ces deux ouvrages sont vraiment indispensables aux lecteurs français qui veulent se familiariser avec des chefs d'œuvre d'art qui comptent parmi les plus extraordinaires que le monde ait jamais produits ; leur place est marquée dans toutes les bibliothèques wagnériennes ; il n'est même pas un lettré qui ne les doive lire, puisque dans le temps présent l'éducation d'un lettré n'est pas complète s'il ne s'est initié à la connaissance des chefs d'œuvre de tous les arts.

Il faut louer MM. de Brinn' Gaubast et Barthélemy d'avoir su donner une idée non seulement du poème ou de la musique des œuvres qu'ils ont traduites, mais de la merveilleuse combinaison des deux procédés artistiques, qui caractérise l'art de Wagner. Souvent le poème indique à peine un sentiment ou une pensée que la musique souligne, précise et développe. Tel geste, fait dans le silence de la parole, traduit une émotion que la musique exprime avec éloquence. Telle parole, brève ou calculée, dérobe la pensée du personnage, mais la polyphonie instrumentale en révèle les dessous et la véritable portée. Toute une psychologie se déroule dans les voix de l'orchestre wagnérien. Comment faire saisir cela au lecteur non encore initié ? Ce n'était pas chose aisée. MM. de Brinn, Gaubast et Barthélemy y ont réussi en mettant sous le texte du poème traduit un commentaire musicographique, qui l'accompagne pas à pas. Grâce à cet habile procédé, on voit chaque détail de l'action poétique se réfléchir aussitôt dans l'élément musical. Comme le Narcisse de la Mythologie, le poème se reflète dans les eaux brillantes de la polyphonie orchestrale, et nos traducteurs ont su nous montrer ce merveilleux et charmant phénomène autant que faire se pouvait.

Combien il est nécessaire de montrer au lecteur la collaboration intime et continue, dans les œuvres wagnériennes, de la poésie et de la musique et combien il est difficile d'y réussir, nul ne le peut apprécier mieux que moi ; dans le petit essai que je publiai à mes débuts, dans une revue mort-née, je sentis la nécessité de rappeler sous la brève analyse du poème quelques-uns des motifs



musicaux et je n'imaginai rien de mieux que d'imprimer certains mots en italique, pour marquer leurs correspondances musicales. Procédé déplorable, sommaire et imparfait, qui n'eût pu réussir même dans une traduction complète. Je crois que le commentaire musicographique, continuellement raccordé au texte littéraire, constitue le seul procédé satisfaisant et je félicite MM. de Brinn Gaubast et Barthélémy de l'avoir si judicieusement employé. On ne peut faire mieux qu'ils n'ont fait.

Un mot des *Maitres-Chanteurs* eux-mêmes. Quoi qu'on en ait pu dire, il paraît certain que Wagner en composant cette comédie, s'est souvenu de ses débuts difficiles et des incroyables hostilités qu'il rencontra. Le véritable sujet de la pièce, en effet, c'est l'arrivée, dans un milieu routinier et académique, d'un génie jeune, libre et fier et l'inévitable lutte qui en doit résulter. Ce sujet, Wagner l'avait trop *vécu*, comme on dit aujourd'hui, pour en chercher ailleurs qu'en sa propre expérience le développement psychologique. Mais il l'a traité en large et haut génie, qui, à l'heure de la composition artistique ne se souvient plus de ses rancunes, il a objectivé magnifiquement ce que ce sujet avait de général et d'humain, il l'a montré sous son « aspect d'éternité. » Dès lors, il ne s'agissait plus seulement de montrer le génie jeune et libre triomphant des vieux maîtres et ceux-ci s'effondrant dans le ridicule sous un immense éclat de rire. Il s'agissait de montrer la vérité permanente qu'un tel sujet comporte. C'est ce que Wagner a fait dans la dernière scène de son immortelle comédie.

Certe, le jeune inspiré ne rencontre d'abord que mépris et railleries; mais quoi d'étonnant? Est-il donc sans péché lui-même? Il apporte aux vieux maîtres, rompus à toutes les difficultés du métier et ne voyant plus qu'elles dans l'art, qui pour eux est sans âme, un art vivant et palpitant, sans doute, mais sauvage, un peu débraillé, incapable faute d'habileté acquise, de mettre en valeur ses meilleures qualités. Car, enfin, il ne suffit pas d'avoir écouté chanter le rossignol pour deviner tous les secrets d'un art qui a mis des siècles à se former et dont la perfection est due au travail de longues générations d'artistes. Etre vivant, c'est très bien, encore ne faut-il pas, dans la société actuelle, — les autres sont mortes ou sont encore à naître, — débarquer comme le Huron de Voltaire. Quoi qu'il en soit, notre jeune inspiré poursuit courageusement la lutte; il trouve un

maître bon et compréhensif, qui achève son éducation, — au besoin, s'il est intelligent, il saura bien l'achever lui-même; — dès lors son triomphe est infaillible. Mais que signifie ce triomphe? Est-ce l'anéantissement de la Maîtrise et de la Tradition? Est-ce la destruction de l'art du passé? Seuls les sots peuvent le prétendre. Il y a tout simplement, un maître de plus, et par son triomphe la Maîtrise est vivifiée et rajeunie. Voilà la vérité; voilà ce que Wagner a magnifiquement montré dans sa comédie, faisant ainsi la leçon à tout le monde, aux incorrigibles Beckmesser comme aux jeunes étourneaux qui s'imaginent que le génie consiste à repousser la chaîne d'or de l'art traditionnel.

Le sens que nous indiquons est si bien le vrai sujet de la pièce, que c'est lui seulement que Wagner a exposé dans la merveilleuse ouverture des *Maitres-Chanteurs*. Grâce aux *leitmotive*, la musique parle ici un langage clair et la quintessence de la pensée de Wagner y éclate en pleine lumière.

La même pensée justifie seule la dernière scène et le discours final de Sachs, morceau d'une importance capitale.

Dans le texte allemand, je le sais, l'idée que nous signalons semble réduite à une portée beaucoup plus restreinte. « Honorez vos maîtres allemands, dit Sachs; les honorer, c'est honorer vos bons génies. Et le jour où de toute votre âme vous serez abandonnés à leur salutaire influence, ce jour là, si jamais le Saint-Empire doit se dissiper en fumée, tout au moins nous restera-t-il toujours notre Art, l'Art Allemand, le saint Art Allemand! »

Wagner pouvait s'adresser en ces termes à un public allemand. Mais en sortant d'Allemagne, ce langage, pour communiquer au public la vraie pensée qu'il renferme, devait dépouiller ce qu'il avait d'exclusivement germanique: aussi Wilder a-t-il, à mon sens, modifié fort heureusement la *lettre* de ce discours, ce qui a mis en lumière la vérité générale qu'il renferme et qu'un public non allemand n'eût pas comprise sans cette modification. Sachs dit:

Peuple, je te le dis, sache honorer tes maîtres!  
De l'art divin ils sont les prêtres  
Leur œuvre est sainte, ils travaillent pour nous,  
De leur renom soyons toujours jaloux;  
Leur gloire, amis, est notre gloire à tous.

Il n'est plus question ici, ni de l'art allemand ni

de sa survivance au Saint-Empire germanique. La couleur locale a disparu, mais le spectateur français comprend du moins la conclusion générale que Wagner a donnée à sa joyeuse comédie. Je regrette que dans leurs *notes philologiques* MM. de Brinn, Gaubast et Barthélémy n'aient pas signalé ce point. Cette petite critique est d'ailleurs la seule que je croie devoir infliger à leur remarquable ouvrage.

IWAN GILKIN.

### Elles sont venues...

A GUSTAVE MAX STEVENS.

Elles sont venues  
Rieuses et nues  
Un matin d'été  
Parant leur beauté  
De fleurs inconnues,

Parmi les roseaux  
Aux chansons des eaux  
Et des mandolines,  
Sur des barques fines  
Comme des oiseaux.

Plus vives, plus grêles  
Que des sauterelles,  
Les yeux en gaîté  
Elles ont sauté  
De leurs barques frêles.

Elles ont dansé  
Et m'ont caressé  
De leurs chevelures.  
De leurs frais murmures  
Mon cœur s'est bercé.

Et quand vint le soir  
La lune a pu voir  
Leurs petits pieds roses  
Eveiller des roses  
Dans le gazon noir.

FRANCIS DE CROISSET.

### Les Livres.

Les livres, les beaux livres lus  
Dans la fuite des heures brèves,  
Les livres par le cœur élus  
Nous enveloppent de leurs rêves

Doux, amers, joyeux ou cruels,  
Chantant la tendresse infinie  
Les profonds plaisirs sensuels  
Ou la souffrance et l'agonie,

Leurs charmes subtils et puissants  
Mieux que les haschischs balsamiques  
Eblouissent l'âme et les sens  
De mille visions féériques :

— Fendant les vagues, le steamer  
Porte vers d'étranges rivages  
Des cœurs gonflés d'un spleen amer  
Et brûlés de désirs sauvages ;

Par les orientes amoureux,  
Dans les forêts aromatiques  
Dansent pour les rois langoureux  
Des bayadères extatiques ;

Plus simplement, tout près de nous,  
Sœur de la femme qui nous aime,  
Un être familier et doux  
Se meurt dans un baiser suprême ;

Puis c'est le rêve du savoir  
Et le chagrin des yeux moroses  
Qui dans l'univers veulent voir  
La vaste inanité des choses ;

Et c'est, ô poignante rancœur !  
La passion qui se déchire  
Et dissèque son propre cœur  
Dans un effroyable martyre ;

Enfin, c'est le cloaque affreux  
Où grouille tout un peuple immonde  
De loqueteux, de miséreux,  
L'opprobre et la douleur du monde.

— Quintessence des passions,  
Surextrait fatal de la vie  
Où le jeu des émotions  
Se multiplie et s'amplifie,

On peut sans quitter son fauteuil  
S'injecter mille ans d'existence  
Dans l'amour, la gloire ou le deuil  
Exaltés en névrose intense.

Ainsi, tout chargés de poison,  
Par leurs invincibles magies  
Les livres troublent la raison  
Et détruisent les énergies,

Car les adolescents chétifs  
Qui boivent leurs divins mensonges  
Demeurent à jamais captifs  
Dans la molle extase des songes.

IWAN GILKIN.

### Un Poète spiritualiste.

« *Le Frisson du Sphinx* » par M. JEAN DELVILLE.

M. Jean Delville est poète ; il a le sens du rythme et sa strophe de quatre vers est toujours harmonieusement balancée. Telle celle-ci dans une apostrophe à Jésus-Christ :

« Et, fluant dans ta chair faite d'humanité  
Mais semblable au ciel fait de lumière éternelle,  
Du sein qui l'alimente au flanc qui t'a porté  
Coulent les sources d'or de l'âme universelle ! »



Presque toujours ses vers ont une musique pareille, et c'est bien par là que s'affirme son talent : Une mélodie de mots rares. Parfois l'expression reste cependant vague, mal précisée par les magnifiques vocables abstraits qu'il emploie presque exclusivement.

Sa langue perd ainsi en exactitude et en clarté ce qu'elle gagne en élévation. M. Delville le sait et le veut : c'est la formule de l'art idéaliste, et il la prêche et l'applique en peinture comme en poésie. Aussi la critique ici doit-elle s'adresser à cette formule même, et au spiritualisme aigü qui la dicta.

Pourtant, avant d'engager une querelle de principe, on peut regretter que, des deux qualités d'un art idéaliste, la clarté et la noblesse, la seconde seule éclate toujours dans les vers de M. Delville et que la première lui soit trop souvent sacrifiée.

Sauf cette réserve, et qui ne vise qu'un certain nombre de ses pièces, le *Frisson du Sphinx* doit être admiré pour la beauté de son vocabulaire et l'harmonie de son rythme.

Si j'examine maintenant le fond même de l'œuvre, j'y salue le spiritualisme le plus intransigeant.

L'esprit, la pensée pure, y apparaît dans l'attitude d'un pharaon implacable fouaillant les sens esclaves et levant sur la sensualité le fouet terrible des strophes à quadruple lanière. Que disent là-dessus Locke et Condillac ? « Un hideux sourire voltige-t-il encore sur leurs os décharnés » ?

Non, Locke et Condillac sont très vieux ; à leur âge on commence d'apercevoir que les hommes ne pensent différemment qu'en apparence et l'on a percé à jour la vanité des querelles qui ne roulent que sur les mots. Et comme il me plaît de croire que les morts, délivrés de la vie acrimonieuse, possèdent une grande bonté, j'imagine volontiers la rencontre de MM. Locke et Condillac avec M. Delville dans le séjour des ombres : Les deux sages, ayant lu le *Frisson du Sphinx* sous les myrtes de l'Hadès, interrompirent un instant la ronde des morts sur les pâles pelouses d'asphodèles, et progressant vers le nouveau venu, M. de Condillac, l'accueillit par ces paroles ailées : « O Poète, notre cher frère, il sied que les poètes soient idéalistes, car quelle antithèse serait plus féconde en images merveilleuses que celle de l'esprit et de la matière, des sens et de l'idéal ? Et même, il n'est point inutile que les poètes soient manichéens, voire sectateurs d'Ormuzd ou d'Arhiman. La lutte est nécessaire à l'action et celle-ci est nécessaire à la vie.

» Mais ici, dans ces prairies apaisées que baigne un demi-jour tamisé par une verdure éternelle, le bouillant Akhilleüs est seul à regretter les grands combats de la terre de Phrygie, et c'est ici le séjour de la Réconciliation. Nous avons parlé différemment touchant la nature humaine et les dieux. Mais les batailles philosophiques ne se livrent qu'à coups de vocabu-

laire : quand vous parliez de la grossièreté de la chair, ô poète ! vous entendiez par là les saveurs, les odeurs vulgaires, les fonctions végétatives et les troubles de l'instinct sexuel, et vous méprisiez fort justement ces attributs que nous eûmes en partage avec les animaux inférieurs. Mais quand vous avez chanté votre idéal et affirmé votre spiritualisme, ce fut en nous parlant de lumière et d'harmonie, c'est-à-dire que vous abaissiez nos sens les plus immédiats pour exalter la vue et l'ouïe qui vous parurent procurer des plaisirs infiniment plus durables et plus nuancés. Or . . . »

A ces mots, M. Etienne Bounot de Condillac, tirant des larges basques de son habit couleur puce un petit volume portant le millésime de 1754, le présenta avec politesse à M. Delville et reprit : « Or, j'eus moi-même l'honneur d'exposer mes idées sur le sujet dans mon *Traité de sensations*, et j'ai composé là-dessus une certaine « statue » où vous aurez plaisir à voir que j'observai dans la hiérarchie de nos facultés le même ordre que le vôtre, car j'attachais beaucoup de prix à la vue et à l'ouïe, et en cela j'en juge comme tous les esprits délicats. Si je le fis avec moins de furieuse éloquence que vous, c'est par suite de la distance qu'il convient d'observer entre le ton de l'exposition philosophique et celui de l'enthousiasme lyrique ; mais vous voyez que nous avons tranché de même, quant au fond. »

A ce moment, l'attention des trois interlocuteurs fut attirée par la vue d'un jeune homme assez maigre, aux traits accusés, les cheveux plats ramenés sur le front, remarquable par la sobriété élégante de ses vêtements de coupe anglaise comme par la rareté compassée de ses gestes, et dont l'air de dissimulation ironique s'adoucissait seulement quand il se tournait vers son compagnon, une espèce de moine à la face rayonnante d'amour qui étendait sans cesse ses manches telles que des ailes blanches, avec un extraordinaire soulèvement de tout son corps.

M. de Condillac, devinant la curiosité de M. Jean Delville, lui dit en souriant : « Ce grand moine, dont vous admirez la douce figure illuminée, n'est autre que François d'Assise qui récite son « Cantique au Soleil » à ce jeune homme brun qui ne le quitte guère. Celui-ci, par son âge, semble être un disciple, mais j'ai remarqué qu'ils s'enseignent alternativement. »

Comme le couple s'éloignait, le disciple de saint François prit la parole à son tour et l'éclat de sa voix métallique parvenant jusqu'à M. Jean Delville, celui-ci reconnût dans les paroles du jeune homme des fragments célèbres de « Sous l'œil des Barbares ». Mais déjà saint François d'Assise et M. Maurice Barrès, continuant leur enseignement mutuel, s'étaient enfoncés derrière un rideau de saules, parmi la foule des autres couples. Le nouveau venu y reconnaissait non sans étonnement le vieux Baruch de Spinoza, au nez aquilin chaussé de lunettes énormes, offrant un bras tremblant

à M<sup>me</sup> Georges Sand, en bandeaux plats. Jean-Jacques Rousseau, vêtu en vicair savoyard, se penchait à l'oreille d'Arthur Schopenhauer dont l'énorme toupet s'inclinait à mesure pour marquer son approbation.

Un peu plus à l'écart, sous un figuier immobile, le Bouddha, Çakya Mouni, lui-même, ventripotent et joyeux, un doigt en l'air, s'était assis à l'orientale devant Napoléon qui l'écoutait attentivement, sa forte tête penchée sur son gros ventre, et une vague ressemblance s'affirmait peu à peu entre eux, tandis que le Bouddha souriait plus fort et que le front de l'Empereur s'inclinait davantage vers son nombril.

Dans un autre coin des Champs-Élysées, des meubles avaient été arrangés en façon de salon et M<sup>me</sup> Juliette Adam y tenait encore sa cour. Au premier rang des attentifs, s'empressait le prince de Bismarck.

Enfin Victor Hugo, reconnaissable à sa barbe de dieu fluvial, passait en compagnie d'un gros homme glabre, au profil sourcilieux couronné de roses, le corps mou flottant dans une longue toge de laine blanche, et qui laissait traîner dans son sillage un parfum complexe émané de vingt baumes différents. Victor Hugo tenait sa montre et Néron un petit sablier, grâce auxquels l'un contrôlait le temps pendant lequel l'autre avait le droit de garder la parole, car l'un et l'autre se résignaient mal aisément au rôle d'auditeur.

A cette vue, M. Jean Delville comprit que les philosophes, les poètes et les politiques dont la vie et les écrits lui avaient paru les plus opposés, n'avaient jamais cessé de nourrir des aspirations identiques et que leurs plus grandes disputes étaient dues à des vocabulaires ennemis. Tous avaient jugé la vie à peu près de la même façon, et spiritualistes ou matérialistes, partisans de l'action ou partisans du rêve, égoïstes ou altruistes, aristocrates ou égalitaires, tous avaient cherché le même bonheur, avec une fortune diverse qui les avait conduits à l'optimisme ou au pessimisme selon les jours.

Alors M. de Condillac embrassa M. Jean Delville et lui présenta quelques amis : Diderot, Helvetius, Cabanis qui rôdaient par là. Tous ensemble s'assirent sur le gazon velouté et M. Jean Delville leur lut quelques-uns de ses poèmes qui furent fort applaudis. Diderot, affecté de purisme, fronça bien les sourcils au passage de quelques alexandrins de onze pieds seulement, et même critiqua l'auteur sur la propriété de certains qualificatifs, sur l'obscurité de plusieurs phrases vagues ; mais il n'y eut qu'une voix sur la noblesse de l'ensemble et la hauteur de l'inspiration. Et Cabanis, tout guilleret, prenant le bras d'Helvetius, se retira en fredonnant ces trois vers qui l'avaient frappé :

N'es-tu pas la beauté, le bonheur et le bien ?  
Et pour avoir le corps calme comme le tien  
Ne faut-il pas l'esprit aussi clair que l'aurore ?

M. Jean Delville s'en fut de son côté, bien heureux d'avoir crû aux antithèses qui lui avaient inspiré de beaux vers, content pourtant de se trouver finalement d'accord avec cet honnête M. de Condillac. Ils disparurent en se congratulant réciproquement, se retournant seulement pour suivre un instant des yeux M. Taine.

Celui-ci avait ouvert son livre *De l'intelligence*, au chapitre intitulé : Formation des idées générales, et le Sâr Peladan, passant sa main blanche dans sa belle barbe noire, tâchait de le comprendre.

M. C.

P. S. — Au prochain numéro, le compte rendu de *l'Orient et les Tropiques*, par M. Victor Orban, et de *les Eaux wallons*, par M. Adolphe Hardy.

## Musique.

La deuxième geste des *Salons d'art idéaliste* a inauguré ses soirées artistiques le 6 mars dernier par une séance exclusivement consacrée à Frédéric Chopin. Elle débutait par une attachante conférence de Maurice Kufferath qui, avec sa compétence incontestable en matière d'histoire musicale, a initié le public choisi qui garnissait la salle de la Maison d'Art à la vie peu connue du plus idéaliste des poètes du piano. Après avoir brièvement esquissé la jeunesse de Frédéric Chopin en insistant sur l'éducation aristocratique qui lui avait été donnée, l'habile musicologue a donné de multiples détails sur l'existence passionnée de cet artiste mélancolique, existence qui se reflète dans ses œuvres d'une façon si vive qu'elle peut en être le commentaire littéraire. Ses relations avec George Sand n'ont pas été oubliées, et ce ne fut pas la partie la moins intéressante de cette causerie. Les récentes révélations de Pagello, le livre de M. Paul Marieton ont donné un regain d'actualité aux amours de la grande romantique. De même que pour Alfred de Musset, l'amour de George Sand fut fatal à Frédéric Chopin qui avait vu dans cette liaison un succédané de ses profondes mélancolies, alors que ce ne fut pour lui qu'une source de déceptions plus amères encore.

D'intéressants souvenirs rapportés par des contemporains sur la façon particulière dont Chopin traitait le clavier, sur sa technique personnelle du piano et sur l'interprétation de ses œuvres servaient d'épilogue à cette causerie aussi élégante que pittoresque.

Très vif succès pour M. Maurice Kufferath, partagé du reste par M. Georges de Golesco, un pianiste qui se faisait entendre pour la première fois. Ne venant d'aucun conservatoire, laissant à d'autres moins doués le privilège des réclames outrancières et des gros succès de virtuosité, M. de Golesco a apporté une interprétation personnelle qui pouvait se passer des recommandations anticipatives.

Il a joué avec une intensité d'émotion, qui a rapidement gagné les assistants ; une douzaine d'œuvres de Chopin, des études, dont la grande étude en *la* mineur ignorée des pianistes, des nocturnes, des mazurkas, la première ballade, la fantaisie, des préludes et pour finir le beau nocturne en *ut* mineur. Tout cela joué avec un profond sentiment, un rythme impeccable, de la couleur et de l'accent. Il faut toutes ces qualités pour interpréter la musique de Chopin, vibrante de lyrisme, tour à



tour rêveuse, passionnée ou mélancolique et synthétisant en quelques pages sonores d'émouvantes scènes dramatiques. Comprises de la sorte, les œuvres de Chopin prennent une saisissante envergure.

Lettre, vivant dans le domaine des rêves qui inspirèrent le compositeur, M. de Golesco, cherchant sous des dehors d'une simplicité sereine une âme de vrai poète, a fait une inoubliable impression sur tous ceux qui ne se contentent pas des qualités courantes des professionnels du piano. Il est à souhaiter que ce véritable artiste ne borne pas à cette seule audition la propagation d'un talent que les vrais amis de l'art ne demandent qu'à apprécier.

Dans un article de la *Jeune Belgique* du 13 février 1897, M. E. Closson a donné d'intéressants renseignements sur Lortzing et son *Waffenschmied*, une opérette populaire en Allemagne comme le nom de son auteur, mais fort peu connu chez nous. Un groupe d'amateurs du *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles a eu l'heureuse idée d'exécuter cette œuvre au théâtre flamand. M. Closson dirigeait et c'est à lui que doivent aller les éloges. Son orchestre réuni à la hâte, composé d'éléments de force relative, a très bien marché sous le baton nerveux du jeune et vaillant capellmeister. La partition de Lortzing est ravissante dans sa simplicité, elle rappelle Mozart par la couleur, la variété et l'élégance harmonique. Le second acte surtout est fort joli. M<sup>lle</sup> Weiler, une jeune élève de M. Bonheur a joué le principal rôle avec goût et gracieuseté. Les autres rôles étaient tenus tant bien que mal par des amateurs auxquels nous ne pouvons tenir rigueur de leur inexpérience. Les chœurs ne manquaient pas d'entrain. La pièce était d'une naïveté par trop germanique mais les auditeurs qui comprenaient l'allemand riaient à qui mieux mieux, nous y sommes aussi allés de confiance et nous avons ri comme à un excellent vaudeville, pour ne pas désobliger ces amateurs dévoués auxquels nous devons de vives félicitations pour leur intéressante tentative.

M<sup>me</sup> Brema a terminé dans le rôle d'Orphée son cycle de représentations au théâtre de la Monnaie. Succès prodigieux pour la vaillante actrice qui nous a véritablement transportés par ses captivantes réalisations théâtrales. Au dernier acte d'*Orphée*, elle a été plus belle que jamais; la voix était bien assise et son jeu a été profondément émouvant. Des couronnes, des palmes, des corbeilles ont été offertes après la scène de la mort d'Eurydice, tandis qu'une pluie de fleurs et de bouquets venue des hauteurs paradisiaques a littéralement jonché la scène. Succès inoubliable, adieux touchants, M<sup>me</sup> Brema partie, les lanières sont coupées, nous n'iront plus au bois... avant *Fervaal* qui est proche.

M. Sauer a renouvelé sa manifestation de virtuosité à la salle de la Grande Harmonie. Cette fois la première partie du récital a été mieux interprétée. La sonate op. 5 en fa mineur de Brahms a paru cependant un peu longue, mais dans les scènes du Carnaval de R. Schumann, ainsi que dans les études de Chopin, M. Sauer a eu de meilleurs moments. La fin de la séance consacrée presque entièrement à ses propres œuvres a été bien moins goûtée et pour cause. Malgré son doigté extraordinaire, M. Sauer manque essentiellement de tact artistique. Le voilà parti pour des régions plus propices, tous nos vœux l'accompagnent, mais qu'il y reste...  
N. LEKIME.

## Memento

Notre ami l'éditeur Henri Lamertin a eu la douleur de perdre sa mère, décédée subitement mercredi dernier.

La *Jeune Belgique* s'associe à ses regrets et lui présente l'expression de ses sympathiques condoléances.

L'ART ET LA DÉMOCRATIE. — On lit dans le *Peuple* l'article suivant :

*La Jeune Belgique* — où sont les généreuses envolées d'antan? — préconise l'institution d'une taxe d'entrée dans nos musées. Le prétexte de cette étrange proposition est tout bonnement délicieux : les musées deviennent « en hiver le refuge diurne de l'hospitalité de nuit ».

*L'Éveil* — un lutteur nouveau venu dans la bataille littéraire — fustige comme ils le méritent ces généreux défenseurs de l'Art pour les riches :

On préférerait probablement — dit notre confrère — que les malheureux se laissent crever de froid sur le porche de monuments où sans nuire à personne ils trouvent un peu de réconfort.

Comment la *Jeune Belgique* n'a-t-elle point trouvé touchant que ces musées, où est personnifié l'orgueil des conceptions humaines, servent en même temps d'asile à quelques pauvres loques humaines en détresse? Et ne sont-ils point chez eux les parias de la société, dans ces galeries où malgré l'ironie des cadres dorés, les tableaux sont souvent l'expression des larmes et des souffrances des générations et l'œuvre d'artistes qui eux aussi furent des déclassés?

Loin de les en chasser et d'exaspérer cette misère qui va dolente et résignée vers des lendemains sans soleils, et loin de nous associer à une vilénie, laissons aux miséreux, en même temps que l'éblouissement d'œuvres dont ils sentent peut-être confusément les beautés, une petite part des soins jaloux qu'on réserve aux tableaux, aux livres et aux animaux des jardins zoologiques et qu'on néglige parfois d'assurer aux hommes.

La *Jeune Belgique* ne répondra qu'un mot. Nous ne sommes pas, dans l'espèce, les défenseurs de l'art pour les riches, mais, tout simplement, de l'art pour les artistes et les amateurs, lesquels ne sont pas toujours des Crésus.

Nous demandons que les musées soient exclusivement des musées; le *Peuple* et *L'Éveil* préfèrent qu'ils soient des chauffoirs publics; c'est affaire de goût. L'artiste pauvre est aussi gêné que le riche par la présence des individus qui rôdent et bavardent dans les musées sans aucun but artistique.

Un modeste droit d'entrée de quelques centimes suffira pour les écarter : il ne gênera guère les artistes les plus pauvres. D'ailleurs, l'entrée du musée restera certainement gratuite le dimanche et un jour de la semaine.

Et si cela peut faire plaisir au *Peuple* et à *L'Éveil*, nous nous joindrons très volontiers à ceux qui demanderont, s'il s'en trouve, que le produit de ces droits d'entrée serve à l'entretien d'un chauffoir public.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Le bureau de location est ouvert, sans aucun frais, pour la première « *Onze Karel in Egypte* », la très joyeuse pièce d'ombres qui fera courir tout Bruxelles.

ON LIT dans la *Fédération Artistique* : « *La Jeune Belgique* » reproduit les monstruosité que nous avons relevées dans le cours de littérature, professé à l'école militaire. Elle s'abstient de tout commentaire. S'il fallait trouver une raison de cette réserve, nous nous souviendrions que Balzac est prosateur... »

La *Jeune Belgique* n'a pas les admirations exclusives de la *Fédération Artistique*, et Balzac y est honoré comme le plus grand romancier français. Si elle s'est abstenue de tout commentaire, c'est uniquement parce qu'elle fait à ses lecteurs l'honneur de les croire tout au moins capables de faire tout seuls les réflexions, justement indignées d'ailleurs, du collaborateur de la *Fédération Artistique*.

## Bibliographie

RACHILDE : *Les Hors nature*. — PAUL FORT : *Ballades françaises*, préface de Pierre Louys. — CH. H. HIRSCH : *Yvelaine*. — LIONEL DES RIEUX : *La Toison d'Or*. — ROBERT SCHEFFER : *La Chanson de Néos*, poème. — PIERRE LOTI : *Ramuntcho*. — J. PACHEU S. J. : *De Dante à Verlaine*. — RENÉ DOUMIC : *Portraits d'écrivains*; nouv. éd. — ANDRÉ LEBEY : *Les premières luttes*.

Imprimerie Scientifique, CH. BULENS, 22, rue de l'Escalier, Bruxelles.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche  
de DEMEURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge.*



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Povre (hiver); Marché aux Fleurs; Œufs, Crabs, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAITRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande : 2 50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 12

20 Mars 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

I. G. — « L'Art Moderne » contre Richard Wagner.  
FRANCIS DE CROISSET. — Carte de Visite.  
IWAN GILKIN. — Calme.  
ROBERT CANTEL. — La Critique.  
IWAN GILKIN. — A la Maison d'Art.  
N. LE KIME. — Fervaal.  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;  
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,  
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à  
Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maximé de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4°. de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique, 14 mélodies de LÉOPOLD WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, met THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RÊTTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livres de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 26 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## “ L'Art Moderne „ contre R. Wagner

L'Art Moderne contre Wagner ! Quel beau tournoi ! Pends toi, brave Delville; tu n'avais pas trouvé celui-là !

L'arène, c'est la fastidieuse question du pseudo vers-libre, ce mirifique vers-libre, dont on peut dire qu'on y voit bien la liberté. mais qu'on n'y saurait trouver des vers.

L'Art Moderne n'est pas embarrassé pour si peu. Il crie à tue-tête : liberté ! liberté ! et il affirme avec une noble audace que la liberté triomphe. D'ailleurs, pour en être plus sûr, on vous impose la dite liberté, ce qui est un procédé merveilleusement approprié à sa nature.

Mais il convient de citer, pour que l'on entende le monstre lui-même.

« Le poète, dit l'Art Moderne du 7 mars (1), est parvenu par le vers-libre à un individualisme tel qu'il s'est acquis le droit d'exprimer son cœur selon les rythmes et le mode qui lui plaisent et de ne plus soumettre l'inspiration à un règlement technique quelconque. »

Assurément, Monsieur, vive la liberté ! Mais pour « exprimer son cœur selon les rythmes », comme vous le dites avec tant de grâce, encore faut-il qu'il y ait des rythmes. Or, c'est là précisément la question. Où se trouvent les rythmes dans votre vers-libre, s'il vous plaît, et en quoi consistent-ils ?

Admettez-vous les règles formulées par M. Vielé Griffin ? Dans ce cas, votre faux-vers n'est plus libre, il est soumis à une technique, dont le seul tort est d'être mauvaise et tout à fait déraisonnable. Et si vous n'admettez aucune technique, où diantre sont vos rythmes ? Montrez-les moi, je

(1) Le Salon de la Libre-Esthétique.

vous prie, et dites moi par quoi vous les différenciez des non-rythmes ? Qu'est ce qui fait que votre vers est autre chose que de la prose ? Tâchez de me dire cela sans formuler de règle et sans exclure de votre définition la liberté (vive la liberté, Monsieur ! ) à laquelle votre prochain, qui est aussi vers-libriste, a autant de droit que vous.

Mais poursuivons. Le même Art Moderne du 7 mars (1) commence un article sur MM. G. Kahn, A. F. Hérold et H. de Régnier, par ces mots admirables : « Trois poètes, dont les œuvres ont aidé à créer la poésie récente et à imposer les rythmes libres à la prosodie française attardée... » Halte là, Monsieur l'Art Moderne. Qu'est-ce que vous voulez m'imposer ? Et de quel droit m'imposez-vous quelque chose au nom de la liberté ? Vive la liberté, Monsieur, et fichez moi la paix avec vos impositions d'on ne sait quoi. Car vous voulez nous imposer quelque chose, par habitude libertaire, sans doute, mais quand on vous demande quelle est cette chose, vous vous trouvez incapable de répondre.

Passons à l'Art Moderne du 14 mars (2). On y trouve cette belle pensée : « le défaut de ces alexandrins bien établis est dans leur correction versificatoire, entendue au sens des règles, bien fatiguées, de la prosodie académique dont le convenu et l'académique saillaient (?) chaque an davantage et que cultivent encore pieusement comme des rites infrangibles (3) les poètes pris dans l'atavisme de plusieurs siècles de rimaison et de strophisme réglementaires. »

Ah ! qu'en termes galants !...

La phrase qui suit n'est pas moins belle. On y apprend que la langue française fut « mise au

(1) Des poètes.

(2) Jehan Delville.

(3) Cultiver un rite ?



cordeau et bêtement domptée par les gardes-champêtres de lettres. » Ces gardes-champêtres-dompteurs sont apparemment les Maîtres du vers français traditionnel : nommons, entre autres, le garde-champêtre Corneille, le garde-champêtre Racine, le garde-champêtre Victor Hugo !...

Un peu plus loin, Monsieur l'*Art Moderne* conseille au « néo-poète » de « se dégager d'une théorie qui cathédrise le vers en une question de rime et de comptage des pieds. » Et il termine son judicieux article par ces mots : « quant au prosodisme, il est temps de le mettre au musée des belles choses qui ont fait leur temps et dont toute application nouvelle semble un crime de pastichage. »

Fichtre, Monsieur, comme vous y allez ! vous condamnez sans vous en douter, peut-être, — tous les alexandrins de M. Verhaeren, qui en mêle beaucoup à ses vers-libres, lesquels sont ce que l'on appelait jadis des vers faux. Vous condamnez les vers très réguliers de M. de Régnier, que pourtant vous admirez avec beaucoup de raison : mais peut-être ne voyez-vous point que ces vers sont des alexandrins aux pieds strictement comptés et n'êtes vous pas encore très habile à reconnaître vos vers-libres d'avec les vers réguliers que vous conspuez avec tant d'énergie. Il faut chausser de meilleurs lunettes, Monsieur l'*Art Moderne*, afin d'éviter ces erreurs fâcheuses et d'avoir du moins l'air de savoir ce que vous dites.

Mais n'insistons point sur ces vétilles. L'*Art Moderne* veut que toutes les règles de la prosodie soient anéanties afin que le poète chante comme il lui plait, en évitant avec soin toute espèce de technique.

Il est curieux de ●approcher de ces savants conseils l'opinion de R. Wagner. Cette opinion, le grand artiste l'a développée dans ses *Maitres Chanteurs*, dont le sujet est l'arrivée d'un génie jeune et indiscipliné dans un milieu routinier et académique. Au premier acte, quand Walther chante devant les Maîtres, Hans Sachs, le porte-parole de Wagner lui-même, prend parti pour l'ardent jeune homme contre les pédants qui méconnaissent l'inspiration géniale. Mais attendez ! Au deuxième acte, quand Sachs et Walther se trouvent seuls, le vieux maître tient un autre langage : »

« Apprenez les règles des maîtres, dit-il, étudiez-les, tandis qu'il en est temps encore, pour » qu'elles vous soient des guides fidèles ; pour

» qu'elles vous aident à conserver, à retrouver, » dans votre cœur, les trésors qu'y ont déposés le » printemps, la passion, l'amour, aux années de » votre jeunesse, quand vous ne connaissiez encore » que la joie des aspirations illimitées... Ces » trésors là, les règles seules vous les rendront, » un jour, intacts (1). »

C'est, on le voit, le contre-pied de la thèse de l'*Art Moderne*.

Il reste à ce bon *Art Moderne* la ressource de prétendre que Wagner n'entend rien aux choses d'art et que les *Maitres Chanteurs* ne sont qu'un plaidoyer inepte en faveur d'une « prosodie retardataire ».

I. G.

---

### Carte de visite

A M<sup>me</sup> LA Ctesse DE R.

Madame ! je vous offre en un vase au col droit  
Ces lys pâles et fiers comme des fils de roi.  
Vous dédaignez, souffrant d'élégantes névroses,  
L'odeur épanouie et brutale des roses ;  
Mais le parfum des lys contient la volupté  
Qu'on hume en respirant votre altièrè beauté,  
Leur tige a la minceur de votre col flexible,  
Et c'est pourquoi, sachant votre cœur insensible,  
J'embrasse, les yeux clos, ce bouquet froid et clair  
Pour rêver que je baise un peu de votre chair.

FRANCIS DE CROISSET.

---

### Calme

Sous les ombrages épais  
Nulle brise, nulle flamme  
Quel repos et quelle paix  
Sur la terre et dans mon âme !

Ah ! laissons tout sommeiller,  
Mon cœur ! Silence ! Silence !  
Gardons-nous bien d'éveiller  
Le désir et l'espérance !

IWAN GILKIN.

---

(1) Traduction de M. L.-P. de Brinn'Gaubast.

## LA CRITIQUE

M. Charles Maurras publiait il y a deux mois dans la *Revue Encyclopédique* (1), un *Essai sur la critique*. La personnalité de l'auteur, qui est comme on le sait le théoricien de l'*Ecole romane*, et dont les articles sur les jeunes poètes ont attiré l'attention des lettrés, s'ils ne les ont pas toujours convaincus, donnait à ces réflexions une importance toute particulière. Il semble que ce ne soient là que des fragments; peut-être M. Maurras se réserve-t-il de publier un jour un essai plus étendu sur cette matière intéressante?

Nous suivrons dans la critique de ses idées l'ordre qu'il a suivi lui-même, espérant apporter ainsi le plus de précision possible dans l'examen de ces théories.

\* \* \*

L'auteur proteste d'abord contre ce préjugé que le public partagé avec beaucoup d'écrivains, parait-il, et qui fait ranger la critique dans les arts mineurs. Les réalistes et les parnassiens estiment que « c'est produire que de restituer une à une les formes et les couleurs qui composent le monde », tandis qu'extraire les idées d'un livre et en expliquer la génération et la succession harmonique, ce n'est pas créer comme le fait le poète. Ici M. Maurras n'a point tout à fait tort. Le travail du critique est le même que celui du poète. La seule différence provient des matériaux employés : le poète emprunte au monde, et le critique à la bibliothèque. Socrate disait des poètes qu'ils étaient les interprètes des dieux ; et des rhapsodes, qu'ils étaient les interprètes des poètes, par conséquent les interprètes d'interprètes. La création du critique, c'est, pour me servir d'une expression presque politique, la création au second degré.

Mais pourquoi M. Maurras écrit-il à côté de ces excellentes choses des phrases comme celles-ci : « Je » ne sais pas d'esprit un peu délicat et puissant qui » n'ait fait de nos jours son instrument de la critique, » Et ces œuvres critiques seront peut-être celles que » retiendra uniquement la postérité. Un Sainte-Beuve » et un Renan auront de vives chances de faire oublier » à jamais les Flaubert, les Leconte de Lisle, peut-être » même les Hugo ». Il semble que ce soit la vengeance du critique qui pour être plus sûr d'être au moins placé sur le rang des poètes, cherche à abaisser ceux-ci et à les maintenir sous son talon.

De fait, il n'y a ni genres supérieurs, ni genres inférieurs; il y a des genres différents, voilà tout. Chacun de ces genres est supérieur à tous les autres par un côté, son côté propre, son côté original et individuel; par tous les autres, il est leur égal ou leur inférieur.

(1) N° 173. Paris, librairie Larousse,

\* \* \*

Il y a trop d'espèces de critique, et il n'y en a pas une seule qui soit bonne. La critique psychologique, la critique descriptive, la critique historique, la critique philologique et grammaticale, la critique scientifique et la critique morale, sont toutes trop exclusives. Elles fournissent les matériaux les plus divers et les plus curieux; mais elles négligent trop souvent de nous dire *en soi* la valeur des œuvres analysées. Sur ce point M. Maurras a tout-à-fait raison; ses idées seront précisées dans le chapitre suivant.

\* \* \*

*La critique littéraire proprement dite consiste à discerner et à montrer le beau et le laid dans les ouvrages littéraires*; cette définition nous semble parfaite. Mais M. Maurras ne croit-il pas qu'elle était considérée comme telle par tout ceux qui ont pratiqué les genres qu'il nous a énumérés plus haut? Montrer le beau et le laid, c'est le but; la psychologie, la description, l'histoire, la philologie, la science ou la morale ne sont que des moyens; les genres qu'elles ont déterminés sont de simples procédés.

M. Maurras croit qu'il est possible en dehors de tout système de tactique de déterminer le beau et le laid; quant à nous, il ne nous a pas convaincu, et nous allons essayer de le montrer.

La critique suppose, dit-il, deux opérations : le sentiment et l'élection. Le sentiment, c'est-à-dire la faculté d'enregistrer toute la suite des impressions, sans perdre cependant le sens des grandes différences; et l'élection c'est à dire le choix des matériaux, sans lequel il n'est pas d'art concevable.

Il nous semble que M. Maurras, qui proclame cependant la nécessité de la prépondérance de la raison chez l'homme, fait une part bien faible à l'entendement. Certains livres peuvent nous faire une *impression sensible* désagréable, alors que par raisonnement nous sommes forcés — et j'emploie ce mot à dessein — d'y reconnaître des beautés. Si M. Maurras écoutait moins ses nerfs et un peu plus sa raison, il n'écrirait peut-être pas que si l'on aime Racine l'on ne saurait aimer en même temps Hugo; — et en passant, signalons cette phrase que l'on ne devrait pas trouver sous la plume d'un écrivain sérieux et réfléchi : « Certes, Victor Hugo avait le plus grand tort d'être lui-même. » — Le tempérament du lecteur le portera à avoir plus de sympathie pour Racine que pour Victor Hugo, ou inversement. Mais si son intelligence est véritablement ouverte à l'Ordre dans la composition, à l'Harmonie, il devra reconnaître aux deux un génie extraordinaire; et, chose à remarquer, ce sont les mêmes principes esthétiques qui font l'admirable beauté d'un acte d'*Athalie* ou du *Booz endormi* de la *Légende des Siècles*.

Le goût qui est fondé directement sur notre sensibilité, ne suffit donc pas à la critique littéraire; il faut y



joindre l'entendement, et je n'en veux d'autre preuve que la nécessité dans laquelle nous nous sommes tous trouvés de *faire l'éducation de notre goût*, c'est à dire de le perfectionner dans le sens que nous indiquait notre raison.

\*  
\*\*

« Que goûte l'esprit dans les livres? On doit sup-  
» poser que c'est le style, ou que ce n'est rien. — Mais,  
» dit-on, la pensée? — La pensée c'est le style  
» encore. » C'est ainsi que M. Maurras définit l'objet  
du goût, et comme il élargit le sens du mot *style* au  
point d'y faire entrer la pensée considérée en elle-  
même et la langue parlée par le poète, nous ne pouvons  
que nous ranger à son avis. Faisons remarquer cepen-  
dant que le mot *style* désigne plus communément la  
*forme passagère de la pensée*, et que nos jugements doivent  
souvent porter sur le fond philosophique de la concep-  
tion de l'écrivain.

\*  
\*\*

M. Maurras ne reconnaît qu'un seul principe du  
goût, c'est la simplicité, ou plutôt l'unité. Il commande  
en effet tous les autres, un style simple garde solide-  
ment toute pensée; un style compliqué la dérobe  
souvent. Il n'y a pas de sujet d'art essentiellement  
complexe; car pour qu'une œuvre puisse nous satisfaire,  
il faut que nous puissions l'embrasser d'un coup d'œil;  
il faut qu'elle soit une. C'est pourquoi, et ici il faut  
approuver vivement les idées de M. Maurras; les  
littératures gréco-latines — et la littérature française  
appartient *exclusivement* à ce groupe — ne pourront se  
développer que dans le sens du classicisme. Est-ce à  
dire cependant comme le voudraient les écrivains de  
l'École romane que le romantisme a dévoyé notre  
poésie; nous ne le pensons pas. Le romantisme a  
ramené l'individualisme qui était devenu nécessaire pour  
combattre la sécheresse de la poésie du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Peut-être serait-il temps de se guérir de cette rougeole;  
les parnassiens l'ont essayé, et si le romantisme pèse  
encore le plus fâcheusement du monde sur les ouvrages  
des jeunes poètes, la faute en est à ces derniers, éternels  
moutons de Panurge, trop faibles et trop pauvres pour  
penser par eux-mêmes.

\*  
\*\*

La barbarie commence là où la raison abdique  
devant l'animalité; et M. Maurras a raison de le  
prétendre, les lettres classiques resteront l'expression  
de la pensée, de la vie et de l'idéal de la plus haute  
humanité. Elles peuvent à juste titre être nommées  
cosmopolites. On les goûte partout à cause de leur géné-  
ralité, de leur abstraction et de leur vérité synthétique.  
Dans toutes les littératures le classicisme marque toujours  
la plus grande et la plus féconde des périodes.

\*  
\*\*

Il est profondément triste de voir peu de personnes  
en France se douter du mal que l'individualisme fait à  
notre poésie. Les partisans d'une renaissance romane  
ou d'une renaissance hellénique, seuls combattent —  
avec exagération cependant — pour la vraie tradition  
des lettres françaises. M. Maurras le constate, et nous  
ne pouvons que l'approuver; mais pourquoi mêle-t-il le  
nom de M. Anatole France à tout ceci?

Certes, il faut le reconnaître, par la pureté de sa  
forme M. France est tout à fait dans les traditions  
littéraires françaises. Mais il me semble impossible  
d'admettre que jamais il puisse contribuer à une renaissance  
classique. Sa pensée essentiellement sceptique,  
fuyante, contradictoire à l'excès, complexe avec exagé-  
ration semble plutôt d'un Alexandrin que d'un Français  
de la cour de Louis XIV, et si quelqu'un semble avoir  
horreur de l'unité, ce ne peut être que lui; l'*Orme du  
Mail* malgré toute son admirable beauté suffirait à le  
prouver surabondamment.

La critique devrait s'attacher surtout à conduire la  
littérature vers une renaissance classique. C'est là  
seulement qu'est le salut pour nos lettres françaises. Mais  
pour cela, faisons remarquer à M. Maurras, qu'il est  
imprudent, pour lui surtout, d'essayer de biffer d'un  
trait de plume toute l'époque du romantisme; le lyrisme  
supporte facilement cet excès d'individualisme que  
l'école de 1830 avait introduit dans la poésie. Il restera  
du romantisme beaucoup d'admirables livres, et  
nous avons mieux à faire « que de remonter à Mal-  
herbe pour trouver un vrai poète lyrique. » D'ailleurs,  
les courants littéraires ne se remontent pas.

La forme de la nouvelle littérature classique sera  
essentiellement différente de celle de la poésie du  
XVII<sup>e</sup> siècle; seuls ses principes, qui sont ceux de toutes  
les grandes œuvres d'art, subsisteront intégralement.

Toute autre tentative de restauration entière et unique  
de la littérature d'une époque, que ce soit le néo-hellé-  
nisme ou le romanisme, peu importe, ne fera que créer  
immédiatement, par sa généralisation, un poncif, et  
rien de plus.

ROBERT CANTEL.

---

## A la Maison d'Art

L'autre jour, à la *Maison d'Art*, on a lu des vers d'au-  
teurs belges et quelques pièces écrites en prose asson-  
nancée. Poètes d'un côté, vers-libristes de l'autre, les  
uns et les autres présentaient leurs ouvrages parallèle-  
ment, non pas au jugement mais au sentiment d'un  
petit public, où dominaient l'élément « artiste » et

l'élément féminin. Les lecteurs étant d'un talent fort inégal, la comparaison des mérites littéraires ne pouvait être sérieuse : un morceau médiocre lu avec art produit plus d'effet qu'une belle pièce médiocrement lue. C'est ce que l'on a pu constater une fois de plus.

Admirablement déclamée par M. Chomé, la *Révolte*, de M. Verhaeren est le morceau qui a provoqué les applaudissements les plus chaleureux.

Le tumulte, le halètement des foules, l'orgie de violence et de rage que M. Verhaeren a exprimés en phrases désordonnées, d'un rythme plutôt oratoire que poétique, M. Chomé les a rendus sensibles avec un art consommé, merveilleusement approprié au sujet et au style de la pièce. Sous le coup de l'impression de puissance qui se dégageait de cette lecture, je me prenais à croire que j'avais naguère jugé ce morceau avec trop de sévérité. Mais je me rappelais aussi qu'un habile orateur peut dire au public tout ce qu'il veut ; je me souvenais de cet acteur américain qui en déclamant les nombres : un, deux, trois, quatre, et ainsi de suite, avec des intonations variées, avait suscité dans son auditoire les émotions les plus vives, tour à tour tragiques ou burlesques, voluptueuses ou guerrières. De plus, je savais que le style de M. Verhaeren possède une véritable puissance oratoire. A quoi fallait-il attribuer le succès de la lecture de la *Révolte*? Je voulais en avoir le cœur net, prêt, d'ailleurs, à me frapper publiquement la poitrine si j'étais amené à reconnaître dans mes critiques d'autrefois une erreur ou une injustice.

J'ouvris donc les *Villes Tentaculaires* et je relus la *Révolte*. Comment dire ma stupéfaction? La pièce me parut mille fois plus médiocre et plus absurde que jamais, en dépit de quelques passages réussis et de quelques images vraiment belles et fortes.

La *Révolte* débute ainsi :

*La rue, en un remous de pas,  
De corps et d'épaules d'où sont tendus des bras  
Sauvagement ramifiés vers la folie,  
Semble passer volante — et s'affilie  
A des haines, à des sanglots, à des espoirs.*

Notons d'abord la figure plus que hardie : *des bras ramifiés*, — et même *ramifiés vers la folie*, ce qui mêle désagréablement une image matérielle, faite pour les yeux, et une figure de style abstraite : car si les yeux peuvent voir des *bras* tendus dans tous les sens (c'est ce que M. Verhaeren a, sans doute, voulu peindre) ils ne peuvent pas les voir tendus vers la folie.

Qu'est-ce ensuite que cette *rue* qui *semble passer volante* et surtout qui *s'affilie*...? Une *rue affiliée*! Et ce mot froid, lent, administratif, tombe au milieu d'un phrase destinée à peindre une foule tumultueuse!

Quelques vers plus loin, dans la 3<sup>e</sup> stance, nous lisons ceci :

Les cadrans blancs des carrefours obliques  
Comme des yeux en des paupières  
Sont défoncés à coups de pierre:  
*Le temps normal n'existant plus  
Pour les cœurs fous et résolus  
De ces foules hyperboliques.*



Pourquoi les carrefours obliques perdent-ils seuls leurs cadrans? mystère! Les cadrans étant comparés à des yeux, on devait non les défoncer mais les crever : ce sont les tonneaux que l'on défonce, — en français. Mais laissons la question de forme et admirons l'indigence ou l'absurdité de la pensée qui suit : Pourquoi défonce-t-on les cadrans blancs des carrefours obliques, selon M. Verhaeren? Parce que pour les cœurs fous et résolus, le temps normal n'existe plus. Voilà pour quelle raison une foule révolutionnaire prend soin de briser les horloges publiques. Sans cette précaution, le temps normal existerait encore, et alors que deviendrait la révolution? Telles sont les profondes pensées qu'on nous a fait applaudir.

La stance qui suit mérite d'être citée en entier, car d'une part elle offre un remarquable exemple de la phrase turbulente et haletante de M. Verhaeren, qui donne parfois, il en faut convenir, une véritable impression de puissance déchaînée; on y trouvera aussi, à la fin, une seconde pensée aussi étonnante que celle qui vient d'attirer notre attention :

La rage, elle a bondi de terre  
Sur un monceau de pavés gris...

Si l'on avait le temps de juger ces deux vers, on les trouverait, peut-être, burlesques; mais M. Verhaeren ne vous en laisse point le temps, il continue en toute hâte :

La rage, elle a bondi de terre  
Sur un monceau de pavés gris,  
La rage au clair, avec des cris  
Et du sang neuf en chaque artère,  
Et pâte et haletante  
Et si terriblement  
*Que son moment d'élan vaut à lui seul le temps  
Que met un siècle en gravitant  
Autour de ses cent ans d'attente.*

Les trois derniers gros vers, — dignes d'un Gongora de village, signifient : ce moment vaut tout un siècle. Cette pensée est délayée dans le grotesque. Que signifie ce *siècle gravitant autour de ses cent ans*? C'est le comble de l'absurde. Pour concevoir cette sottise, il faut se figurer un siècle, voyant les cent années qui le composent situées au centre de quelque chose et lui-même



se mettant en devoir de tourner autour de ce centre. Comprenne qui pourra ! De plus, ces cent années sont d'*attente*. Pourquoi ? C'est un nouveau mystère, non moins admirable que les autres.

Passons de la quatrième stance à la sixième : on y goûtera la platitude de ce passage :

Les soldats clairs, casqués de cuivre,  
Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts,  
Las d'obéir, chargent molassement  
Le peuple énorme et véhément  
Qui veut enfin que sur sa tête  
Luisent les ors sanglants et violents de la conquête.

Alors c'est cela que veut ce peuple ? Il veut se coiffer d'or !....

La stance suivante décrit avec une belle sauvagerie l'incendie de la cité : ici l'on peut admirer justement, sinon la versification qui est folle, du moins la puissance du style descriptif :

Voici des ponts et des maisons qui brûlent  
En façades de sang sur le fond noir du crépuscule ;  
L'eau des canaux en réfléchit les fumantes splendeurs  
De haut en bas, jusqu'en ses profondeurs ;  
D'énormes tours obliquement dorées  
Barrent la ville au loin d'ombres démesurées ;  
Les bras des feux, ouvrant leurs mains funèbres  
Éparpillent des tisons d'or par les ténèbres ;  
Et les brasiers des toits sautent en bonds sauvages  
Hors d'eux-mêmes jusqu'aux nuages.

Mais, un peu plus loin, les sottises recommencent.

*Des silences de plomb pèsent dans les bagarres !*

Des cadavres, dont les balles ont fait des loques,  
Le torse à nu, montrent leurs chairs *baroques* !

Pourquoi *baroques* ? Pour rimer avec *loques*. Franchement, pour un vers-libriste, c'était le moment de ne point rimer !

La rime a fait commettre à M. Verhaeren un effet du même genre dans la stance suivante :

Aux vieux palais publics, d'où les échevins d'or  
Jadis domptaient la ville et refoulaient l'effort  
Et la marée en rut des multitudes *tortes* (???)  
On pénètre, cognant et martelant les portes.....

*Multitudes tortes* est une trouvaille. On l'eut sifflée chez un poète sacrifiant à la versification traditionnelle ; mais chez les vers-libristes la rime pour la rime, fût-elle absurde, devient d'une étrange beauté.....

Deux vers plus loin, on trouve ce passage remar-

quable pour sa platitude et son tarabiscotage singulièrement combinés :

Des armoires de fer ouvrent leur trou  
Où s'alignent les lois et les harangues ;  
Une torche les lèche, AVEC SA LANGUE !..

Que serait-ce, juste ciel, si elle les léchait autrement qu'avec sa langue !..

Puis, pour décrire des verrières où sont peintes des vierges assises :

Les verrières où des vierges se sont assises (!)  
Jonchent le sol et s'émiettent comme du chaume ;  
Le Christ rivant au mur sa mort et son fantôme  
Est lacéré et pend comme un haillon de bois.

L'auteur ne distingue plus même entre ces deux expressions : *s'asseoir* et *être assis* : d'après son premier vers, des jeunes filles ont été s'asseoir dans une verrière !.. On comprend que celle-ci *s'émiette comme du chaume*. Cette fois, enfin, la logique est satisfaite.

Figurez-vous ensuite un Christ occupé à river au mur quelque chose... qui est sa mort et aussi son fantôme ! Pour son châtiment, il pend comme un haillon, mais pas un haillon d'étoffe, fi donc ! quelle banalité ! Il pend comme un haillon de bois.

Voyons les derniers vers, la conclusion philosophique de la pièce :

Tuer pour rajeunir et pour créer.  
Ou pour tomber et pour mourir, qu'importe !  
Dompter ou se casser le front contre la porte !

Quelle porte ? Et peut-on imaginer une alternative plus bizarre que de dompter on ne sait qui ou de se casser le front contre la porte d'on ne sait quoi ?

Et puis, que son printemps soit vert ou qu'il soit rouge, N'est-elle pas dans le monde toujours  
Haletante par à travers les jours  
La puissance profonde et fatale qui bouge ?

Le mot de cette charade est, pensons-nous : *le mouvement*. C'est lui, « la puissance profonde et fatale qui bouge » et qui doit assurément se trouver dans le monde, faute d'avoir trouvé un autre champ d'action. Quant au printemps du mouvement, qui peut être vert et qui peut aussi être rouge, c'est une petite énigme supplémentaire, qu'il n'y a aucun intérêt à résoudre.

L'ordre des lectures a fait qu'à la *Maison d'Art* aussitôt après la *Révolte* on lut le *Crime de l'Archange* de M. Albert Giraud. Après l'apologie du désordre rendu tangible par l'incohérence du style, c'était comme la réplique d'un de ces poètes, qui, selon la légende, fondaient des

cités en jouant de la lyre. M. Giraud nous montre dans le Saint-Michel terrassant le monstre un parlant symbole :

Debout sur le dragon pour l'empêcher de mordre,  
Il enseigne du glaive au peuple révolté  
La sainte hiérarchie et la splendeur de l'ordre  
Et le rythme divin, père de la Beauté.

C'est la pensée et c'est le langage d'un vrai poète.

Lisez, lisez la prière tout entière après avoir relu en entier la pièce de M. Verhaeren : comparez et jugez !

Je suis désolé de paraître m'acharner sur les vers de M. Verhaeren. Celui-ci est un parfait galant homme et tous ceux qui le connaissent professent pour lui la plus haute estime. Ses anciens amis, devenus aujourd'hui ses adversaires, reconnaissent volontiers que la nature lui avait octroyé des dons magnifiques, mais ils déplorent l'usage qu'il en fait, car, à leur sens, la plupart de ses derniers ouvrages sont détestables; on n'y trouve plus rien de littéraire: tout y est puéril, cocasse, absurde et ridicule. Sa poésie est surtout grande dans le grotesque: elle n'y est certes pas ordinaire. Aussi avec quelle joie salue-t-on dans les *Heures, claires*, le dernier ouvrage de M. Verhaeren, une tendance heureuse vers un art moins débraillé, et surtout une pureté, une noblesse de sentiment qui ne peut pas s'allier plus longtemps avec le désordre de l'esprit! Un poète retrouvé, s'écriait M. Ch. Tardieu, dans l'*Indépendance*. Puisse-t-il en être vraiment ainsi! C'est le vœu de tous ceux qui ont placé leurs plus chères espérances dans l'avenir de notre poésie.

IWAN GILKIN.

## Fervaal

DE M. VINCENT D'INDY.

Vendredi 12 mars dernier, *Fervaal*, le premier opéra de M. Vincent d'Indy, a vu le feu de la rampe au théâtre de la Monnaie.

On ne croyait plus à l'apparition de cet ouvrage, annoncé depuis plus de deux ans. On le savait hérissé de difficultés tant au point de vue de l'interprétation qu'au point de vue de la réalisation scénique; la publication de la partition avait permis aux professionnels de se rendre compte de l'aridité de sa musique; et le sujet, de haute portée philosophique, n'était pas destiné à satisfaire l'intellect quelconque des spectateurs mondains ou les aspirations des illettrés. On n'ignorait pas que c'étaient ces multiples raisons qui avaient déterminé l'académie nationale de musique de France à décliner l'honneur de le présenter au grand public. Hâtons-nous

de dire à la louange de notre première scène lyrique qu'en dépit des lourdes responsabilités qu'elle assumait en révélant *Fervaal*, elle est sortie victorieuse de l'entreprise.

Sous sa forme légendaire le sujet de *Fervaal* est presque entièrement imaginé par M. Vincent d'Indy. Il nous reporte au IX<sup>me</sup> siècle, à l'époque des invasions sarrasines, aux dernières heures du druidisme. Les renseignements sur cette mystérieuse religion des forêts celtiques n'ont guère été complétés depuis la Norma. *Fervaal* ne nous apporte donc pas une reconstitution savante de ce polythéisme primitif et sanguinaire qui n'a laissé que de lointains vestiges. C'est ce qui explique le retour des dolmens et des menhirs dont les rapports avec le druidisme ne sont pas prouvés et la réapparition des grandes divinités gauloises: Esus, Teutates et Toranis dont Lucain nous a conservé le souvenir. Cette triade a servi d'archétype à l'auteur de *Fervaal* qui a mis à profit les quelques données existantes sur ces doctrines religieuses, originaires de l'Ile de Bretagne.

Une analyse succincte du livret permettra d'en saisir la complexité.

Au prologue, Arfagard, chef des druides, et Fervaal, en route pour le pays de Cravann, sont attaqués dans une forêt par des pillards sarrasins. Fervaal blessé tombe sans forces; Arfagard armé d'une hache reste sur la défensive, mais va succomber lui-même sous le nombre, quand survient à cheval, accompagnée de seigneurs et d'écuyers, Guilhen, la princesse sarrasine qui domine la contrée. Le jeune héros attire immédiatement ses regards, cet inconnu la subjugué par un charme amoureux qui trouble ses sens et captive son cœur. Elle s'intéresse à son malheureux sort, fait disperser par ses hommes d'armes les brigands qui l'attaquaient, et offre à Arfagard d'emmener dans sa demeure le blessé qu'elle guérira. Arfagard qui craint pour son protégé la funeste influence d'une femme, refuse d'abord et n'accepte qu'en voyant la profonde détresse de son compagnon.

Au premier acte, nous sommes dans les jardins de Guilhen. La végétation luxuriante, l'architecture orientale du palais, le sommeil lourd qui a gagné Fervaal étendu sur une couche moelleuse à l'ombre d'un olivier toutdécèle la chute imminente du jeune guerrier. En vain Arfagard le rappelle à ses devoirs; il doit pour le convaincre lui révéler les hautes destinées qui lui sont prédites par l'oracle. Dernier rejeton des héros engendrés par les nuées, Fervaal est le sauveur attendu qui rétablira dans les contrées celtiques, le culte d'Esus qu'honore encore le pays de Cravann, seule région non assujettie aux Sarrasins. Fervaal est encore l'être pur que doit être l'élu, il comprend la haute mission qui lui est dévolue, il ira rejoindre au crépuscule Arfagard dans la forêt voisine. Survient Guilhen, Fervaal veut



lui expliquer son départ, mais au lieu des mots d'adieu qu'il veut trouver, ce sont des paroles d'amour qui tombent de ses lèvres; Guilhen partage ses sentiments, elle l'aime et se donne à lui. Mais la voix d'Arfagard rappelle Fervaal à sa mission sainte, l'amante est abandonnée par l'élu. Elle se vengera en lançant sur Cravann ses hordes de guerriers et de bandits sarrasins.

Au deuxième acte Kaito, la déesse sibylline des croyances gauloises apparaît à Arfagard et à Fervaal, elle leur prédit le sommeil d'Esus et l'arrivée de Yesus. Une cérémonie religieuse réunit les chefs de clans qui choisissent Fervaal comme Brenn de guerre. Cravann est envahi par les Sarrasins.

Au troisième acte nous sommes au mont Iserlech dans les Cévennes, l'armée gauloise est décimée, Fervaal seul a survécu. Il a avoué à Arfagard son parjure, il s'offre en holocauste à Esus. Arfagard lève sur lui le glaive, mais à cet instant la voix de Guilhen se fait entendre, Fervaal ne veut plus mourir, il ira rejoindre son amante. Arfagard qui veut l'en empêcher tombe victime de son zèle sacerdotal. Les amants sont réunis, mais Guilhen est mourante, le froid des montagnes a fait son œuvre, elle expire dans les bras de son bien-aimé. Fervaal chante la foi nouvelle, il emporte dans ses bras le corps de Guilhen et gravissant les hautes cimes neigeuses il va se perdre dans les nuées inaccessibleles.

Il fallait, à ce sujet compliqué, obscur dans ses développements philosophiques, une musique adéquate. M. Vincent d'Indy l'a faite en vrai disciple de Wagner qui a voulu se montrer à la hauteur de son maître. Il y a dans sa partition de fort beaux détails, le prologue, qui se termine sur une marche funèbre est émouvant dans sa simplicité. La scène d'amour du premier acte est longue, d'une longueur que n'excuse pas la passion. Cette passion sincère, communicative, M. Vincent d'Indy n'a jamais su la réaliser, on se rappelle la froideur de la scène d'amour, du chant de la cloche, et cette même froideur se remarque au premier acte de *Fervaal*. La scène religieuse du second, le départ des guerriers gaulois et le finale de l'œuvre, la lente ascension de Fervaal vers les nuées dont il est l'indigne fils sont traités avec grandeur. Là, le grand talent de M. Vincent d'Indy, s'est donné libre cours. Cette grandeur trop rare chez d'autres, il y atteint aisément. Son orchestration commente d'une façon sonore et personnelle ces épisodes épiques. La déclamation lyrique est moins admirable, le vers libre dont se sert M. Vincent d'Indy, lui fait tort. La phrase chantée manque d'accent et de rythme. Les thèmes conducteurs n'ont pas toujours le caractère que l'on devrait exiger d'eux. Certes, ils ont l'avantage de ne pas rémémorer les leitmotiv de R. Wagner, quoiqu'ils soient adaptés à des situations identiques, mais ils manquent avant tout de cette facilité mélodique qui devrait les rendre inoubliables.

Bref, la partition de M. V. d'Indy nous apparaît comme une expansion intéressante du Wagnérisme, comme une œuvre belle moins par elle-même que par le genre qu'elle rappelle. La donnée philosophique incertaine et surtout l'apparition de Kaito, cette déesse qui semble se rattacher autant aux religions disparues qu'au monothéisme à venir est pour beaucoup dans la portée restreinte de la musique et la compréhension relative de l'action.

*Fervaal* a été convenablement monté au théâtre de la Monnaie. Quatre décors nouveaux, des costumes frais et des éclairages réglés enfin suivant les exigences poétiques et picturales modernes, ont ajouté leur éclat à la nouveauté de cette action musicale. M. Séguin a eu tous les honneurs de la soirée, il a composé le rôle d'Arfagard en artiste et en penseur. M. Imbart de la Tour dans le personnage de Fervaal, pas plus que Mme Raunay dans celui de Guilhen, n'ont eu l'accent qu'exigeait cette musique aux tendances héroïques.

Seuls, les chœurs ont trouvé les sonorités vocales suffisantes pour dominer l'orchestration. Celle-ci est savante, d'un auteur qui instrumente en connaissance de cause, et à qui les enharmonies, les dissonances et les bizarreries de sonorité sont familières.

On a fait à M. Vincent d'Indy un succès mérité. Sa première conception théâtrale et lyrique est certainement l'œuvre la plus forte et la plus travaillée qui ait été écrite depuis Wagner. Espérons qu'il saura se débarrasser dans l'avenir des difficultés inutiles, des recherches sans but qui donnent à son drame quelque chose de trop voulu, et souhaitons que l'aurore qui illumine la rédemption de *Fervaal* brille sur une prémisse dont les conclusions à venir seront plus hautement géniales.

N. LE KIME.

## Memento

LES NÉCESSITÉS DE LA MISE EN PAGES nous forcent, à notre grand regret, à remettre au prochain numéro une intéressante lettre de M. C. Lemonnier, adressée à MM. Boitte et Du Jardin.

## Bibliographie

Romances de Roncevaux, traduit par LUCIEN DOLLFUS. — ALBERT COZANET (JULES D'ULDINE): De la corrélation des sons et des couleurs en art. — CHARLES BUET: Saphyr. — J. GRAND CARTERET: La Crête devant l'image. — EUGENE TALBOT: Aristophane; traduction nouvelle, préface de Sully Prud'homme. — PHILIPPE GILLE: POÉSIES. — PAUL ALLARD: Le christianisme et l'empire romain de Néron à Théodore. — GERHART HAUPTMANN: La cloche engloutie. Le Jardin des délices, traduit du persan. — GUNNAR HEIBERG: Le Balcon, traduit du norvégien. — ED. DRUMONT: Mon Vieux Paris; deuxième série. — GORON: Mémoires; de l'invasion à l'anarchie. — JULES CLARETIE: La vie à Paris (1896). — PAUL ALEXIS: La Comtesse. — E. LEMAITRE: Arsène Houssaye; notes et souvenirs. — STANISLAS DE GUAYTA: La clef de la magie noire.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCO (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Rédaction au trait de l'Affiche  
de DEMEURE DE BEAUMONT  
pour son ouvrage *L'Affiche Belge.*



Publications artistiques tirées à petit nombre, dont il ne sera jamais publié de nouveau tirage, les pierres ayant été barrées.

H. LAMERTIN, éditeur

# BRUXELLES EN DOUZE LITHOGRAPHIES

d'Amédée LYNEN

A-PROPOS par Eugène DEMOLDER.

Album grand in-folio, les dessins mesurant 27 × 37, imprimé à soixante-quinze exemplaires, numérotés et paraphés par l'auteur. — Les pierres ont été barrées après le tirage.

*Boulevard du Midi (matin); Café chantant; Vieux Marché; Autour des Halles aux poissons; Commissionnaires; Vieille Boucherie; Rue de la Cigogne; Hospice (rue des Ursulines); Rue du Poivre (hiver); Marché aux Fleurs; Eufs, Crabes, Mastelles; Bouquins et Bouquineurs (palais du Midi).*

## JUSTIFICATION DU TIRAGE

N<sup>os</sup> 1 à 10. Épreuves de remarque tirées sur japon et signées par l'artiste. Texte imprimé sur fort papier du Japon : 100 francs.

N<sup>os</sup> 11 à 25. Épreuves avant la lettre sur chine appliqué sur bristol, portant chacune le cachet de l'artiste.

Texte imprimé sur papier de Chine : 60 francs.

(Chacun des exemplaires, numérotés 1 à 25, contient une des planches barrées.)

N<sup>os</sup> 26 à 75. Épreuves sur chine, avec lettre. Texte imprimé sur papier vélin fort : 35 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

## VIENT DE PARAITRE

# LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande : 2 50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 13

27 Mars 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ALBERT GIRAUD. Le Carillonneur.  
VALÈRE GILLE. — Le Salon d'Art idéaliste.  
L'ART FLAMAND. — Lettre de M. Cam. Lemonnier.  
A. B. — I. Fioretti (Arnold Goffin).  
MAURICE CARTUYVELS. — Les Émaux Wallons. (Ad. Hardy).  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un  
exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ;  
tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin,  
éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à  
Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- — Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne*. . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 26 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## LE CARILLONNEUR (I)

Ceci est un roman de poète, un mauvais roman de poète, un mauvais roman de mauvais poète.

Je n'aime pas plus les romans de poète que les poèmes de prosateur. Je ne les aime pas quand ils sont bons, parce qu'ils ont quelque chose de contradictoire et d'hybride. Quand ils sont mauvais, je les trouve exécrationnels. Et si l'auteur du mauvais roman est par surcroît l'auteur de mauvais poèmes, je trouve le roman doublement mauvais.

On a essayé de m'attendrir en me faisant remarquer que si M. Rodenbach n'avait pas écrit le *Carillonneur*, il aurait écrit de nouvelles *Vies Encloses*. Si bien que je devrais pardonner au mauvais roman à cause des mauvais poèmes dont il tient lieu. L'argument a quelque vigueur. Mais on ne manquera point de l'employer, en le retournant, le jour où M. Rodenbach publiera un mauvais poème. On me dira que le mauvais poème m'épargne en somme un mauvais roman.

Dans les deux hypothèses, je suis forcé de lire un mauvais livre, et je suis incapable, lorsque je lis un livre de M. Rodenbach, d'imaginer un livre de qui soit pire. J'ai moins d'imagination que l'auteur des *Vies Encloses*. Et non seulement, quoi qu'il arrive, je suis forcé de lire un mauvais livre, mais je sais encore, M. Rodenbach étant grand noircisseur de papier, que je ne lirai pas un mauvais livre de moins.

Pourquoi donc serais-je indulgent ?

Apollon, en écorchant Marsyas, nous a révélé notre devoir, qui est d'être impitoyables pour les mauvais écrivains. Et l'on ne peut être impitoyable que si l'on est juste.

Pour pouvoir être impitoyable en toute sincérité de conscience, je reconnais volontiers que M. Rodenbach ne fut pas toujours le mauvais poète qu'il est aujourd'hui. Si j'éprouve pour la *Mer élégante* et l'*Hiver mondain* l'horreur qu'on a pour de vieilles pâtisseries provinciales, je me sens moins sévère pour le *Coffret des Tristesses*, et pour les bons poèmes qui en sont sortis. Il y a, en effet, dans la *Jeunesse blanche* et dans *Du silence*, quelques bons poèmes. Avant de voyager dans les yeux et d'étudier les mille manières dont le soir descend dans les vitres, ou les innombrables métaphores que peut inspirer une eau captive dans un aquarium de serre, M. Rodenbach fut, parfois avec bonheur, le poète sentimental des joies du foyer et le peintre mélancolique des villes de province. Il nous promettait un Coppée : il nous a donnée un Cottin. Je défie tout homme dont le goût n'est pas malade de lire les *Vies Encloses* sans se fâcher contre l'auteur.

Il y a des artisans cruellement ingénieux qui font, avec des cheveux, des portraits et des paysages. Les cheveux de M. Rodenbach, ce sont des métaphores. Et ses poèmes où mille images monotones sont laborieusement rassemblées ressemblent à ces affreuses merveilles capillaires qui firent la fortune des coiffeurs contemporains de Henri Monnier et de Balzac.

J'ai retrouvé dans *Le Carillonneur* tous les cheveux du *Règne du Silence* et des *Vies encloses*. Ils ont déteint et quelques rimes y traînent encore, comme des pellicules.

Je n'étonnerai personne en disant que *Le Carillonneur* est complètement dénué d'humanité.

(1) Par Georges Rodenbach. 1 vol. Paris, Charpentier.



Marie l'Égyptienne était couverte de poils. Le roman de M. Rodenbach est couvert de métaphores. Mais sous ses poils, Marie l'Égyptienne était vivante, tandis que, sous ses métaphores, le roman de M. Rodenbach est mort. Si vous ôtez au *Carillonneur* la friperie brugeoise où l'auteur s'est taillé une spécialité aux yeux du boulevard, il reste un vulgaire roman d'amour. Borluut, après avoir aimé sa femme, aime la sœur de sa femme. L'épouse n'est pas contente; la maîtresse s'ensevelit dans un béguinage et Borluut se tue. C'est tout.

De ce sujet, cent fois traité, un écrivain de génie tirerait sans doute un chef d'œuvre. Imaginez-vous, par exemple, le prodigieux poème de passion et de sensualité qu'une pareille donnée inspirerait à M. Gabriel d'Annunzio. Mais M. Rodenbach communique son anémie à tout ce qu'il touche. Ses personnages sont des ombres vaines, des prétextes à métaphores prétentieuses. Pas un souffle de vie, pas un cri de passion ne s'exhalent de ce roman glacial, écrit d'une encre polaire et pâle, par un coupeur en mille d'images inédites. Quand on lit *Le Carillonneur*, on a le cerveau gelé.

Le décor n'est pas plus vivant que les personnages. Comme eux, il n'est, aux yeux de M. Rodenbach, qu'une occasion d'exhiber des tropes inconnus. M. Rodenbach ne voit pas: il est incapable de faire voir. Il déforme laborieusement, méthodiquement, les choses en établissant entre elles des rapports absurdes et incongrus. Tout se résout chez lui en un brouillard métaphorique, qui rend plus pauvres encore les pauvres fleurs blanches de son esprit.

Car il ne faudrait pas attribuer cette abondance de métaphores à un débordement d'imagination, à la richesse d'une sensibilité vigoureuse et profonde. Les images qu'Aristote admire dans Homère sont celles dont le poète se sert pour animer l'inanimé en rendant énergiquement l'acte. Les images de ce genre sont l'indice le plus apparent du génie poétique. Elles abondent chez les grands écrivains. Elles sont naturelles et spontanées. Elles naissent de l'ébranlement nerveux provoqué par la sensation. Elles jaillissent à fleur de langage avec la même rapidité que le sang afflue à fleur de peau. Elles ne sont ni un ornement ni un luxe, mais une effusion de richesse vitale, un phénomène de sensibilité. Telles sont les magnifiques images qui éclosent, comme des fleurs soudaines,

de la prose vivante de M. d'Annunzio. « En parlant, dit le héros des *Vierges aux Rochers*, je suivais dans les yeux ouverts et fixes de Maximilla le rythme lent d'une onde qui paraissait avoir le son de ma voix; et cette sensation m'était si nouvelle et si étrange que je prolongeais mon discours par crainte de la faire cesser. »

Lorsque Claude Cantelmo s'offre comme une fête l'extase de Maximilla, il dit :

« Elle se sentait inondée de lumière et d'amour, comme déjà peut-être dans ses rêves secrets; et mes paroles et ma présence et son illusion et le printemps épanoui l'abreuvaient d'une ivresse dont le souvenir devait peut-être remplir toute son existence. *Immobile dans l'attitude où je l'avais louée, elle ne parlait pas; mais je compris les ineffables choses que disait le sang éloquent dans les veines de ses belles mains nues.* »

Il n'y a point de telles images dans le roman de M. Rodenbach. Chez lui, la métaphore ne jaillit point de la sensibilité. Loin d'animer l'inanimé et de rendre énergiquement l'acte, elle n'est qu'un ornement loin cherché, un luxe puéril et fastidieux jeté sur l'indigence de la forme. C'est le cas de répéter, en la retournant, l'exclamation de Faust devant la maison de Marguerite, et de s'écrier : « Que de pauvreté dans cette richesse ! » Toutes ces métaphores, imprévues et déconcertantes, rendent les choses plus pâles, les êtres plus nuls. Elles ne révèlent ni un frisson ni un battement de cœur. Elles témoignent d'une volonté patiente de collectionneur. Elles font penser à ces majuscules ornées dont les calligraphes maniaques enjolivent leurs manuscrits. Elles sentent l'huile, l'idée fixe, l'indigence et la débilité de l'esprit. M. Rodenbach collectionne des comparaisons comme le Van Hulle du *Carillonneur* collectionne des horloges. Van Hulle, à force de réunir des horloges de tous les temps et de tous les styles, ne sait plus quelle heure il est. M. Rodenbach, à force de multiplier les images auxquelles les êtres et les choses le font penser, — ne connaît plus leur réalité.

Son œuvre donne l'impression d'une vaste maison inhabitée, décorée, de haut en bas, d'innombrables miroirs, où personne jamais ne viendrait se mirer, et qui ne feraient, dans leur inutilité luisante, que doubler, décupler, centupler à l'infini la vaine image réciproque de leur ennui et de leur vide !

Comparez aux métaphores splendides de

M. d'Annunzio, les pénibles petits tricotages de comparaisons auxquels se livre M. Rodenbach : « Trop tenté décidément par cette bouche, il y jeta ses lèvres, en communia, la mangea... Eucharistie de l'amour! Hostie rouge! Ne fut-ce pas vraiment la présence réelle? A cette minute, il la posséda toute sous les espèces de sa bouche, où elle fut résumée et transsubstantiée..... Est-ce qu'entrer dans l'amour est comme entrer dans une tour?... Mais l'amour avait l'air d'une tour aux marches de lumière... Il lui semblait avoir quitté la vie, être monté trop haut..... Ascension vertigineuse, escalier gravi à deux pour aller à la recherche de leurs âmes comme à la recherche de cloches..... » Il y a trois cents pages de ce pathos effroyable, aussi rebelle à la pensée qu'au sentiment, au sentiment qu'à la sensation, et qui donne au *Carillonneur* l'air d'un pensum démesuré, infligé à un rhétoricien deux fois adulte, par un dieu irrité qui aurait pris la forme d'un maître d'études de la mauvaise littérature. On peut imaginer aussi — une œuvre pareille autorise toutes les imaginations — qu'une académie de maniaques a fondé un prix destiné au romancier qui parviendrait à entasser, dans un volume de 350 pages, le plus de métaphores inutiles, — et que M. Rodenbach a voulu remplir, jusqu'à la lie, les conditions baroques de ce mirifique concours.

Je crois qu'il a étonné le jury.

Que M. Rodenbach se console en considérant que son œuvre lui a valu deux approbations inestimables : celle de M. Octave Mirbeau, maitre-sonneur à l'*Écho de Paris*, et celle de M. Demette(1), le virtuose de la Maison-du-Roi, à Bruxelles.

Ce sont deux bons carillonneurs.

ALBERT GIRAUD.

### Le Salon d'Art idéaliste et la deuxième Geste esthétique.

Qu'importent quelques vagues théories, pourvu que la Geste soit belle.

En l'occurrence, les théories importent.

Avant de juger les œuvres exposées, il faut se souvenir qu'il ne s'agit que d'un début, d'une tentative nouvelle à laquelle ont participé quelques

artistes courageux. Naturellement dans ce salon, auquel il serait trop facile de reprocher son exiguité, M. Delville brille avec le plus d'éclat. Encore qu'il soit hanté par les dessins de Michel-Ange et de Léonard, M. Jean Delville montre une science de dessinateur consommé. Sa pensée est toujours élevée; il sait la traduire avec sûreté dans la composition d'un tableau. Malheureusement son œil ne semble point saisir toutes les harmonies des couleurs. Si le dessin est toujours ferme et précis, parfois même un peu dur, la coloration est souvent fort terne et même disgracieuse. Hâtons-nous de louer comme il convient les mystérieux dessins de M<sup>lle</sup> Louise Danse, les compositions nobles et simples de M<sup>lle</sup> H. Calais, les gravures de M. de Egusquiza, les sculptures de M. Craco, afin d'en arriver plus vite à discuter les idées qui ont donné naissance au mouvement d'art idéaliste.

On sait avec quelle foi et quelle bonne foi M. Delville défend et fait siens les préceptes esthétiques du Sâr Péladan. Se basant donc sur le manifeste que publia en 1893 l'organisateur émérite des salons de la Rose + Croix, M. Jean Delville lança l'année dernière le programme suivant :

« Les salons d'art idéaliste ont pour but de provoquer en Belgique une Renaissance esthétique.

Ils rassemblent, en un groupement annuel, tous les éléments épars d'idéalisme artistique, c'est-à-dire les œuvres de même tendance vers la beauté.

Voulant par là réagir contre la décadence, contre la confusion des écoles dites réalistes, impressionnistes ou libristes, formes dégénérantes de l'art, les salons d'art idéaliste arborent comme principes éternels de la perfection dans l'œuvre :

La pensée, le style, la technique.

Ils ne reconnaissent de libre, en esthétique, que la personnalité créatrice de l'artiste et affirment, au nom de l'harmonie, que nulle œuvre n'est susceptible d'art véritable que si elle se compose des trois termes absolus, à savoir :

La beauté spirituelle, la beauté plastique, la beauté technique.

Les salons d'art idéaliste prétendent vouloir continuer, à travers les évolutions modernes, la grande tradition de l'art idéaliste, depuis les maîtres anciens jusqu'aux maîtres contemporains.

Ils bannissent rigoureusement : la peinture d'histoire, à moins qu'elle soit synthétique, la peinture militaire; toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique; le portrait, s'il

(1) Voir *Le Petit Bleu* du 25 février.



n'est pas *iconique*, les paysanneries, les marines, les paysages; l'humorisme, l'orientalisme pittoresque; l'animal domestique ou de sport; les tableaux de fleurs, de fruits et d'accessoires. »

Ce qu'il y a de plus clair dans cette phraséologie assez obscure, c'est qu'on bannit du domaine de l'art quantité de sujets. Laissons de côté ce que M. Delville appelle les principes éternels de la perfection dans l'œuvre : la pensée, le style, la technie. En peinture, l'on peut parfaitement être un très grand artiste, surtout un puissant coloriste, et être un parfait instinctif. D'ailleurs, de pensée il y en aura toujours, du moment que l'on tente de réaliser la beauté par une harmonie de lignes ou de tons. Quant au style, c'est-à-dire à la façon personnelle d'interpréter les choses, il est inséparable de l'œuvre. La technie étant l'observation rigoureuse des lois de la perspective, dire qu'elle est nécessaire, cela revient à affirmer que, sans savoir dessiner, on ne saurait être un dessinateur.

Mais passons aux trois termes sans lesquels, d'après la proclamation de M. Delville, nulle œuvre n'est susceptible d'art véritable; ces termes sont la Beauté spirituelle, la Beauté plastique, la Beauté technique. Essayons de comprendre. Une œuvre d'art véritable doit donc posséder la Beauté spirituelle. Qu'est-ce à dire? Est-ce de la beauté morale qu'il s'agit ici? Je ne vois pas très clairement en quoi, abstraction faite du sujet, une fresque de Puvis soit plus spirituelle dans sa réalisation qu'un tableau de Brauwer. Le second terme, la Beauté plastique, va-t-il réveiller la vieille querelle de l'école d'Ingres et de celle de Delacroix. M. Delville condamne-t-il, au nom de ses principes ou de ceux du Sâr, les sujets qui par eux-mêmes ne présentent pas un caractère objectif de beauté? Mais

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux  
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Un objet peut être beau par lui-même, mais un objet laid peut devenir beau par l'interprétation de l'artiste.

Pour terminer, le dernier paragraphe bannit des Salons d'art idéaliste la peinture d'histoire, à moins qu'elle ne soit synthétique, la peinture militaire; toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique, le portrait s'il n'est pas ironique, les paysanneries, les marines, les paysages, etc.

Ce n'est plus un manifeste, c'est un édit de proscription. Donc, *l'Entrée des Croisés à Jérusalem* n'aurait pu trouver sa place ici, ni les œuvres de Steen, ni les portraits du Titien, ni les paysanneries de Watteau, ni les marines d'Artan, ni les paysages de Corot, etc., etc. Quelle rigueur!

De tout ceci, il résulte que M. Péladan et, en sous-ordre M. Delville, veulent imposer certains sujets à leurs disciples. C'est contre cet exclusivisme que nous protestons. Tout est matière à œuvre d'art dans les spectacles que nous offre la nature. Il n'est pas nécessaire que les choses portent en soi leur beauté; elles peuvent l'acquérir par une interprétation de génie. Un intérieur de boucherie est devenu un chef-d'œuvre sous le pinceau de Rembrandt. Ce n'est pas le sujet qui fait de la *Sortie de la compagnie du capitaine F. Banning-Cocq*, l'œuvre la plus grandiose et la plus tragique que l'on connaisse en peinture, pas plus que la beauté plastique des personnages qui composent ce tableau. Entre Teniers signant ses *Kermesses* avec une bonhomie rabelaisienne et Lesueur traitant des sujets bibliques, je n'hésite pas.

VALÈRE GILLE.

---

## L'Art flamand

---

M. Boitte nous demande de publier en guise de réponse à notre article sur l'Art flamand, la lettre suivante :

*A Monsieur Arthur Boitte, éditeur à Bruxelles.*

Cher monsieur,

Vous voulez bien me demander mon sentiment à propos de l'art flamand. Tout en faisant des réserves au sujet de certains points de méthode et d'esthétique, j'admire l'érudition, les facultés en quelque sorte encyclopédiques, le sens de la synthèse et l'esprit élevé dont témoigne l'œuvre de M. Du Jardin. Sa documentation substantielle, abondante jusqu'à la surcharge, fait revivre les âges en communion avec l'art.

Il est permis de ne pas aimer la langue minutieuse et tourmentée dont il se sert. Mais, même quand il l'exagère, on sait qu'on est en présence d'un peintre parlant des autres peintres avec la

passion de tout rendre sensible par l'éclat et la rareté des mots. Cela n'est pas sans une singulière personnalité.

Il ne me déplait pas que celle-ci soit secondée par un dessinateur aux ressources rapides, à la main ardente et spontanée, visant à résumer l'impression en des croquis libres à la fois et fidèles, moins rigoureux que le froid travail du graveur.

C'est là une double collaboration qui, à mon sens, précise bien le caractère *artiste* de la publication. Elle vous honore ; elle honore le pays, désaccoutumé des traditions de la grande librairie. Et, j'ajoute, elle est digne des maîtres admirables auxquels les auteurs et vous, l'avez consacrée.

Recevez donc ici mes vives satisfactions et croyez-moi

Bien à vous,

CAMILLE LEMONNIER.

N. D. L. R. C'est strictement à titre d'exception que nous publions une réponse à un article de critique paru dans nos colonnes. Qui expose s'expose, qui publie doit supporter la critique.

## I Fioretti (1)

Une traduction des *Fioretti* est, à l'heure actuelle, un travail prématuré. Depuis si longtemps que les érudits italiens dissertent sur cette compilation de légendes, ils n'ont pas réussi à en reconnaître toutes les parties constitutives et encore moins à en établir le texte exact. On espère toujours l'édition critique qui fera la lumière sur la diversité de provenance de ces récits anonymes, sur l'ancienneté relative de chacun d'eux et leur complexe structure. Mais ce travail d'analyse est si délicat que, malgré les études approfondies de Luigi Manzoni et les récentes recherches de Manzoni Guido, on en est encore à attendre les premiers éclaircissements sur ce curieux petit livre.

Cependant on sait une chose. Ugolino da Monte Giorgio, composa au commencement du *xiv<sup>e</sup>* siècle, sous le titre *Floretum*, une histoire des premiers franciscains, où il rappelait les vertus de saint François et de ses compagnons afin de combattre le relâchement, qui à son époque, menaçait l'existence de l'ordre. Cette histoire était une suite d'anecdotes sur le Poverello et ses disciples, que le conteur recueillit pieusement de la bouche de vieux moines. Le *Floretum*, écrit en latin,

(1) *Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ, Saint François d'Assise.* — Traduction d'Arnold Goffin.

donna naissance aux *Fioretti*. Ce dernier ouvrage, œuvre informe de vulgarisation, est, en effet, la traduction littérale de l'écrit d'Ugolino, auquel ont été ajoutés des extraits de biographies franciscaines, dues à la plume du même auteur, et des chapitres de provenance inconnue. Le traducteur italien, arrangeur des *Fioretti*, chercha à donner à sa compilation l'apparence d'une œuvre originale, mais il fut trahi par les passages restés intacts ou maladroitement modifiés, où Ugolin parlait de lui-même.

Le livre des *Fioretti* n'a pas trouvé grâce devant la froide critique des savants bollandistes. L'hagiographe qui a classé et discuté les différentes vies du Poverello, avec toute la compétence due aux *Acta Sanctorum*, avoue dédaigneusement ne pas l'avoir lu. C'est fâcheux. Non pas qu'on se serait jamais avisé de chercher ces fleurettes de la poésie italienne dans les in-folios volumineux de la collection des *Acta* ; mais ces pages légendaires étaient dignes d'être lues, même par un bollandiste, car elles racontent à merveille la véridique histoire du Poverello.

Ici apparaît dans toute sa candeur le saint François si admirablement compris par l'imagination populaire, qui, entraîné par la puissance de son amour, accomplit une œuvre de révolutionnaire, de réformateur détaché de tout ce qui n'était pas l'amour, et échappé aux souillures de son temps.

Au commencement du *xiii<sup>e</sup>* siècle, — on le sait, — la majeure partie du clergé catholique vivait dans l'irrégularité et le plaisir. Moyennant le paiement du *collagium*, les gens d'église avaient généralement acquis le droit d'avoir femme. Les monastères s'étaient transformés en champs de foire et en lieux de débauches où le peuple affluait. Les évêques vendaient à l'encan les charges ecclésiastiques, les chanoines pratiquaient l'usure au profit de leurs bâtards, et le petit clergé trafiquait. En haut, on se disputait avec acharnement l'argent ; en bas, les hérésies pullulaient. Tandis que Joachim de Flore, au sommet de la Sila, fulminait l'anathème et annonçait la fin prochaine du monde, en Ombrie, quelques doux rêveurs, apôtres d'une hérésie nouvelle, logés dans des huttes de branches autour d'une chapelle délabrée, réalisaient l'idéal de la perfection évangélique. Cachés dans les bois aux environs d'Assise, ces hommes simples, étranges dans leur tunique brune rapiécée, allant pieds nus, une corde à la ceinture, goûtaient sans entrave le charme de leur commune présence et les joies du pur amour. Loin d'eux toute réglementation de discipline austère, toute entrave d'un commandement quelconque. L'autorité, ils l'ignorent. Entre le ciel et eux, nul médiateur ; ils vivent avec Jésus dont ils sont les seuls disciples, et ce frère chétif, aux yeux brillants, à la voix d'une douceur ineffable qu'ils appellent leur Père. Insoucians et joyeux, ils s'en vont prêcher la bonté, la compassion,



l'espérance. Quel charme idyllique se dégage de ces récits des Fioretti, où le Poverello et ses compagnons, groupés autour de la Portioncule, ou disséminés sur les chemins de l'Ombrie, apparaissent pleins de délicate prévenance les uns pour les autres, discourant ensemble de la miséricorde divine, chantant la joie de leur cœur à tous ceux qui passent, et disant leur tendresse aux moindres créatures de Dieu!

Protestants de la première heure, tout dans leur vie et leurs discours est en opposition avec l'enseignement et la discipline de l'Église. Ils nient l'efficacité des œuvres, méprisent la théologie et réduisent le culte à la prière mentale. La doctrine de l'Église disait l'homme coupable et la Nature malfaisante. La colère divine menaçait le monde couvert d'opprobres, voué à la damnation éternelle. Sans entendre ces blasphèmes, le petit pauvre de Jésus-Christ proclama l'universelle beauté des choses créées, la bonté infinie de Dieu, la souveraineté de l'amour, la joie de l'espérance. Après Jésus, il apportait au monde l'aspiration à l'universel bonheur.

C'est dans un amour profond de la nature que St-François trouva l'inspiration première de sa doctrine religieuse. Au printemps de 1206, relevant de maladie, il parcourait les sentiers montueux des environs d'Assise lorsque le charme enivrant du réveil de la vie pénétra son âme toute abandonnée aux émotions de la joie. Échappé du danger de mourir, il sentit en ces promenades solitaires son faible cœur envahi d'un trouble inconnu devant le rayonnement de beauté de la nature qui reflourissait, et tandis qu'il parcourait des yeux les gracieuses vallées de l'Ombrie, perdues dans une lumière de rêve, une joie infinie d'être, un sentiment de l'immense bonté des choses le saisit : il aimait.

Dès lors, ivre d'amour, fou aux yeux de ses concitoyens, il s'en alla confesser son délire. Comme l'amour appelle l'amour, il avait compris tout à coup le cœur de Jésus et s'était fait le très humble serviteur du Maître des déshérités.

Le sentiment religieux ne pénètre que les âmes déjà subjuguées par l'idéal amour. Pour comprendre celui-ci, il faut croire à la lointaine aspiration de la Nature à créer des êtres qui marquent, par la prédominance de leur sensibilité, son accession au repos. La tendance à l'être, l'aspiration au devenir n'est pas plus indéfinie que la puissance évolutive de la Nature elle-même. L'amour de soi, principe créateur de toute vie individuelle, ne dure pas au-delà de la formation définitive de l'animal humain, car, s'il stimule la volonté instinctive, il s'évanouit comme le désir dans l'anéantissement libérateur de la possession. Parvenu au terme de l'action vitale, à la possession de soi, sous la fatale contrainte de l'égoïsme, l'homme, désormais délivré de l'amour impérieux de lui-même et soustrait au mouvement aveugle de la vie inconsciente, sent défaillir, dans la

jouissance d'être, toutes les forces de sa volonté agressive et arrive à la conscience de la bonté de toute vie. Au mouvement succède le repos. L'apaisement qui met fin au suprême effort de la volonté est cause de cette émotion irréductible et insaisissable qu'on appelle l'amour et qui accompagne l'éveil de la sensibilité divinatrice. Ceux qui aiment, comme St-François et Jésus, éprouvent incessamment, sans comprendre, l'émotion d'être la plus exaltée. La joie inonde leur cœur. En eux passent les frissons divins de la Nature qui tressaille et semble découvrir l'achèvement de son œuvre dans leur ravissement de bonté.

A. B.

---

## Les Emaux Wallons

par ADOLPHE HARDY.

J'ai toujours estimé que la période ingrate de la vie s'étendait de vingt à soixante ans; on n'est vraiment heureux qu'avant ou après, quand on ne désire pas encore ou quand on ne désire plus, et quand l'homme, affranchi de vouloir et de connaître, se concentre tout entier dans la faculté de savourer ses impressions. L'âge mûr est à la jeunesse et à la vieillesse ce que les politiciens sont aux autres hommes, artistes ou philosophes, quelque chose d'assez mesquin et d'assez court. Mais, « le soir de la vie apporte avec lui sa lampe » selon le mot exquis de Joubert. Devenir vieux, c'est proprement prendre conscience qu'on a été jeune, une conscience d'après coup que le manque de points de comparaison et la précipitation du sang ont empêché de posséder au moment même. Nous dégustons alors ce que nous pompâmes jadis; la jeunesse est l'abeille pourvoyeuse de miel de la vieillesse.

Mais vous connaissez qu'il existe des âmes poétiques, des âmes oasis, des âmes à eaux fraîches, merveilleusement jeunes et vieilles tout à la fois, car elles sont douées de sensibilité consciente dès leur éveil. Ces âmes, par excellence, sont des âmes à miel, auprès desquelles les nuées bourdonnantes des autres ne sont, je le crains, que des frelons.

Or, voici que je vais vous apprendre une bonne nouvelle : il nous est né une abeille d'Ardenne, dorée et parfumée comme un épi de seigle; nourrie des succulentes fleurs de nos bruyères comme elle l'est, vous reconnaîtrez son miel à sa fragrance familière. Je l'ai devant moi, condensé en vingt-deux dizains comme jadis François Coppée, ce moineau franc des faubourgs parisiens, construit ses « Intimités. » L'abeille Ardennoise vaut l'oiseau de Paris, si vous sentez comme moi le charme des deux tableautins suivants :

## COIN D'ILE

Au bord de l'île en fleur où, parmi les roseaux  
L'ombre des saules las s'allonge sur les eaux,  
Un bouvreuil descend boire en sifflant dans la brise.  
Le soir tombe, et, pâmée au refrain qui la grise,  
Sous des touffes de neige et d'or, seule, à vingt pas,  
Sa femelle l'écoute et lui répond tout bas...  
Hélas! Tandis qu'au bout du brin d'ajonc qui bouge,  
Sa gorge fait dans l'eau saigner un reflet rouge,  
Tout près, dans le tronc creux d'un saule, on aperçoit  
Une chatte aux yeux verts guettant l'oiseau qui boit.

## APRÈS LA CLASSE.

Quatre heures. Les bambins s'échappent de l'école,  
Las d'avoir entendu la brise folle, —  
Si près, par la fenêtre ouverte! — et les oiseaux  
Rire en égratignant du bec l'œil clair des eaux.  
Adieu, les bancs! L'ardoise au dos, en ribambelles,  
Le long des clôs en fête où coings et mirabelles  
Sucrent l'air tiède et bleu de parfums très troublants,  
Ils font sur les cailloux claquer leurs sabots blancs,  
Tandis qu'au loin, perdu dans les carrés de seigles,  
Le vieux maître, en rêvant, suit ces petits espiègles.

Peut être faut-il avoir été écolier au village, pour  
épuiser la saveur de ces vers. Ils m'évoquent l'immor-  
telle et délicieuse sensation de ces après-midi de plein  
été où l'on s'en revenait, l'ardoise au dos et la gourde au  
flanc, riant d'être perdu jusqu'aux genoux dans les hauts  
foins des prairies, sous des arbres féeriquement empour-  
prés par les cerises. Oh! les gouters succulents à cali-  
fourchon sur une branche fléchissante, dans l'odorante  
pénombre du feuillage, bigarrée de rayons et d'élytres;  
des ailes, des ailes bleues, vertes, jaunes et rouges frois-  
saient le luisant verni des feuilles dans une allée et  
venue de butinages joyeux; et c'était dans tout l'arbre  
un piaillage de volière en liberté, fait pour vous  
donner de la joie au cœur même à vous, là-haut flocon-  
neux nuages dont l'ouate amoncelée glissait à travers les  
profondeurs de l'azur, lentement comme à regret de  
perdre la vue d'un tel Paradis!

Oh! Les deux sœurs divines l'Insouciance et la Santé,  
comme elles nous font bien goûter le soleil!

Le souvenir de notre enfance, toute entière tient dans  
quelques journées d'été.

Et voilà pourquoi ce petit livre: « *Les Emaux Wallons*,  
croquis ardennais, par Adolphe Hardy » prend tout à  
coup une telle importance sentimentale à mes yeux. Je  
sens déjà que je le glisserai dans ma bibliothèque, au  
coin des livres à relire. Plus je vieillirai les jours après  
les jours, et plus chers me seront ces paysages de là-bas;  
et puis dans ces jardins de bonheur rôdent aussi des fan-  
tômes sacrés et perdus. Homme, et pauvre homme, ils  
me rappelleront le temps inoubliable où mon moi  
mûri d'aujourd'hui, ce triste pèlerin de la mélancolie,

n'était encore qu'un animal exquis. Une goutte de jeu-  
nesse embaumée dans de l'éclatant soleil, voilà ce que  
je viendrai y puiser de temps en temps, et la Hesbaye  
et l'Ardenne et le Namurois ressusciteront à mes yeux,  
à mes yeux d'alors, si vite charmés :

## CROQUIS DE CHAUMIÈRE.

Regardez : La chaumière est là contre la roche,  
Entre la route en pente et la rivière proche...  
Près du mur qui s'effrite un grand gars est debout.  
Une haie, un carré de choux, un puits : c'est tout.  
A la lucarne, au bord du toit, des giroflées  
Effeulent dans le vent leurs grappes étoilées,  
Tandis que sous la cage accrochée au volet  
Une vieille grand'mère, en jupon violet,  
Se chauffe au bon soleil et contemple absorbée,  
Deux petits chats jouant avec un scarabée.

O Paysans ! Paysans y en a-t-il vraiment parmi vous  
qui émigrent vers les villes? M. C.

## Memento

RENONS A CÉSAR. — Nous trouvons dans le *Mercur* de  
*France*, sous la plume de M. de Souza, d'excellentes considé-  
rations que nous nous faisons un plaisir et même un devoir de  
reproduire, car si naguère nous avons critiqué avec vivacité un  
article de M. de Souza sur la poésie populaire. c'est qu'il nous  
paraissait y défendre des idées peu compatibles avec celles  
qu'il énonce aujourd'hui. Tout au moins sa pensée était-elle  
alors incomplètement exprimée et telle qu'elle nous apparais-  
sait, force nous était de la combattre.

Aujourd'hui nous nous trouvons d'accord. Pour notre part,  
nous le constatons avec plaisir. M. de Souza, qui nous a parfois  
accusés de nous livrer, dans la critique, à des personnalités  
méchantes, pourra constater que les questions personnelles  
nous sont, au contraire, suprêmement indifférentes et que nous  
ne connaissons guère la rancune.

Voici les remarques de M. de Souza :

L'erreur est profonde de croire qu'un poète est plus *sincère*,  
plus *humain*, parce qu'il usera d'un lyrisme plus dépouillé. Par  
la révélation de la poésie populaire, les poètes français ont  
retrové, depuis peu de temps, le sens du détail nu et dru, de  
l'expression fraîche et comme jetée, mais la plupart des poètes  
étrangers ne l'avaient jamais perdu; et que par son aide les  
« émotions proches » soient rendues *vraies*, elles peuvent l'être  
autant (et mieux au regard de la Beauté) dans le tissage d'une  
riche et vaste trame que sous leurs formes menues et déta-  
chées.

Au fond, la supériorité *humaine* qu'accorde à cette poésie  
M. de Tinan cache l'éternelle querelle des esprits réalistes  
contre les grands efforts de l'imagination. Je saisis cette occa-  
sion de protester contre une tendance qui, sous le couvert du  
« sentiment, rabaisse l'expression lyrique et suscite un fallac-  
ieux antagonisme entre l'humanité et la beauté.

Les petites pièces de sentiment sont les mélodies de piano  
des poètes. Or, c'est tout ce que beaucoup de littérateurs peu-  
vent entendre de musique; les « grandes machines » les fati-



guent. Pourtant un art n'existe que par ses « grandes machines ». Et si un reproche est à faire à la poésie actuelle, c'est qu'elle pianole beaucoup.

Le « sentiment », tel qu'il est compris par M. de Tinan, nous donne la monnaie de poche de la poésie. Je ne le diminue point par cette qualification, au contraire, puisque j'affirme ainsi son rôle de nécessité quotidienne. Mais c'est quelquefois le sou du pauvre; et il est un peu vain d'exagérer l'aumône hardieuse de nos promenades aux dépens de la large humanité des œuvres étendues.

Les musiciens sont bien heureux. On ne tient pas compte de leurs « petites choses »; on ne les juge qu'à grand orchestre. Les poètes, eux, on les provoque aux « petites choses »; on s'ingénie, les uns au nom de la simplicité, les autres de la sensibilité, à liquéfier leur matière. On leur crie sur tous les tons : « Faites-nous de la monnaie ! » — je parle hélas ! au figuré, — ils en font, et par centimes.

Nous sommes quelques-uns *in petto* — trois ou quatre, cela suffit — à protester contre un abus. Nous ne sommes pas exclusivement pour cette humanité au jour le jour; nous lui préférons celle du *Prométhée délivré*, ou même de la *Légende des siècles*, ou (si l'on veut de l'intimité stricte) de *Jocelyn*, c'est-à-dire l'humanité des grands constructeurs qui mettent en œuvre, dans l'idée de beauté, tous les enthousiasmes, tous les délires, tous les feux de la terre.

Voilà qui paraîtra toujours obscur aux réalistes, et qui les essouffle; dès qu'ils rencontrent des expressions vraiment lyriques, ils s'exclament sur ces « bouquets de rhétorique entassés et fanés avec des fils de fer ». — L'expression lyrique! Quand est-ce qu'on comprendra qu'elle est hors la littérature! que la langue coutumière est à peine son support, le bois des cordes qui chantent? qu'elle transcrit un art dont les signes ne seront jamais connus de tous et qu'il faut *savoir* « déchiffrer »? —

Après tout, M. de Tinan pourrait me dire : « J'appelle rhétorique la poésie que je n'aime pas. » Et voilà qui nous mettrait d'accord, car une pirouette tire toujours d'affaire et ne prétend pas à la critique.

LA FÉDÉRATION WALLONNE de la province de Namur ouvre, le dimanche 25 avril, au théâtre de Namur, un Concours dramatique entre tous les cercles de la Wallonie.

Onze cents francs de primes y sont affectés.

Prière aux Sociétés qui désirent y participer, de se faire inscrire, chez M. Louis Bodart, rue de l'Ange, 15, à Namur.

NUMANCE, le drame lyrique de M. Vanden Eeden, sera représenté en décembre prochain au Théâtre Royal d'Anvers. M. Giraud montera luxueusement cet ouvrage, avec décors et costumes entièrement nouveaux.

LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS SYMPHONIQUES YSAYE annonce son quatrième concert de la saison pour le dimanche 28 mars au théâtre de l'Alhambra.

Ce concert aura lieu avec le concours de MM. Thomson et Ysaye, les deux protagonistes de l'école belge du violon. Parmi les morceaux au programme: le concerto de Brahms pour violon et orchestre exécuté par M. Thomson (pour la première fois à Bruxelles) et le concerto pour deux violons de Bach exécuté par MM. Ysaye et Thomson.

Par extraordinaire ce concert aura lieu à 1 h. 1/2 et la répétition le samedi 27 à 2 heures.

Pour les abonnements et les places s'adresser à la Maison Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour à Bruxelles.

UN TOURNOI POÉTIQUE A LA MAISON D'ART. — Sous ce titre un peu insolite, le *Salon d'art idéaliste* a organisé une séance de

déclamation consacrée aux seuls poètes belges, avec une conférence de M. Albert du Chastain en guise de préface. Il est probable que si l'on n'avait pas donné à cette soirée une étiquette absurde, elle aurait attiré moins de monde.

Nous avons eu, tout récemment encore, l'occasion de louer le talent oratoire de M. du Chastain. Sa conférence, dont le sujet annoncé était « le Mouvement littéraire en Belgique », n'a pas été un examen critique; elle s'est restreinte à l'exposé sommaire des raisons alléguées de part et d'autre par les fidèles de la versification régulière et par les novateurs de la versification individualiste.

Après cela, a commencé le « tournoi ». Bien entendu, on n'a pas tournoyé. Des jeunes gens sont venus lire, de leur mieux, des pièces nombreuses, tour à tour des pièces en vers libres et des pièces en vers traditionnels. Pendant quelque temps, on eût dit un concours de déclamation au Conservatoire, section inférieure. Il est arrivé parfois que les poèmes médiocres ont paru meilleurs, et que les poèmes bons ont paru moins bons, et cela faisait une moyenne agréable.

L'intervention, nous ne dirons pas de M<sup>lle</sup> Paulette De Backer, à qui manque trop la simplicité, mais de M. Chomé, a rehaussé fortement le niveau de ces interprétations. En dépit de quelque fatigue, l'intérêt de la séance s'est relevé vers la fin, lorsqu'on a lu, côté vers libre, les *Yeux* de M. Maeterlinck ou la *Révolte* de M. Verhaeren, côté vers régulier, la *Douleur du Mage*, de M. Gilkin, ou le *Crime de l'Archange*, de M. Giraud.

Si bien qu'au bout de cette longue soirée, l'auditoire n'était plus fatigué du tout. On lui avait prouvé, en définitive, et c'est la chose essentielle, qu'il y a en Belgique un mouvement poétique intense, riche, varié, puissant, qui s'affirme pleinement chez quelques maîtres, dont on ne trouverait aisément ailleurs ni les maîtres ni les égaux.

(*Journal de Bruxelles.*)

E. V.

AU DIABLE-AU-CORPS. — Une première sensationnelle, rue aux Choux, mercredi dernier. On jouait, pour la première fois, au théâtre d'ombres, le *Voyage d'Onze Karel in Egypte*, fantaisie en six tableaux, due à la verve amusante de Rhamsès II, l'humoriste facétieux.

Les ombres, fines et artistiques, sont de M. Hendrick.

On a chanté, également pour la première fois, *Ninon la Vengeance*, paroles de Rhamsès II, musique de Georges Verviers, et *Amour cruel*, paroles de Fritz Lutens, musique de Jules Baur, que le public a beaucoup applaudi. Pour la première fois encore, « le poète topographique » Louis Fallens a dit l'*Histoire de la Grand'Place de Bruxelles*, qui a secoué de rire le public qui s'étouffait dans la jolie salle de la rue aux Choux.

## Bibliographie

FERD. VANDÉREM: Les deux rives, roman. — J. H. ROSNY: Nouvel amour. Coll. du Lotus bleu. — RICHARD O'MONROY: Turtur et Toto. — DUC D'AUMALE: Le roi Louis-Philippe et le droit de grâce. — DANIEL LESUEUR: Invincible charme, roman. — FERD. FABRE: Taillevent. — PAUL ALEXIS: La Comtesse. — EMILE ZOLA: Nouvelle campagne. — GASTON SCHEFER: Salon de 1897; 1<sup>re</sup> livraison. — XANROF: Cris du cœur. — ADOLPHE BOSCHOT: La crise poétique.



# En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage *L'Affiche Belge*.



En Souscription chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

# LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par **Arnold GOFFIN**

*Volume in-18, 3.50 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

## HÉLÈNE

NOUVELLE

*Volume in-12, 3 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par **Paul ARDEN**

Un volume in-18 de 250 pages.

**PRIX : 3.50 francs**

### VIENT DE PARAITRE

## LE FRISSON DU SPHINX

par **Jean DELVILLE**

ÉDITION DE LUXE

**In-8° 3 FRANCS**

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

**SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE**

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes  
par **Arnold GOFFIN**

*Un volume in-16, d'environ 200 pages*

**PRIX : 1 franc 25**

Quelques exemplaires sur hollandaise: 2 50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 14

3 Avril 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ROBERT CANTEL. — Psychologie et Morale.  
N. L. — Musique.  
ARNOLD GOFFIN. — I. Fioretti, (Lettre à M. A. B.)  
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires, tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Emile Boisacq, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalet*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livraison de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- ROPEARTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## M. Paul Bourget.

PSYCHOLOGUE ET MORALISTE

M. Paul Bourget, le maître de nos analystes contemporains et le plus penseur de nos romanciers, vient de publier un nouveau volume : *Recommencements* (1).

Le titre de ce recueil de nouvelles, qu'il est curieux à plus d'un point de vue de rapprocher des deux séries des *Pastels* et des *Nouveaux Pastels*, caractérise nettement les nouvelles préoccupations de leur auteur; elles avaient été révélées au public par *La Terre promise* et par *Cosmopolis*, dans le roman; et dans les nouvelles, par ce délicieux petit conte, délicat et navrant, *Un Scrupule*.

On se souvient du bruit que firent ces différentes publications paraissant en trois mois de temps, au commencement de l'hiver 1892.

La critique et le public s'étonnèrent du changement survenu dans l'âme de l'un de leurs écrivains préférés; on crut à une sorte de crise qui serait venue troubler profondément le courant des idées ordinaires de M. Bourget; et pour tout expliquer d'un mot, l'on déclara que de *psychologue* il était devenu *moraliste*.

Un changement aussi profond s'était-il véritablement accompli pendant les deux années de silence, qui séparent la publication de la *Physiologie de l'Amour moderne* de celle de *La Terre promise*? C'est ce qu'il eut fallu démontrer pour justifier la nouvelle épithète, que le public dans son goût de la simplification et de l'unité, allait employer désormais pour caractériser M. Paul Bourget, et le classer parmi tous nos romanciers.

(1) Un volume. Paris, Lemerre. 3 fr. 50.

Or, il nous semble qu'après un examen consciencieux, pareille démonstration eut été bien difficile à établir solidement; tout au contraire, nous voyons dans l'œuvre de M. Bourget, qui est avant tout celle d'un penseur, celle d'un disciple de l'admirable philosophe et psychologue que fut Taine, une unité d'autant plus à remarquer, que sans paraître avoir été préconçue, elle ressort clairement, malgré toute la diversité des formes qu'elle revêt.

Quel que soit le sujet qu'il ait abordé, critique, notation de sensations, étude de crises sentimentales, peinture de caractères ou de mœurs, M. Paul Bourget semble avoir été toujours et surtout préoccupé d'une grande idée, celle de la *responsabilité*.

C'est elle qui donne à ses livres, même les plus spéciaux, les plus « d'exception », cette force, cette gravité, qui fait qu'on ne saurait les fermer sans y songer longuement. L'impression que nous font ses œuvres va au-delà de la sensibilité du public dilettante ou de l'intelligence avide du critique; elle atteint leur conscience à tous les deux, et si profondément que le souvenir en reste à jamais inoubliable.

La distinction profonde qui sépare le Psychologue du Moraliste a été très exactement établie par M. Paul Bourget lui-même, dans son remarquable essai sur Alexandre Dumas fils (2). « Le Moraliste est très voisin du Psychologue par l'objet de son étude, car l'un et l'autre est curieux d'atteindre les arrières-fonds de l'âme et veut connaître le mobile des hommes.... Mais le Psychologue analyse seulement pour analyser, et le Moraliste analyse afin de juger. »

Les beautés de l'art, la perspicacité et l'étendue

(2) *Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine*; voyez le chapitre intitulé *Le Moraliste*, pages 5 à 25.



de la pensée peuvent suffire au Psychologue, le Moraliste réclame l'étude de la Vie pour la rendre aux hommes meilleure et plus douce; il ne saurait donner un autre champ à son activité. Le premier contemple et songe; le second pense et agit.

Et c'est à dessein que j'ai employé ce dernier mot, car il me semble caractéristique. Peut-on admettre, en effet, qu'en créant son œuvre l'écrivain et l'artiste restent dans le domaine de la pure contemplation? Je ne le pense point, et je crois au contraire, qu'il n'est pas d'œuvre sans action. Écrire un poème ou un roman, ébaucher une statue, ciseler un vase précieux, peindre un portrait ou un paysage, orchestrer une symphonie, c'est agir, et agir pour les autres, car aucune de nos actions n'a son but entier et unique en nous-mêmes. Or, agir pour les autres, c'est exercer sur eux une influence, faible ou forte, bonne ou mauvaise. De la qualité de cette action dépendra une part du bonheur d'autrui; quelle que soit cette part, il semble impossible de s'y montrer indifférent, de se refuser à en assumer la responsabilité.

C'est précisément là le fond de presque tous les romans de M. Paul Bourget. Il nous montre toujours l'un de ses personnages, poussé par la curiosité psychologique ou amoureuse, ou par la passion, séparer nettement son rôle d'*homme* de son rôle de curieux ou d'amant, et, garder exclusivement celui-ci; comme tous les égoïstes actifs qui s'amuse au jeu terrible d'exciter les passions des autres, il exerce fatalement sur ceux qu'il approche — et qui l'intéressent — une action funeste; il représente en effet une force morale et sociale dissolvante de la volonté, c'est-à-dire de la résistance, et que rien ne retient, car il n'existe plus pour lui ni devoirs, ni ménagements envers autrui. — Les événements se précipitent, et leur dénouement est parfois si tragique et si irrémédiable, que le sceptique dilettante en garde éternellement le remords.

Les deux premiers romans de M. Paul Bourget n'indiquaient pas encore d'une manière tout à fait claire cette continuelle tendance à l'étude de la responsabilité. *L'Irréparable* (1884) et *Cruelle Enigme* (1885) — les titres suffiraient d'ailleurs à les caractériser — laissent plutôt une impression de tristesse et de crainte. L'amour y apparaît comme une chose cruelle, fatale, que nous subissons sans avoir à aucun instant une action quelconque sur elle, qui vient bouleverser toute notre vie, transformer notre caractère et nous créer une

nouvelle existence, par l'introduction dans nos habitudes de la terrible discipline de la sensualité. Malgré tout le mépris d'Hubert Liauran pour M<sup>me</sup> de Sauve, malgré tout le désespoir de celle-ci à la vue de son bonheur détruit, ils ne peuvent résister l'un et l'autre à la violence du désir passionnel qui continue de les étreindre au milieu de leurs douleurs et de leurs haines. Ils se reprennent « d'une de ces étreintes affolées et silencieuses, dans lesquelles fondent toutes les rancunes, justes et injustes, mais aussi toutes les dignités. Ce sont des minutes où ni l'homme ni la femme ne prononcent le mot : je t'aime, comme s'ils éprouvaient que ces égarements-là n'ont en effet plus rien de commun avec l'amour ».

Il semble qu'un jeu de la fatalité ait rendu leur amour implacable, et qu'ils soient les premières victimes de la violence de leurs désirs. « Hélas ! c'est une profonde vérité que « l'homme est tel que son amour »; mais cet amour, pourquoi et d'où nous vient-il? Question sans réponse, et, comme la trahison de la femme, comme la faiblesse de l'homme, comme la vie même, cruelle, cruelle énigme ! »

C'est sur ce mot plein de souffrance et d'anxiété que se termine ce livre. L'auteur, par une pénétrante analyse, avait montré que l'amour peut être la cause de maux si accablants et si imprévus, qu'ils semblent nous avoir été envoyés par une sorte de divinité terrible, inexorable et aveugle.

Mais ces douleurs sont-elles réellement inhérentes à l'amour, ou ne sont-elles pas plutôt liées à notre amour particulier? L'homme est-il tel que son amour, — pour reprendre l'expression proverbiale citée par M. Paul Bourget, — ou l'amour est-il tel que l'homme qu'il possède? La cause de nos souffrances est-elle en dehors de nous, comme une loi fatale qui nous domine, ou est-elle en nous, au point que nous puissions la modifier, dans une certaine mesure tout au moins? Sommes-nous des victimes, ou sommes-nous des coupables, même presque inconscients? Sommes-nous innocents du malheur des autres et du nôtre propre, ou en sommes-nous responsables?

Telle est la grave question qui semble avoir alors préoccupé M. Paul Bourget. L'on comprend d'ailleurs que son tempérament d'analyste plein du désir de comprendre, et de penseur habitué aux spéculations exactes, l'ait poussé à fouiller l'énigme qu'il avait découverte et, chose plus précieuse encore, isolée avec tant de soin.

Toutes les œuvres qui suivront ses deux premiers livres, *Un Crime d'amour* (1886), *André Cornélis* (janvier 1887), *Mensonges* (octobre 1887), *Le Disciple* (1889), *Un Cœur de femme* (1890) et quelques-uns des délicieux *Pastels* (1889) et *Nouveaux Pastels* (1890) décèleront la constante préoccupation de la recherche de la responsabilité en amour. C'est là le fond philosophique de tous ces romans. Plus tard de nouvelles préoccupations se montreront dans les livres de M. Paul Bourget; annoncées déjà dans *Le Disciple*, elles apparaîtront lumineusement dans *La Terre promise* et dans *Cosmopolis*.

*Un Crime d'amour*, c'est l'histoire du jeune homme sceptique, égoïste et sans passion qui séduit une jeune femme romanesque, rêvant l'amour comme une ivresse sans fin où l'âme a plus de part que les sens. Le jour où elle démêle toutes les froides analyses et les calculs cruels de son amant, elle sentira son bonheur s'effondrer, sa vie se briser, sans cependant pouvoir haïr celui qu'elle aimait; chez le jeune homme, la vue de ce désastre dont il est l'auteur ranime quelque générosité, et les deux amants perdus l'un par l'absence d'amour et l'autre par trop d'amour, tentent de racheter leur passé coupable par une pitié douloureuse.

Le sujet d'*Un Cœur de femme* est à peu près identique. Mais ici le séducteur Casal est réellement amoureux de M<sup>me</sup> de Tillières; elle cède dans un moment de folle angoisse, et son fiancé, le comte de Poyanne, la quitte, désespéré. Elle-même quitte définitivement Paris, sans trop accuser Casal qu'elle reconnaît sincère, quoique, en réalité il soit la cause de son malheur.

Dans *Mensonges*, c'est la femme, M<sup>me</sup> Moraines, qui peut être rendue responsable du désespoir et du suicide du jeune poète René Vinci, qu'elle a attiré dans ses bras, tout en gardant son ancien amant, le baron Desforges.

Dans *Le Disciple*, Robert Greslou, le précepteur du jeune Lucien de Jussat-Randon, dans le simple but de faire une expérience psychologique, séduit la sœur de son élève, Charlotte de Jussat, qui s'abandonne à lui à la condition qu'ils se tueront ensemble. Il la trahit au dernier moment; elle s'empoisonne et meurt.

Mais à propos de ce dernier livre, une nouvelle question se pose. Dans les trois premiers romans dont nous venons d'esquisser le sujet, il ne s'agissait que de responsabilité amoureuse. Or, celle-ci

peut souvent être excusée par la passion des personnages, — comme c'est le cas dans *Un cœur de femme*; et M. Paul Bourget a fort bien montré dans la lettre d'introduction à *Gladys*, le beau roman d'analyse de M. Hugues le Roux, tout ce qu'il y a de difficile à trancher dans cette grave question :

« Quel est le droit de chaque être dans l'amour? Comment et par quels désordres le scrupule de la délicatesse est-il comme supprimé dans certains milieux et dans certains êtres lorsqu'il s'agit de ce sentiment? Y a-t-il une vraie indifférence dans des entreprises de séduction ainsi combinées, ou bien cette combinaison sert-elle seulement d'orgueilleux prétexte à un besoin beaucoup plus simple, beaucoup plus sincère : celui de sentir! Ce besoin est-il légitime et jusqu'à quel point sommes-nous criminels en faisant d'une autre créature cet instrument d'émotion? Est-il possible même de se placer vis-à-vis des troubles qu'on inspire dans cette attitude de dilettante? N'y a-t-il pas dans l'amour une force saine et inévitable de contagion et de domination qui, le plus souvent, triomphe de ces partis-pris de vanité, si bien que le rôle d'égoïste et de contemplateur ne saurait plus être tenu à un moment sans confiner à la cruauté? Cette cruauté elle-même, quelle est-elle et d'où vient-elle? Laclos a-t-il raison de nous montrer dans le Valmont de la fin de ses *Liaisons* une âme de scélérat, conquise malgré tout par l'agonie qu'elle inflige, et incapable de ne pas l'infliger? »

Mais si, dans *Le Disciple*, un problème analogue est examiné, une autre question plus grave y surgit; et elle attirera d'autant plus notre attention qu'elle sera la première indication d'un nouvel ordre de préoccupations pour M. Paul Bourget.

Cette fois, il ne s'agit plus seulement d'amour, de passion. Le sujet prend plus d'envergure; il contient plus de large et vivante humanité; sa portée est infiniment plus étendue et plus générale.

Car, comme M. Bourget l'écrivait dans la même lettre à M. Hugues Le Roux dont nous citions tout à l'heure un passage :

« Venant à raconter maintenant les émotions de deux êtres de luxe, j'imagine que vous auriez comme un remords de trop les plaindre. S'ils sont malheureux, ce malheur n'ira pas sans volupté : celle de vivre leur vie librement, longuement, profondément. Ils auront le loisir de la mélancolie et du désespoir qui est un luxe encore, et, de tous les



privilèges de la fortune, le seul peut-être qui soit enviable. »

Dès *Le Disciple*, au contraire, les cas examinés par M. Bourget ont une valeur tout à fait générale; et je n'en veux d'autre preuve qu'un des deux sujets qui font la trame de ce livre.

Certaines doctrines philosophiques, le déterminisme ou le fatalisme scientifique, par exemple, sont-elles par elles-mêmes dangereuses et destructives? Le philosophe qui nie l'existence du bien et du mal est-il responsable moralement des actions du disciple qui suivrait ses doctrines à la lettre?

M. Paul Bourget semble trancher la question dans le sens affirmatif lorsqu'il nous montre la pitié et le remords d'Adrien Sixte devant le cadavre de son élève Robert Greslou; et je pense qu'il n'a point tort. Je sais que l'on m'objectera que le philosophe n'a point à se préoccuper de la portée sociale ou morale des idées qu'il croit justes; mais je pense cependant qu'il est inadmissible que l'on défende des idées aussi profondément subversives de toute notre vie, sans mettre en garde ses lecteurs contre les dangers de l'introduction de pareilles doctrines dans une société basée uniquement sur les thèses exactement opposées. Je ne pense pas que l'on puisse prétendre au droit de détruire philosophiquement toute morale, sans assumer le devoir de montrer pratiquement la nécessité du respect de la morale sur laquelle vit notre société.

Je veux bien admettre aussi que Robert Greslou est un névrosé sensuel et orgueilleux, que peu de personnes bien équilibrées eussent conçu des projets pareils aux siens; mais il n'en reste pas moins certain qu'Adrien Sixte en ruinant toute idée morale chez ce jeune homme, a détruit la dernière des barrières qui pouvait le retenir, et que vis-à-vis de lui-même au moins, il en porte la responsabilité.

C'est d'ailleurs ce que M. Paul Bourget indiquait dans la préface de ce livre, lorsqu'il écrivait au jeune Français à qui ce livre est dédié: « Tu vas cherchant dans nos volumes, à nous tes aînés, des réponses aux questions qui te tourmentent. Et des réponses ainsi rencontrées dans ces volumes dépend un peu de ta vie morale, un peu de ton âme; et ta vie morale, c'est la vie morale de la France même, — ton âme, c'est son âme. Dans vingt ans d'ici, toi et tes frères, vous aurez en main la fortune de cette vieille patrie,

notre mère commune. Vous serez cette patrie elle-même. Qu'auras-tu recueilli, qu'aurez-vous recueilli dans nos ouvrages? Pensant à cela, il n'est pas d'honnête homme de lettres, si chétif soit-il, qui ne doive trembler de responsabilité... »

Après l'étude de la responsabilité de l'écrivain, vient celle de la responsabilité paternelle; comme l'auteur l'écrivait dans la Préface, *La Terre promise* aurait pu être appelée *Le Livre de l'Enfant*.

L'amant d'une femme du monde se croit trahi par sa maîtresse et la quitte. Plusieurs années après il se fiance à une jeune fille pieuse et très aimante. Pendant un long séjour dans une ville d'eaux, il apprend que son ancienne maîtresse vient d'arriver avec sa petite fille dans l'hôtel où la mère de sa fiancée, sa fiancée et lui sont descendus. L'âge de cette enfant, sa ressemblance frappante avec la sœur du jeune homme, ne lui laissent plus aucun doute; c'est lui le père de la petite fille; la mère est mourante; peut-il alors abandonner sa fille pour se marier, ou doit-il rompre l'union projetée, prendre sur lui de détruire le bonheur d'une innocente, de sa fiancée, pour consacrer sa vie à la protection de son enfant?

C'est dans ce dernier sens que l'auteur a écrit son livre, l'un de ses meilleurs au point de vue de la réalisation plastique, ce qui prouve, une fois de plus, que dans des genres-frontières comme le roman et le théâtre, presque intermédiaires entre l'œuvre lyrique et l'œuvre didactique, la défense d'une thèse, si elle est une difficulté, n'est pas un obstacle à l'exécution artistique.

*Cosmopolis* présente d'abord un tableau fort curieux du monde des errants de la haute vie; une loi s'en dégage, celle de la permanence de la race. Mais ce n'est pas à ce point de vue que nous examinerons ce volume. M. Paul Bourget y a traité une question d'une envergure plus haute et d'une importance beaucoup plus grande, à son point de vue même, car si nous n'avons montré dans toutes les œuvres de M. Bourget de constantes préoccupations morales, on serait presque autorisé à juger ses premiers romans au nom des principes qu'il défend dans *Cosmopolis*.

Un écrivain, analyste et romancier, Julien Dorsenne, à Rome pour quelques mois, y fréquente la haute société cosmopolite. Il reçoit les confidences d'une jeune fille, Alba Steno, qui semble soupçonner les relations de sa mère avec un peintre américain, Lincoln Maitland. Lorsque

aucun doute ne lui est plus possible, elle se sent si seule et si malheureuse qu'elle avoue à Dorsenne son amour pour lui et qu'elle lui demande de la sauver en l'épousant. Celui-ci refuse et Alba se tue.

Il est curieux de constater que Dorsenne est exactement le psychologue dont M. Paul Bourget avait esquissé le portrait dans ses *Nouveaux Essais* que nous avons cités au commencement de cet article.

« Dorsenne n'avait jamais eu qu'une passion, trop exceptionnelle pour ne pas dérouter l'observateur ordinaire, et développée dans un sens si singulier qu'elle devait revêtir tour à tour pour les plus bienveillants des apparences d'une attitude presque outrageante ou bien celles d'un abominable égoïsme et d'une profonde corruption. Dorsenne aimait à comprendre — pour comprendre. Il rêvait d'éprouver de l'existence humaine le plus grand nombre des impressions qu'elle peut donner et de les penser après les avoir éprouvées. Sa constante étude avait donc consisté à traverser le plus de milieux différents qu'il lui avait été possible. Mais il les avait traversés en s'y prêtant, sans jamais s'y donner, avec cette idée toujours présente dans l'arrière-fond de son esprit qu'il existait de par ailleurs d'autres mœurs à connaître, d'autres caractères à regarder, d'autres personnages à revêtir, d'autres sensations sous lesquelles vibrer... Il avait très peu de cœur. Mais, en revanche, il avait beaucoup de nerfs, et si le cœur est nécessaire pour sentir véritablement jusqu'à ce don complet de soi qui ne recule même pas devant la mort, les nerfs et leur irritabilité souffrante suffisent à celui qui veut peindre les passions humaines, l'amour surtout, avec ses joies et ses douleurs que l'on sait lorsqu'on les éprouve à un certain degré. Dans chacun des milieux traversés au cours de son vagabondage sentimental, toujours il essayait de trouver une femme qui résumât dans son charme tout le charme épars de ce milieu. »

C'est cette curiosité effrénée du psychologue que M. Paul Bourget condamne dans *Cosmopolis*. Après la mort d'Aba Steno, un ami de Dorsenne, le marquis de Montfanon, un ancien zouave pontifical, un des héros de la charge de Patay, lui montre dans une admirable conversation les dangers et l'immoralité de la doctrine de l'indifférence au bien et au mal que l'écrivain avait souvent soutenue.

« Vous vouliez n'être qu'un spectateur de la pièce, le monsieur du balcon qui essuie les verres de sa lorgnette pour ne rien perdre de la comédie. Hé bien ! Vous n'avez pas pu. Ce n'est pas permis à l'homme, ce rôle-là. Il faut qu'il agisse, et il agit toujours, même quand il croit regarder seulement, même quand il se lave les mains comme Ponce-Pilate, ce dilettante aussi et qui disait le mot de vos maîtres et le vôtre : « Qu'est-ce que la vérité ? » La vérité, c'est qu'il y a toujours partout un devoir à remplir... Les cosmopolites ne fondent rien, ne sèment rien, ne fécondent rien. Ils jouissent... Quand cette jouissance-là s'attaque à la sensation et au sentiment, ce n'est que moitié mal. Mais quand elle s'attaque à la pensée, comme chez vous, comme chez tous les dilettantes de votre école, c'est le grand péché intellectuel, un de ceux dont il est écrit qu'ils ne seront pas pardonnés... »

— « Il y a du vrai dans ce que vous dites, mais vous vous trompez si vous croyez que les intellectuels les plus intransigeants de notre âge n'en ont pas souffert aussi de cet abus de la pensée... Qu'y faire, hélas ! C'est la maladie d'un siècle trop cultivé et elle n'a pas de guérison... »

— « Elle en a une, et que vous ne voulez pas voir... Vous ne niez pas que Balzac fut le plus hardi de vos écrivains modernes, et faut-il que ce soit moi, un ignorant, qui vous cite, à vous, le mandarin du suprême bouton, la phrase qui domine son œuvre : « *La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion...* »

On voit l'énorme portée de pareilles conclusions. L'idée du devoir apparaît dominante, rien ne peut excuser son oubli, car celui-ci ne va jamais sans entraîner le malheur ou la mort d'innocents.

Dans le dernier volume de M. Paul Bourget, *Recommencements*, je ne prendrai qu'une des nouvelles, la plus caractéristique peut-être, *Le David*. Toutes sont des plus curieuses, et méritent d'être méditées, car elles ne sont sous des formes très différentes que la mise en action de l'idée du rachat des fautes par une vie de devoir, par un recommencement d'existence morale.

Yves Clouet est le plus richement doué et le plus fécond des statuaires ; sorte de Rubens de la sculpture, il n'admire que la vie débordante de force, de bonheur et de beauté. Sa femme devient enceinte après plusieurs années de mariage, et il rêve d'avoir le fils le plus beau et le plus artiste



possible. Il n'entoure sa femme que d'impressions de beauté. En dépit de toutes les précautions prises, elle fait une chute et l'enfant naît difforme et maladif.

Le sculpteur en conçoit un tel désespoir qu'il cesse tout travail et qu'il enveloppe dans une même haine torturante la mère et l'enfant.

Quelques années plus tard, on le voit reprendre son travail; mais il n'en laisse rien savoir à personne: dans son atelier, seul avec ses rêves et ses regrets, il modèle la statue d'un David, celle de l'enfant qu'il avait rêvé. Sa femme soupçonne l'objet de son travail. Un jour que, la statue achevée, Yves Clouet la montre au seul ami qu'il reçoive encore, il entend des sanglots à la porte: c'est sa femme qui vient d'apprendre toute l'injustice du père et du mari, ses regrets et ses rêves. Le sculpteur sent sa haine se fondre en pitié, et, embrassant son fils, il prie sa femme de lui pardonner.

...  
Nous croyons l'avoir suffisamment montré: une unité parfaite se rencontre dans les préoccupations de M. Paul Bourget. Son œuvre est une des plus vastes, des plus complexes et des plus belles études de la responsabilité humaine que l'on ait faite. A une époque où une curiosité malsaine dans ses excès, avait remplacé dans toutes les classes de la société la religion et la morale, il a eu le courage de s'élever contre ces tendances et par d'admirables livres, de forcer, ses contemporains à considérer les questions morales comme les plus essentielles, car elles sont à la base de toute société.

Sous ce rapport, il occupera en France le premier rang parmi les écrivains qui ont travaillé à la renaissance idéaliste de leur patrie, et à toute l'admiration qu'appelle l'œuvre, s'ajoutera la reconnaissance de tous pour l'écrivain qui a osé montrer que derrière toutes les situations, même derrière celle de l'écrivain et de l'artiste, il y a un *homme*, membre actif d'une société humaine, envers laquelle il a des devoirs et des responsabilités qu'il lui est interdit de jamais oublier.

ROBERT CANTEL.

## Musique

La société des concerts Ysaye a voulu compléter la série des belles émotions artistiques qu'elle a suscitées cet hiver. Le concerto en ré mineur de J. S. Bach, pour deux violons et orchestre, exécuté par MM. César Thomson et Eug. Ysaye servait de point culminant au programme de clôture.

Cette œuvre d'inspiration divine, interprétée par les deux leaders belges de l'Archet n'aurait pu faire plus vive impression.

MM. Ysaye et Thomson, tout en ayant un tempérament essentiellement différent, ont su mettre l'accent sincère qu'exige ces grandes pages de Bach. Tandis que M. Thomson avec la correction absolue de ses traits, la simplicité de son jeu dégagait la forme classique de l'œuvre et rendait tangible la sérénité de la facture, M. Ysaye avec son exubérance instinctive, utilisait les sonorités tour à tour chaudes ou aériennes de son instrument, pour exprimer la sentimentalité rêveuse des trois parties du concerto. Comment ne pas partager après semblables auditions l'emballement du public qui a réservé à ces interprètes inoubliables des ovations aussi enthousiastes que répétées. Le concert avait commencé par l'ouverture n° 3 de Leonore de Beethoven un peu froidement dirigée par M. d'Indy qui semblait plus à son aise dans la symphonie italienne de Mendelssohn Bartholdy. Symphonie exquise de mélodie dont l'orchestre a souligné avec art les délicates arabesques et les caprices de rythme. Une nouvelle exécution d'Istar, le poème symphonique de V. d'Indy est venu contraster par son instrumentation colorée aux timbres étranges avec ses pages douces et sorties de l'auteur des romances sans paroles. M. César Thomson avait joué au début du concert, le concerto en la mineur de Reinhold Becher dans lequel il a fait valoir ses qualités de virtuose. Pour finir, une exécution vibrante de la Marche Joyeuse de Chabrier a préparé gaiement le public aux joies carnavalesques du dehors.

Le Théâtre de la Monnaie a repris *Les Dragons de Villars*, le joyeux petit opéra comique de Maillart. Après un repos de quelques années la musique pas plus que le sujet n'ont perdu de leur charme, et dans cette pièce restée jeune, chose rare, ce sont les interprètes qui semblent vieillir.

M<sup>me</sup> Ginnoli a eu de bons moments dans le rôle de Rose Friquet, M. Isouard aurait bien voulu tourner au tragique cette idylle rustique, les honneurs de la soirée ont été pour M. Boyer dont la jolie voix et la faconde ont trouvé à se déployer dans le rôle de Belamy.

Aujourd'hui reprise des *Pêcheurs de Perles*.

N. L.

## I. Fioretti.

Réponse à M. A. B.

Quoique j'aie l'humeur peu encline à la controverse, il me semble difficile de laisser passer sans quelques brefs commentaires la dissertation savante que vous avez publiée dans la *Jeune Belgique*, à propos des *Fioretti*.

Cette traduction est « prématurée » selon vous parce que « malgré les études APPROFONDIES » des érudits italiens « on en est encore à attendre les PREMIERS éclaircissements » sur l'auteur, le texte exact etc. de ce « curieux petit livre »... Il est fort heureux que cette singulière façon de voir n'ait point prévalu, jusqu'à présent, car, sans conteste, serions-nous privés de toute version d'Homère, de la Bible, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc. etc., s'il avait fallu différer leur publication jusqu'à la fin des querelles des scolastes, exégètes, etc. au sujet de ces œuvres ! Au surplus, quelle raison d'être restera-t-il aux érudits, le jour où ils seront d'accord ?

Pour être conséquent, sans doute exigerez-vous que l'on mette sous scellés les livres et les manuscrits de la Bibliothèque royale, en attendant que les conservateurs aient le loisir de les examiner et de les cataloguer ? Et, je vous confie, qu'à ce même point de vue, il me paraîtrait convenable de reléguer la Vénus de Milo dans une cave, aussi longtemps que ses bras n'auront pu être reconstitués, ou, du moins, tant que les fonctionnaires compétents n'émettront aucune hypothèse convaincante au sujet de la position des membres mutilés !

Vous êtes plus rigoureux que logique car ne deviez-vous pas condamner — du même adjectif ! — et ma traduction et les innombrables éditions italiennes de *Fioretti* ? Et n'est-il pas plaisant de vous voir reprocher aux Bollandistes d'avoir dédaigné ce recueil « qui raconte à merveille l'histoire du *Poverello* », en même temps que vous en blâmez une simple traduction ?

Telle quelle, à mon sens, cette « compilation », d'où qu'elle provienne, respandit d'une indéniable beauté ingénue, au charme de laquelle les poètes, les artistes et d'autres âmes simples ne resteront pas insensibles. Et comme il ne s'agit pas d'une œuvre personnelle, je ne crains point d'ajouter que le succès a corroboré mon opinion, puisque l'édition est à peu près épuisée.

— Vous qualifiez, plus loin, l'enseignement de St-François, d'« hérésie nouvelle » qui rejetait toute obéissance et bornait le culte à la prière mentale ! Vous me permettez, je suppose, de contredire de semblables assertions qui sont d'une érudition tout à fait fabuleuse ! Il suffit de lire les *Fioretti* pour apercevoir à quel point le portrait de ces « protestants de la première heure » s'est travesti dans votre imagination. Je conviens volontiers, d'ailleurs, que vous l'embellissez ainsi aux yeux

des gens éclairés ; mais, à mon grand regret, je n'en fais point partie !

Au risque de déranger votre philosophie de l'histoire je vous apprendrai cependant que la fondation de l'ordre a suivi une messe entendue par St-François et son premier disciple, Bernard de Quinteville. (*Fioretti* ch. II) ; que la Règle élaborée par le fondateur réclamait l'obéissance absolue, complète, immédiate, au point que St-François disait énergiquement : « *Ce sont des morts que je veux pour disciples, non des vivants !* » enfin, que ce « révolutionnaire » en opposition, selon vous, avec l'Église, a vu approuver son institut par Innocent III, en 1210 et par le concile du Latran en 1215.

Il est vraiment regrettable que les protestants n'aient pas suivis la trace du précurseur que votre perspicacité leur a découvert !

ARNOLD GOFFIN.

---

**Memento**


---

CONFÉRENCES DE LA JEUNE BELGIQUE AU SALON D'ART IDÉALISTE.  
— Nous empruntons au *Journal de Bruxelles* les comptes-rendus qui suivent : l'abondance des matières nous forcent à remettre au prochain numéro le résumé de la conférence de M. Cantel.

*Conférence de M. Francis de Croisset.* — Le samedi 20 mars le poète Francis de Croisset a fait à la Maison d'Art une conférence sur « l'amour chez les jeunes poètes ». Un public nombreux et cependant choisi se pressait dans le hall, alléché, sans doute, par l'espoir d'entendre des révélations piquantes sur la vie privée de quelques écrivains. Mais M. de Croisset s'est très délicatement borné à parler de l'amour tel qu'il apparaît dans les livres des jeunes poètes, car c'est par leurs livres seulement que les écrivains appartiennent au public.

La causerie de M. de Croisset, pleine d'élégance et de charme, ressemblait par moment à un poème en prose. C'était pour le public un vrai régal littéraire. Mais cela rend assez malaisée la confection d'un résumé. Essayons pourtant.

M. de Croisset nous a montré l'amour, le bel Eros des Grecs, entrant dans les lettres françaises avec Ronsard. Voiture le coiffe d'une perruque poudrée et l'habille en marquis. André Chénier le dépouille de ce vêtement moderne et lui rend sa nudité antique. Mais depuis Jean-Jacques Rousseau, l'Amour souffre. C'est le Werther de Goethe, le René de Chateaubriand. De nos jours la maladie dure encore. M. de Croisset signale chez les jeunes poètes une sorte de mépris de la femme : ils la méprisent, dit-il, mais... il ne la dédaignent pas ! On ne s'en aperçoit que trop à lire certaines œuvres.

De fait, il y a une crise dans l'idéal. Rossetti, Burne-Jones et Wagner ont poussé nos jeunes poètes vers des raffinements nouveaux. On veut du nouveau en amour. Et le nouveau, on le demande à la corruption. Celle-ci, chez les vrais poètes, ne va pas sans une profonde mélancolie, qui fait sa beauté ou tout au moins son attrait, car le vice gai est répugnant.

Après ces généralités, accompagnées d'ailleurs de réserves morales qui n'eussent rien perdu à être un peu plus accentuées ;



M. de Croisset a passé en revue les jeunes poètes les plus notoires. Trop modestement il s'est oublié lui-même, mais peut être était-ce pour ne pas être obligé de gronder un peu sa muse, qui n'est pas toujours sans péché.

En terminant, il a exprimé l'espoir de voir bientôt l'Amour retrouver la santé et la force et inspirer aux jeunes poètes à venir des chants moins mélancoliques et moins maladifs.

La charmante causerie du jeune poète a été couverte d'applaudissements.

*Conférence de M. Maurice Cartuyvels.* — Le jeudi suivant, M. Cartuyvels a fait, à la Maison d'Art, une conférence sur l'idée de la vie future dans l'ancienne Egypte. Malgré l'austérité du sujet, l'auditoire était nombreux. M. Cartuyvels a commencé par esquisser l'aspect de l'Egypte ancienne : en quelques traits il a peint la race des habitants, son costume, ses mœurs, son régime politique, ses idées morales. Les Egyptiens se sont beaucoup préoccupés de la mort. Jamais ils n'ont cru à l'anéantissement complet de l'homme ; au contraire, la croyance à la survie avait chez eux une énergie extraordinaire. C'est l'idée dominante. Elle a inspiré leur religion, leur morale, leur art.

D'après les Egyptiens, l'homme se compose du corps, de son double et de l'âme. Après la mort, le cadavre dûment embaumé et le double restent dans le sarcophage, mais l'âme accomplit un voyage dans les régions d'outre-tombe. Ce voyage est très compliqué et très périlleux. L'âme rencontre mille dangers. Heureusement l'on a confectionné à son intention un guide dans l'autre monde, une sorte de Bèdecker de l'au delà, dont un exemplaire est soigneusement remis au mort et enfermé dans le sarcophage avec la momie, faute de pouvoir être mis entre les mains de l'âme elle-même : c'est le célèbre *Livre des Morts*, où se trouve décrit minutieusement tout le voyage posthume, avec les prières et formules magiques qu'il convient de réciter dans les moments embarrassants.

Au bout de ces pérégrinations, l'âme arrive devant le Dieu suprême, qui, assisté de plusieurs jurés, va procéder à son jugement. Le mort fait sa confession. Il jure qu'il a fait le bien et qu'il s'est abstenu du mal. Le voilà dans la grande balance. Mais, au moment du pesage, Thot, le dieu à la tête d'ibis, triche obligeamment, si c'est nécessaire, et fait un peu pencher la balance du bon côté.

Reçu dans l'autre monde, le mort reçoit des cadeaux ; par contre, il doit le service militaire, il est obligé de labourer, de semer, de travailler aux champs, — car la vie future n'est que l'image de la vie terrestre. Primitivement on égorgeait des esclaves sur la tombe des riches, pour que leurs âmes alassent travailler là-bas pour leur maître. Plus tard, on remplaça les esclaves par des statues ; enfin on se contenta de donner au mort des figurines d'argile, qui suffisaient apparemment à accomplir les travaux d'outre-tombe.

Avec le soleil qui renaît chaque jour, les morts pouvaient aussi revenir sur la terre et vivre invisibles, dans les lieux qu'ils avaient jadis habités, au milieu de leur famille. Ainsi pour l'Egyptien, la terre d'Egypte était une patrie éternelle qu'il habitait en bienheureux après la mort.

M. Cartuyvels a entremêlé cet exposé, fort élégamment fait, de réflexions personnelles sur les graves sujets philosophiques qu'il effleurait. Il a parfois donné à sa pensée un tour paradoxal et outrancier, qui risquait d'effaroucher son auditoire. Quelques traits de mœurs un peu lestes appelaient des critiques ou tout au moins des réserves que le public a paru regretter de ne pas entendre. Toutefois cela n'a nui en rien au succès du sympathique conférencier.

**AMUSANTE BOUTADE** du *Journal*, au sujet de la manière littéraire de M. Brunetière :

« M. Brunetière est parti, hier, pour l'Amérique. A l'heure où

paraîtront ces lignes, il sera entre les Deux-Mondes. Quelle scène de revue !

Quelques fidèles l'ont accompagné jusqu'au Havre, et nous devons à l'un d'eux de pouvoir donner les derniers incidents du voyage.

Un gare. Un chef de train se présente à la portière.

— Vos billets ?

M. Brunetière, très digne, ajuste son lorgnon, met sa main entre les ultimes boutons de sa redingote et, d'une haleine :

— Quand bien même que, si tant est qu'il en soit ainsi, mon voyage finisse ici, si je puis dire, sa première partie, il m'est à tous les points de vue impossible de vous remettre, quel que soit aussi bien l'usage que vous en veuillez faire, le carnet qui constitue mon seul titre, en tout point valable d'ailleurs, que quand je voulus partir j'acquis dans ce dessein, car il doit, en quelque cas que ce soit, être conservé par devers moi sans que — c'est ce sur quoi j'insiste — pour aucune raison je m'en puisse départir, toutes et quantes fois que l'on m'en sollicite. C'est clair !

Avant la fin de ce discours, la gare s'écroulait, l'employé s'était suicidé et la ligne de l'Ouest faisait faillite.

Pour M. Brunetière, impassible et serein, il s'embarquait à bord de la *Champagne*, et son voyage entrait dans une nouvelle phrase ».

LA NOUVELLE REVUE a publié dans son dernier numéro des vers de notre ami Valère Gille, desquels nous extrayons le sonnet suivant :

CHARLES BAUDELAIRE.

A ce grand cœur marqué du signe de Saturne

Il ne sied pas, sur la colline, d'ériger

Dans les bocages verts un monument léger ;

Laisse l'ombre à l'esprit songeur et taciturne.

Elève, sur le roc cette stèle et cette urne :

L'if noir remplacera le myrte et l'oranger,

Si, parmi nous, il dort comme un triste étranger,

Sois lui du moins clémente, ô douce paix nocturne !

Sur le marbre glacé qui comprime son front,

Le soir, silencieux et froids, se posent

Les corbeaux ténébreux et les aigles rapaces.

Ne grave ni flambeau, ni colombe, ni fleur ;

Respecte sa pensée amère. O toi qui passes,

Lis ces seuls mots : Il fut aimé de la douleur.

**BEAUTÉS DE LA PROSE LIBRE.** — Cet élégant et aristocratique monde féminin, à l'entour, à le cadre de gens décorés, comme je n'en ai vu nulle part, et dont les croix et les brochettes font le plus joli carillon de la vanité humaine, sur leurs poitrines de généraux inconnus de toutes les nations, et qui semblent avoir mis au pillage les boutiques de décorations du Palais royal, et sont *crochetés* jusqu'aux aides, et d'une épaule à l'autre, ou bien, aux cous de tous ces jeunes gens, cravatés de rouge, comme des commandeurs de la Légion d'honneur, et qui sont de simples baillis de Saint - Étienne, des propriétaires d'une ferme de 200,000 francs, laissée par acte, à leur mort, à l'ordre de Saint - Étienne, en l'absence d'héritiers directs ou de telles personnes désignées.

(E. et J. de Goncourt. *L'Italie d'hier*).

UN MOT de Napoléon, emprunté aux derniers souvenirs du comte d'Estourmel :

— On me croit donc bien ambitieux, dit-il un jour à Duroc.

— Il y a des gens qui s'imaginent que vous prendriez, s'il vous laissait faire, la place de Dieu le Père.

— Ah ! je n'en voudrais pas, dit l'empereur, c'est un cul-de-sac.



# En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.



Réduction au trait de l'Affiche de DEMEURE DE BEAUMONT pour son ouvrage l'Affiche Belge.



En Souscription chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

# LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

Volume in-18, 3.50 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

## HÉLÈNE

NOUVELLE

Volume in-12, 3 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

### VIENT DE PARAITRE

## LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes  
par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandé: 2.50 francs.





DIX-SEPTIÈME ANNÉE

2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 15

10 Avril 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

- ARNOLD GOFFIN. — A la dérive.  
VALÈRE GILLE. — Vers Antiques.  
— Le Collier d'Opales.  
— L'heure du Berger.  
FRANCIS DE CROISSET. — Frères et Sœurs.  
FERNAND SEVERIN. — Le Vain Amour.  
FRANZ ANSEL. — Le Vœu Suprême.  
IWAN GILKIN. — Les Adieux de Sapho.  
JULIEN ROMAN. — Irréductibilité.  
JEAN DELVILLE. — Le Fléau.  
O. G. D. — Ode à l'Automne (Keats).  
MEMENTO.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS: Gabriel d'Annunzio, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Busscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier-George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tallenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEEBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- — Edition ordinaire. . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à. . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORQUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'Imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féerique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Livres de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- EUG. ROFAERTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
20, Rue du Marché-au-Bois, 26  
BRUXELLES

Fondateur : MAX WALLER  
Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET  
ROBERT CANTEL

ABONNEMENT  
Belgique . . . . . 10 Fr.  
Etranger . . . . . 12 Fr.

## A la dérive

...L'obscurité clandestine circonvenait Maxime, et les choses, autour de lui, l'insignifiant décor, sombrés, peu à peu, parmi l'épaisseur toujours accrue de l'ombre. Dans le malaise rancunier de son oisiveté, sans même la velléité, l'éclair fortuit, l'espérance d'un vouloir ou d'un désir, il considérait la mauvaise nuit sournoise envahir sa chambre, jusqu'au moment où le réverbère placé sur le trottoir projetait sa lueur vacillante au travers les vitres de ses fenêtres... Ce crépuscule misérable aigrissait jusqu'à un regain, stérile d'ailleurs, de colère et de maladive énergie l'insipide atonie rêvassante à laquelle il était en proie ; se levant, alors, brusquement il ouvrait les rideaux : entrecoupée de terrains vagues, la chétive rue déserte alignait ses rangées parallèles de mesquines maisons, trop neuves et indigentes ; — économiques habitacles d'heureux êtres que, régulièrement, il voyait se diriger vers la ville, requis par des consignes ; à l'opposite, s'élargissait une place d'aspect provincial, encombrée de la prétentieuse et poncive architecture d'un marché, ralliement de la racaille enfantine du faubourg.

Malgré l'aridité de ce problème, sans attrait, au surplus, ni solution ! le mystère fou préoccupait Maxime, de l'existence de ses voisins... Quel inconcevable ressort, aussi souple, toujours, et tendu, faisait se démener ces gens là, et des multitudes, à leur exemple, de l'aurore maussade à la soirée pluvieuse, pour conquérir la parcimonieuse pitance animale qui, recréant leur puis-

sance dynamique volatilisée, engendre la nouvelle force en eux de recommencer ce labeur dérisoire, le lendemain ?..

Baroque et précieux paradoxe : « Passer sa vie à la gagner ! » — Si l'agir universel, l'éblouissante agitation sidérale pouvaient, au geste du destin sardonique, s'arrêter — d'un coup ! et l'humanité entière interrompre sa bagarre convulsive, la minute suffisante pour se donner, avec la conscience, le vertige de cette conception monstrueuse !.. Confondue et stupide, elle contemplerait l'inflexible balancier, dont la course règle et détermine sa démente activité, osciller, pendule sinistre, entre le vide et l'inanité... De quelle fruste argile furent donc pétries la plupart des créatures que l'assouvissement, sans plus, de leurs appétits instinctifs récompense, à leurs yeux, d'effrénés travaux, — leur insuffle le courage quotidien et la vigueur d'un élan vers un but qu'elles ne voyent pas jouxter leur point de départ ? Aveugle cheval d'un carrousel monotone qui galope et se cabre dans le présomptueux espoir d'atteindre l'écurie et la provende plus vite ! Cariatide écrasée sous le dur entablement sombre d'un monde qu'elle supporte et n'apercevra jamais ! L'homme gâche obscurément le plâtre dont on cimentera son tombeau ; — car la vie se nourrit d'elle-même et n'a point de visée plus haute... Des milliers d'individus, cependant, vont, courent, recommencent le cycle diurnal de leurs travaux, chaque matin surgissent à l'horizon de ma fenêtre, avec l'exactitude et l'automatisme des mécaniques figurines d'une horloge... Moins significatifs, peut-être, car les figurines, pure superfétation ornementale, se persuadent, certes, régir de leurs évolutions décoratives la gravitation qu'elles subissent ; créer, en quelque sorte, le temps pour, arbitrairement, le mesurer !



... La laideur de la chambre s'atténuait de la pénombre entretenue par le clignotement trouble de la lanterne du seuil, et la lucide amertume de cette heure d'équivoque ténèbre saisissait Maxime, lui en faisait prolonger le glacial enivrement.

Son incurie le résignait à la banalité délabrée de vétustes garnis, à leur ameublement hétéroclite, d'une prestigieuse hideur; mais, mentalement, il organisait la simple et magnétique demeure où le mobilier et les amples tentures foncées ou pâles, appariés de leur contraste, marieraient des couleurs profondes, la pénétrante vibration, la fastueuse et mate tonalité de teintes unies et ferventes, dont le bienfaisant reflet sur sa pensée investirait sa solitude d'une bien autre noblesse... Projets que leur seule énonciation désenchantait déjà! D'ailleurs, l'aspect sensible des choses influait, de moins en moins, sur son œil distrait et, souvent, il découvrait la réelle topographie d'un logis, des semaines après son transfert, lorsqu'il songeait à s'y établir, à déballer son bagage oublié dans les coins! Ce mode de campement précaire l'amusait; espèce de relâche transitoire, éphémère escale d'un nomade dont la native inquiétude erratique métamorphosait chaque journée en la veille indécise et désorbitée d'un départ... Outrant même, avec l'ordinaire roideur de sa logique, sa prédilection pour les domiciles provisoires, il échoua, à la fin, à l'hôtel où l'implacable nudité froide de son appartement, la figure impersonnelle et vernie des êtres et des choses, auxquelles, certes, aucun souvenir jamais ne trouverait à s'accrocher, l'enchantèrent. Avec une survivante angoisse, il se remémorait avoir, quelques mois auparavant, parcouru une rue morte, perdue au milieu d'un de ces îlots isolés de la circulation et du vacarme urbains, derrière les écuries du Palais Royal; une rue dont les maisons, par toutes leurs fenêtres encadrées d'avares rideaux jaunis, ressuaient la médiocrité moisie et niaise et la gêne honteuse... Hypnotisé par la plus lépreuse de ces habitations, il en visita le rez-de-chaussée, succession d'immenses pièces blafardes, dont le luisant parquet semblait macabrement frotté d'adipocire, et réverbérer sous l'effulgence diffuse du jour terni, le propre et funèbre appareil d'un imprescriptible anniversaire, la pompe morne d'un *memento mori* consacré au probable et maniaque suicidé qui avait saturé l'atmosphère de cette chambre de son dernier

souffle, et laissé avec son fantôme, l'odeur sùrie, le relent affadi de la folie et du marasme...

Sous un plafond très haut et nébuleux, cette salle inhospitalière s'ornait de rares sièges en chêne sculpté, rigides et surannés, anguleuse dépouille de quelque sacristie janséniste, et qui miraient leur posture puritaine dans le scrupuleux glacié du parquet. Sur de romantiques étagères, des porcelaines au galbe risiblement svelte allongeaient leur col élégiaque, enguirlandé d'emblèmes et de sentimentales devises dédorées. De chaque côté de la cheminée, un tableau se suspendait, énorme, entouré de triste ébène et d'étain, et que la livide filtration lumineuse des fenêtres moirait... La douteuse clarté du dehors, insuffisante à ranimer les choses spectrales de cette maison, rendait seulement perceptible la visqueuse brouée, la brume suintées par ses murs et qui stagnaient pour en maléficier les habitants.

Obsédé, Maxime scrutait obstinément l'obscurité chatoyante où ces toiles paraissaient vouloir dissimuler leurs sujets: — il se représentait la pensive tête, garnie de mélancoliques boucles tirebouchonnées, de quelque Malvina, au cou invraisemblablement long et flexible, — la dame à la harpe ossianesque, orgueil des médianoches, dont les tasses de l'étagère avaient admiré, sans doute, l'adolescence... Mais, peu à peu, à force d'attention, sous l'enduit bitumineux se dessinèrent d'après effigies, fatiguées et poupines, inexpressives et roturières, étonnantes, cependant, de lassitude et de méticuleux ennui: — visages tendus de réflexion stérile, aux écoutes du vide, incarnations veules d'âmes coagulées dans la formule et le protocole, et dont les glauques yeux stupides persécutaient le spectateur de leurs regards inertes.

En proie à la fascination hébétée de l'horreur, Maxime supputait le sûr et effroyable ravage que ces images odieuses entraîneraient dans l'esprit de l'infortuné, résolu à une telle cohabitation. La propriétaire, pourtant, qui, muette et à gestes lents, l'avait guidé, attendait sa décision, debout contre la porte, sans songer, évidemment, à aucun boniment obséquieux, — toutes les rides de sa physionomie falote respirant une niaiserie cruelle et procédurière, — effrayante de flegme inexorable et de patience...

Et, fasciné par l'indifférence de cette femme, le concours passif des circonstances, il ignorait quel indiscernable fatidisme, Maxime, terrifié,

sentait faiblir sa volonté, et sourdre et l'envahir une irrémédiable lâcheté qui le résignait à retenir ce logis abominé au premier coup d'œil, et dont l'atroce envoûtement, ancien déjà et familier, lui semblait avoir rempli son âme d'un soudain et affreux décombre...

ARNOLD GOFFIN.

### Vers Antiques.

#### LE PRINTEMPS

Le printemps a paré la forêt et les champs.  
 Dans l'air splendide et pur retentissent les chants;  
 L'azur du ciel rayonne, et de tièdes haleines  
 Effleurent doucement les vallons et les plaines.  
 Les troupeaux vigoureux errent parmi les prés.  
 Sur le thym odorant, sur les pavots pourprés  
 L'harmonieux grillon s'abreuve de rosée.  
 L'horizon s'illumine, et la mer apaisée  
 Où se croise le vol léger des alcyons,  
 Sourit, pleine de fleurs et pleines de rayons.  
 Sur les monts verdoyants la flûte frémissante  
 Conduit les chœurs joyeux et la danse enivrante.  
 Déjà le chèvrefeuille au flexible rameau  
 S'enroule tendrement à l'entour de l'ormeau,  
 Et, parmi les vergers où bourdonne l'abeille,  
 Le narcisse fleurit et la rose s'éveille.

Descendez, descendez de l'Olympe neigeux,  
 O divins Immortels. Nos rires et nos jeux  
 Vous invitent; venez, et recevez l'hommage  
 De nos couronnes d'or que pare un vert feuillage.  
 Nous avons élevé vos autels; par nos mains,  
 Pieusement tressés, les lys et les jasmins  
 Formeront tout autour de fragiles guirlandes.  
 Aux cyprès nous avons suspendu nos offrandes,  
 Et le sang des chevreux a mouillé les gazons.  
 C'est le jeune Printemps: les brillantes Saisons  
 Rouvrent à nos regards leurs splendides demeures;  
 Les Charites, nouant leurs mains aux mains des  
 [Heures,  
 Dansent dans le bosquet de lierre entremêlé.  
 Chantez, o chœurs joyeux, la belle Sémélé.

#### SILÈNE

Le cortège apparaît au détour du ravin.  
 Ayant sur son épaule une cruche de vin,  
 Une vierge s'avance; et le bouc impudique  
 Auprès de beaux enfants à la longue tunique

Marche docilement, par l'un d'entre eux conduit.  
 Un groupe harmonieux d'adolescents le suit:  
 Les uns portent des ceps, les autres des corbeilles  
 Que remplit jusqu'au bord le trésor des abeilles,  
 Et tous, ceints d'olivier sauvage, sont chargés  
 De guirlandes de fleurs et de fruits vendangés.  
 Les Ménades en proie à leurs divins délires  
 Pressent confusément les Pans et les Satyres  
 Qui, réformant alors leur chœur interrompu,  
 Dansent, joyeux, autour de Silène trapu;  
 Mais lui, serrant son âne à la docile croupe,  
 Hilare et bienveillant, vide sa large coupe.

### Le Collier d'Opales

#### SUR LE FLEUVE

A MONSIEUR STÉPHANE MALLARMÉ

Sur la nappe tranquille et lisse, notre yole  
 File: les nénuphars sur leur long pétiole  
 Se courbent; l'onde ondule, et sous le gouvernail,  
 Avec un froissement de soie, un éventail  
 Ouvre ses larges plis d'azur et d'émeraude.  
 Rieuse et vive, l'eau clapote et baguenaude  
 Sur l'étrave et recule avec un long frisson.  
 Mes vigoureux amis rament à l'unisson.  
 Chaque fois m'inclinant à l'élan de la barque,  
 J'encourage le chef de l'équipe qui marque  
 De son rythme correct la nage des rameurs;  
 Et tous, tendant alors leurs muscles de lutteurs,  
 Ramènent la palette, où du soleil s'allume,  
 Légèrement, avec un frôlement de plume.

Bercé par la rumeur claire de l'eau qui rit  
 J'abandonne au hasard d'éveiller mon esprit:  
 Tandis que l'horizon lointain reste immobile,  
 La rive à mes côtés rapidement défile  
 En un brouillard d'azur, de feuillage et de fleurs.  
 C'est une vision exquise de couleurs  
 Qu'accompagne le bruit de l'onde qui susurre.  
 La yole fine fuit toujours; mais à mesure  
 Qu'elle s'éloigne, tout se précise; et voici  
 Que, le proche brouillard, là-bas, s'est éclairci,  
 Et qu'apparaît au loin, dans une calme aurore,  
 Un pays merveilleux que le matin colore  
 Et qui, plus délicat dans le fond du tableau,  
 En un rêve plus doux se reflète dans l'eau.

Je contemple ce jeu, l'âme triste et ravie,  
 Reconnaissant en lui l'image de la vie:  
 Le passé, l'avenir seuls existent vraiment;  
 Le présent mensonger, toujours en mouvement,  
 N'est qu'un songe qui fuit sur les ailes de l'heure.



Il n'est pas, il devient ; il se forme et nous leurre  
Et passe ; et c'est en vain que nous croyons saisir  
Un mirage lointain qui tente le désir.

—  
MÉLANCOLIE

Que ton baiser est doux à ma mélancolie !  
Ne tente point mon cœur, mais seulement délie  
Le bandeau de pensers qui m'opprime le front.  
Tes doigts, pleins de rayons suaves, chasseront  
De mon esprit chagrin les papillons nocturnes.  
Silencieuse et grave approche, et dans les urnes  
Où dort la cendre amer de mes amours défunts,  
Dispose quelques fleurs d'automne : les parfums  
Et les pâles couleurs de ces dernières roses  
Adouciront l'ennui de mes heures moroses ;  
C'est là l'unique espoir de ce dernier beau jour.  
La souffrance est le seul aliment de l'amour.  
Je le sais bien ; aussi, je n'attends, chère amante,  
Qu'un peu d'affection et de pitié fervente.  
Ah ! si je pouvais croire encore à l'avenir !  
Mais pourquoi commencer ce qui devra finir ?  
A quoi bon s'épuiser à poursuivre un mirage ?  
J'ai dépensé ma force en rêves ; sans courage,  
Tu me vois affaissé sur le bord du chemin.  
Je ne crois plus en notre amour ; pour moi, demain  
Sera, comme aujourd'hui, long, triste et monotone.  
De tous les rameaux morts qui jonchent mon automne  
Tu pourrais allumer un brasier, ô ma sœur,  
Tu ne parviendrais pas à réchauffer mon cœur.

—  
L'Heure du Berger

Ma belle enfant, si l'heure est brève,  
Si la vie est un songe vain,  
Apporte un flacon que je lève  
Ma coupe où pétille le vin.

Que les baisers, sans préambules,  
Aux lèvres jaillissent du cœur,  
Plus nombreux, plus vifs que les bulles  
Qui montent dans cette liqueur.

Ne dis point que tu seras sage :  
L'amour rit au fond de tes yeux ;  
Nous l'arrêterons au passage  
Et nous le rendrons sérieux.

Unis donc ta lèvre à ma lèvre  
Comme un double fruit de carmin ;  
Bien fol est celui qui se sèvre  
Ou qui remet au lendemain.

Mais ne crains rien : c'est un caprice  
Qui n'aura que quelques moments ;  
Se pourrait-il que l'on te prisse  
A tes innombrables amants !

Abandonnons aux romantiques  
De parler de l'âme et du ciel ;  
Plus modernes, soyons antiques :  
Offre moi ta bouche de miel

O passagère et chère amante,  
J'en suis désolé, mais ce n'est  
Pas l'infini qui me tourmente  
Et me ferait faire un sonnet.

D'autres, en remarquables proses  
Qui voudraient bien être des vers,  
Te diront de subtiles choses  
Afin de te mettre à l'envers,

Mais moi, je serai moins céleste  
Lorsque nous serons sans témoins ;  
Et, ma foi, si le mot est leste  
La main ne le sera pas moins.

VALÈRE GILLE.

—  
Frère et Sœur

Ils sont morts, les frères  
Amants ! Leurs ailes  
D'espoir  
Emportant leur âme  
Au ciel qu'enflamme  
Le soir.

Enfantins contours  
Satin, velours  
Et soie,  
Hélas ! ils sont morts  
Ces jolis corps  
De joie.

C'est d'un soir d'automne  
La monotone  
Langueur  
Qui vit se briser  
Dans un baiser  
Leur cœur.

Un matin d'avril  
 Nous irons s'il  
 Fait beau,  
 Cueillir le muguet  
 Pour leur coquet  
 Tombeau.

Goûtez, frère et sœur,  
 Dans sa douceur  
 Céleste,  
 Bras noués aux bras,  
 Dans vos lits froids  
 L'inceste.

Soyez pardonnés !  
 Vous êtes nés  
 Très doux ;  
 Je dis, sœur et frère,  
 Une prière  
 Pour vous.

FRANCIS DE CROISSET.

### Le vain amour

Plains-moi ! Rien ne fait mal comme une âme trop  
 [tendre...

Un jour, tu le sais, las d'espérer et d'attendre,  
 Consumé par moi-même et meurtri par autrui,  
 Ainsi qu'un prisonnier fuit sa prison, j'ai fui...  
 Où fuir ? Ah ! vers quelque vallée où tant de flamme  
 S'éteignit, dont le calme influença mon âme,  
 Sans doute vers les bois, peut-être vers les prés !  
 Qu'importe, si c'était en des lieux ignorés,  
 Si, las de tant d'élangs refoulés en lui-même,  
 Mon cœur s'y sent enfin loin de tout ce qu'il aime  
 Et seul !

Infortuné, qui crois aux solitudes !  
 Quel être généreux est sans inquiétudes ?  
 Il n'est rien, dans les bois où tu fuyais ton cœur,  
 Qui, loin de l'apaiser, n'ajoute à son ardeur.  
 Qu'un espoir douloureux t'égaré dans les sentes :  
 Vois les grands yeux levés des bêtes innocentes,  
 Ecoute, si tu veux, la plainte des oiseaux ;  
 Hélas ! tout ce qui vit, les feuillages, les eaux,  
 L'air même, tout palpite, et te trouble, et t'appelle !

Ne pouvoir t'embrasser, nature fraternelle !  
 Pressentir seulement ton grand cœur ingénu,  
 Et lui parler toujours un langage inconnu !...

FERNAND SEVERIN.

### Le Vœu suprême

Je veux que mon tombeau se dresse auprès des grèves  
 Où nous errions jadis, lents et silencieux,  
 Et qui furent témoins, sous le regard des cieus,  
 De mon plus doux bonheur et de mes plus beaux rêves.

Dans ces chers souvenirs, lassé des amours brèves,  
 Je clorai sans regret mes yeux, mes tristes yeux ;  
 Et, bercé par la mer, je m'endormirai mieux  
 D'un sommeil apaisant qui n'aura plus de trêves....

Les calmes ciels des nuits demeureront peuplés  
 Des astres qu'autrefois nous avons contemplés,  
 Toi, dans mes yeux, et moi, dans ta claire prunelle !

Et parfois, aux soirs d'Août, sur la tombe où jamais  
 Tu ne viendras me visiter, toi qui m'aimais !  
 D'autres se parleront de tendresse éternelle !

FRANZ ANSEL.

### Les Adieux de Sapho

Imité du poète anglais A.-C. Swinburne.

L'Amour frôlera-t-il encore ces lèvres molles  
 Que frôleront bientôt les lèvres de la Mort ?  
 Reste !... Ou pars, si tu veux !... Mes lèvres étaient folles.  
 Aime où tu voudras, vis ta vie et suis ton sort !

Éloigne-toi !... Mais tes cheveux, tes yeux, ta bouche  
 Nourrissent mes désirs et calment mes douleurs.  
 Avant de me haïr, si le passé te touche,  
 Un plein baiser ! Tes yeux ne verront point mes pleurs.

Qu'importe que les doigts des filles étrangères,  
 Comme jadis les miens, passent dans tes cheveux ?  
 Ou sur ta bouche en feu que leurs lèvres légères  
 Mêlent, comme j'ai fait, leurs baisers et leurs vœux ?

O mon amante, fuis ou demeure, qu'importe ?  
 Avant tous ces amours le mien sut te lier.  
 Et, la nuit ou le jour, soit vivante, soit morte,  
 Seule, avec toi, sans toi, je ne puis oublier.

Notre amour fut trop doux pour que je me lamente.  
 Je te souris encore et cependant je meurs.  
 Quels que soient désormais ou l'amant ou l'amante  
 Qui cueille tes baisers comme de rouges fleurs,



Mords de tes pâles dents d'autres lèvres qui saignent,  
 Suce fiévreusement des seins plus savoureux,  
 Que d'autres bras plus doux te bercent ou t'étreignent,  
 Tu n'en trouveras pas qui soient plus amoureux!

IWAN GILKIN.

### Irréductibilité

Mais le ciel reste noir et Dieu ne répond pas.

ALFRED DE VIGNY.

« Par delà cet azur que nul œil n'a scruté,  
 « Grave, au fond de l'éther immuable et paisible,  
 « Puissance redoutable! es-tu donc impassible  
 « Aux cris que nous poussons vers ta paternité?

« L'âge de la Douleur est fait d'éternité :  
 « Nous le savons, ô Dieu! mais ta force indicible  
 « Ne peut-elle ébranler ton silence inflexible,  
 « Afin de nous ravir à la Captivité!

« Écoutez... Une voix va parler dans la nue... »  
 — Et c'est ainsi que dans sa candeur ingénue,  
 L'homme, enivré du vin de l'Espoir imposteur,

S'abaisse à mendier un terme à son supplice.  
 — Mais moi, tête d'orgueil, je mange ma rancœur,  
 Et je bois, à longs traits, le poison du Calice.

JULIEN ROMAN.

### Le Fléau.

A PAUL LIBERT.

Sur les murs ténébreux de l'énorme Cité,  
 Bras tendus dans la nuit vers la prochaine aurore,  
 Le Prophète a prévu ce que la terre ignore,  
 Sous l'épouvantement de l'astre consulté.

Le Destin s'accomplit. La terre en vain l'implore.  
 L'Empire aux palais d'or doit être dévasté.  
 Déjà, dans l'ombre noire et l'immobilité,  
 Passe l'éclair fatal d'un sanglant météore.

L'antique métropole aux cent portes d'airain  
 Mêlé à l'impur éclat de sa dernière orgie  
 Le crime ignoble et fou de son vieux suzerain.

Mais lui, le veilleur, voit, la prunelle élargie,  
 Dans la secrète horreur de son regard puissant,  
 Un amas monstrueux de poussière et de sang!

JEAN DELVILLE.

### Ode à l'Automne (1)

JOHN KEATS.

I

Saison des brouillards et des fruits mûrs,  
 Amie chère au cœur du fécondant soleil,  
 Tu t'accordes avec lui pour bénir et charger  
 De grappes, les vignes qui courent autour des toits de  
 [chaume ;  
 Pour courber sous les fruits les pommiers autour des  
 [cottages couverts de mousse,  
 Et pour faire mûrir chaque fruit jusqu'au cœur,  
 Tu fais gonfler les courges, et tu remplis la coque des  
 [noisettes,  
 D'un doux noyau : et tu fais bourgeonner encore  
 Des fleurs tardives pour les abeilles  
 Jusqu'à ce qu'elles pensent que les chauds jours ne fini-  
 [ront jamais plus  
 Car l'été a fait déborder leurs gluantes cellules.

II

Qui ne t'a vu souvent parmi tes provisions ?  
 Parfois celui qui te cherche au loin pourrait te trouver  
 Assise insouciant sur le plancher d'un grenier  
 Tes cheveux doucement soulevés par le vent du fléau ;  
 Ou bien encore profondément endormie dans un sillon  
 [à moitié moissonné,  
 Engourdie par la vapeur des coquelicots,  
 Alors que ta houlette protège le sillon voisin et toutes  
 [ses fleurs entretuées  
 Et d'autres fois telle qu'une glaneuse  
 Tu tiens sur la tête une gerbe d'épis en traversant un  
 [ruisseau,  
 Ou bien encore près d'une presse à cidre, d'un patient  
 [regard  
 Tu surveilles heure par heure les dernières infiltrations.

(1) La traduction de cette ode est empruntée à une anthologie des poètes anglais de ce siècle que M. Destrée publiera prochainement.





L'ORTHOGRAPHE. — Lu dans une chronique de la *République Française* :

Laissons les généralités et venons à un petit cas particulier qui va nous montrer tout de suite l'utilité de l'orthographe.

Il y a quelques jours, à Londres, un Belge nommé Vandesaende se présentait à Mansion-House, demeure du lord-maire, en se disant porteur d'une lettre du ministre plénipotentiaire de Belgique adressée au lord-maire, sir Faudell Philips. Ce courrier de cabinet fut aussitôt introduit dans le bureau du chef de la Cité, et il eut l'honneur de lui remettre personnellement sa lettre qui était ainsi conçue :

« Mon cher lormère,

» Je vous envoie si jouant un bon garçon sans travail depuis deux mois pour que vous lui donniez un peu de argent sur la caisse des pauvres. Natif de Ramscapelle et père d'une nombreuse famille il fut de lontan à mon service comme camérier, et je raipon de son honneur, je l'obligerai bien moi-même si je n'étais pas gêné dans le moment présent.

» Mille amitiés

» Le baron WETHNALL

» ambassadeur de Belgique. »

Un lord-maire n'est pas obligé de connaître le français ni, à plus forte raison, le belge. Cependant la teinture que possédait de ces deux langues le prévôt des marchands londoniens lui fit écarquiller des yeux stupéfaits devant certaines audaces d'orthographe phonétique auxquelles l'étude grammaticale de notre langue ne l'avait pas accoutumé.

Un examen rapide du « bon garçon si jouant » évoqua soudainement en l'esprit de sir Faudell Philips l'histoire du nommé Benson qui en 1780, pendant la guerre franco-allemande, escroqua 50,000 francs au lord-maire d'alors en se donnant pour un envoyé de la municipalité de Châteaudun. Sir Philips fit donc appeler un policeman de service qui cueillit délicatement l'ancien « camérier d'ambassade » et le mit en sûreté provisoirement. Vandesaende a été condamné hier à trois mois de prison avec *hard labour*.

Nous ne voudrions pas abuser d'un facile triomphe, mais il nous souvient avoir lu dans un récent article de la *Revue Scientifique* cette phrase textuelle : « Si l'on n'avait pour juger de l'instruction des gens d'autre caractéristique que l'orthographe, on risquerait fort de se tromper. »

Hé! pas tant que cela. Et vous voyez que l'orthographe, de la prétendue lettre du baron Wethnall a suffi, même à un étranger pour juger qu'il était en présence d'un escroc, il ne s'est pas trompé à cette page boquillonnesque que ne désavoueraient pourtant pas certains réformateurs de notre connaissance.

LE MACAQUE FLAMBOYANT. — De M. G. Rodenbach dans le *Figaro*.

« Dans l'admirable tableau de Breughel, qui est au Louvre, on voit les aveugles en troupe lamentable, entraînés l'un après l'autre, à la suite du premier qui est tombé, dans un gouffre mortel, où ils vont, les mains tâtonnant, hagardes comme des yeux! »

BEAUTÉS DE LA PROSE LIBRE. — Ces villas (des environs de Florence), ces frais endroits de repos et de plaisir, ont pour ainsi dire une paroisse attitrée, la *petite église* de St-Dominique, où, après une prière, les *élégants* et les *élégantes* vont, de villa en villa, danser et chanter.

Phrase cueillie dans l'*Italie d'hier*, par E. et J. de Goncourt.

LA COOPÉRATIVE ARTISTIQUE s'est réunie samedi en assemblée générale. Cette Société est des plus prospères, ainsi qu'il en résulte du bilan et du compte de profits et pertes. La question du phalanstère au bord de la mer a été réservée.

Après lecture du bilan on a procédé au renouvellement partiel

du Conseil d'administration et du Collège des commissaires dont voici la constitution : Président, M. Ernest Van Neck; Vice-Président, M. Marchal; Secrétaire, M. Jules Du Jardin; Trésorier, M. Verheyen; Administrateurs, MM. A. Motte, Paul Hankar et Wolles; Commissaires, MM. Théo Hannon, Isidore De Rudder et Franz De Vestel.

UNE NOUVELLE REVUE hebdomadaire, *Le Ménestrel*, vient de publier son premier numéro. Voici un fragment de la lettre préface de M. Sully Prudhomme.

« Je ne connais pas le programme de votre publication projetée, mais, assurément, vous ne me demanderiez pas mon concours si ce programme était contraire à mes principes d'esthétique littéraire. En ce qui concerne la poésie, je méprise la Muse qui marche sur les mains, la tête en bas, pour forcer l'attention.

» Je n'honore que celle dont la démarche est naturellement cadencée, grâce à l'harmonie spontanée de ses proportions, et qui, à travers l'ombre, la pluie, la grêle et l'orage, se dirige avec l'humanité, vers la lueur lointaine où s'annoncent et se pressentent le grand jour et l'infini sans nuages. Mais laissons les images et limitons notre ambition. Si vos collaborateurs n'emploient la langue française qu'à l'expression sincère de ce qu'ils pensent et surtout, s'ils l'emploient avec une assez fine justesse pour rendre le caractère individuel, la nuance propre qui distingue l'essence morale de chacun d'eux, ils auront utilement propagé cette langue, ils n'en auront pas abusé, ils en auront fait le seul usage légitime, mais aussi le plus difficile. Étonner n'est qu'un jeu aisé; charmer par la parfaite propriété du langage, voilà ce qui marque l'écrivain et lui vaut d'admiration, au moins l'estime du lecteur. J'ai pleine confiance dans l'idéal de la jeunesse que vous représentez, et je m'unis de cœur à ses efforts. »

La *Jeune Belgique* souhaite bonne chance et longue vie au *Ménestrel*.  
R. C.

UNE DÉFINITION de l'impressionnisme trouvée dans l'*Art moderne* :

« L'impressionnisme a été la première affirmation, vague encore, à incertains contours, de cet instinct plus juste, l'impressionnisme qui recherchait dans la traduction esthétique du drame cosmique et de l'innombrabilité de ses épisodes naturels ou humains, moins les superficialités linéaires ou colorées, que « l'impression intime » et mystérieuse qu'ils font sur les âmes et qui est pour celles-ci le seul moyen de les connaître, enfermées qu'elles sont dans la boîte de leur contactuelle enveloppe, sans autre communication avec le dehors que les tentacules des sens. »

C'est clair.

## Bibliographie

FRÉDÉRIC MISTRAL : Le poème du Rhone. — JACQUES NORMAND : Soleils d'hiver, poésies. — FRÉDÉRIC PLEISIS : Vesper. — JEAN RAMEAU : La demoiselle à l'ombrelle mauve. — JULES LEGROS : Henri Heine poète. — TRISTAN BERNARD : Comtes de Bautreche. — EMILE MOLINIER : L'histoire des arts appliqués à l'industrie. T. II. — LIONEL DAURIAC : La psychologie dans l'opéra français. — HENRI MAZEL : Le Khalife de Carthage. — PAUL OLIVIER : Cent poètes. — M<sup>me</sup> ALPHONSE DAUDET : Notes sur Lourdes. — R. P. OLIVIER : Nos malheurs. — P. VIGNE D'OCTON : Cœur de savant, roman. — ALBERT LAVIGNAT : Le voyage artistique à Bayreuth. — AUGUSTE VACQUERIE : Théâtre inédit. — ALPHONSE ALLAIS : Albums Primo-avrilésque. — J.-E. ARCINIEGAS : Poésies.



# En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

## LA CRITIQUE

Revue bi-mensuelle (5 et 20 de chaque mois)

— 0 —

DIRECTION : 50, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS  
ADMINISTRATION : Place Mutin, ST-AMAND (Cher)

EUGÈNE BACHA

Vient de paraître :

## LE CHANCELIER DE FLANDRE

BROCHURE EN IN-8°

PRIX : Fr. 2.00



En Souscription chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

# LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

*Volume in-18, 3.50 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

## HÉLÈNE

NOUVELLE

*Volume in-12, 3 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

**VIENT DE PARAITRE**

## LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

**SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE**

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes  
par Arnold GOFFIN

*Un volume in-16, d'environ 200 pages*

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandé; 2.50 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 16

17 Avril 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

- IWAN GILKIN — Littérature immorale.  
ERNEST CLOSSON. — Inspiration.  
VALÈRE GILLE. — Odelette Arlequine.  
JULIEN ROMAN. — Holocauste.  
JEAN DELVILLE. — La Douleur de l'Ange.  
FRANZ ANSEL. — Poèmes catholiques.  
— Ames simples.  
BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La Jeune Belgique paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzia, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaître, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchamps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Taillelay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalot*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

Publication de la Librairie Léon Vanier

En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandé numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- *Edition ordinaire* . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féerique*, *les Derniers vers*. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné* . . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps* . . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes* . . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
20, Rue du Marché-au-Bois, 26  
BRUXELLES

Fondateur : MAX. WALLER  
Secrétaires } FRANCIS DE CROISSET  
                  } ROBERT CANTEL

ABONNEMENT  
Belgique . . . . . 10 Fr.  
Etranger . . . . . 12 Fr.

## La Littérature Immorale.

— Monsieur, êtes-vous partisan de la pornographie et de la littérature immorale ?

— Moi ?... Cette question est une insulte. Pensez-vous donc que j'aie moins de vertu que vous ? Je suis un honnête homme, monsieur, et je vais vous le faire voir. Où est-elle cette pornographie ? que je la traite comme elle le mérite ! Et la littérature immorale ! Regardez donc comme je crache dessus ! Au baigneur, monsieur, au baigneur les pornographes et les écrivains immoraux ! Et croyez bien que mon plus grand chagrin est de ne pouvoir les envoyer à la guillotine.

Tel est l'amusant dialogue qui se répète périodiquement, chaque fois qu'une petite convulsion de moralité secoue les bons français et les bons belges.

Le sénateur Bérenger a fait retentir le Luxembourg de ses vertueuses doléances ; il a révélé aux pères conscrits, voire au public, mille horreurs qui jusqu'ici n'étaient connues que de quelques spécialistes, et son discours est de ceux dont un père ne permettrait point la lecture à son fils. Pour l'entendre décentement le Sénat eût dû se constituer en comité secret. Et s'il se trouvait, par impossible, un homme plus vertueux que M. Bérenger, cet homme réclamerait la saisie de l'*Officiel* qui a publié ce discours pornographique.

Pendant quelques heures M. Bérenger a vaillamment étalé mille infamies et tonné contre toutes les immoralités de la rue, du théâtre, du café-concert et de la presse. Il a fait valoir son talent de prédicateur et son flair de dénicheur de truffes.

On l'a vigoureusement applaudi. Les journaux lui ont tressé des couronnes, — j'entends les journaux qui avaient à faire montre d'une vertu de circonstance. On a même parlé de son courage, mais ceci pourrait passer pour une douce ironie, car il ne faut aucun courage pour proférer des tirades vertueuses, tandis qu'il en faut, et beaucoup, pour résister publiquement aux excès de ce beau zèle, au risque d'être traité aussitôt, par tous les partis, de souteneur de la cochonnerie.

Sommé par le fougueux « Père La Pudeur » de mettre un frein à la fureur du fumier, le ministre de la justice a promis de faire quelque chose. Mais ici les personnes raisonnables se sont prises à sourire. Elles ont prédit narquoisement que le gouvernement ne ferait rien et que d'ailleurs s'il s'avisait de faire quelque chose ce quelque chose serait autant que rien. Nous est avis que ces personnes ont raison.

Lorsqu'on n'est pas affligé d'un tempérament de prédicateur et de la vocation de découvrir avec horreur que l'époque ou l'on vit est l'abomination de la désolation, on se convainc, pour peu qu'on ait quelque lecture, que l'immoralité et la pornographie sont à peu près les mêmes dans tous les temps. Les contes de La Fontaine ne sont pas beaucoup plus pudiques que certaines chroniques du *Gil Blas* ou de l'*Écho de Paris* ; pourtant M<sup>me</sup> de Sévigné les lisait et les envoyait à sa fille. Le siècle de Louis XIV n'a pas pour cela vu la fin du monde ni même la fin de la France. La littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était guère plus morale que la nôtre, tant s'en faut ! Pourtant, en dépit de Piron, de Parny, du marquis de Sade et malgré la quantité de livres obscènes que l'on vendait sous le manteau, — ou sous la chemise, — il existe encore des français de bonnes mœurs, et la dégénérescence, dont M. Nordau est le prophète, reste



encore à venir. Cependant, les prédications apocalyptiques n'ont pas plus manqué alors qu'à présent. De tout temps il se trouve des vertus farouches qui annoncent la destruction de Babylone et qui s'imaginent de bonne foi que le destin les a fait naître au moment le plus pornographique de l'histoire du monde. Il faut en rabattre. Ce sont là des illusions. Si la pornographie a des marées c'est comme l'Océan et la hauteur passagère du flux est peu de chose en comparaison des profondeurs permanentes des grandes eaux. Il n'y a donc nulle raison de crier à tue-tête et d'ameuter le public devant certains objets sur lesquels mieux vaudrait ne pas trop attirer l'attention des honnêtes gens, qui ont l'habitude de ne les point voir.

Reconnaissons pourtant que la marée est très haute. C'est, si l'on veut, une marée d'équinoxe. Il est donc légitime de se demander, avec calme, s'il n'y a pas à prendre des mesures préservatives.

Les partisans des mesures de répression ne doivent pas perdre de vue que la loi et les tribunaux ne peuvent rien contre les mœurs. Or, qu'on le veuille ou non, le public de notre époque n'admet point que l'on condamne de réelles œuvres d'art, si hardies qu'elles soient, sous prétexte de morale. Pourquoi les cours d'assises et les tribunaux montrent-ils aujourd'hui une extraordinaire indulgence ? Parce qu'il s'est trouvé des procureurs assez mal avisés pour poursuivre Gustave Flaubert, Charles Baudelaire et Barbey d'Aurévilly. Le public a pris vivement parti pour les prévenus et pour les condamnés et la magistrature a compris qu'elle ne pouvait rien contre l'opinion. N'a-t-elle pas condamné six poèmes des *Fleurs du Mal* ? Eh bien, ces poèmes, tous les français les ont lus et ils peuvent, en dépit de la condamnation, se les procurer chez tous les libraires. La condamnation est comme si elle n'existait pas ; mais les six poèmes dont il s'agit ont reçu une réclame spéciale. Il en est de même pour les *Diaboliques* de Barbey. Et la magistrature peut se flatter d'avoir contribué fortement à « lancer » *Madame Bovary*.

Ah ! si l'on pouvait procurer aux juges un critère infailible pour discerner les œuvres de valeur, la question serait beaucoup plus simple ! On pourrait condamner par tas les publications ignobles qui n'ont rien de commun avec l'art et la littérature ; et croyez bien que, pour le coup, la répression ne rencontrerait aucune résistance !

Les écrivains les plus hardis seraient les premiers à applaudir au nettoyage de la librairie. Mais il faut bien convenir que ce critère n'existe pas et que les juges seront toujours exposés à se tromper. C'est ce qui les rend circonspects et indulgents et ils savent bien qu'ils ont l'opinion pour eux. Ils savent aussi qu'il est des moralistes outrés et qu'à les vouloir suivre on se casse le cou. Racine ne s'est-il pas entendu traiter d'empoisonneur public par les Jules Simon et les Bérenger de son temps ? Et Bossuet n'a-t-il pas tonné contre Molière ? Que resterait-il des chefs-d'œuvre de la littérature française si l'on avait écouté ces hystériques de la vertu ?

N'y a-t-il donc rien à faire aujourd'hui ? Ce n'est point notre avis. Mais ce ne sont ni les discours tintamaresques, ni les lois cationiennes, ni les condamnations retentissantes qui réfrèneront la pornographie. Il n'y a rien à attendre, par exemple, des discussions auxquelles va se livrer notre *Société des études sociales et politiques* qui a mis la question de la littérature immorale à son ordre du jour. Verra-t-on seulement nos écrivains prendre part à cette discussion, où il serait pourtant indispensable de les entendre ? Y prendra-t-on l'avis de MM. Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Eugène Demolder, Louis Delattre, Edmond Picard, pour ne parler que de nos prosateurs ? Et si les écrivains n'y sont pas entendus, la Société ne va-t-elle point parler de la littérature, — morale ou immorale, — comme un aveugle des couleurs ?

Voici quelques mesures qui me paraissent pratiques. Ce qu'il faut frapper, fut-ce par une loi spéciale (1), c'est la littérature immorale à bon

(1) Le problème consiste à frapper certains modes de publication tout en épargnant l'ouvrage lui-même. On obtiendra la solution désirée, pensons-nous, par le moyen suivant :

L'article 383 de notre Code pénal est ainsi conçu :

« Quiconque aura exposé, vendu ou distribué des chansons, » pamphlets ou autres écrits imprimés ou non, des figures ou » des images contraires aux bonnes mœurs, sera condamné à » un emprisonnement de huit jours à six mois et à une amende » de 26 francs à 50 francs. »

Il suffirait d'ajouter à cet article un deuxième paragraphe ainsi conçu :

« § 2. Sera puni de la même peine quiconque aura exposé, » vendu ou distribué les objets énumérés au paragraphe pré- » cédent, alors même qu'ils ne seraient point reconnus con- » traire aux bonnes mœurs s'ils sont publiés à bas prix et dan- » gereux pour la moralité publique. »

Ce texte distingue entre l'écrit contraire aux bonnes mœurs, qui doit toujours être l'objet d'une condamnation, et l'écrit simplement dangereux pour la moralité des masses, des ignorants et des enfants surtout, lequel n'est frappé que s'il est publié d'une certaine manière et dans cette publication seulement.

marché, la publication à deux ou trois sous, le feuilleton illustré, qui s'étale à toutes les vitrines et provoque tous les passants, si pauvres ou si jeunes qu'ils soient. Cela ne fera aucun tort à l'art véritable, car les auteurs pourront toujours publier leurs œuvres les plus hardies : seulement celles-ci ne s'adresseront plus qu'à un public à qui elles ne risquent de faire qu'un mal relatif. D'autre part, la police pourrait exercer un contrôle sévère sur les étalages. Il n'est pas indispensable qu'un libraire mette à la montre tous les ouvrages qu'il vend. Pourquoi ne pas distinguer entre l'exposition de certains livres et leur vente et ne pas faire de leur exposition seule un délit ou une contravention ? Une simple mesure de police suffirait et le résultat serait considérable.

Quant aux bouis-bouis, s'ils font vraiment autant de mal qu'on le dit, qu'on ne les ménage point ! On n'est pas exposé à y frapper le grand art. Et l'ordure pure (!) et simple appelle le balai.

Mais la répression de la pornographie ne suffit pas, elle ne changera ni les mœurs ni les goûts. Si l'on s'en contente, j'estime que l'on n'aura pas fait grand' chose. Il faut offrir au public des œuvres supérieures et l'amener à les savoir goûter. Si tant de personnes se passionnent pour une littérature ignoble, dénuée de toute valeur artistique, c'est qu'elles n'ont pas été initiées à des jouissances littéraires plus élevées. Il importe donc de faire leur éducation et de leur fournir ces plaisirs supérieurs. L'a-t-on fait ? Jusqu'ici il n'y paraît guère, — en Belgique du moins. — Il faut bien reconnaître que les « honnêtes gens » sont extrêmement prompts à crier à l'indécence, mais qu'ils font peu de chose pour provoquer le goût de l'art décent, — j'entends l'art véritable et non les petites niaiseries soi-disant édifiantes qui n'ont jamais édifié personne. On se plaint de la licence du théâtre ; mais avons-nous seulement un théâtre classique où l'on représenterait les chefs-d'œuvre français et étrangers ? Chasser la littérature obscène, c'est beau, mais il faut mettre une autre littérature à sa place. Et ici, point de bégueulerie ou nous allons tout gâter. Gardons-nous d'offrir au public des fadaïses pour petites pensionnaires ; c'est au grand art qu'il faut le conduire.

Craint-on l'insuccès ? Lisez ce que M. Georges Rodenbach écrit au *Patriote* :

On vient de fonder, au théâtre national de l'Odéon, des après-midi classiques de poésie ancienne et moderne, des séances d'une heure où on entend les plus nobles poèmes de Ronsard, de Corneille, de Chénier, d'Hugo, de Vigny, de Verlaine, etc. Or, pour la première, qui eut lieu samedi, mille personnes n'ont pas pu trouver place, tandis que deux mille auditeurs remplissaient la vaste salle de l'Odéon, venus uniquement pour entendre de la pure et grande poésie. Voilà qui change des ignobles refrains de Montmartre. C'est la réaction qui commence.

Je ne sais si c'est la réaction qui commence. Mais je crois que si les personnes qui sont en situation de créer la mode et d'en diriger les courants voulaient user de leur influence en faveur de la vraie littérature, elles combattraient la pornographie mille fois mieux que ne pourraient le faire mille sénateurs Bérenger aidés de dix-mille substituts et commissaires de police.

IWAN GILKIN.

---

### Inspiration.

A RAYMOND L.

*Mon cher ami,*

Permettez-moi de revenir ici sur un sujet qui, je crois, emprunte à la surproduction artistique d'aujourd'hui assez d'actualité pour mériter mieux qu'une discussion verbale.

Le point de départ avait été, vous vous en souvenez, le fait d'un artiste déclinant « pour cause de stérilité », une offre de collaboration qui lui était faite.

Vous avez trouvé le scrupule honorable, mais exagéré, voire prétentieux. « Si l'on se mettait continuellement à ce point vue, disiez-vous, seuls les maîtres auraient le droit d'écrire, composer ou peindre, alors qu'à côté des œuvres du génie il y a parfaitement place pour celles du talent. D'ailleurs, tout en admettant chez les maîtres eux-mêmes, ou chez les artistes de moindre envergure, une éclipse momentanée de l'inspiration, il reste toujours le métier, qui demande à être entretenu par un exercice constant, sous peine de déchoir... » Et d'autres raisons encore, excellentes à première vue.

Plus j'y pense aujourd'hui, et plus il me paraît



que nous touchions là la plaie la plus vive de l'art contemporain : la rareté de l'inspiration, mal remplacée par l'habileté du métier.

Autrefois, une école d'art se caractérisait par un petit nombre de génies, aujourd'hui, elle se caractérise par un grand nombre de talents. Les méthodes de la pédagogie artistique, l'étude raisonnée des grands maîtres sont poussés de nos jours si loin, que la maîtrise paraît à la portée du premier homme de talent et d'intelligence qui vienne, armé de la volonté et de l'énergie nécessaires à la victoire.

Autrefois, avec des outils et des matériaux souvent imparfaits, on bâtissait pour l'éternité ; aujourd'hui, on met en action les moyens les plus perfectionnés, les plus considérables, pour créer des œuvres dont la portée n'atteint même pas l'existence d'une génération.

A la génialité des grands maîtres d'autrefois correspondait non-seulement la simplicité des moyens, mais encore celle d'un but net et conscient ; de nos jours, outre que l'on entasse Pélion sur Ossa pour ne rien dire, on prétend avoir dit beaucoup, on a bâti vers l'idéal des Babels d'intentions...

Produire, produire encore ! c'est comme un *struggle for life* de l'art. Ah ! oui qu'ils sont actifs, les artistes d'aujourd'hui ! Mais comme on leur souhaiterait un peu de la lenteur méditative et de la féconde paresse des Orientaux !

Pour en venir directement à ce qui fait le fond de notre débat, il me semble, mon cher ami, que la création devrait toujours être subordonnée, chez l'artiste, à un préliminaire examen de conscience : « Suis-je vraiment inspiré ? » (ou en langue vulgaire) : « Ai-je vraiment quelque chose à dire ? »

Mon Dieu, oui. Excusez ma simplicité, mais j'en suis venu à me convaincre qu'en matière de critique d'art, les plus subtiles analyses, les plus savantes dissections n'ont pas l'importance de cette simple question préliminaire : « Y a-t-il ici une inspiration véritable ? » Si oui, allons plus avant. Pénétrons dans l'intimité de l'œuvre, jugeons de sa facture, de ses procédés, de la technique de l'artiste et de sa filiation ; si humble soit-elle, son œuvre le mérite, car elle vient d'en haut. Si non, n'allons pas plus loin ; qu'importe qu'elle révèle un métier surprenant, de l'habileté, de la patience, si elle ne nous dit rien ?

Le droit indéniable du talent de se produire à

côté du génie, invoqué ici, crée une distinction spécieuse et inutile. On y trouverait plutôt un argument en faveur de la sobriété dans la production. N'est-il pas décevant en effet qu'à côté d'œuvres impérissables, de grands génies nous transmettent des créations indignes d'eux-mêmes, — tandis que des artistes obscurs et d'ailleurs négligeables sortent tout à coup pour un moment de la médiocrité pour fixer une providentielle inspiration ? Ce contraste ne vaut-il pas à lui seul un long plaidoyer ?

L'argument du métier à entretenir est non moins spécieux. La nécessité fort compréhensible d'écrire, de peindre ou de composer uniquement pour s'entretenir la main, n'implique pas pour l'artiste celle de publier des ouvrages de cette sorte, qui n'offrent pas plus d'intérêt pour l'art qu'un exercice d'harmonie, une « académie », un devoir de style ou de prosodie.

Parmi cette foule de dessins, poésies, compositions musicales, nouvelles, qui encombrant les revues de toutes nuances et de toute périodicité, quel amas désolant et formidable de non-valeurs, de choses inexistantes, pas même discutables, dont la stérile habileté fait mieux ressortir encore la navrante vacuité !

Cette rage de produire, comme on fabrique, pour « faire quelque chose », pour l'émerveillement naïf de se voir publier, n'a qu'une excuse possible : l'inconscience candide des coupables. Mais pour l'artiste qui conserve assez de subjectivité pour pouvoir s'avouer à lui-même son indigence momentanée ou définitive, j'estime que le silence est le plus strict des devoirs. Car cette production artificielle est tout simplement un crime contre l'art que l'on cultive, une malhonnêteté envers ceux auxquels on s'adresse.

Il n'est peut-être pas sans à-propos de rappeler ici le joli mot de Wagner.

— C'était à Bayreuth, en 1876, après une des fameuses soirées du *Ring*. Autour du maître, quelques fidèles s'enthousiasmaient, s'extasiaient, saluaient l'aurore d'une ère nouvelle, prévoyant toute une floraison artistique selon les formules du jour...

Et Wagner de dire, bonhomme :

— Oui... oui... certainement... Composer, écrire, drame lyrique... Mais, voilà le diable, c'est qu'il y a toujours *le petit air* à trouver !

Depuis, on s'est chargé de justifier cette ironie tiède.

Le malheur est que, de nos jours, — et dans l'art musical particulièrement, — la surabondante richesse des moyens techniques et leur plasticité considérable, la perfection des méthodes pédagogiques dont je parlais tout à l'heure et qui mettent aux mains de l'apprenti-artiste les formules expressives les plus variées, enfin l'importance prépondérante dans l'œuvre d'art de l'appareil extérieur, compliquent singulièrement le problème. A l'aide de recettes connues mais habilement présentées, on nous donne l'illusion de l'inspiration. Et la distinction est parfois bien difficile, même pour des amateurs sérieux et « entraînés », mais manquant du discernement nécessaire et qui ignorent les trucs.

La discussion de ceci nous entrainerait un peu loin. Voici pourtant, concernant l'œuvre d'art inévitable, quelques signes caractéristiques que je vous recommande. C'est, par exemple, côté public, l'impression que transmet toujours une inspiration sincère : un poème en douze chants ou un opéra peuvent nous laisser froids, une mélodie ou un sonnet déposer dans notre âme une impression qui reflurira, inaltérée, à chaque appel du souvenir. Côté artiste, il y a un abîme entre les deux espèces de fatigue intellectuelle résultant de la création artistique. Dans l'inspiration véritable, c'est la bataille joyeuse des idées qui se pressent, se pressent en foule, s'offrant tumultueusement à l'esprit accablé et ébloui de tant de richesses. Sinon, c'est la tension douloureuse de la volonté, la quête farouche d'une lueur d'inspiration ; mais celle-ci demeure rebelle ; elle se donne entièrement, ou pas : — et c'est l'inéluctable naufrage dans la banalité.

Les artistes se plaignent avec amertume de l'indifférence du public. Il a pourtant des abnégations et des candeurs qui devraient lui valoir leur indulgence (à moins que vous ne pensiez qu'elles aggravent ses torts) : je me surprends parfois, dans une salle de concerts ou de théâtre, un musée ou un salon « littéraire », à admirer la jobarderie longanime et bienveillante du public « d'élite » ou « restreint mais choisi » qui, de longs quarts d'heure, écoute ou contemple gravement, avec la conviction sincère de repaître son esprit, une œuvre où il n'y a rien, rien que du métier et du pathos à froid.

Et je me demande ce que dirait ce même public, intelligent et lettré, si demain, un ingénieur publiait un ouvrage très fort, très documenté, avec

coupes et plans, sur un projet de tour de 300 mètres, à bâtir au fond d'un trou de même dimension...

La perpétration de tant des œuvres d'art d'aujourd'hui me paraît d'une égale utilité...

Je vous quitte sur cette comparaison saugrenue, et reste bien à vous.

ERNEST CLOSSON.

### Odelette Arlequine

Soudain devant moi  
L'espace étincelle,  
La clarté ruisselle :  
La mer ensorcelle  
Mon être en émoi.

O divin vertige  
De l'immensité!  
Dans l'air argenté  
Mon cœur exalté  
S'élançait et voltige.

Partout la mer luit  
Immobile et lisse ;  
Mais elle se plisse,  
La lumière y glisse  
Et s'évanouit.

De légères rides  
Frissonnent, et sur  
Le flot vaste et pur  
Des éclairs d'azur  
S'allument rapides.

Des gerbes de feu  
Jaillissent en foule ;  
Soudain tout s'écroule,  
Et l'immense houle  
Berce le ciel bleu.

Mais de vives flammes  
Au reflet changeant,  
Des frissons d'argent  
Courent en longeant  
La crête des lames,



Et voici qu'encor  
L'onde se redresse ;  
La vague se presse,  
Se courbe et caresse  
Le rivage d'or.

La mousse pétille  
Sur le sable blanc ;  
Le flot ruisselant  
Coule, étincelant,  
Et puis s'éparpille.

Où j'allais, le soir,  
En bonne fortune,  
Caché dans la dune,  
Attendre la lune,  
Je reviens m'asseoir.

La mer lumineuse  
Languit : des rayons  
En clairs tourbillons  
Frôlent les sillons  
Que la brise creuse.

Sa folle chanson  
Me ravit, plus douce  
Que celle du mousse  
Que le bon vent pousse  
Devers l'horizon.

Sur l'onde câline,  
Faisant jaillir l'eau,  
Un petit bateau,  
Ainsi qu'un berceau,  
S'élève et s'incline :

Ses agrès sont d'or,  
Un carré de toile  
Est toute la voile ;  
A la bonne étoile  
Il prend son essor

Loin des kursaals bêtes,  
Loin des mazurkas,  
Des harmonicas  
Et des avocats  
Appelés esthètes.

Au bateau béni  
Mon âme pareille  
Alors appareille  
Sur la mer vermeille,  
Ivre d'infini ;

Et, fuyant la digue,  
Les concerts d'été  
Où les fleurs du thé  
Et de l'écarté  
Cherchent une intrigue,

Vogue en frémissant  
Vers les îles roses  
Où les cœurs moroses  
S'enivrent de roses  
Au parfum puissant,

Où des brises chaudes  
Sèment à travers  
Les bois entr'ouverts,  
Sous les palmiers verts,  
Des feux d'émeraude.

Mon âme s'enfuit.  
Fends, ma blanche allège,  
L'écume de neige,  
Et que Dieu protège  
Tes rêves la nuit.

VALÈRE GILLE.

---

## Holocauste

---

N'ayant foi qu'en le Rêve et son divin délice,  
D'un geste, j'ai chassé le Désir entêté ;  
Et, reniant le Monde et sa banalité,  
Je me suis revêtu du bienfaisant cilice.

Ainsi débarrassé de tout aspect factice.  
Le cœur plein de candeur et de simplicité,  
Je parcourus la morne et triste Humanité  
En prêchant l'Esprit-Saint, l'Amour et la Justice.

Me voici de retour, tout couvert de crachats...  
— O Christ! grand cœur fécond en sublimes rachats!  
Si mon rêve fut vain et mon œuvre avilie,

Songeant aux Temps futurs, satisfais mon désir  
De vider le calice aussi jusqu'à la lie,  
Et de verser mon sang pour laver — l'Avenir !...

JULIEN ROMAN.

## La Douleur de l'Ange

AU COMTE DE PULIGA.

(D'après un tableau ancien.)

Au triste battement de son vol lent et las,  
L'ange mystérieux descend de la Coupole :  
Il tient sous les rayons de sa large auréole  
Un graal d'or qui déborde et brille entre ses bras.

« Pourquoi, murmure-t il, ne vous aimez-vous pas,  
» Pauvres âmes de chair que ma présence affole ?  
» Ouvrez vos sombres cœurs dont le ciel se désole ;  
» Je viens verser ce Sang sur l'horreur d'ici-bas.

» Venez, ne fuyez point cette rosée divine ;  
» Elle est rouge d'amour et de fraternité :  
» C'est l'offrande d'un dieu par vous tous insulté. »

— Mais la tourbe sans nom que nul bien n'illumine  
Et qui ne comprend plus le langage divin  
S'enfuit épouvantée — encore ivre de vin !

JEAN DELVILLE.

## Poèmes catholiques

Par Edouard NED. (Arlon, G. Goffinet, 1896.)

Je n'aime guère que des préoccupations politiques, sociales, voire même religieuses, se mêlent à l'art en général et à la poésie en particulier ; le poète doit vivre en des régions hautes et sereines, que ne troublent pas les vaines querelles de la terre. Les événements d'un jour ne sauraient inspirer d'œuvre immortelle ; les monuments impérissables ne s'édifient que dans l'absolu et l'universel. Aussi, la satire m'a-t-elle toujours paru un genre essentiellement inférieur, quand elle fustigeait des travers particuliers à une époque ou à un individu (car lorsqu'elle s'attaque à un vice éternel, comme cette admirable *Macette* de Régnier, elle peut atteindre au sommet de l'art). Mais pour arriver, en matière satirique, à réaliser une œuvre vraiment belle ou seulement intéressante, — il faut une telle force d'indignation, un tel élan de verve et de fougue, une telle ardeur de vengeance, que bien peu de poètes y réussissent. Et quand ils y parviennent, leurs vers — sauf l'exception à qui j'ai donné *Macette* pour type — après avoir quelque temps soulevé les foules qui ont vu les choses dont ils parlent et qui en ont plus ou moins

ressenti le contre-coup, leurs vers peu à peu retombent à l'oubli : tels les *Iambes* d'Aug. Barbier et même certaines pièces de Hugo.

La religion, et la religion chrétienne en particulier, est certes capable d'inspirer de haute et belle poésie : il suffit, pour s'en convaincre, de lire le magnifique *Lazare* de Léon Dierx et quelques poèmes de Leconte de Lisle ; dans toute la Bible, dans les pompes grandioses du culte catholique, et surtout dans le doux et triste pèlerinage de Jésus parmi les sites rêveurs de Galilée, les poètes n'auraient qu'à puiser pour mettre au jour de nobles tableaux, de pures et rayonnantes légendes, qu'embellirait encore le prisme de l'Art. Mais il faudrait ne traduire en les vers que l'aspect « pittoresque » du christianisme, ne célébrer Jésus qu'avec une âme sereine ; il faudrait ne voir dans une religion que le sourire et la beauté de cette religion, en laissant aux prédicateurs le côté apologétique avec ses argumentations serrées et ses foudres terrifiantes. En un mot, le « poing levé » des polémiques nuira toujours à l'eurythmie d'une œuvre d'art, et nous lui préférons la calme et harmonieuse attitude d'un marbre grec ; Mendès l'a dit :

*La grande Muse porte un péplum bien sculpté,  
Et le trouble est banni des âmes qu'elle hante.*

Dans ce livre de début : *Poèmes catholiques*, M. Édouard Ned a trop souvent levé le poing ; je n'hésite pas à reconnaître qu'il a parfois tapé ferme et juste, mais je déclare aussi que ses pièces satiriques (comme les *Innocents*, les *Agès*, le *Repas de la bête*, *Aux villes*, etc.) me semblent notablement inférieures aux autres. C'est qu'en poésie, il ne suffit pas d'être indigné : il faut encore exprimer son indignation en termes nobles et grands ; et, à force d'être en colère, M. Ned profère souvent des injures qu'un peu plus de souci esthétique et d'élégance ne déparerait nullement.

Cette critique pourrait d'ailleurs s'étendre au volume presque tout entier : les meilleures parties du recueil, à part deux ou trois exceptions, n'échappent pas à certaines vulgarités de langage qui choquent les oreilles délicates ; à chaque instant, au milieu d'une strophe parfois bien venue, une expression peu choisie détonne de manière pénible : ainsi, lorsque Jésus s'écrie : « *Lazare, qu'on se lève !* » La recherche des rimes riches l'entraîne à commettre de véritables horreurs, tels ces vers des *Vierges folles* :

Et des jeunes gens de bon ton,  
Avec des cols blancs en carton,  
L'emmenèrent dans leur canton.

Je lui reprocherai aussi de faire d'une sangsue un vampire :

Chaque sangsue a saigné chaque bourse,  
Grand vampire d'or à gueule d'argent.



Mais il serait vraiment trop aisé de cueillir en ce livre les imperfections de détail qui y foisonnent. Je préfère — laissant à l'auteur le soin de se corriger lui-même à l'avenir, — je préfère vous dire que ses pièces sont généralement conçues avec ordre, méthode, et même, habileté : c'est là un mérite bien rare aujourd'hui ; il excelle aux refrains, et les amène gentiment. Ce qui charme le plus en lui, c'est une certaine rudesse de montagnard, une fouguese âpreté de croyant simple et fort, et aussi une farouche amertume qui rappelle Verlaine, dans *les Loups*, par exemple.

FRANZ ANSEL.

### Ames simples

Poème, par YVES BERTHOU ; Paris, Lemerre, 1896.

La Bretagne est une terre féconde en poètes ; et quel pays, d'ailleurs, serait plus digne d'inspirer de nobles chants ? Ses landes immenses et monotones, ses hautes falaises aux rudes escarpements ; sa mer, tantôt souriante et doucement harmonieuse, tantôt sombre et tragique et pleine de longs sanglots ; les touchantes traditions qui, dans ce pays resté simple et chrétien, s'enracinent aussi profondément que les genêts au cœur de ses rocs : tout cela ne peut qu'élever l'âme et la baigner d'une mélancolie à la fois tendre et farouche. Et, lorsqu'un poète vient à naître sur une pareille terre, il doit se sentir pris pour elle d'un irrésistible amour ; il doit, malgré lui, oublier toute autre beauté, pour célébrer et exalter uniquement dans ses vers la chère âme patriale. C'est ce qu'a fait Brizeux, ce nostalgique enfant des côtes bretonnes, en qui l'exil redoublait son fidèle attachement à la bien-aimée Armorique. C'est ce qu'ont fait, après lui, ses fils en poésie, parmi lesquels se distinguent aujourd'hui : Eugène Le Mouel, l'auteur de *Fleur de Blé noir* ; Anatole Le Bray, qui se révéla, voici deux ou trois ans, par un volume modestement publié à Rennes ; Charles Le Goffic, dont l'*Amour breton* est un petit chef-d'œuvre de sentimentalité triste et poignante. L'air d'intime parenté, qui apparaît en les noms de ces bardes, se retrouve dans leurs chansons : elles ont toutes un accent de mélancolie profonde et de farouche amour, et l'on croirait, dans la rudesse de leurs rythmes, entendre l'écho lointain des graves soupirs qu'exhalent les mers bretonnes.

Ces charmes étranges et captivants caractérisent aussi le nouveau livre de M. Yves Berthou : *Ames simples* ; ce poème en trois parties, d'allure mi-dramatique et mi-lyrique, nous conte la douloureuse histoire de cœurs faits pour s'aimer et s'unir à jamais, et qu'un destin fatal sépare cruellement. Maurice, cadet de Margaudik du Béchou, dame de Kerverzo, la fière et pauvre châtelaine, — et Isabellik, fille de la riche veuve Louisa Feutren ; et, plus tard, André, l'aîné de Ker-

verzo, et Renée-Anne, fille de l'opulent fermier Ar-Glaz : tels les quatre amants qui rêvent de s'appartenir. Le premier mariage est empêché par le stupide orgueil de Margaudik, et la malheureuse Isabellik se cloître en un couvent, tandis que le déplorable Maurice traîne, au hasard des routes, la vie morne des mendiants ; quant à la seconde union, Ar-Glaz s'y oppose et marie Renée-Anne contre son cœur : elle meurt au festin de noce, et bientôt après André de Kerverzo la rejoint dans sa tombe, qui leur est une couche nuptiale. La troisième partie nous montre Isabellik et Maurice, se retrouvant pendant les sanglantes journées de la Révolution ; l'amour de Maurice se réveille, malgré les longues années écoulées, mais Isabellik reste fidèle à ses vœux religieux et l'exhorte tristement à la résignation.

Il s'exhale des *Ames simples* un parfum douloureux et poignant. M. Yves Berthou a entremêlé ce roman poétique de descriptions animées et vivantes, pleines de pittoresque et de couleur locale ; des chants lyriques aussi rompent agréablement la monotonie du récit dramatique.

Et tout cela est profondément breton : les paysages, les costumes, et surtout le caractère des héros, qui sont héroïques avec simplicité, et dont l'âme fortement chrétienne a de grandes noblesses et de belles fiertés. Le langage, âpre et rude, est lui aussi d'une noblesse et d'une simplicité tout à fait armoricaine ; et, semé de détails fréquents et d'originales façons de dire, il rehausse singulièrement l'attrait du livre.

Les éloges que je décerne à l'œuvre de M. Yves Berthou me font plus aisément émettre cette critique : un peu de négligence dans la prosodie, et en particulier dans la structure des vers de dix syllabes, qui sont fréquents dans ce poème.

FRANZ ANSEL.

### Bibliographie

CHALLEMEL-LACOUR : Œuvres oratoires. — MAURICE LEBLANC : Amélie et Claude, roman. — LÉON CLADEL : Juive errante, roman. — CAMILLE MAUCLAIR : L'Orient vierge. — PAUL DELMET : Chanson de femmes. — GYP : Joies d'amour, roman. — HENRIK IBSEN : Jean-Gabriel Borkman. — GEORGES RENARD : Critique de combat, 3<sup>e</sup> série. — CHARLES BUET : Grands hommes en robe de chambre. — GABRIEL JORET-DESCROLIÈRES : Alain Chartier. — ANDRÉ FONTAINAS : Crépuscules. — E. VIGIÉ-LECOCQ : La Poésie contemporaine, 1884-1896.

### Erratum

Dans la pièce *L'Heure du Berger*, parue dans notre dernier numéro, prière de lire :

*Se pourrait-il que je te prisse.*

Nous mettons à la poste la seconde série de nos quittances. Nous prions nos abonnés de leur réserver bon accueil.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime.* Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles. Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émotivité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson, 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

---

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

---

### LA CRITIQUE

Revue bi-mensuelle (5 et 20 de chaque mois)

— 0 —

DIRECTION : 50, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS  
ADMINISTRATION : Place Mutin, ST-AMAND (Cher)

---

EUGÈNE BACHA

Vient de paraître :

## LE CHANCELIER DE FLANDRE

BROCHURE EN IN-8°

PRIX : Fr. 2.00

---



En Souscription chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

# LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

Volume in-18, 3.50 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

## HÉLÈNE

NOUVELLE

Volume in-12, 3 francs

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

**VIENT DE PARAÎTRE**

## LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

**SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE**

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes  
par Arnold GOFFIN

Un volume in-16, d'environ 200 pages

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollandaise : 2 50 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 17

24 Avril 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

- ALBERT GIRAUD. — Les idées de M. d'Annunzio.  
MARC LEGRAND. — L'âme antique.  
VALÈRE GILLE. — Le collier d'opales.  
JEAN DELVILLE. — Sénérité.  
VICTOR ORBAN. — Zalina Rolim.  
LECTOR. — La littérature à la Chambre.  
N. L. — Musique.  
MEMENTO.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES. H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire  
de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

*La Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, secrétaires ; tout ce qui concerne l'Administration à M. Henri Lamertin, éditeur, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEUR : Gabriel d'Annunzia, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante-Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Remouchemps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Taillenay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandé numéroté avec autographe de l'auteur. 6 00
- — Edition ordinaire . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- Toutes les œuvres du poète, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : Les Complaintes, l'imitation de Notre-Dame de la Lune, le Concile féérique, les Derniers vers. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes* . . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettos* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## Les idées de M. d'Annunzio

Un poète vous a dit ici son admiration pour *Les Vierges aux Rochers* de M. Gabriel d'Annunzio. Il vous a vanté, comme il convient, la voluptueuse splendeur de cette œuvre qui, dépouillée de son magnifique manteau verbal, conserve dans la traduction française une surprenante beauté formelle. Il semble qu'elle ait gardé toute sa richesse musicale et que nous entendions, non pas la pâle version d'un interprète, mais la voix même de l'évocat. Cette voix qui, à l'heure où nous sommes, n'a d'égale dans aucune littérature, cette voix chaude, colorée, opulente, cloche d'or qui sonne dans un incendie, cette voix où chante une âme privilégiée ajoutant sa noblesse à la noblesse de sa race, cette voix miraculeuse, que Taine eût écoutée avec ravissement, je l'aime non seulement parce qu'elle est belle, mais aussi parce qu'elle ressuscite en moi tous les dieux de ma jeunesse, parce qu'elle me fait éprouver une joie dont les œuvres les plus récentes, qu'elles viennent de Paris ou de Bruxelles, me privent avec trop de cruauté : la joie de l'admiration. Oui, j'admire, j'admire de toute mon âme, et je veux qu'on le sache, ce merveilleux poème en prose qui mêle la beauté des plus beaux poèmes à la réalité des plus profonds romans, ce poème où, comme dans un miroir de soleil, on voit le fier baiser de la grâce et de la force.

Combien cette œuvre est belle, on vous l'a dit, vous le savez. Mais on ne vous a pas assez montré combien sa beauté remue de hautes et vigoureuses pensées. M. Gabriel d'Annunzio y développe sa conception du style, qui, chez lui comme chez

tous les grands poètes, n'est que la projection d'une souveraineté intérieure.

« Je voulais, fait-il dire à son héros, que chaque journée portât l'empreinte de mon style, se distinguât par une marque d'art vigoureux, par quelque fier emblème de victoire. » Quand on porte si haut une si altière conception du style, on est aussi un penseur et le style n'est pas ce qu'il est chez un virtuose comme M. Lemonnier, une succession de manières d'écrire, mais une manière de penser.

Une telle conception du style entraîne une conception du monde. « Tu travailleras, dit-il à son héros, à réaliser ton destin et celui de ta race. Tu auras en même temps devant les yeux et le plan prémédité de ta propre existence et la vision d'une existence supérieure à la tienne. Tu vivras dans l'idée que chaque vie, étant la somme des vies précédentes, est la condition des vies futures. En conséquence, tu ne croiras pas être seulement principe, motif et fin de ta propre destinée, mais tu sentiras tout le prix et tout le poids de l'héritage que tu as reçu de tes ancêtres et que tu devras transmettre à ton descendant, contresigné de ta plus vigoureuse empreinte... Triple est donc ton devoir, puisque tu possèdes le don de la poésie et que tu t'appliques à acquérir la science du verbe. Triple est ton devoir : conduire ton être par une droite méthode jusqu'à la parfaite intégrité du type latin ; concentrer la plus pure essence de ton esprit et reproduire la plus profonde vision de ton univers dans une œuvre d'art unique et suprême ; préserver les richesses idéales de ta race et tes propres conquêtes dans un fils qui, sous l'enseignement paternel, les reconnaisse et les coordonne en lui-même pour se sentir digne d'aspirer à la réalisation de possibilités toujours plus hautes. »

Que nous voilà loin des petits bréviaires d'égoïsme lilliputien, d'égoïsme sans *ego*, où le



néant parle ingénieusement de sa propre culture, où le caprice du dilettante s'imagine être une volonté ! Nous voilà loin, en hauteur, du *Jardin de Bérénice*. et des naïves roueries de M. Barrès ou de M. Gide. Jamais, même par Balzac ou par Stendhal, la volonté ne fut célébrée avec une telle éloquence. Et M. d'Annunzio nous montre cette volonté tendue vers un but viril, d'une incontestable noblesse. Consciente d'elle-même, la vraie force est doublement forte. Claude Cantelmo fait servir sa puissante volonté au perfectionnement d'une puissante nature. Ainsi éclate une incomparable fleur humaine, fleur d'orgueilleuse pensée vêtue de tous les prestiges de la chair orgueilleuse, et qui semble avoir jailli, comme un calice de pourpre, du tombeau brûlant de don Juan.

Ce que M. d'Annunzio pense d'un monde où le culte de la Bête a remplacé le culte de la Beauté, on le devine. Dans une méditation admirable, le héros des *Vierges aux Rochers*, Claude Cantelmo, donne tour à tour la parole aux poètes et aux patriens.

Voici le discours qu'il prête aux poètes :

« Quel peut être aujourd'hui notre office ? Devons-nous exalter en doubles sizains le suffrage universel ? Devons-nous hâter par d'anxieux hexamètres la chute des rois, l'avènement des républiques, l'accès des plèbes au pouvoir ? N'existe-t-il pas à Rome, comme autrefois à Athènes, quelque Cléophon démagogue et fabricant de lyres ? Nous pourrions, pour un modique salaire et avec ses instruments accordés par lui-même, persuader les incrédules que dans la foule résident la force, le droit, la pensée, la sagesse, la lumière... »

« Mais nul d'entre eux, dit Cantelmo, plus généreux et plus fier, ne se levait pour répondre : « Défendez la Beauté ! Cela est votre unique office ! Défendez le rêve qui est en vous ! Puisqu'aujourd'hui les mortels refusent le tribut d'honneur et de respect aux chanteurs, nourrissons de la Muse qui les chérit, comme disait Odysseus, défendez-vous avec toutes les armes, et même avec la raillerie, si elle est plus efficace que l'invective ! Ayez soin d'envenimer des plus âcres poisons les pointes de vos traits ! Faites que vos sarcasmes aient assez de vertu corrosive pour atteindre jusqu'à la moelle et pour la détruire ! Marquez jusqu'à l'os les fronts stupides de ceux qui voudraient mettre sur chaque âme une marque exacte comme sur un ustensile social et rendre

pareilles toutes les têtes humaines comme les têtes des clous sous le martelage du cloutier ! Que vos risées frénétiques montent jusqu'au ciel lorsque vous entendez les palefreniers de la Grande Bête vociférer dans l'assemblée ! Proclamez et démontrez, à la gloire de l'Intelligence, que leurs discours ne sont pas moins ignobles que les bruits avec lesquels un rustre renvoie par la bouche les vents de son estomac bourré de légumes ! Proclamez et démontrez que leurs mains, auxquelles Dante votre père appliquerait la même épithète qu'il donna aux ongles de Thaïs, sont bien propres à ramasser le fumier, mais ne sont pas dignes de se lever dans l'assemblée pour le vote d'une loi ! Défendez la Pensée qu'ils menacent, la Beauté qu'ils outragent ! Un jour viendra où ils tenteront de brûler les livres, de briser les statues, de lacérer les tableaux. Défendez l'ancienne œuvre libérale de vos maîtres et l'œuvre future de vos disciples contre la rage des esclaves ivres ! Ne désespérez pas à cause de votre petit nombre. Vous possédez la suprême science et la suprême force du monde : le Verbe. Une ordonnance de mots peut l'emporter en vertu homicide sur une formule chimique. Opposez résolument la destruction à la destruction ! »

Puissent ces paroles vengeresses retentir dans un grand nombre de jeunes âmes ! Puissent-elles tomber, brûlantes comme la chaux vive, sur nos misérables fabricants de lyres savantes ! Puissent-elles faire naître chez nous un trempé d'esprits et de caractères pareil au poète des *Vierges aux Rochers* !

ALBERT GIRAUD.

## L'Ame Antique

A EMILE TROLLIET.

### LES ARGONAUTES

Au temps fixé, paraît cet homme à haute taille,  
Portant deux javelots, terrible à la bataille.  
Il a deux vêtements : l'habit Magnésien  
Moule son corps superbe et, quand le froid survient  
Ou la pluie, une peau de panthère le frôle.  
Vierges, ses blonds cheveux bouclent sur ses épaules...

PINDARE, *Pythiques*, IV, v. 77-83, 171-188.

Puis viennent trois guerriers, trois fils du roi des dieux,  
Nés de Lédâ jadis et d'Alcmène aux beaux yeux.  
Deux autres, honorant la valeur militaire,  
Fils chevelus du dieu qui fait trembler la terre,  
De Pylos et du haut Ténare sont venus,  
Fiers héros, pour leur gloire éclatante connus :  
C'est Euphémus et toi, puissant Périchymène.  
Puis Apollon envoie Orpheus, chanteur, qui mène  
Avec sa lyre en main, les chœurs mélodieux.  
Echion, Eurytos, vers les chocs périlleux,  
S'élançant, fils d'Hermès à la verge dorée.  
Zétas et Calais volent, fils de Borée :  
Le roi des vents, joyeux, dépêche ces héros  
Et des ailes de pourpre ont hérissé leur dos.  
A tous ces demi-dieux Héra donne l'ivresse  
Du départ sur Argo. Chacun frémit, s'empresse  
Avec ses compagnons vers des bords étrangers,  
Et fuit loin de sa mère un bonheur sans dangers ;  
Chacun brave la mort pour avoir la victoire  
Et conquérir le bien qui guérit tout, la gloire !

MARC LEGRAND.

## Le Collier d'Opales

LE BOCAGE

A MARC LEGRAND.

Qu'il est beau ce bocage agité par la brise !  
Le saule qui bruit, et dont la feuille grise  
Fait dans l'ombre, en tremblant, chatoyer la clarté,  
Se mêle aux cornouillers flexibles, à côté  
Des hêtres élancés dont luit l'écorce lisse.  
L'herbe jonche le sol. Sous le feuillage glisse,  
Animant tout à coup mille insectes de feu,  
Un rayon de soleil qui vibre dans l'air bleu.  
Sous les arceaux formés de briones fleuries  
On voit, dans le lointain, onduler les prairies  
Dans un délicieux et paisible vallon.  
La fraîcheur règne ici toujours : d'un mamelon  
Tombe en cascade une onde irisée et changeante.  
De l'un à l'autre saule une vigne serpente,  
Capricieuse et riche en raisins arrondis ;  
La mésange frivole y gazouille, tandis  
Que dans l'épais gazon où croit la renoncule  
Avec un clair murmure une source circule  
En sautillant gaîment sur son lit de silex  
Parmi le lamier blanc, la menthe et le carex.  
Entrons, ami : ce vert bocage nous convie ;  
Nous y célébrerons la douceur de la vie :  
Chargé de vieux flacons pleins d'un vin éclatant,  
Au centre, un guéridon champêtre nous attend,

Et, par dessus le banc circulaire, une branche  
D'un pêcher vigoureux et fertile se penche,  
Offrant au voyageur en ces lieux arrêté  
L'ombre et ses fruits juteux empourprés par l'été.

VALÈRE GILLE.

## Sérénité

A GARY DE LA CROZE.

Sur ceux que n'a frôlé l'aile d'or de l'esprit,  
Et qui n'ont point reçu le don de la lumière,  
O pur poète, fais, sur tous ces fronts de pierre,  
Régner ton clair regard de rêve et de mépris.

Laisse l'impur troupeau de la bêtise humaine  
Passer et repasser sur les vieux chemins noirs ;  
Les aubes, à leurs yeux, sont les éternels soirs ;  
Ils ne verront jamais le monstre qui les mène.

N'offre pas à l'aveugle un peu de ta clarté ;  
Ne chante pas au sourd la parole divine ;  
Il faut entendre et voir pour que l'on te divine  
Aux portiques sacrés de l'idéalité.

Laisse monter vers toi leurs insultes funèbres  
Sans que ton manteau blanc dérange ses beaux plis ;  
Par l'éternelle loi des destins accomplis  
Tous ces passants de plomb marchent dans leurs téné-  
bres.

JEAN DELVILLE.

## Zalina Rolim (1)

M<sup>lle</sup> Zalina Rolim est née à Botucatu. Je crois qu'elle n'a jamais quitté le Brésil. Son enfance a dû s'écouler, paisible et studieuse, à l'ombre des palmiers, au bord des sources bruissantes, dans les jardins tranquilles et ensoleillés de cette délicieuse province de Saint-Paul. La vision particulière que l'on se fait du monde dans un tel milieu ne peut être que douce et consolante. Nos capitales bruyantes, nos cohues affairées et ahuries, la grande fourmillière humaine qui nous hante et nous poursuit du spectacle de sa vanité et de sa souffrance, de son luxe et de sa misère, toute cette fièvre de la vie irritante et irritée, M<sup>lle</sup> Zalina Rolim l'ignore,—et c'est tant mieux. Le livre qu'elle se plaît à écrire ne contiendra

(1) Etudes sur la poésie brésilienne contemporaine.



que tendresse, pensées calmes, joies du foyer, tableaux familiers et reposants; sa mélancolie sera sans amertume; sa pitié, souriante.

Et c'est bien là le charme et le secret que recèle cette poésie de jeune fille rêveuse, cette page, pour ainsi dire confidentielle, qui traduit une émotion sincère devant la vie et qui essaie de retenir, de fixer la physionomie passagère des êtres et l'éternel enchantement des choses. Lisez le *Nid abandonné* : « Ce nid, baigné de clair de lune naissant, avait la tristesse et l'éclat terne et voilé d'un regard de mère qui, douloureusement, contemplerait le berceau de son fils mort... » Mais à cette sensibilité intacte se joignent aussi des qualités innées d'observation qui, seules, révèlent le parfait artiste. Témoin cette pièce intitulée *Rustica*, que je me garderais bien de traduire, dans la crainte de lui faire perdre de sa grâce, si je ne la choisissais pour justifier ma remarque :

C'est la fin du jour. Dans la vapeur dorée  
Qui ourle et frange les nuages de l'occident,  
Tout entier s'enveloppe le bois d'orangers.  
Un chariot lourd, traîné par des bœufs, grince triste-  
[ment.

Voilà que s'ouvre la grille rustique,  
Avec un bruit âpre, elle tourne sur ses gonds;  
Un nuage de poussière soudain s'élève dans l'air  
Et le troupeau rentre à l'étable, en mugissant.

Des enfants joyeux s'ébattent, sautillent,  
Rayonnants de bonheur et de gaieté bruyante;  
Et, au loin, la nuit qui approche  
Fait entendre sa voix mystérieuse et douce...

Frémissements d'ailes tremblantes,  
Sons vagues, rumeurs, bruits de feuilles  
Entre-choquées dans le verger... et, partout,  
Flotte dans l'air l'errante haleine des fleurs.

Au détour de la montagne, la bêche sur l'épaule,  
Par petits groupes, reviennent les laboureurs;  
Et, langoureuse, blonde et sereine,  
Dans le ciel, Vénus entr'ouvre son œil pacifique.

J'ai traduit, sans prétendre à donner plus qu'une idée de ces vers qui évoquent, en si peu de mots, un soir à la ferme, dans un recoin de terre quelconque, très isolé, très « perdu » de la campagne de Saint-Paul. Il n'y a là qu'une notation rapide d'images, une succession brève de faits tels qu'ils peuvent se présenter à l'observateur; mais dans cet art naïf, dépourvu de recherches de rimes et d'artifices éclatants, n'y a-t-il pas une impression très vive, très vraie, et peut-être mieux encore : très vécue ? Ce seul vers, *Pesado chia um carro de bois, morosamente...* me rappelle tout à coup, et d'une façon très intense, l'heure, le lieu, le moment, la notion exacte, précise, de toutes les choses qui *doivent* se passer en même temps. Ces chars primitifs à roues pleines, ramenant de lourdes charges vers les métairies éloignées, ont un gémissement doux et plaintif, persistant,

et monotone, qui fait frémir. Au mélancolique soir, quand ils revenaient lentement, traînés par des bœufs fatigués, le long des routes déjà noyées de crépuscule, ils m'ont fait éprouver des tristesses très particulières, des sentiments indéfinissables de solitude vague et de profond exil. Et je sens que leur « ÿh .., ÿh..., ÿh... » prolongé, plein de lassitude, est intimement associé, pour moi, à mille bruits sourds de ruisseaux voilés, de lucioles rôdantes, de feuillages imperceptiblement agités et, par dessus tout, à cette musique tremblante et continue de cigales qui, dans certaines régions du Brésil, à l'approche de la nuit, redouble brusquement sa clameur, se fait plaintive aussi et s'exaspère à mesure que l'obscurité se fait plus noire et la campagne plus silencieuse...

Zalina Rolim a reflété dans son œuvre beaucoup de cette paix toute pastorale de l'Amérique intérieure et j'y ai retrouvé, exprimé d'une façon bien inattendue, un peu du mirage que m'ont laissé ces pays connus et quittés. Surtout elle a réveillé en moi, mêlés à de mystérieuses émotions de la nature tropicale, des souvenirs aimables de la vie rustique brésilienne. Avec une simplicité exquise, elle en fait voir la sereine tranquillité et ne craint pas d'en retracer les scènes les plus humbles, les plus banales peut-être, — les plus chères aussi.

VICTOR ORBAN.

## La littérature à la Chambre

Un de nos plus jeunes honorables, un lettré délicat, M. Henry Carton de Wiart, a osé, dans une des récentes séances de la Chambre des Représentants, en présence de M. Coremans, présenter la défense de la littérature française en Belgique. Voici les termes de son discours rapportés par les *Annales Parlementaires* :

« L'honorable M. Demblon a parlé tantôt de la littérature wallonne, l'honorable M. Coremans s'est étendu sur la littérature flamande; il n'a guère été question de notre littérature française. En revanche, lors de la dernière discussion du budget de l'intérieur en 1895, un débat intéressant s'était engagé à ce sujet.

L'honorable M. Destree avait notamment préconisé deux moyens par lesquels l'État, à son avis, pouvait intervenir utilement en faveur de notre littérature française.

D'abord, il préconisait ce que l'honorable M. Slingener avait proposé avant lui : la création d'un catalogue dans lequel auraient figuré toutes les œuvres littéraires belges de quelque valeur. Ce catalogue devait servir à l'alimentation de nos bibliothèques populaires, ainsi qu'au choix des livres destinés à être

distribués sous forme de prix à la fin de l'année scolaire. Ce premier moyen me semble bon, à la condition que la rédaction de ce catalogue soit confiée à des hommes compétents et qui évitent, dans ce travail, toute préoccupation de tendances.

Ensuite, l'honorable M. Destrée préconisait — et ici je ne suis plus de son avis — l'installation d'une librairie belge à Paris. Il reproduisait ainsi, sous une autre forme, une idée de l'honorable M. de Moreau, dont on s'amusa beaucoup naguère : celle de l'établissement d'un restaurant belge à Londres. J'estime cependant que la proposition de M. de Moreau valait mieux que celle de M. Destrée, car — au point de vue de l'écoulement de nos œuvres littéraires — la création d'une officine belge à Paris serait, je pense, d'un médiocre résultat !

Quant à l'allocation de subsides littéraires, je doute qu'elle ait quelque efficacité ; mais, aussi longtemps que des subsides de ce genre resteront inscrits au budget, j'insisterai pour qu'il en soit fait le meilleur usage possible. Ceci dépend de l'intelligence et de la conscience du chef du département.

Puisque le pays lui donne mission de favoriser le rayonnement littéraire, — qui consacre la splendeur d'une nation, — qu'il s'acquitte donc de ce rôle avec tout le soin qu'un si beau rôle requiert !

Ernest Hello a écrit cette phrase admirable : « La gloire de la charité, c'est de deviner. » Eh bien, on peut dire que la gloire d'un ministre qui prétend protéger les arts ou les lettres, c'est de deviner. Deviner le mérite là où il se cache. Deviner aussi les besoins là où une intervention respectueuse peut corriger l'incapacité des vrais artistes dans la lutte pour l'existence. Ces quelque dix mille francs mis à votre disposition pour encourager les lettres, ne les galvaudez pas, ne les déshonorez pas ! Si je consulte les documents, déjà anciens il est vrai, qui ont été fournis à la section centrale, je dois constater, hélas ! dans l'indication de la plupart des encouragements donnés à la littérature, un arbitraire ou une incompétence qui suffiraient, s'ils étaient invétérés, à nous faire repousser à l'unanimité des crédits si mal employés.

Sur une somme d'environ 10,000 francs pour la littérature française, nous voyons accorder 1,000 francs à un très haut fonctionnaire honoraire du département de l'intérieur et de l'instruction publique !

Plus loin, nous relevons une allocation de 800 francs à un littérateur belge qui a trouvé, hors du pays, l'emploi rémunérateur d'un talent reconnu.

D'autres écrivains — d'un talent non moins réel — se débattent chez nous contre l'indifférence publique. Le gouvernement a-t-il décidé qu'il y aurait pour les littérateurs, comme pour les sucres, des primes à l'exportation ? (*Rires.*)

Je ne voudrais pas relever l'un après l'autre les subsides indiqués dans la liste remise à la section centrale. Ce serait manquer à la charité. Il n'en est pas moins vrai que les noms qui figurent dans cette liste n'ont, pour la plupart, que des rapports fort lointains, tout au plus des rapports de courtoisie, avec la littérature et avec les arts !

Je crois que l'on peut, en cette manière, s'inspirer utilement de ce qui se pratique dans les pays étrangers, en France notamment. Il existe en France — ce n'est malheureusement pas le cas chez nous — un grand nombre de prix et de fondations de tout genre qui rendent la vie littéraire plus facile qu'ailleurs.

Mais la France, indépendamment de ce moyen, a une façon discrète et ingénieuse d'encourager ses écrivains. Elle leur donne la préférence dans la désignation lorsqu'il s'agit de pourvoir à certains emplois, lorsqu'il s'agit par exemple, de nommer certains fonctionnaires aux bibliothèques, aux archives, aux musées, et même dans l'enseignement et l'administration. Voilà des occasions que l'on devrait saisir pour favoriser les littérateurs qui ont fait leurs preuves, en leur permettant de poursuivre leurs travaux littéraires à l'abri des soucis absorbants. Musset, Leconte de Lisle, de Bornier, bien d'autres encore ont dû à des désignations de ce genre d'avoir la tranquillité matérielle assurée.

Il y a un autre moyen que je veux indiquer à l'honorable ministre : c'est d'employer une part des subsides, puisque ces subsides existent et qu'il faut les épuiser, à encourager, sous forme de souscriptions et d'abonnements, les publications périodiques littéraires.

Les publications de ce genre deviennent nombreuses en Belgique, et leur publication est un indice évident du développement de notre esprit littéraire. Les jeunes talents s'y essayent et s'y affirment. Ces revues n'ont aucun souci de lucre. Loin de là, elles vivent parfois de sacrifices. Puisque le culte des belles-lettres est toute leur raison d'être, l'argent que le ministre doit dépenser ne trouverait-il pas là à s'employer utilement ?

Or, le département de l'intérieur et de l'instruction publique, loin d'en agir ainsi, a rogné, si mes renseignements sont exacts, — et pour en faire bénéficier, Dieu sait quels budgétivores ! — quelques-uns des rares abonnements qu'il souscrivait à ces publications. Nous assistons en Belgique à un véritable renouveau en matière littéraire ; nous voyons des groupes de jeunes gens admirablement désintéressés, aller au beau avec toute leur âme, et traduire leurs impressions esthétiques dans des proses et des poésies qui, pour être parfois de deuxième et de troisième ordre, n'en sont pas moins de nature — par leur ensemble — à rehausser le niveau littéraire de notre pays et à lui donner une certaine auréole d'intellectualité et d'art, qui lui faisait terriblement défaut. A des manifestations aussi intéressantes on ne devrait pas marchander quelques



subsidés qui honorerait l'argent public. Il existe beaucoup de ces publications dans notre pays : je vous signalerai *la Jeune Belgique*, *le Coq rouge*, *Durendal*, *la Lutte*, *le Magasin littéraire*, *la Revue générale*, etc., toutes revues qui s'occupent de littérature française.

Voilà des formes d'intervention qui me paraissent moins empiriques que la création d'une librairie belge à Paris et qui seraient bien accueillies, je crois, par tous les littérateurs belges.

N'oubliez pas que, lorsqu'il s'agit de la production des œuvres d'art, picturales ou plastiques, l'Etat n'hésite pas à faire d'importantes commandes à de jeunes peintres à de jeunes sculpteurs. La littérature, elle, ne travaille pas sur commande. Mais ces encouragements peuvent trouver leur équivalent dans les souscriptions et les abonnements que je viens de signaler.

Voilà, messieurs, les brèves observations que je croyais devoir présenter au sujet de l'article 41.

L'honorable ministre de l'intérieur et de l'instruction publique a déjà prouvé, notamment par plusieurs nominations dans l'enseignement moyen, qu'il savait discerner et encourager le mérite littéraire. Par atavisme comme par tempérament, il a l'amour des belles choses. Le seul danger que nous pourrions redouter, c'est que le rôle de Mécène officiel que l'article 41 de son budget lui impose ne soit pas éclipsé par les autres occupations multiples qui sollicitent son activité. Ces subsides que nous allons voter qu'il les répartisse par lui-même et avec soin ! Faite avec sagesse, cette répartition peut être de quelque utilité à la littérature. Faite par routine ou favoritisme, elle encourage les pires ennemis de la beauté : le servilisme de la médiocrité d'âme ! »

Nous remercions chaleureusement M. Henry Carton de Wiart. Nos lecteurs savent de longue date ce que nous pensons de l'intervention du gouvernement en matière artistique. *La Jeune Belgique*, qui n'a jamais sollicité l'appui officiel, désire garder sa plus grande indépendance. Qu'un ministre favorise tel ou tel des écrivains, c'est affaire à lui. S'il est capable de reconnaître le mérite littéraire, tant mieux, si non, tant pis. Mais le discours de M. Carton de Wiart n'aurait-il eu pour effet que d'attirer l'attention sur le mouvement littéraire en Belgique, pour cela seul il devrait être vigoureusement applaudi.

LECTOR.

## Musique

### LE CONCERT SPIRITUEL

La Société Ysaye a donné sa solennité musicale du Jeudi Saint au cirque royal avec le concours de la Légia. Quoique la salle du cirque soit peu appropriée au programme d'un concert spirituel, le choix captivant

des œuvres a fait oublier l'aspect par trop profane du local.

*L'ouverture tragique* de Brahms ouvrait la séance. Exécution rigoureusement enlevée par l'orchestre sous le baton d'Ysaye qui avait voulu diriger cette œuvre en commémoration du maître récemment décédé. *Le Chœur des Chameliers* de l'oratorio *Rebecca* de César Franck suivait. Page d'une extrême fraîcheur, empreinte d'une exquise couleur orientale, mais qui n'a pas été dite par les chanteurs de la Légia avec toute la délicatesse de nuance qu'il fallait. Ces voix wallonnes étaient d'une rudesse d'accent qui cadrait mal avec l'idée que nous nous faisons de l'allure somnolente et contemplative des nomades asiatiques et de leurs lentes caravanes.

*Judas*, la scène lyrique de M. Sylvain Dupuis pour baryton, chœur d'hommes et orchestre, est une partition qui a d'aussi hautes tendances que de hautes prétentions. Malheureusement ces hautes prétentions ont étouffé sous les formules d'une orchestration savante de fugitives inspirations. La responsabilité de cette pauvre musique incombe certainement à l'auteur du livret, car M. Sauvenière a mis en vers libres les remords de Judas et cela de la façon la plus drôle que jamais pion à court d'idées ait pu concevoir.

Cette prose rimée ou non, suivant la fantaisie du librettiste, ne prêtant guère à une adaptation musicale, on comprend aisément quelles difficultés M. Sylvain Dupuis a dû surmonter pour arriver à faire quelques pages instrumentales et chorales présentables avec ces vieilles idées si mal modernisées. Souhaitons plus de succès à M. Sauvenière, auteur de *Judas*, à moins que ce ne soit Judas l'auteur de ... on n'est jamais certain, n'est ce pas ! la preuve est toujours pudiquement cachée, souhaitons dis-je plus de succès à M. Sauvenière dans l'art appliqué à la rue qu'il veut faire progresser à Liège suivant les badigeonneuses aspirations de Clodomir Broerman, le mage des façades peu décoratives.

Quatre pièces de Richard Wagner qui auraient fait oublier tous les Judas venus ou à venir terminaient le concert. *Le prélude de Parsifal* et *l'Enchantement du vendredi saint*, que M. Ysaye a dirigé avec un sentiment communicatif et dans lequel le hautbois de M. Guidé a exhalé de pénétrantes et poétiques sonorités ; *La cène des apôtres* de R. Wagner qui n'avait jamais été exécutée à Bruxelles quoiqu'elle fut composée en 1843, est destinée à faire vibrer les hautes voûtes d'une basilique. La première partie essentiellement orphéonique n'a pas donné au concert l'impression qu'on en attendait. C'est grandement conçu cependant et l'on y reconnaît la réalisation maîtresse du Titan de Bayreuth, mais il faudrait à ces puissantes envolées chorales les sereines dimensions d'une nef et d'un transept éclairés par les troublantes lueurs des verrières qu'illuminerait l'étrangement d'un coucher de soleil.

La seconde partie est autrement intéressante et quoiqu'elle ait par l'intervention de l'orchestre des allures de cantate, elle captive l'attention. Certains rapprochements avec les Maîtres chanteurs, Tannhauser et Lohengrin sont aussi curieux que plausibles.

Une magistrale exécution de la *Kayser marche* avec chœur a valu pour finir une longue ovation à la Légia et à M. Ysaye.

A la Monnaie, une reprise des *Pêcheurs de perles* de Bizet, nous a permis de voir dans la même semaine trois œuvres du regretté maître Français: *Carmen* et *l'Arlésienne*, que l'on donnait, oh! combien mal! au Molière. Très jolie cette reprise des *Pêcheurs de perles*, dont le premier acte est déjà du Bizet de *Carmen*, de ce Bizet qui eut été l'honneur de la France, comme dit Camille Bellaigue, au lieu d'en avoir été la plus brillante espérance.

N. L.

## Memento

NOS ÉCRIVAINS. — « S'il faut en croire la *Réforme*, la *Revue encyclopédique* de Paris aurait chargé M. Camille Lemonnier d'élaborer avec des collaborateurs belges un numéro double spécial réservé à la Belgique. Malheureusement l'esprit de coterie semble avoir présidé au choix de ces collaborateurs. Ceux-ci ne représentent qu'une petite chapelle de la jeune littérature belge. On n'y voit pas figurer les noms de quelques-uns de nos meilleurs poètes: MM. Albert Giraud, Valère Gille, Théo Hannon, Iwan Gilkin, Fernand Severin, Maurice Cartuyvels, F. de Croisset, etc. L'oubli n'est pas mince. Ce n'est donc pas un tableau de la littérature belge contemporaine que la *Revue encyclopédique*, mal renseignée, offrira à ses lecteurs, mais un simple croquis de la « Bande à Picard ».

(*Journal de Bruxelles.*)

IL PARAÎT que ça se gagne. Les Anglais, eux aussi, veulent réformer leur orthographe, histoire de jouer un bon tour à la France.

Dans la revue *The Nineteenth Century*, le professeur Mahaffy considère la substitution de l'anglais au français dans les relations diplomatiques comme assurée. Elle est seulement retardée, à son avis, par l'inertie des diplomates et par l'orthographe anglaise « encore plus absurde que la française et qui ne se maintient que par l'entêtement des pédants ».

Dans le *Forum*, revue américaine, M. B. Smith réclame, lui aussi, la réforme de l'orthographe anglaise en constatant que les Américains ont déjà commencé à supprimer d'autorité pas mal de lettres dans pas mal de mots.

Ce qui prouve simplement que les Yankees ne parlent plus l'anglais, mais l'américain.

SŒUR TRALALA a confectionné pour l'*Art moderne* un savoureux hochepot de critique philosophique. Dégustez ceci :

« L'idée-force, l'idée directrice et rénovatrice que notre époque enfante, que nous sentons sourdre autour de nous de façon toujours plus sensible, et qui rendra ce siècle troublé, tourmenté, déchiré, cher aux hommes de plus tard, cette idée, personne ne l'a bien formulée encore, elle n'a été représentée complètement par aucune vie, par aucune mort. Quelques sensitifs la pressentent.

Les uns croient que ce sera le triomphe de l'altruisme équilibré par le développement des personnalités, d'autres, l'intégration plus intense du sentiment du beau dans la conscience et

la perception de tous, d'autres encore, un sens à la fois plus universel et plus précis d'harmonie entre les diverses activités, entre les diverses tendances humaines. D'autres..., et les conjectures se déroulent sans fin. Mais nul ne peut dire encore si ces choses évolueront lentement, imperceptiblement, ou si, un moment donné, nos esprits, encore ennemis des abstractions, ne choisiront pas un homme, un événement ou un groupe d'hommes dont l'action rende visible, tangible ou éclatante, la vérité que nous essayons d'exprimer.

Que nous essayons d'exprimer, que tous, sans le savoir, tentent de condenser ou de trouver condensée, par un étrange besoin de soumettre et leurs gestes et leurs pensées à une même unité qui les domine. C'est ce vague espoir de saisir cette unité qui arrête les incertains — sceptiques, insatisfaits, impuissants — au bord de toute affirmation partielle. Ils sentent que l'affirmation repose sur une chose trop courte, — ils se savent courts aussi, — ils soupirent et s'abstiennent, s'abstiennent, et s'abstiennent encore, en l'involontaire honnêteté des faibles, forcés par le destin à être passifs. Et ce sont les foules moutonnières et veules d'aujourd'hui, les foules qui attendent. C'est cette unité qui attire les forts vers une multiplicité d'actions, de conceptions de combinaisons, — plus fiévreuses à mesure qu'elles s'échafaudent ou qu'elles s'écroulent les unes sur les autres — parce qu'ils croient y deviner une révélation lointaine de son essence. »

Diab! diab! Cette idée-force (va te Fouillée!) que l'on enfante, que l'on sent sourdre, que personne n'a encore bien formulée, mais qu'on pressent, qui n'est représentée par aucune vie ni par aucune mort, qui est peut-être ceci, ou peut-être cela, à moins que ce ne soit autre chose, altruisme, intégration, panoplie, pickles à la montarde ou catafalque automatique, ça n'est décidément pas une idée très claire.

L'honnête colonel Ramollot placera heureusement ici sa définition célèbre: c'est le machin dont le plus malin en ignore la cause.

N'empêche que le Tout-Snob a dû se pâmer d'aise devant ces beaux substantifs, suivis de plus beaux adjectifs.

19 avril 1897.

Mon cher monsieur Gilkin,

En qualité de membre de la *Société des études sociales et politiques* et de secrétaire de la *Société de moralité publique* qui organise pour le mois de juillet une conférence où sera étudiée la question de la littérature immorale, permettez-moi de vous remercier de l'excellent article paru dans la *Jeune Belgique* d'hier.

Malgré vos réserves et vos spirituelles railleries, vous êtes au fond absolument d'accord avec ceux qui luttent, comme M. Bérenger, contre l'envahissement de la pornographie.

Vous reconnaissez que le mal est grand, « que la marée est très haute et qu'il est légitime de se demander s'il n'y a pas à prendre des mesures préserveuses ».

Vous pensez qu'on devrait « frapper, au besoin, par une loi spéciale, la littérature licencieuse à bon marché, les publications à deux ou trois sous, le feuilleton illustré qui s'étale aux vitrines et qui provoque les passants, si pauvres ou si jeunes qu'ils soient. »

Vous ajoutez que « la police pourrait exercer un contrôle sévère sur les étalages. »

Quant aux « bouis-bouis » vous consentez à ce qu'on ne les ménage point, « s'ils font vraiment autant de mal qu'on le dit. »

Enfin, vous engagez les personnes qui sont en situation de créer la mode et d'en diriger les courants à user de toute leur influence en faveur de la vraie et saine littérature.

Je n'ai pas dit autre chose au Congrès de Lausanne et je suis bien certain qu'on ne demandera rien de plus à la conférence de Bruxelles.

Il ne peut être question de prendre des mesures contre de véritables œuvres d'art et je suis ravi de vous entendre déclarer que la répression visant un tas de publications ignobles qui n'ont rien de commun avec la littérature ne rencontrerait



aucune résistance. C'est tout ce que nous voulons et vous voyez bien que vous êtes des nôtres.

Assurément, il est difficile de procurer aux juges un critère infaillible pour discerner les œuvres de valeur; si la pornographie grossière est aisée à définir il sera beaucoup plus délicat, comme me l'écrivait M. Sully-Prud'homme, de marquer, avec des garanties suffisantes pour la liberté de la pensée, la limite qui sépare cette liberté même de la licence répréhensible. Vous avouez cependant qu'il y a quelque chose à faire. Ne découragez donc pas ceux qui s'efforcent sincèrement de trouver les moyens de sauvegarder à la fois les intérêts de l'art et les principes de la morale. Ce n'est vraiment pas leur faute si tant d'écrivains dignes de ce nom et qui auraient dû prendre cette initiative leur ont laissé l'honneur d'une pareille tâche.

Parlant de la discussion à la veille de s'ouvrir à la *Société des études sociales et politiques* vous dites: Verra-t-on seulement nos écrivains y prendre part? Il serait pourtant indispensable d'entendre sur cette question l'avis de Camille Lemonnier, Georges Eckhoud, Eugène Demolder, Louis Delattre, Edmond Picard, etc.

Vous avez cent fois raison; mais il est d'usage à la Société des Etudes Sociales d'inviter aux séances tous ceux qu'il peut y avoir un réel intérêt à consulter.

Une invitation pourrait donc être adressée aux écrivains que vous citez. Ils en recevront une aussi pour la conférence du mois de juillet; et j'espère bien que vous leur donnerez l'exemple en profitant de ces deux circonstances pour nous aider, avec l'autorité de votre talent, à défendre les idées si justes et si sages dont vous venez de vous faire l'interprète dans la *Jeune Belgique*.

Croyez, cher Monsieur Gilkin, à mes sentiments bien dévoués.

L. V. DE CHASTAIN.

Non, non, je ne suis pas, je ne veux pas être d'accord avec M. le sénateur Bérenger. L'art doit rester libre, il doit même rester libre d'être très-libre. Or, au bout de la campagne puritaine de M. Bérenger il y a tout autre chose que la liberté de l'art. Il est impossible « de marquer, avec des garanties suffisantes pour la liberté de la pensée, la limite qui sépare cette liberté même de la licence répréhensible », et c'est précisément à cause de cette impossibilité qu'il ne faut pas essayer d'établir cette démarcation dans la loi. Que l'on se borne à frapper les publications peu morales lorsqu'elles sont éditées à bas-prix; ici, on peut frapper sans essayer de distinguer; il serait absurde et monstrueux de condamner *Mademoiselle de Maupin*, mais *Mademoiselle de Maupin* ne doit point paraître en livraison à 10 centimes. Ce système respecte l'œuvre d'art, puisqu'il ne frappe que certains éditions et n'atteint pas spécialement les livres coûtant au moins 2 ou 3 francs. Or, j'estime que ces livres ne font pas, même s'ils sont immoraux, de très grands ravages dans les milieux où ils pénètrent, car on y a l'habitude de séparer la pensée de l'action.

Si le moment actuel est un peu plus pornographique que le moment précédent, la différence à mon avis n'est pas bien grande, comme je l'ai dit dans la *Jeune Belgique*, et il ne faut pas prendre les choses au tragique. Aussi, en consentant à quelques mesures préventives et répressives, n'ai-je pas en vue des circonstances spéciales, mais le train-train ordinaire de la pornographie à bon marché, que l'on peut endiguer sans inconvénient, comme on aurait pu le faire depuis longtemps.

Je ne vais pas plus loin. Et je pense avoir exprimé la conviction que la répression aura peu d'efficacité par elle-même et que la grande affaire consisterait à épurer le goût artistique du public et à accoutumer celui-ci aux jouissances artistiques supérieures, celles-ci fussent elles même assez hardies.

I. G.

Trouvé parmi le questionnaire du prochain Congrès archéologique de Malines le vœu suivant :

« XII. — Il serait désirable que dans tous les établissements d'enseignement moyen, les cours d'histoire et de géographie soient confiés à des spécialistes possédant le diplôme de docteur en philosophie et lettres. » (A. CAUCHIE.)

Il serait surtout désirable que les personnes chargées de rédiger de pareilles propositions connussent leur syntaxe et ne s'exposassent pas à commettre des fautes de français.

DANS UNE RÉCENTE CHRONIQUE, M. de Wyzeva nous renseigne sur la mode qui sévit cette année à Londres. Il se trouve, paraît-il, là-bas un homme de génie qui s'est avisé de tatouer les plus belles épaules des plus jolies personnes qui fréquentent Hyde-Parck. Selon le prix, il trace en taille douce quelques figurines de Boticelli ou de Burne-Jones; et M. de Wyzeva annonce cela comme la dernière découverte du jour. Nous nous permettrons de lui faire remarquer qu'il y a quelques dix ans, Félicien Rops avait inventé ce moyen original de parvenir à la gloire. S'il veut ouvrir le tome sixième (1887) de la *Jeune Belgique*, il y trouvera la lettre suivante, datée de Buffalo, et adressée à notre cher Max Waller, qui lui réclamait le frontispice qu'il nous doit encore :

« Ah! ça, on ne peut donc pas même pêcher des *blue-fishes* sur le lac Erié sans être dérangé par ses amis? Mais, je ne suis plus un aqua-fortiste, mon cher Waller, je me suis fait *tatoueur*, vous avez bien lu: Tatoueur sur les bords du lac Erié, bords déjà embêtés par Châteaubriand. J'habite une cabane en sapin de Californie (*Wellingtonia Gigantia*: conifère) et au dessus se balance en lettres rouges comme Celestin Demblon, l'enseigne suivante, ornée de dessins qui feraient pâlir les XX eux-mêmes :

Look! Look! Look!!

Félicien Rops

Belgian Academy et French Institute  
Scholar and Pupil of the celebrated Artist

Emile Wauters

Tatouinger!

Emblems — Devices — Poem's — Pictures — Designs —

Drawings, etc., etc.

A l'instar de Paris

in tree colours:

Red — Blue — Yellow!!

Instantaneously!!!

» Voilà!

» J'ai rencontré à Syracuse, pas l'ancienne! la New-Syracusa! — le dernier des indiens Iowas. Il est prêtre swedenborgien de la New-Jerusalem, porte un complet du *Bon Marché* et un pince-nez bleu! Un bison mal peint sur la joue gauche. Il « fait évêque » à Savatoga et est amoureux de Sarah Bernhardt.

» Ce bison mal peint me suggera l'idée d'appliquer au tatouage, les formules de l'école impressionniste.

» J'avais trouvé ma voie!

» Je me suis converti au swedenborgisme et Sa Grandeur, dans un moment d'épanchement, m'a autorisé à orner le nombril de sa dame des portraits de François Coppée et du général Boulanger, ses grands hommes préférés.

C'est fait! en trois couleurs (red, blue and yellow).

FÉLICIEEN ROPS

Tatouinger de S. G. l'évêque (New-Jerusalem)  
de Chatonoga-City.

Et voilà comme quoi il est utile de lire la collection de la *Jeune Belgique*.



## En vente chez l'Editeur de la Revue

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles.* Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

**CROCQ (fils).** — *L'hypnotisme scientifique,* avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

**DALLEMAGNE (J.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

**DIVISIONS DE L'OUVRAGE.** — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émativité et l'intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

**D'HONDT.** — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

**HEGER (Paul),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

**HEGER (Paul).** — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

**LECLÈRE (L.),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

**MASSART.** — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

**MOULIN (O.).** — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

**PETITHAN.** — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . 1 00

**PELSENEER (Paul).** — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

**SOLVAY (E.).** — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

**WARNOTS (Léo),** professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau,* conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson. 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

### LA CRITIQUE

Revue bi-mensuelle (5 et 20 de chaque mois)

—0—

DIRECTION : 50, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS

ADMINISTRATION : Place Mutin, ST-AMAND (Cher)

EUGÈNE BACHA

Vient de paraître :

## LE CHANCELIER DE FLANDRE

BROCHURE EN IN-8°

PRIX : Fr. 2.00



En Souscription chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

# LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par Arnold GOFFIN

*Volume in-18, 3.50 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

## HÉLÈNE

NOUVELLE

*Volume in-12, 3 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par Paul ARDEN

Un volume in-18 de 250 pages.

PRIX : 3.50 francs

**VIENT DE PARAITRE**

## LE FRISSON DU SPHINX

par Jean DELVILLE

ÉDITION DE LUXE

In-8° 3 FRANCS

## « I FIORETTI »

Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

**SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE**

RÉCITS D'UN PRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes

par Arnold GOFFIN

*Un volume in-16, d'environ 200 pages*

PRIX : 1 franc 25

Quelques exemplaires sur hollande: 2 50 francs.



DIX-SEPTIÈME ANNÉE

—  
2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II

N<sup>o</sup> 18

1<sup>er</sup> Mai 1897

# LA JEUNE BELGIQUE.

## SOMMAIRE :

ERNEST CLOSSON. — Johannes Brahms.

FRANCIS DE CROISSET. — Soir.

MARC LEGRAND. — L'Âme antique.

MEMENTO.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Numéro : 25 centimes.

BRUXELLES, H. LAMERTIN, 20, rue du Marché-au-Bois.  
PARIS, LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel.





LA

# JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire

de littérature, d'art et de critique

FONDÉE EN 1881

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Comité directeur :

MM. GILKIN, GILLE, GIRAUD, GOFFIN

10 francs par an pour la Belgique.

12 francs par an pour tous les pays de l'Union postale.

Les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> de chaque trimestre.

La *Jeune Belgique* paraît tous les samedis.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire sera envoyé à la rédaction de la Revue.

Adresser tout ce qui concerne la *Rédaction* à :

MM. Francis de Croisset et Robert Cantel, *secrétaires*; tout ce qui concerne l'*Administration* à M. Henri Lamertin, *éditeur*, au siège de la Revue, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

COLLABORATEURS : Gabriel d'Annunzia, Franz Ansel, Paul André, Albert Arnay, Eugène Bacha, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, comte Maxime de Bousies, Lucien de Buscher, Robert Cantel, Maurice Cartuyvels, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert du Chastain, Ernest Closson, Francis de Croisset, Paul de Reul, chevalier Descamps-David, Henri Delisle, Jean Delville, Jules Destrée, Olivier George Destrée, Auguste Dorchain, Jean Dornis, René Doumic, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Henry Gravez, Adrien Guillon, José Hennebicq, Paul Hervieu, Henry Houssaye, René Janssens, Maurice Lefèvre, Marc Legrand, Nelson Lekime, Jules Lemaitre, Albert Lévy, Sante Martorelli, Jules De Melliez, Joseph Nève, Victor Orban, M<sup>me</sup> Marguerite Poradowska, Léon Paschal, Victor Romouchemps, Julien Roman, Antonio Sante-Martorelli, Fernand Séverin, Armand Silvestre, Gustave-Max Stevens, Sully-Prudhomme, J. de Tailleay, Emile Van Arenbergh, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner, A.-J. Wauters.

## En vente chez l'Éditeur de la Revue

- La Jeune Belgique*, première série (1880-1895) et deuxième série (1896), 15 vol. in-8° et 1 vol. in-4° de 500 pages environ. La collection complète . . . . . 75 00
- Chaque année séparément est en vente au prix de . . . . . 7 00
- Le Parnasse de la Jeune Belgique*, 1 fort vol. . . . . 7 50
- Album de la Jeune Belgique*, 14 mélodies de Léopold WALLNER, d'après les poèmes de GILKIN, GILLE, GIRAUD, LEVIS, VAN LEERBERGHE, SEVERIN, LE ROY, G. KAHN, net . . . . . 4 00
- THORÉ-BURGER. — *Les Salons*, études de critique et d'esthétique. Avant-propos par Emile LE CLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts. 3 forts volumes in-12 . . . . . 6 00
- DE REUL (X). — *Autour d'un Chevalier*, scènes de la vie romaine. Volume in-16. . . . . 3 50

## Publication de la Librairie Léon Vanier

### En vente chez H. Lamertin, Libraire à Bruxelles

- PAUL VERLAINE. — *Sagesse*, nouvelle édition. . . . . 3 50
- *Dédicaces*, tirage sur hollandaise numéroté avec autographe de l'auteur. . . . . 6 00
- *Edition ordinaire* . . . . . 3 50
- *Quinze jours en Hollande*, prose . . . . . 5 00
- *Toutes les œuvres du poète*, prose et vers en volumes à . . . . . 3 00 et 3 50
- JULES LAFORGUE. — *Poésies complètes*, édition définitive contenant : *Les Complaintes*, *l'imitation de Notre-Dame de la Lune*, *le Concile féerique*, *les Derniers vers*. 1 volume . . . . . 6 00
- *Moralités Légendaires*, 6 contes en prose . . . . . 6 00
- ARTHUR RIMBAUT. — *Poésies complètes*, édition définitive avec préface de Paul Verlaine . . . . . 3 50
- *Poèmes, Les Illuminations, Saison en Enfer* . . . . . 3 50
- TRISTAN CORBIÈRE. — *Les Amours jaunes* . . . . . 3 50
- JEAN MORÉAS. — *Les Syrtes* . . . . . 3 50
- *Les Cantilènes* . . . . . 3 50
- *Le Pèlerin passionné*. . . . . 3 50
- *Autant en emporte le vent* . . . . . 3 00
- STUART MERILL. — *Les fastes*. . . . . 3 00
- *Petits poèmes d'Automne* . . . . . 3 00
- HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes, Sites et Sonnets* . . . . . 3 50
- GUSTAVE KAHN. — *La pluie et le beau temps*. . . . . 3 50
- EDMOND PILON. — *Poèmes de mes soirs* . . . . . 3 50
- ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit* . . . . . 3 50
- *Une belle dame passa* . . . . . 3 50
- *Trois dialogues nocturnes*, prose . . . . . 2 00
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes*. . . . . 3 50
- *La Chevauchée d'Yeldis* . . . . . 3 50
- HENRI DEGRON. — *Corbeille ancienne* . . . . . 3 00
- EMMANUEL SIGNORET. — *Le livre de l'Amitié*, poème. . . . . 3 00
- CHARLES VIGNIER. *Centon* . . . . . 3 00
- ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. — *Toute la Comédie* . . . . . 3 50
- HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses*, poème en prose . . . . . 3 00
- EUG. ROPAERTZ. — *Adagiettes* . . . . . 2 00



# LA JEUNE BELGIQUE

Revue hebdomadaire d'Art et de Critique

<b>RÉDACTION ET ADMINISTRATION</b> 20, Rue du Marché-au-Bois, 20 BRUXELLES	Fondateur : MAX WALLER Secrétaires { FRANCIS DE CROISSET ROBERT CANTEL	<b>ABONNEMENT</b> Belgique . . . . . 10 Fr. Etranger . . . . . 12 Fr.
--	--	---

## Johannes Brahms (I)

Car il en est pour l'homme comme pour la bête, et comme celle-ci meurt, il meurt aussi. Un même souffle les anime, car tout est vanité. Tout s'en retourne vers un même lieu, car tout n'est que poussière... (*L'Ecclésiaste*, III. — *Texte de la dernière mélodie de J. Brahms*).

Mesdames, Messieurs,

Trois semaines déjà nous séparent du jour fatal où cette accablante nouvelle se répandit par le monde : Brahms est mort ! Et l'émotion, loin de se calmer, semble grandir encore parmi les artistes et les amateurs du grand art, témoignage éloquent du vide immense que ce départ creuse parmi nous. Brahms mort, Brahms, lui le plus grand musicien du siècle après Wagner et Schumann, le dernier survivant d'une période artistique toute rayonnante de génie, la stérilité relative de l'art contemporain, où le génie semble s'éparpiller en une multitude de talents, apparaît plus navrante. On voudrait, sans l'oser, espérer en l'arrivée d'un messie nouveau, et l'art musical, encore endeuilli de la mort de Richard Wagner, pleure aujourd'hui sur la tombe de Johannès Brahms. Et c'est pour prendre notre modeste part de ce deuil général que nous vous avons conviés aujourd'hui à cette réunion intime de pieuse commémoration.

Une causerie du genre de celle-ci serait incomplète sans une notice biographique. Permettez-

(I) Conférence, suivie d'une audition musicale, donnée devant les membres du *Deutscher Gesangverein*, à la Salle Erard, à Bruxelles, le 24 avril 1897.

moi donc de consacrer quelques instants à résumer la vie du maître.

Brahms est originaire de Hambourg, où il naquit le 7 mai 1833 (1). Son père, un pauvre contrebassiste à l'orchestre de la ville, lui fit enseigner les premiers éléments de la technique du cor et du violoncelle, mais l'enfant préférait le piano, qu'il étudia sous la direction de Cossel et de son père d'abord, puis avec Marxsen, qui lui enseigna également les éléments de la théorie artistique. Dès l'âge de 14 ans le petit Johannès, auquel une mémoire extraordinaire permettait de jouer par cœur quantité d'œuvres de Bach et de Beethoven, débutait en public ; et non seulement comme pianiste, mais comme compositeur, car il joua ce jour-là sa première œuvre, des variations sur une chanson populaire. Il commença dès lors à travailler sérieusement l'harmonie, le contrepoint et la forme, et en peu d'années se trouva maître de tous les secrets de son art.

En 1853, âgé de 20 ans, Brahms entreprend une grande tournée de concerts avec le violoniste hongrois Réményi. Ils visitent entre autres Hanovre, Weimar, Göttingen. C'est dans un concert donné en cette dernière ville que se place une circonstance témoignant à merveille de la science musicale du jeune maître : le piano s'étant trouvé accordé trop bas d'un demi-ton, Brahms transposa toute la sonate à Kreutzer, qu'il joua un demi-ton plus haut : *la* dièse au lieu de *la* naturel.

Sa renommée pourtant s'étendait peu à peu. Il connut Liszt, Joachim, lequel lui donna une lettre d'introduction pour Schumann à Dusseldorf, en l'engageant à l'aller trouver. Et Brahms fit ce qu'il lui conseillait, et ce fut le plus grand bonheur

(1) Deux autres enfants, un garçon et une fille, naquirent encore de l'union de Johannès Brahms (le père) avec Christine Nissen.



de sa vie. Il se présenta à Schumann, joua devant lui, lui montra ses premières œuvres, qui dataient de cette année même. Et Schumann, avec le coup d'œil du génie, devina la valeur considérable de l'artiste, lui montra une faveur et une amitié extraordinaires, lui prodigua ses conseils et éclaira son esprit. Dans un article resté célèbre, prophétique et vraiment inspiré, le dernier qu'il publia dans *Neue Zeitschrift für Musik*, Schumann salue en Brahms le messie des temps nouveaux, le maître de l'avenir... Brahms n'oublia jamais l'immense service que lui avait rendu l'auteur de *Manfred* et quand, en 1854, Schumann perdit irrémédiablement la raison, pas un jour il ne négligea d'aller le visiter, jusqu'à la catastrophe suprême. Pareillement, il avait conservé pour Clara Schumann un culte filial, et l'on affirme que le décès de la vénérable artiste ne fut pas étranger au développement de la maladie qui vient d'emporter Brahms.

Dès la mort de Schumann, Brahms se remet à pérégriner. Nous le voyons pendant quelque temps professeur de musique et *Kapellmeister* chez le prince de Lippe-Detmold, puis visitant quelques villes d'Allemagne et de Suisse. En 1862, il accepte la place de directeur de la *Sing-Akademie* de Vienne; il n'y reste que deux ans, mais pendant ce laps de temps imprime à cette importante société une impulsion nouvelle. Puis encore quelques années de voyages. Pianiste et chef d'orchestre, il visite Cologne, Bonn, Bade, la Suisse; période féconde aussi, car, au milieu de ces déplacements, il donne le jour à quelques œuvres importantes, de beaux lieder, la *Rhapsodie*, les *Liebeslieder*, les *Danses Hongroises*, le *Quintette* avec piano. C'est à peu près de la même époque que date le *Requiem allemand*, dont le texte fut extrait par lui de la Bible de Luther, et qui est considéré comme l'une de ses œuvres les plus caractéristiques.

A partir de 1872, il ne quitte plus Vienne. Il était, disait-il, devenu Viennois dans l'âme. Après avoir pendant trois ans rempli les fonctions de directeur musical et de chef d'orchestre à la Société des *Amis de la Musique*, il se retire de toute participation active à la vie musicale, ne se produisant plus que rarement en public, et seulement quand il s'agissait d'interpréter au piano ou de diriger quelqu'un de ses propres ouvrages, ou pour quelque solennité extraordinaire: c'est ainsi qu'en 1880, il vient à Bonn diriger le festival orga-

nisé à l'occasion de l'inauguration du monument de Schumann. C'est au mois de janvier de l'année dernière qu'il se produisit pour la dernière fois comme pianiste, afin de faire entendre l'une des deux sonates pour clarinette et piano dédiées à son ami Mühlfeld; et trois mois plus tard, il tenait pour la dernière fois le bâton directorial, pour diriger son *Ouverture académique*. Comme Gluck, Mozart et Beethoven, c'est à Vienne, cette capitale artistique, qu'il vécut les meilleures années de sa vie, et c'est là aussi qu'il devait mourir, après y avoir produit ses œuvres les plus remarquables.

Ce grand artiste, célibataire endurci, était un simple, un philosophe. Dans l'appartement qu'il occupait, depuis 17 ans, près de l'église S<sup>t</sup> Charles Borromée, il travaillait beaucoup, surtout la nuit, dormait peu, recevait le matin quelques amis, puis se dégourdissait en longues promenades solitaires à travers la campagne. D'un abord assez froid, excellent homme au demeurant, il possédait une verve sarcastique redoutable, et paraissait se complaire dans les réparties mordantes et les réflexions acérées.

Tous les étés, Brahms allait résider quelques semaines en pays de montagnes, en Suisse, au Tyrol, sur les Alpes; dans les dernières années, il s'était même fait bâtir une villa à Ischl, afin de passer quelque temps auprès de son ami Johann Strauss, le maître de la valse, également en villégiature de ce côté. Jamais Brahms n'avait été malade. C'est au mois de juin de l'année dernière qu'il ressentit les premières atteintes d'une affreuse maladie, le cancer au foie, dont il mourut voici quelques jours dans de terribles souffrances.

Il y a comme un pressentiment funèbre dans les *Vier ernste Lieder für Bass-stimme* (quatre chants sérieux pour voix de basse), sur des textes de livres saints, et qui furent sa dernière œuvre.

Brahms n'était pas seulement un grand artiste, mais aussi un esprit des plus cultivés. Rien de ce qui se faisait dans le domaine intellectuel ne le laissait indifférent. Il s'intéressait particulièrement à la philologie et à l'histoire, et l'on n'a pas été peu surpris d'apprendre qu'il travaillait à une histoire de la guerre franco-allemande. Quant à sa mémoire musicale, elle tenait du miracle; les partitions les plus compliquées, il les connaissait par cœur.

Quoique l'âge de 64 ans parût prématuré pour un homme tel que lui, unissant à une santé robuste

des habitudes sagement réglées, on peut dire que Brahms nous a donné toute la mesure de son génie. Si grande est la beauté des œuvres qu'il nous laisse, qu'on doute que celle d'ouvrages ultérieurs eût pu la dépasser. Comme Wagner, il est mort avant que la sénilité eut porté atteinte à son génie, et ses dernières œuvres nous paraissent aussi robustes, aussi fortes que celles de la maturité.

Si Brahms n'eut pas la fécondité extraordinaire de Bach, de Mozart ou de Schubert, les cent vingt et un ouvrages qu'il nous laisse n'en représentent pas moins un labeur considérable, quand on songe à la minutie extrême avec laquelle il revoyait son travail, corrigeant, modifiant, reprenant, jamais content de lui, et atteignant ainsi à la pure beauté qui communique à son œuvre je ne sais quoi d'autoritaire et de définitif.

On peut dire que, comme Wagner encore, Brahms est entré tout vivant dans la postérité. Quoique très critiqué par certaines fractions, ses adversaires eux-mêmes ne cessèrent jamais de lui porter le respect et la considération mérités par la profonde conscience et la sincérité indiscutable de son art. Quant à ses partisans, ils nourrissent à son endroit un culte dont l'enthousiasme va parfois jusqu'à l'intransigeance, et n'est pas loin d'atteindre aux extravagances du fétichisme wagnérien.

Décoré par les souverains, membre des Académies des Beaux-Arts de Paris, Berlin, Breslau et autres lieux, docteur de l'Université de Cambridge, Brahms n'aura manqué d'aucun des encouragements et des honneurs dont les hommes récompensent le génie, quand par hasard ils le découvrent; et certes, on serait tenté de s'en réjouir, si nous ne savions combien peu doivent importer à un grand artiste les encouragements officiels, à côté des joies immenses et intimes de l'idéal conquis.

J'aimerais analyser avec vous, en détail, quelques-unes des œuvres composées au cours de cette belle carrière d'artiste, depuis 1853 jusqu'à l'année dernière, à Vienne, à Bonn, à Bade, au hasard de la route et de l'inspiration. Mais, vu le peu de temps dont nous disposons, et aussi ma crainte d'abuser de votre attention, je me bornerai à quelques considérations d'esthétique générale sur l'art de Johannès Brahms et sa signification par rapport à lui-même, aux écoles d'art et devant la critique contemporaine.

Avant même que nous ne pénétrions l'essence intime de son art, Brahms (l'un des « trois grands

B ») nous apparaît comme l'un des génies musicaux les plus complets, non seulement de notre époque, mais de tous les temps. La science musicale paraît avoir atteint chez lui les dernières limites possibles de l'art.

Sa polyphonie est l'une des plus habiles, des plus savantes, des plus compliquées à la fois et des plus claires qui soient. En dehors de toute autre considération, il est vraiment captivant de suivre les méandres et les enchevêtrements de son travail contrapontique, les ingénieuses combinaisons de ses rythmes insaisissables, avec ces traits qui enjambent continuellement la mesure, — l'une des formules caractéristiques de son style.

L'harmoniste est plus étonnant encore, et cela *sans le paraître*, — mérite de plus. Il a des modulations, des transitions extraordinaires; les surprises jaillissent à chaque pas; et pourtant, jamais une brusquerie, une brutalité, rien qui puisse choquer le sentiment esthétique! Et c'est toujours intéressant, toujours original, sans rien qui rappelle ce qui fut fait avant lui; tout au plus, quelques rencontres fortuites dans la note, non dans la pensée. Si j'en avais le loisir, je voudrais examiner avec vous, à titre de curiosité, quelques spécimens de cette harmonisation, où nos jeunes compositeurs pourraient, s'ils le voulaient, trouver un si salutaire enseignement.

Mais j'ai hâte d'abandonner ces considérations préliminaires pour en venir à l'objet principal de cette causerie: la personnalité qui se dégage de l'art de notre compositeur.

En l'examinant, nous ne tarderons pas à nous apercevoir que le phénomène artistique de Brahms est beaucoup plus complexe qu'il ne le paraît à première vue, et rien ne le prouve mieux que l'étrange contradiction des opinions qu'il a inspirées.

Les livres de critique musicale sont assez rares concernant le maître de Hambourg. Le plus important, celui de Deiters, est surtout une analyse consciencieuse de ses œuvres principales.

En revanche, j'ai lu à son sujet bien des articles allemands et français, et fréquemment je n'y ai rencontré que des jugements singulièrement troubles et évasifs. Parmi les opinions nettes et formelles, pour quelques-unes vraiment objectives (comme la belle et lumineuse étude de Spitta dans son ouvrage *Zur Musik*), beaucoup signalent seulement chez Brahms les tendances que des affinités personnelles leur rendent plus sensibles.



J'avoue me sentir moi-même non moins troublé devant la diversité du génie de Brahms; et les quelques opinions que je me permettrai de vous soumettre (et qui, je tiens à le dire, n'engagent pas mes amis et collaborateurs) ne se recommandent que par leur sincérité et la ferveur de mon culte pour l'art du maître.

On a dit et répété que celui-ci était le dernier des classiques. C'est vrai. Classique, il l'est jusqu'à la moelle. Tout jeune, c'est dans l'étude approfondie des classiques, Beethoven et surtout Bach, qu'il chercha les éléments de son credo artistique; la fréquentation intime de Schumann et de son œuvre, plus romantique, ne prévalut même pas contre ces prédilections, et il n'en subit aucunement l'influence (et ce n'est pas un mince éloge de la personnalité d'un artiste que de le constater réfractaire à l'influence d'une intimité sentimentale et intellectuelle avec un pareil maître). Classiques, l'imposante majesté et la gravité sereine de ses ouvrages, la perfection de son métier surprenant sous tous les rapports, et la pondération des moyens dans chacune de ses œuvres, dont chaque note paraît mûrie, soupesée longuement, l'ensemble nous donnant l'impression bienfaisante de la chose parfaite en soi. Classiques encore, sa concision, sa sobriété, ce que Berlioz appelle une « savante réserve »; c'est à lui que l'on pourrait appliquer le mot de Tchaïkowsky sur Saint-Saëns: « C'est un grand artiste; il sait toujours quand il doit s'arrêter! » Puis aussi l'austère simplicité qu'il sait garder, même au milieu des complications; jamais une vaine recherche d'effet, — cette recherche qui est, suivant une remarque de Wagner, l'invincible défaut des artistes français. Enfin, classiques toujours et surtout, sa maîtrise et son respect de la forme, de la ligne, des belles et harmonieuses proportions. Il ne sacrifie jamais la beauté de la forme à l'expression. Par un prodige d'adresse, l'une et l'autre sont respectées; dans ses *lieder*, l'expression reste juste et vraie dans une forme d'une impeccable beauté.

Comme le fait remarquer Otto Lessmann, l'art de Brahms est, surtout dans ses grandes œuvres symphoniques et dans la plupart de ses ouvrages de musique de chambre, le dernier triomphe de la musique absolue, de la beauté pure.

Son classicisme est tellement apparent, tellement altier, qu'on le lui a reproché comme de la froideur; que de fois ne l'a-t-on pas considéré comme un mathématicien, un pétrisseur d'abstrac-

tions! Et de fait, très souvent il en donne l'impression. Il est tels de ces allegros, variations, caprices et intermèdes, où Brahms semble vraiment se complaire en des jeux de combinaisons. Il jongle avec les rythmes, la mesure, il nous propose comme des devinettes harmoniques, et nous avons à peine le temps de nous ahurir que déjà il les a résolues pour se lancer dans d'autres aventures.

Mais Brahms n'est pas que cela, et c'est ici que le problème devient intéressant. Il n'est pas seulement un classique, mais aussi un romantique, un lyrique. Certes, beaucoup de ses œuvres, particulièrement dans les ouvrages symphoniques, et même quelques *lieder*, tels que *Strophes saphiques* et *Solitude champêtre*, dont le texte s'y prête, ne respirent qu'une sereine gravité. Mais à ceux qui jugent Brahms froid et compassé, il suffit d'opposer l'expression si profonde, tour à tour emportée, caressante, tendre, religieuse, douloureuse ou triomphante de ses admirables *Poèmes d'amour* pour quatuor vocal, des mélodies *Cœur fidèle*, *Mon amour est pareil aux buissons du printemps* les mélodies de la *Belle Magelone* de Tieck, les op. 48, 49, 59 et tant d'autres. Même dans certaines œuvres instrumentales, tels l'émouvante symphonie en *fa*, le concerto pour piano en *ré* mineur et la plupart des adagios si pathétiques, on doit reconnaître une âme profondément poétique, délicate et accessible à toutes les émotions humaines.

Pourtant, on ne saurait nier que, même dans ses œuvres les plus chaleureuses, il y a chez Brahms comme une certaine réserve, une possession de soi qui dose l'expression. Concentré et réservé comme homme, il l'est également comme artiste.

Il ne s'abandonne jamais entièrement. Bien plus moderne par l'harmonisation et la complication polyphonique que Beethoven et Schumann, si ostensiblement spontanés dans leur expression musicale, son émotion contenue et pondérée semble influencée par l'art réfléchi de leurs devanciers. Schumann sait être parfois naïf et enfant; lui, jamais.

Chose curieuse, ses toutes premières œuvres respirent une émotion beaucoup plus spontanée. Mais il n'a pas tardé à se ressaisir, à mettre un frein modérateur à son exhubérance juvénile. Alors que chez Weber, par exemple, les œuvres

de la maturité gardent le caractère entraînant d'une fougueuse jeunesse, Brahms fut, presque dès ses débuts, un artiste prudent dans ses expansions.

Certes, les formidables emportements de Beethoven, les élancements passionnés de Schumann, n'ont de spontané que l'apparence. Le génie est toujours pondéré, réfléchi. Le malheur, c'est que, chez Brahms, cette pondération, cette réflexion se manifestent assez ostensiblement pour justifier quelquefois le reproche de froideur. Peut-être n'est-elle pas si hasardée, cette pensée d'un critique viennois, Théodore Helm, que « Brahms et Bruckner réunis nous auraient donné un nouveau Beethoven. »

On a fréquemment, et avec raison me semble-t-il, rapproché Brahms de Beethoven. Il a sa grandeur épique, sa force et sa virilité. Il est l'héritier direct des adagios de Beethoven, sans cependant tomber jamais dans aucune imitation. Ses symphonies continuent la série de celles du sublime maître de Bonn, mais avec la complexité plus grande de l'âme contemporaine. Il s'en rapproche encore par le caractère hautain, aristocratique de son art. Schubert emprunte fréquemment, avec joie, la voie du plébéien ; sa muse est sœur de la chanson populaire, et parfois Schumann se laisse séduire à le suivre. Chez Brahms, comme chez Beethoven, il n'en est pas ainsi. En même temps qu'elle les préserve de la « saveur de terroir », l'élévation de leur idéal les empêche de se mêler familièrement au peuple, et leur art ne reflète l'âme humaine que dans ce qu'elle a de plus élevé.

Si maintenant nous envisageons l'œuvre de Brahms au point de vue purement moderne, nous reconnaitrons vite quel abîme le sépare de l'art d'aujourd'hui. Celui-ci, dans n'importe laquelle de ses formes, est tout pénétré des théories wagnériennes, tendant vers la fusion de la poésie et de la musique, en un mot il est essentiellement *dramatique*. Or Brahms, tantôt purement classique, puis romantique et lyrique, n'est jamais dramatique ; il ne décrit pas non plus, il exprime seulement.

Il aborda tous les genres, sauf un seul. Le théâtre, dont Schubert, Schumann et Beethoven eux-mêmes voulurent essayer, ne le tenta pas. Il ne fréquente pas même les salles de spectacle ; quand par hasard il y va, c'est pour n'y demeurer que pendant un acte. On dirait que tout ce qui est

développement de péripéties, anecdote, fiction, le laisse indifférent ; à ce lettré, ce lecteur passionné, s'intéressant à tout, on ne put jamais faire ouvrir un roman. Et cet éloignement de Brahms pour l'opéra est aussi caractéristique que celui de Wagner pour la symphonie. Ces deux hommes étaient faits pour ne pas s'entendre. Ils ne se conquirent pas, restèrent l'un vis-à-vis de l'autre dans une sorte d'indifférence tacite. Wagner, plus combatif, dit seulement que, lorsqu'il mourrait, il n'aurait pas besoin du *Requiem allemand* pour ses funérailles ; Brahms, plus modéré ou plus prudent, évite de se prononcer sur Wagner ; quand d'ailleurs il y est forcé, il s'exprime en termes pleins d'estime et de considération, et si, en 1883, le *Requiem allemand* ne retentit pas aux funérailles de l'auteur des *Nibelungen*, on y vit en revanche une grande couronne, que Brahms avait eut le tact d'envoyer. Néanmoins, les tendances si radicalement divergentes des deux maîtres les rendaient adversaires, et le fanfaronnesque « non credo » de Saint-Saëns retentit, plus vigoureux et plus grave, dans les symphonies de Brahms ; aussi les plus féroces des antiwagnériens allemands devaient en arriver fatalement à considérer Brahms comme leur chef, et son art comme le dernier et ferme rempart du classicisme.

Peut-être même est-ce là une des causes de la froideur académique dont il s'enveloppe parfois, exagérant les qualités stylistiques qui lui ont valu l'admiration des encroûtés négateurs de Wagner. Je ne me souviens plus quel critique le montrait prisonnier en quelque sorte des théories de ses partisans, qu'il devait bien suivre, étant leur chef. L'idée peut être discutée, mais elle est ingénieuse en tous cas et séduisante.

Si, au point de vue de l'intensité d'expression, Brahms a trouvé son maître en Richard Wagner, on peut dire qu'il l'égale (dans un genre différent) comme polyphoniste, qu'il le dépasse peut-être comme harmoniste, et en tous cas comme mélodiste ; et cela s'explique.

Dans les drames de Wagner, où la musique suit pas à pas la marche de l'action, la mélodie n'a pas le temps de se développer ; sauf en certains endroits où l'action s'immobilise un moment, elle reste latente et en tous cas d'un intérêt inférieur à celui de l'harmonie. Chez Brahms, au contraire, compositeur lyrique et non dramatique, la mélodie s'épanche, se développe, s'élargit dans toute son admirable opulence, et la noblesse de cette mé-



lodie, sa pureté de ligne font de lui, à ce point de vue, le plus grand maître de notre temps. C'est pour cela que, de toutes ses œuvres, ce sont peut-être les *lieder* qui resteront comme les plus caractéristiques et les plus parfaites. Pour quelques-uns de faibles, le plus grand nombre sont de véritables chefs-d'œuvre, et l'on ne peut que regretter qu'une petite partie seulement en soit connue des amateurs. Ceux de l'époque de la maturité de l'artiste sont d'une conception généralement plus simple, tandis que dans les derniers la technique du compositeur atteint son apogée dans les hardiesses de l'harmonie. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la beauté des accompagnements, toujours si intéressants, qu'on pourrait souvent les jouer comme pièces pour piano seul.

Ce qui, chez Brahms, effraie au premier abord, c'est l'austérité virile de son art, son éloignement de toute concession au goût du jour, — ce que Spitta appelle « eine bis zur Rauheit gehende Männlichkeit ». Et ici, un trait de caractère qui m'apparaît comme un symbole.

Ce grand et fier artiste avait un faible pour les petits enfants. En sortant dans la rue, il avait les poches bourrées de bonbons pour les leur distribuer ; mais cette grosse tête sévère, avec ces yeux sourcilleux et cette barbe de fleuve, les impressionnait, et il leur fallait quelque temps pour surmonter leur terreur. Si j'osais, je comparerais au cas de ces petits enfants celui de beaucoup de détracteurs du maître, avec cette différence que ce ne sont pas des bonbons musicaux qu'il offre, mais une saine nourriture artistique. Le public, notre public occidental particulièrement, est depuis des années saturé de productions artistiques malsaines et artificielles, où larmoie le pathos efféminé et lâche des petites romances érotiques et se démènent les personnages factices des mauvais drames lyriques... Voici, à peu près isolé dans tout cela, un artiste puissant, austère et viril. Quelle impressionnante gravité par exemple et quelle grandeur dans le début de la symphonie en *ut* mineur, et dans le *Chant des Parques*, et dans la *Rhapsodie* ! Quelle austérité ardue et rude dans certaines compositions religieuses ! Tout cet art hautain nous effraie d'abord et nous paraît inaccessible ; il veut être fréquenté et vécu avant de se révéler. C'est là d'ailleurs la marque du génie véritable ; l'artiste qui nous parle ouvertement au premier contact n'a jamais grand'chose à nous dire. Mais la connaissance une fois faite, quelles jouissances

saines et pures sont notre récompense ! Quelle nourriture fortifiante il fournit à notre esprit et à nos âmes ! Même dans les œuvres les plus froides et les plus abstraites, on éprouve encore une émotion, l'émotion esthétique de la pure beauté, pareille au sentiment qu'éveille en nous la contemplation d'un chef-d'œuvre de l'art antique.

Aussi, lorsqu'il quitte ses attitudes olympiennes pour se rapprocher de nous, pour sourire, badiner ou pleurer avec nous, la grâce et la douceur que c'est alors ! Dans les délicieux allegrettos, les tendres mélodies, il est d'autant plus aimable, plus doux, plus émouvant, que ces dispositions n'ont alors chez lui rien d'affecté, ni dans le sentiment, ni dans l'expression, toute de vérité et de naturel. Je mentionnerai à ce sujet l'intéressante opinion d'un éminent critique de la *Schweizerische Musikzeitung*, le D<sup>r</sup> A. Niggli, qui voit dans cette dualité la lutte intime entre le tempérament froid et réservé de l'Allemand du Nord et l'ambiance plus sentimentale et plus allante de la vie viennoise.

Un mot encore concernant les sentiments sur Brahms des musiciens et des thuriféraires de la jeune école ; — je parle surtout des musiciens de la jeune école française et de son succédané belge. Beaucoup d'entre eux affectent à l'endroit de Brahms une espèce d'aversion, de dédain ; ils le trouvent glacial, pédant, poncif, ennuyeux (1) ; ils sont tout prêts à le qualifier de pion.

Ne nous étonnons pas de ces reproches ; exactement les mêmes ont été adressés par les poètes du dernier bateau à Leconte de Lisle, ce maître du vers français avec lequel Brahms offre certains points de contact dont l'étude serait bien intéressante ; ce qui n'empêche que bien de ces poètes seront depuis longtemps oubliés qu'on relira encore les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares*.

C'est que, de nos jours, jeunes musiciens et jeunes poètes se détournent de jour en jour davantage du culte de la beauté pure, pour ne s'inquiéter plus que de la force d'expression. La cause de ces préférences, auxquelles Wagner et César Franck servent de prétexte pour les musiciens, est assez simple. La Beauté comporte certaines conditions essentielles bien moins faciles à atteindre que l'expression, et notamment la *Forme* et l'*Harmonie*.

Les jeunes affectent le dédain de la forme, tout

(1) On lui conteste même une volonté consciente, l'intelligence ; on l'appelle avec une certaine et incontestable originalité, un « prodigieux maçon. »

simplement parcequ'ils ont perdu les traditions de cet art difficile; aujourd'hui ont n'écrit plus de ces *lieder* dont Schumann, Schubert et tant d'autres, même parmi les français (Bizet, etc.) ont donné des modèles définitifs; ce sont maintenant, sous prétexte de « mélodies », de petits fragments dramatiques, dans lesquels, à l'aide de petites formules convenues, véhémentes ou mièvres, on suit pas à pas un texte donné; c'est moins difficile que de remplir les conditions d'unité stylistique, formelle, tonale, etc., qu'implique une mélodie. Or, nous avons vu que chez Brahms, il n'en est jamais ainsi. Sa préoccupation constante, primordiale, est une forme belle et harmonieuse qu'il ne sacrifie jamais à l'expression.

Harmonieuse aussi son harmonie, que l'on a osé qualifier de rétrograde, alors qu'à ses débuts, on considérait Brahms comme un révolutionnaire. Une « harmonie harmonieuse » ceci paraît un pléonasme. Hé bien, non. Pour s'en rendre compte, il suffit de constater la curieuse transformation qu'a subi, dans les dernière années, le sens des mots « habileté, audace harmonique ». On ne les prononce plus guère qu'à propos d'une harmonisation heurtée, crispante. Chez César Franck et son école, par une tendance bien latine, les audaces harmoniques, loin d'être dissimulées, sont au contraire mises en relief par une figuration *ad hoc*; il est impossible de ne pas en être frappé. Aujourd'hui, en exagérant cette tendance, on en est arrivé à faire croire que l'harmonisation la plus « forte », la plus « savante », est celle qui contient le plus grand nombre de quintes parallèles, de fausses relations, de juxtapositions criardes entre les tonalités éloignées. Si extravagant que soit le reproche, ne nous étonnons donc pas d'entendre, parmi les jeunes couches, juger comme rétrograde la musique de Brahms, où les modulations les plus audacieuses, les plus hasardées sont présentées avec un art et un tact si parfaits que jamais l'oreille n'en est choquée, et que tout se fond dans un ensemble délicieusement harmonieux.

Quant au reproche de froideur, pas n'est besoin de s'y arrêter longuement. Nous avons constaté la dualité des œuvres de Brahms, qui offrent un singulier mélange de classicisme et de romantisme. Quant à ceux qui ne voient dans Brahms qu'un musicien froid et compassé, ils prouvent tout simplement qu'ils l'ignorent à moitié et ne connaissent aucune des œuvres vibrantes où il a mis tout son cœur, toutes ses joies, toutes ses larmes.

En terminant ce long entretien, et avant de céder la place à mes amis, laissez-moi vous relire quelques lignes de l'article enthousiaste et prophétique par lequel Schumann, dès 1853, saluait le génie adolescent de l'artiste, en prédisant ses triomphes futurs :

Il est venu, cet élu, au berceau duquel les grâces et les héros semblent avoir veillé. Son nom est Johannès Brahms; il vient de Hambourg... Au piano, il nous découvrit de meilleures régions, nous faisant pénétrer avec lui dans le monde de l'Idéal... C'étaient des Sonates où perçait la symphonie, des Lieder dont la poésie se révélait, des pièces pour piano, unissant un caractère démoniaque à la forme la plus séduisante, puis des Sonates pour piano et violon, des quatuors pour instruments à cordes, et chacune de ces créations si différentes l'une de l'autre qu'elles paraissaient s'échapper d'autant de sources différentes... Quand il inclinera sa baguette magique vers de grandes œuvres, quand l'orchestre et les chœurs lui prêteront leurs puissantes voix, plus d'un secret du monde de l'Idéal nous sera révélé.

Rien n'est à ajouter à de telles paroles, qui honorent le génie qui les a prononcées autant que celui duquel elles furent dites. Pour tous ceux d'entre nous que la profonde évolution esthétique des dernières années pourrait faire chanceler dans le culte des grands classiques, elles sont un précieux réconfort.

Guidés par les principes d'un sain et impartial éclectisme, laissons les vaines disputes d'écoles et continuons à honorer la beauté partout où elle se trouve. L'arrivée de Wagner marque l'éblouissante et victorieuse aurore d'un jour nouveau; la mort de Brahms, c'est le crépuscule imposant de toute une période de l'histoire de l'art, la plus importante et la plus féconde de toutes celles qui se déroulèrent jusqu'ici. Mais les temps peuvent changer, apportant pour les artistes créateurs un idéal nouveau, les œuvres restent. Si l'idéal artistique de Brahms, ce compromis du classicisme et du romantisme, cède aujourd'hui la place devant le wagnérisme, si celui-ci sera un jour lui-même remplacé, ni Brahms ni Wagner, pas plus que Bach, ni Beethoven, Schumann ou Mozart, ne sont pour cela destinés à l'oubli.

Le temps, qui fait justice de la médiocrité et même effrite les œuvres du talent, magnifique, au contraire, celles du génie, à qui ses inspirations viennent de Quelqu'un qui ne compte pas les siècles.

ERNEST CLOSSON.



## Soir.

A MADAME DE Z. DE W.

Que ce soir le printemps a de douceur tranquille!  
De ma chambre je vois au dessus des buissons  
D'où montent des parfums mouillés et des chansons  
Un ciel fleurdelisé d'un pigeon immobile.

Heure mélancolique! Un simple et doux mystère  
Plane sur les jardins où s'endorment les fleurs.  
Le ciel s'éclaire. L'ombre épaisse sur la terre  
Se peuple de baisers et de serments frôleurs.

C'est l'heure des amants. Ils vont les bras liés  
Chercher près des ruisseaux pour leur tendre indolence  
Un lit tiède et moelleux au pied des peupliers  
Où la brise en passant égrène du silence.

Là, dans la mousse tendre et dans les cressons mous  
Au rire des cailloux que pourchasse l'eau vive,  
Ils verront en pressant leurs seins et leurs genoux  
La lune lentement descendre sur la rive.

Mais l'aube qui s'éveille, écartant la nuit brève  
Oblige les amants d'interrompre leur rêve,  
Et posant sur leurs fronts ses pieds étincelants  
Dénoue en rougissant les bras bruns des bras blancs.

FRANCIS DE CROISSET.

## L'Ame Antique

## L'HONNÊTE HOMME

On te verra brillant, florissant, aux gymnases,  
Et non à l'agora disant cent sottises phrases,  
Comme tant d'autres font. Tu fuiras les procès  
Futiles où l'on peut s'empêtrer sans succès.  
Mais chez Academos, avec quelque ami sage,  
Au printemps, de roseau couronnant ton visage,  
Sous l'olivier sacré tu te promèneras,  
Dans un heureux loisir, et tu respireras  
Du smilax et du blanc peuplier l'odeur pure,  
Tandis qu'avec l'ormeau le platane murmure.  
Si tu suis tous ces conseils  
Et si tu fais de la sorte,  
On te verra teint vermeil,  
Poitrine bien en chair, épaule large et forte,  
Et langue courte. Mais si tu veux vivre ainsi

Que les gens d'à présent, écoute bien ceci :  
Tu seras pâle, avec la poitrine serrée,  
L'épaule étroite et la langue démesurée,  
Et l'on te fera croire enfin  
Que le bien c'est le mal, que le mal c'est le bien !

MARC LEGRAND.

Traduit d'Aristophane (*Les Nuées*, v. 1008-1026).

## Memento

NOUS LISONS dans *La Trêve-Dieu*, la très littéraire revue de M. Yves Berthou, les lignes suivantes:

« *La Jeune Belgique*, toujours vaillante, défend pied à pied ses règles esthétiques. Elle est d'ailleurs fort bien armée. Une critique de M. Iwan Gilkin dure pour M. Verhaeren, *mais ne manquant pas de justesse*. »

On nous concède aujourd'hui que nous ne manquons pas de justesse; encore quelques mois et l'on trouvera que nous sommes trop modérés.

UNE NOTE de la rédaction, placée en tête d'une récente publication de M. Stéphane Mallarmé dans *Cosmopolis*, nous apprend qu'« en dix pages, le maître incontesté de la poésie symboliste en France, s'est efforcé de faire de la musique avec des mots. Une espèce de *leit-motiv* général qui se déroule constitue l'unité du poème; des motifs accessoires viennent se grouper autour de lui. La nature des caractères employés et la position des blancs suppléent aux notes et aux intervalles musicaux... »

A L'OCCASION de l'Exposition universelle, le Waux-Hall donnera, pendant les mois d'été, de grandes fêtes musicales. On refait la toilette du kiosque et du jardin. Une affiche artistique, qui sera une agréable surprise pour les amateurs d'art, annoncera bientôt la reouverture, qui aura lieu dans les premiers jours de mai.

## Bibliographie

ANDRÉ HALLAYS: Beaumarchais. — EDMOND DEMOLINS: A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons. — L. ROGER MILÈS: Art et nature; études brèves sur quelques artistes d'hier et d'aujourd'hui. — JEAN LAHOR: Poésies. — GASTON DUJARRIC: Pages de contrebande (Critique et études littéraires). — GUSTAVE DEREPAS: César Frank. — ETIENNE DESTANGES: Le Vaisseau Fantôme; étude analytique et thématique. — GEORGES HOUDARD: L'art dit Grégorien. — CATULLE MENDÈS: Arc-en-ciel et Sourcil rouge.

## Erratum

Un facétieux typographe a trouvé bon de corriger la fin de l'article sur M. Gabriel d'Annunzio, paru dans notre précédent numéro. Au lieu de « sur nos misérables fabricants de lyres *savantes* », il faut lire: « Sur nos misérables fabricants de lyres *servantes* ». Il y a, entre ces deux phrases, une petite nuance, qui devrait être sensible même pour un typographe facétieux.



# En vente chez l'Editeur de la Revue

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme et le crime. Conférences au Jeune Barreau de Bruxelles.* Introduction de M. le professeur A. Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Beau volume petit in-8° de 300 pages, avec fac-similé d'écritures . . . . . 4 00

CROCQ (fils). — *L'hypnotisme scientifique, avec une introduction de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux.* Fort volume grand in-8° de 450 pages, avec 98 figures et planches . . . . . 10 00

DALLEMAGNE (J.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Dégénérés et déséquilibrés.* Fort volume in-8° de 650 pages . . . . . 12 00

DIVISIONS DE L'OUVRAGE. — I. La personnalité humaine. — II. Les données de l'inconscient. — III. Le champ de la conscience. — IV. Origines et limites du groupe des dégénérés. — V. Les causes de la dégénérescence et du déséquilibre. — VI. Les stigmates de la dégénérescence et du déséquilibre. — VII. Les dégénérés inférieurs. — VIII. Les épilepsies. — IX. Etiologie et mécanisme des épilepsies. — X. Epileptiques et dégénérés. — XI. Les modalités de l'hystérie. — XII. Stigmates hystériques et dégénérescence. — XIII. Les hémasthéniques. — XIV. Les psychopathies sexuelles. — XV. L'impulsivité morbide. — XVI. L'émauvité et l'Intellectualité morbide. — XVII. Dégénérescence et criminalité.

D'HONDT. — *Venise. L'art de la verrerie. Son histoire, ses anecdotes et sa fabrication.* 1891. In-8°, 72 pages . . . . . 2 50

HEGER (Paul), professeur à l'Université de Bruxelles. — *La Structure du corps humain et l'Evolution.* 1889. In-8°, 32 pages . . . . . 1 00

HEGER (Paul). — *La disponibilité d'énergie.* 1893. In-8° . . . . . 0 60

LECLÈRE (L.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les rapports de la papauté et de la France sous Philippe III (1270-1285).* 1889. In-8°, 138 pages. . . . . 2 50

MASSART. — *La biologie de la végétation sur le littoral belge.* 1893. In-8°, 43 pages, 4 planches phototypiques . . . . . 2 00

MOULIN (O.). — *Travail et Capital.* 1892. In-8°. 0 50

PETITHAN. — *La dégénérescence de la race belge, ses causes et ses remèdes.* 1889. In-8°, 131 pages. . . . . 1 00

PELSENEER (Paul). — *Introduction à l'étude des mollusques.* 1894. Volume in-8° avec 145 fig. dans le texte . . . . . 6 00

SOLVAY (E.). — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale.* 1894. In-8°, 76 pages . . . . . 2 00

WARNOTS (Léo), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les fonctions du cerveau, conférences données au Jeune Barreau de Bruxelles, avec une préface de M. le professeur Heger et le discours d'introduction prononcé à la Conférence du Jeune Barreau par M. Paul Janson.* 1893. Volume grand in-8° de 200 pages, avec 57 figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 6 00

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE** lit 6,000 journaux par jour.

## LA CRITIQUE

Revue bi-mensuelle (5 et 20 de chaque mois)

— 0 —

DIRECTION : 50, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS

ADMINISTRATION : Place Mutin, ST-AMAND (Cher)

EUGÈNE BACHA

Vient de paraître :

## LE CHANCELIER DE FLANDRE

BROCHURE EN IN-8°

PRIX : Fr. 2.00

STURM & DRACH



En Souscription chez l'Éditeur de la Jeune Belgique

# LE THYRSE

PROSES FLORENCÉES

Par **Arnold GOFFIN**

*Volume in-18, 3.50 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 6 francs. — Sur Japon, 12 francs.

DU MÊME

## HÉLÈNE

NOUVELLE

*Volume in-12, 3 francs*

Quelques exemplaires sur Hollande, 5 francs.

Vient de Paraître

## VIEILLES AMOURS

ROMAN

Par **Paul ARDEN**

Un volume in-18 de 250 pages.

**PRIX : 3.50 francs**

**VIENT DE PARAITRE**

## LE FRISSON DU SPHINX

par **Jean DELVILLE**

ÉDITION DE LUXE

In-8° **3 FRANCS**

## « I FIORETTI »

Les Pétites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre  
de Jésus-Christ

**SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE**

RÉCITS D'UN FRÈRE MINEUR DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE  
Traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes  
par **Arnold GOFFIN**

*Un volume in-16, d'environ 200 pages*

**PRIX : 1 franc 25**

Quelques exemplaires sur hollandaise: 2 50 francs.

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.



#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.